3 1761 04365 8343

91.0.6
29/11/17

EN FRANCE

DES MÊMES AUTEURS

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

Les Vies parallèles, roman de grande ville . . . 1 vol.
Le Zézère, roman colonial. . . . . 1 —
Le Secret des Robes, roman. . . . . 1 —
La Sarabande, roman de mœurs électorales exotiques . . . . . 1 —
Les Sortilèges, roman des races de l'Océan Indien. 1 —
L'Oued, roman algérien . . . . . 1 —

Leconte de Lisle, avec des documents inédits. (Éditions du *Mercure de France.*)

Anthologie coloniale : *Pour faire aimer nos colonies.* (Larousse, édit.)

La Grande Ile de Madagascar. Ouvrage couronné par l'Académie française. (Ch. Delagrave, édit.)

La Société Française sous la Troisième République, d'après les romanciers contemporains. (F. Alcan, édit.)

L'Idéal du XIXe siècle : *Le rêve du bonheur*, d'après Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre ; *Les théories primitivistes et l'idéal artistique du socialisme.* Prix de l'Association des Critiques littéraires, 1908. (F. Alcan, édit.)

Peintres de Races : *Allemagne, Angleterre, Belgique, Espagne, France, Hollande, Italie, Russie, Scandinavie. — Peinture exotique.* Illustré. (Van Oest, édit., Bruxelles.)

A PARAITRE :

Les Jardins de Paris, roman.
La Pologne sera.
Le Miracle de la race, roman.

L496e

MARIUS-ARY LEBLOND

EN FRANCE

— ROMAN —

150548
22/5/19

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

Tous droits réservés.

PQ
2623
E26E6

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

A

EUGÈNE FASQUELLE

en hommage bien cordial.

NOTE

Un critique a reproché au grand écrivain dramatique d'avoir intitulé sa pièce « La Parisienne » *quand elle ne dévoile qu'une sorte assez médiocre de Parisiennes. Nous restons émus de la justesse de cette sentence, si avisée en un temps où l'on se fait souvent à l'étranger une méchante opinion des Français. Or, ce livre imprimé, nous nous apercevons qu'on pourrait le signaler comme un témoignage passionné contre Paris, une détraction d'autant plus profonde que Claude Mavel apprécie plus voluptueusement la grande ville. Déclarons-le donc : ce roman, s'il a son unité, ne saurait prétendre donner une idée synthétique de la capitale; puis, celle qu'il offre est la vision d'un jeune homme qui, n'ayant point de famille à Paris, ne peut y connaître au début qu'un certain monde plus facile. C'est le heurt à la métropole d'un Français élevé avec les principes de la vieille société conservée presque intacte dans la plus lointaine province de la patrie; c'est la surprise violente, devant la vie moderne, des conceptions nouvelles de la famille et de l'éducation, des mœurs libres, des jeunes filles affranchies.*

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE A PARIS

CHAPITRE PREMIER

LE VIEUX PAYS

I

L'après-midi, dans la moiteur de septembre, le canon a signalé au chef-lieu de la Réunion la malle de France. Émergeant de l'horizon, elle est allée mouiller dans le port de la Pointe, de l'autre côté de la montagne de Saint-Denis ; et les familles de la Société sont descendues au Barachois pour attendre le train postal. Le crépuscule prématuré de cinq heures couvre la ville assombrie par le Cap devant la mer cuivrée de soleil. Assise sur un banc entre sa mère et une amie, Eva Fanjane, de son visage aux traits doux où s'absorbent les yeux noirs passionnés, fixe la montagne basaltique sur laquelle la petite croix des Signaux reste maintenant nue. Le ciel se veloute entre des nuages pommelés. Il ne passe point de brise sur le pont où tout le monde coquet de ce dimanche s'est réparti autour d'elle :

les toilettes des jeunes filles, claires, ne flottent pas comme à l'ordinaire en écharpes soulevées du côté de l'horizon ; les jeunes gens n'ont plus à retenir leurs chapeaux de paille et peuvent suivre à l'aise les demoiselles qui, s'asseyant, ont déployé leurs jupes en éventail. Il n'y a presque de mouvement que le remuement mat des pas sur les planches, le ressac tendre des vagues entre les piliers de fer et les brise-lames. Ni voilier ni Havrais sur la rade ronde. Eva Fanjane, oppressée dans sa robe d'un bleu presque gris sous l'atmosphère marine, s'abandonne avec sommolence à sa tristesse lente et poignante devant cette mer à peine mobile.

Mais d'une fenêtre obscure percée dans la falaise, brusquement une fumée s'est élevée comme un oiseau de mer. Eva Fanjane, le cœur agité, regarde; et, se mouvant dans sa souplesse brillante, Anne de Vincendo égayée s'écrie : « Voilà le train ! » Tout le monde sur le pont s'est retourné : les toilettes pâles, par groupes, frissonnent ainsi qu'à la naissance du vent; les jeunes gens se portent vers le parapet vivement, les visages éclairés des reflets de la mer. Des fonctionnaires nés en Europe, éveillés à ce souffle de France, se mettent à parler à la cantonade. Peu de personnes attendent de lettres importantes mais tout le monde a le cœur dilaté : c'est une sorte de prompte communication avec la France par-dessus un espace de vingt-quatre jours; dans le même frémissement d'inattendu on se perçoit très éloigné et en même temps rattaché dans le vide, relié à quelque chose qu'on aime sans l'avoir vu; on se sent exister

comme nation dans le grand Océan Indien, on se sent civilisé avec un élan de vivacité et d'aventure.

Eva Fanjane s'est levée puis s'est rassise, confuse d'avidité, d'impatience, de résignation et d'angoisse. Ses paupières battent, la ligne pleine de sa joue brune se creuse. Ce courrier lui portera-t-il une lettre de Claude? On est au 7 : il s'est embarqué le 1er.... c'est quelques jours auparavant qu'il s'est fiancé à elle devant sa mère et il a fallu qu'il la quittât pour trois ans, pour aller à Paris faire ses études supérieures; ils se sont embrassés pour la dernière fois dans le jardin : leurs cœurs, refoulés, s'effondraient dans le grand jour plus effarant que la nuit! il n'avait pas voulu partir sans s'être engagé pour que sa responsabilité lui donnât plus de courage, pour qu'il s'éprouvât davantage un homme devant la vie de Paris à affronter avec décision... Depuis, elle sent constamment l'obsession de ces trois années, au nombre infini de jours, s'étendre au-dessus d'elle. Dans trois années elle aura vingt ans, l'âge qu'il a maintenant. Leur amour de jeunes créoles pour qui l'amour et la fidélité comptent seuls dans l'existence, pour qui le reste n'est qu'enfance ou vieillesse, est plus fort que tout et domine leur sort : elle est belle et elle ne doute pas d'elle, ni de lui, ils seront l'un à l'autre dans trois ans, mais aura-t-il pu écrire par ce courrier? — Le cœur lui pèse; sa tête aussi pèse de façon étrange. La vie actuelle est une chose lourde et ballottante comme la mer; le poids se déplace dans sa tête, dans son cœur. — Elle calcule pour la dixième fois s'il aura eu le temps de croiser à

Diego-Suarez avec le navire qui arrive de Marseille ; ce n'est jamais régulier. Mais il n'est point possible qu'il n'y ait pas de lettre pour elle ! et si elle se dit avec insistance qu'il n'y en aura point c'est pour mieux jouir de la tenir tout à l'heure dans sa main.

Comme le courrier ne sera distribué que dans une heure, on reste encore sur le pont. Eva regarde tout le monde ; elle ne trouve rien à dire, même à son amie Anne de Vincendo, de son nom-gâté Chouchoute, qui, pourtant entraînante et vous secouant, vous force toujours à causer ; Chouchoute, heureusement, n'y prend garde et elle est à dire, tout en répondant aux officiers qui saluent :

« Madame Fanjane, vous ne croiriez pas, chaque fois que la Malle arrive, mon cœur bondit : il me semble que c'est celle-là qui va me porter une lettre m'appelant en France par quelque chose que je ne puis prévoir.

— Vous désirez tant que cela aller en France ? Vraiment ?

— J'en meurs d'envie ! s'écria Chouchoute, tapant de la main sur son genou arrondi sous la jupe. Rien ne me retient ici. Maman était de Paris. Et depuis que papa est mort je ne songe qu'à une chose, à filer là-bas. Mais je ne le pourrai pas de sitôt : toutes ces affaires de succession sont trop embrouillées et ce n'est pas ce filou de M. Philippe qui va les démêler.

— Ne parlez pas si haut, Chouchoute, je vous en prie : Mme Philippe est sur le banc d'en face.

— Elle attend sans doute une lettre de son fils,

dit Eva, tenant à parler. Il s'est embarqué le même jour que Claude.

— Voyez un peu, fait remarquer Chouchoute à Mme Fanjane, quel air de satisfaction elle a : c'est le troisième fils qu'elle envoie dans la métropole aux frais de la colonie, et ils sont riches. Croyez-vous, reprit la jeune fille en papillotant des yeux, elle a affirmé l'autre jour que ses six enfants seraient fixés à Paris pour ne jamais revenir qu'elle ne quitterait pas le pays : elle a peur du mal de mer.

— Le mal de mer doit être une chose affreuse !... dit Eva.

— Tais-toi donc : c'est à peu près comme quand on danse au bal avec un gros monsieur qui vous dégoûte : on s'y fait. Puis tout le temps on se répète *qu'on avance vers Paris!* On n'a rien sans rien ; c'est comme en amour, ma chérie : il faut souffrir un peu d'abord.

— Je n'aurais pas peur du mal de mer, déclara Mme Fanjane, mais je n'ai aucune envie d'aller en France. »

Et, bien que toujours très droite, elle raffermit encore son buste sur sa taille souple. Machinalement elle regarde à droite et à gauche. Il y a longtemps qu'elle ne porte plus le deuil de son mari, mais elle continue à s'habiller de noir qui va très bien à son teint, à son port flexible et fier, à sa condition de femme restée très jeune et qui a besoin de considération parce qu'elle est veuve, et plus désirable ainsi. A droite et à gauche se tiennent des hommes convenables, déférents et aussi élégants qu'il peut y

en avoir en Europe. Mais la jeunesse inexpérimentée de Chouchoute s'emballe :

« Ne dites pas cela! madame. Vous ne vous rendez pas compte du désir qu'il y a au fond de vous, *mais on ne peut pas ne pas avoir envie d'aller en France!* Il y a quelque chose qui nous appelle quatre à quatre, à moins d'être toute en graisse comme Mme Philippe. Songez donc, madame Fanjane : nous ne sommes pas des nègres, nous descendons de gens nés en France. Luxembourg, Montparnasse, Batignolles, tous ces noms, je ne sais pas, me font voir des choses que j'ai sûrement déjà vues dans une autre vie : alors je démange d'aller vérifier si c'est bien ça. Tenez : *les Champs-Élysées!* mais ça me dit à moi comme le Paradis! Cependant je n'ai pas encore vu le Paradis et je ne sais trop si je le verrai jamais », reprit-elle en éclatant de rire. Et, nerveuse, elle se retourna sur sa taille : le visage tendu, ne regardant point les messieurs de cette île qui passent et repassent, elle observa capricieusement l'horizon.

— Je ne dis pas non, repartit Mme Fanjane, mais je me trouve si bien dans mon pays. Je ne raffole pas du tout des Européens : ils sont presque toujours mal élevés... et ne sont propres que superficiellement. Regardez ces petites femmes d'officiers qui font les faraudes aux colonies, elles ne savent ni s'habiller ni se tenir, elles n'ont reçu aucune éducation; et quel genre! » Elle plissa les lèvres. « Voyez-vous, ma petite Chouchoute, il ne faut pas croire que la perfection est là où l'on n'est pas; nous avons gardé ici

les bonnes manières d'autrefois : nous sommes de vieille souche.

— Remarquez pourtant, madame, fit Chouchoute d'une voix piquante, comme... toutes nos amies à Eva et à moi font la cour aux officiers.

— Que voulez-vous? à part quelques exceptions, les jeunes gens créoles qui quittent le pays ne reviennent même pas s'y marier. C'est ce qui permet à ces Européens de faire les difficiles sur les dots : ils épousent les demoiselles des meilleures familles, alors que leurs mamans sont blanchisseuses à Toulon ou à Cherbourg. »

Eva Fanjane s'efforce de les écouter, d'attacher sa pensée aux mots qu'elle entend; elle ne dit rien parce qu'aujourd'hui elle n'a idée de rien dire, ne s'étant jamais sentie si différente d'elles. Elle, elle n'éprouve aucune attirance vers la France, il semblerait même qu'elle n'aime plus la mer. Si elle descend souvent au Barachois, avec une âme prompte et douloureuse, c'est parce qu'autour du pont comme autour d'un bateau la lame se presse on ne sait vers où, parce que chaque fois qu'elle pense à lui, elle ne se voit pas elle-même autrement que debout sur le Barachois, son mouchoir blanc sur les lèvres, mordu avec souffrance. Oh! non! elle n'aime pas l'Europe : toute sa vieille île est si jolie avec cette rade confiante dans la courbe pleine de la baie, avec ces sept ponts de bois roussi qui s'arrêtent court sur l'eau clapotante. C'est là-bas, entre les débarcadères des Marines, le pont La Bourdonnais, ce sont les vieux Bâtiments de la Marine couleur de rouille, la Douane avec sa

varangue basse comme dans les dessins jaunis de son album de Roussin, l'Amirauté dans les poivriers, le Mât de Pavillon et la Butte de l'Artillerie écaillée d'aloès. Oh non! elle n'aime point Paris ni ne veut se le représenter d'aucune manière. Elle chérit son pays. Et Eva, du bout du pont, tournant le dos à l'horizon du Nord, veut s'attacher dans sa souffrance à son île, regarde l'île qui s'étage lentement vers les cimes comme un verger qui ne finit pas, regarde la ville qui n'est qu'un Jardin-suspendu de grands ombrages, regarde les hauteurs du Brûlé où les Européens mêmes disent qu'il règne un climat de France.

Toute la terre créole, en pentes douces de verdure, s'élève devant elle comme un passé, un passé qui n'est que de végétation. Pourquoi la vie, puisqu'on est né ici, n'est-elle pas une chose ramassée dans une île? et combien alors ce serait délicieux! Pourquoi n'est-on pas des gens tranquilles, ne pensant pas à aller ailleurs et vivant des produits du pays? pourquoi faut-il qu'afin que les jeunes gens deviennent des hommes et s'instruisent et puissent gagner leur existence un jour, ils s'exilent de là où ils ont grandi? Pourquoi faut-il que la civilisation ce soit la séparation; pourquoi faut-il qu'il y en ait qui doivent aller en France tandis que les autres êtres qui les aiment restent dans l'île?

II

En remontant la rue du Barachois elles rencontrèrent Gabriel Fanjane qui venait rejoindre sa mère. Il devait lui aussi partir bientôt pour la France. A dix-huit ans, il se trouvait plus grand et fort que la moyenne des hommes ; et comme il était beau Mme Fanjane s'avouait très fière de lui. A la façon de beaucoup de mères créoles elle aimait lui donner le bras. Il arrivait qu'on les prenait pour des époux, tant elle-même restait jeune, mariée à quinze ans, veuve à vingt, et brune de ce teint délicatement mêlé qui ne prend d'âge qu'aux fatigues de l'amour. Il était aussi très brun, de telle sorte qu'à quelque distance on remarquait surtout son embonpoint d'adulte, mais les jeunes filles savaient discerner l'extrême finesse de sa peau, et, avec la longueur rare de ses cils, la puérilité de son regard indécis à se poser. Dès qu'il se trouvait au milieu d'elles, il avait des mots, des phrases et des inflexions d'enfant ; et son œil ne savait regarder fixement bien que seul avec chacune son attitude fût naturellement hardie. Malgré sa grandeur il était resté le séraphin des pensionnats ; jeudis et dimanches, il suivait avec des camarades plus jeunes les sorties de l'Immaculée au point que, prévenu par la Supérieure, le Proviseur avait dû le faire venir dans son bureau et le répri-

mander sur ce que un homme de sa taille, qui allait quitter le pays avec le prix d'honneur des mathématiques élémentaires, s'amusât encore comme un gamin de quatrième à obséder des petites filles. Mais il n'en rougissait pas.

Cette vie continue de diligente école buissonnière à courir à toutes les heures de liberté à travers les rues et les jardins pour escorter les pensionnats qui vont par processions de couples assortis, aux marches lentes, aux longues tresses, où soudain l'une se retourne avec un regard chatoyant, pour surprendre les chauds visages et les petits corsages plissés qui se penchent sur les terrasses, pour passer devant les ombrages de la maison même quand elles ne sont pas là, pour les voir sortir de la messe et vous chercher du porche parmi les autres, pour en accompagner une distraitement sur le trottoir parallèle tandis que sa famille rentre à pas comptés au milieu des autres, — cette vie d'échange et de caresse de regards, de saluts épieurs, de pressions déliées des mains, d'entrelacements incertains dans les danses où l'on s'approche le cœur nerveux et la gorge chargée d'une mielleuse angoisse, est une vie supérieure, la seule que les créoles puissent tenir pour le bonheur. Il n'y a que l'amour qui compte pour eux, le vieil amour créole traditionnel né de la joie que les races diverses des provinces françaises, se retrouvant dans une île édénienne, ont eue à se mêler pour refaire une race qui est comme la quintessence de la nation affinée dans un climat constamment voluptueux et doux. L'amour commande

l'existence des créoles dédaigneux des affaires et de l'épargne, soit que les uns s'absorbent dans la passion, ayant grandi ensemble et rêvant dès douze ans de la même personne dans une sieste perpétuelle du cœur où on l'idéalise de perfection, bientôt graves, extasiés et frénétiques, possédés de fidélité, soit que les autres, dégusteurs, changent tous les ans de « belle » après une bouderie, sensuels avec les unes, platoniques devant celles qui ont des yeux bleus. Préludant aux regards brillants des fillettes, se poursuivant à travers les fâcheries de coquetterie, entre les œillades, les baisers, les moqueries et les réprimandes, il paraît n'être qu'enfantillage par ses manières de flirt et de bergerie, mais il prend une beauté de force de ce qu'il est universel, de ce que dans toutes les maisons toujours quelqu'un est amoureux ; cette ferveur sentimentale crée une atmosphère de tendresse dominant tout et supérieure à la richesse qui enveloppe délicieusement les jeunes couples et met en grâce les adolescentes, elle conduit au mariage, elle entretient et perpétue la race dans un goût de contemplation et de volupté sans grivoiserie : toutes les jeunes filles sont précoces sans réalisme ; dans une nature où les hauts arbres se chargent de petites fleurs ardentes, elles sont déjà de grandes amoureuses jusque dans les puérilités, elles regardent avec des yeux qui s'aggravent, leurs paupières battent, elles sourient, elles sont agitées, elles pleurent, elles haïssent et elles aiment encore après les ruptures, elles se jalousent les unes les autres, elles rivalisent dans les correspondances. Les élèves

de l'Immaculée Conception écrivaient à Gabriel des billets pliés menu et noués de cheveux qu'à un signal elles lui envoyaient par-dessus le mur du Couvent dans des balles élastiques ou des coques de pistache ; il savait qu'elles pensaient intimement à lui et qu'elles se parfumaient et s'ornaient de faveurs en rêvant à ses yeux ; elles lui parlaient de la longueur de ses cils, de ses cheveux et de sa marche indolente dans les rues.

Il revenait d'une de ses tournées par la ville. Elles savaient son prochain départ et il avait pris pour elles le prestige d'un étudiant qui va être exposé aux tentations de la Métropole : elles avaient peur pour lui, voluptueusement. Mais il ne tirait pas vanité de toutes ces préoccupations : il n'avait point l'esprit généralisateur. Il ne pensait jamais qu'à une à la fois, fût-ce quelques secondes après avoir envoyé un baiser à une autre, ce qui se fait en promenant simplement un doigt sur les lèvres pour que les Sœurs gardiennes ne s'en aperçoivent pas trop. Il était tout entier à l'amour pour l'amour et non pour la vanité, par effet de tempérament colonial pour qui la parure sert à l'amour et non plus comme en Europe l'amour à la parure. Il prenait peu de souci de la confection de ses vêtements mais s'habillait toujours de blanc qui donnait la plus grande finesse à son teint brun. Et il portait fréquemment près de la bouche le mouchoir par le moyen duquel les amoureux se renouvellent l'assurance de leurs sentiments.

Il s'approcha immédiatement de Mme Fanjane. Il aimait peu Eva ou plutôt il ne songeait guère à

l'aimer puisqu'elle ne pouvait être pour lui ni une maman ni une amoureuse, les deux seules conditions naturelles et bien tranchées pour un créole. Il n'avait d'ailleurs aucune raison de jalousie puisqu'il se sentait préféré, de beaucoup, par sa mère. De temps à autre son regard tombait sur Eva, il constatait qu'elle était très jolie et détournait la tête : cela constituait pour elle un devoir de famille, et il rentrait dans l'harmonie nécessaire que *sa* sœur fût jolie. Elle n'existait pas davantage, et il savait juste qu'elle était fiancée à un de ses condisciples un peu plus âgé, Claude Mavel, qu'il avait pris l'habitude de tenir pour intelligent et assuré d'avenir puisqu'il était un des premiers des classes de lettres, qu'aussi négligemment il avait toujours dédaigné comme différent de lui, trop sentimental, d'une sagesse exagérée qui ne pouvait être que de la pose romanesque, de cela agaçant et un peu ridicule. L'amour excessif et exclusif que Mavel et Eva montraient l'un pour l'autre comme s'ils étaient des êtres exceptionnels, cette passion prétentieuse qui s'affichait aux attitudes d'Eva, pâle, toujours à pleurer et prostrée depuis le départ de « Claude », l'énervait autant que de la bigoterie de vieilles femmes. Il s'efforçait de ne pas regarder Eva et imperceptiblement haussait les épaules.

« Où allez-vous comme ça, maman ?

— Mais à la poste, mon enfant. »

Son visage se renfrogna :

« Qu'avez-vous à faire à la poste ?

— Tu sais bien qu'Eva attend une lettre.

— Non, c'est du nouveau pour moi. Et de qui donc?

— Mais de son fiancé, Gabriel.

— Ah bon! Je n'y pensais plus.

— Vous êtes sans doute trop absorbé par vos conquêtes? » interrogea Chouchoute ; et elle le regarda avec la bienveillance ironique d'une aînée.

« Pas plus que vous par vos officiers, répliqua-t-il de suite avec l'impertinence d'un fils gâté comme une fille et qui traite d'égal à égal les demoiselles plus âgées.

— Vous vous trompez, monsieur Gabriel : je n'aime ni le sabre ni les galons.

— Allons! On cite pourtant de vous une déclaration bien carrée.

— Voyons cela », reprit Chouchoute, sûre de soi.

« Vous le voulez : eh bien! au mariage de votre sœur, vous n'aviez que treize ans, vous donniez le bras à un lieutenant qui vous a demandé en souriant quand vous vous marieriez et vous avez répondu d'un ton très sérieux en vous redressant : « Monsieur, quand vous aurez vos cinq galons. »

— Moi? Quelle infamie! Et où avez-vous été pêcher cette histoire?

— Tout le monde la raconte au lycée.

— Comment! on s'occupe encore de moi au lycée? j'ai passé l'âge! Je pourrais presque être votre maman, mais Dieu merci!

— Eh! que voulez-vous? il y en a toujours qui regardent plus haut que leur tête.

— Sont-ils effrontés! dit Chouchoute. Les hommes

manquent tellement dans ce pays que les gamins veulent faire les hommes. »

On était arrivé à la poste. Les poivriers de la place s'arrondissaient noirs et immobiles parce qu'ils étaient abrités contre le vent ainsi que des arbres de vieille cour. Il y dormait une odeur de terre jamais arrosée et d'anciennes feuilles d'emplacement abandonné. Le Conseil Général, bâti de bois, était fermé comme une remise. Au fond, les guichets de la poste, illuminés tels que des sabords, délivraient la pacotille de lettres.

On les lisait là même, sous la varangue, en marchant d'un bout à l'autre, se croisant sur le bitume de la galerie qui résonne comme l'asphalte de Paris. La lumière vient des fanaux pendus à la muraille ; et à l'intérieur du bâtiment on entend un tapage de machine, un bruit de voyage, l'estampillement des lettres ; les manœuvres charrient dans la poussière de gros paquets de coutil avec la précipitation des embarquements et des débarquements. On s'accoste, on se coudoie, on se presse, tellement, sur un étroit espace, qu'il semble que hors de là, dans la rue, on va continuer de marcher dans une foule et que toute la ville est pleine de ce mouvement des grandes villes de France dont soudain grouille la poste.

Eva s'approcha du guichet D E F G. « N'avez-vous rien pour Fanjane? »

L'employé, qui était un lointain cousin, lui tendit une enveloppe, demandant malicieusement si c'était bien pour elle en souriant d'un air complice.

« Eh bien! l'as-tu eue, ta lettre? que dit-il? fit madame Fanjane.

— Je ne l'ai pas ouverte, maman.

— C'est qu'elle est gourmande, dit Chouchoute : elle ne veut point partager avec nous. »

Rassérénée, Eva sourit, prétexta l'obscurité des rues. Elle tenait le papier carré et dur dans le creux de la main. Elle marchait paisible, mettant de la ténacité à ralentir le pas pour mieux manifester son empire sur soi, puis brusquement prise d'impatience aux jambes. Chouchoute causait assez haut avec Mme Fanjane, contre qui se pressait Gabriel, grand, câlin et silencieux. La tête d'Eva travaillait malgré elle, comme en un rêve disparate, traversé d'idées associées à *voyage*, *Claude*, *mal de mer*, *commandant*, *Tamatave*, *chagrin*, *Diégo-Suarez*. Elle s'efforçait de suivre la conversation de Chouchoute où, étrangement, elle entendait prononcer à haute voix les mêmes mots *voyage*, *chagrin*, *mal de mer*. Alentour la brise arrivant des montagnes remuait, en saccades, les hauts feuillages lourds des emplacements, comme une houle ; des feuilles tombaient autour d'elles ainsi que de grosses gouttes ; et le soir s'étendait sur leurs têtes tel qu'une vaste mer noire moutonnant d'étoiles. C'était soudain une de ces grandes nuits australes où l'on est secoué dans les rues vidées comme un canot sur l'océan au large. L'âme est transie avec le corps ; on ne peut pas faire autrement que de penser *au vent sur la mer*, aux naufrages qui doivent se consommer à cette même heure dans le sud de l'Océan Indien, du

côté des Iles Saint-Paul et Amterdam, et à tous ceux qui sont loin de soi et qu'on voit, cramponnés à des rochers, dans la solitude furieuse de l'espace.

Chouchoute les avait quittés. Eva monta dans sa chambre, tandis que Gabriel se mettait au piano. Elle ferma les volets de bois derrière lesquels on entendait le vent bousculer les tamarins et les cocotiers ainsi que pendant les cyclones ; et, la lampe allumée dans la chambre noire, elle lut la lettre du fiancé.

« Chère Eva adorée »

De suite elle s'arrêta, trop émue, les épaules tremblantes et tendres ; son cœur battait, léger, presque effarouché.

« J'ai eu un fort mal de mer, mais je n'ai pas trop souffert parce que c'était tel que je ne savais pas bien si c'était le mal au cœur ou le gros chagrin. La mer a remué de suite après la sortie du port ; mon cœur sautait avec les lames, puis retombait ; j'étais allongé sur mon fauteuil de bord et il me semblait que j'étais couché à même les planches du pont ; j'entendais les lames battre les flancs du bateau et, par secousses, je voyais leur écume par-dessus le bastingage. J'avais la sensation d'être sur un îlot de roche assailli de vagues et où l'on m'aurait attaché pour me séparer de toi, et j'avais la sensation que je ne te reverrais plus jamais et que l'îlot allait sombrer dans une heure ou deux. Mais cela m'était égal parce que je souffrais trop d'être séparé de toi. Je ne pouvais point me retourner, parce que j'étais amarré par tous les

membres, et mon cœur même était lié. Ah! ma bien-aimée Eva, je ne puis pas comprendre que je sois loin de toi; et on me dirait que c'est moi qui t'ai quittée avec ma volonté que je ne le croirais pas.

« Je ne puis savoir à quelle heure je me suis assoupi : je sentais seulement, et même pendant que je dormais, qu'il y avait beaucoup de temps qui se passait, une véritable éternité. Ma tête travaillait. J'étais abruti de douleur et cependant j'étais traversé par de grandes visions persistantes, j'ai eu vraiment la sensation de l'éternité, de ces immenses espaces bleus et froids, sans terres, traversés de grands courants d'air, que j'imaginais, étant enfant, mener d'ici-bas à l'endroit où l'on nous juge. C'est qu'il me semble vraiment aussi que, depuis que j'ai quitté notre île, c'est dans l'éternité que je suis, dans une chose sans fin et presque sans consistance, et je dois faire un effort pour penser à toi, pour me dire que tu as existé et que tu existes encore en réalité, que tout cela n'est point qu'un cauchemar de mal-de-mer; et c'est machinalement que je t'écris, quoique ce soit avec tout mon cœur. Je suis sur le bord d'une table près de l'escalier par où tu as quitté le bateau.

« Je suis descendu à Tamatave comme dans un rêve on a nettement la sensation qu'on descend dans un pays imaginaire. Les bourjanes qui traversaient les rues, à moitié nus avec leurs pagnes flottants, leurs têtes abruties de fumeurs de chanvre, les maisons en bois sur pilotis avec les étalages de mouchoirs de couleurs, les filanzanes qui passent rapidement, puis, lorsque la nuit est venue tout d'un coup,

les mouches lumineuses en zigzags, je n'ai pas cru un instant que cela existât pour de bon.

« O Eva, Eva, tu es ma petite Eva; tu ne sais pas comme c'est bon de répéter seulement ton nom.

« Je t'assure, je n'ai jamais vécu d'aussi longues heures que dans cette traversée où j'entendais le bruit sourd des vagues sans les voir, où j'étais abruti, engourdi d'un froid pareil à l'éther. J'étais séparé de toi à jamais, je n'avais plus le droit ni la possibilité de penser à toi, je pensais à un tas de choses approfondies et hautes, cela me semblait être une traversée de l'Espace, et jamais je ne pourrai plus lire ce mot sans imaginer même l'espace qui nous sépare des étoiles que comme une grande mer avec des lames qui se soulèvent et retombent à plat. Ensuite, de Tamatave à Diégo, la traversée m'a paru au contraire toute naturelle parce que tout le temps on voyait la côte de la Grande Ile. Surtout quand nous avons passé entre Sainte-Marie et Madagascar, parallèles une à bâbord l'autre à tribord, nous semblions remonter un grand fleuve de soie bleue comme je m'étais toujours imaginé que devaient être les fleuves de Chine. Figure-toi qu'on passe très près de l'île où l'on voit tout en détail, les régimes de bananes entre les feuilles, jusqu'aux branches des manguiers trempant dans la mer.

« Voici qu'à t'écrire, chérie, je reprends le sens de la réalité, je redeviens un vivant de la terre. Des larmes montent, alors que jusqu'ici il n'y en avait plus dans mes yeux, au point que j'en avais honte; mais je suis encore abasourdi.

« Eva, je souffre, Eva. Tu sais comment les créoles aiment! Je souffre mais je suis heureux de toi. Je souffre que tu sois si loin, comme ces mouettes qui viennent voler près du bateau et qui aussitôt remontent, montent, montent, disparaissent avec mon regard fatigué dans le bleu. Mais en même temps je ne doute pas un instant de toi alors qu'à Saint-Denis j'étais toujours jaloux; je suis sûr que je tiens la première place dans ton cœur, et il me semble que mon absence même me rend un peu sacré et que personne n'oserait chercher à diminuer ton amour pour moi. Ah! ton amour, Eva... petite éternité, Eva chérie! Ici, à bord, il n'y a pas d'Eva! il n'y a que des mouettes et du vent. Elles crient, chérie adorée, des cris qui vous grincent dans le cœur comme les poulies rouillées du bateau. Cela me rend tout triste, et à force d'entendre tout autour de moi ce vol de plaintes qui accompagnent comme des souvenirs notre bateau, le suivant puis le devançant, mon cœur aussi se met à gémir. Tu ne peux pas sentir combien je t'aime, j'ai envie de pleurer, de crier. Je me dis pour me remonter que je vais travailler pour gagner ta vie.

« Travaillons bien tous deux à nous rejoindre! Je garde tout le temps dans ma pochette avec ta photographie la lettre que tu m'as glissée dans la main quand la cloche a sonné. Merci, petite fiancée adorable et éternelle. Toutes les fois que je regarde ton visage, je me répète ce nom qui est déjà pour moi une chose éperdûment douce de l'autre monde : *Eva Fanjane...*

« Où es-tu? que fais-tu? Dire qu'il est vrai que tu es jolie plus que toutes les jeunes filles — et que tu n'es pas là, et que je ne t'embrasserai ni ce soir, ni dimanche, et *que pendant trois ans je ne te verrai pas*. Ah! je ne comprends plus la vie.

« Mais comme tu dois souffrir encore plus que moi, toi qui ne bouges pas dans l'espace, qui restes là et qui regardes la même chambre où je ne reviendrai plus. Moi, il me semble que c'est moi-même qui suis mort et ce n'est presque rien; mais toi, il doit te sembler que c'est moi.....

« Du courage, du courage..... Ah! Eva, songe à ta santé. J'embrasse tes yeux. J'embrasse aussi ton nom, je le couvre de baisers; j'embrasse ton souvenir qui est beau comme toi-même. Mon cœur bat, bat comme si j'allais te revoir et te presser contre moi. Je t'aime, je t'aime, je reviendrai, je t'épouserai, je le veux, nous serons heureux. Pense, pense tout le temps à moi. »

Elle restait là, hagarde de pitié, passionnée; la jeune fille de sentimentalité docile ne persistait plus en elle que par l'abondance des larmes. Vierge frêle, frissonnante, son buste chaste et voluptueux exalté de tendresse, son cœur chargé mais se retrouvant plus ignorant devant les cris ardents du jeune homme lointain, elle se sentait pourtant une épouse, avec la gravité compatissante et chaleureuse des jeunes filles créoles, avec un infini besoin de le soigner, de le bercer, que l'évocation constante de la mer précisait encore. Son sentiment débordait et elle ne

s'en satisfaisait même plus. Elle allait de son lit à la commode puis à son lit, comme s'il était là étendu sur la couchette, malade de cet affreux et grand mal de mer qui est un mal donné par un élémentet par la séparation intimement associés, et la chambre lui était aussi étroite qu'une cabine. Elle s'arrêtait devant les bibelots de sa commode, approfondissait son impuissance, puis, devant la lampe, fascinée, elle rêvait. Elle ne sentait pas son corps malgré un frisson au dos, elle ne sentait pas ses jambes impatientes, elle ne sentait pas sa poitrine, elle ne sentait même pas sa bouche : elle sentait seulement ses yeux lourds de migraine et son cœur, son cœur maternel. Et d'instinct, pensant au mal de mer de Claude, à son chagrin, elle marchait maintenant dans la chambre, en long et en large, d'un pas somnambule et elle se demandait si elle avait assez souffert pour lui, elle demandait à souffrir plus que lui, par le besoin de se rendre moralement encore plus digne de lui, ce qui donne au cœur une illusion de rapprochement dans la chaleur des larmes quand on pleure un être parti.

Et elle-même cela l'endormait presque. Elle n'avait plus de larmes ni de forces. Elle pensait maintenant à lui avec un malaise de confusion. Tout le temps qu'elle avait attendu de ses nouvelles, il n'était pas pour elle plus loin que Diégo, l'escale d'où devait lui venir la lettre; mais maintenant il était bien plus éloigné, dans un espace auquel elle n'avait pas encore songé, qu'elle n'avait pas encore établi dans son imagination. Il était en plein Océan Indien, et ce n'était plus

vers Madagascar, une terre voisine et parente qu'il avançait à la même latitude, mais vers la France, vers le Nord. Elle ne savait plus bien de quel côté se tourner pour suivre la direction de son navire. Et tout cela la préoccupait comme dans un cauchemar, elle aussi. Elle prenait conscience à travers l'étendue que le bateau avançait à cette heure en roulant, sans tangage heureusement. Il s'éloignait. Il montait vers des mers presque blanchâtres semblables à des mers australes. A cette heure de la nuit, l'Équateur se présentait à elle glacial, mélancolique et désert comme le Pôle. Et comme un lent endormissement par le froid la gagnait. Elle ne pouvait plus bien revoir la figure de Claude, son corps même s'effaçait à moitié dans un halo lunaire. Il était à des distances infranchissables et autant elle pouvait se représenter nettement ce qu'il avait été il y a quelques mois, dans le jardin, passant devant le « barreau », autant ainsi son souvenir *lui appartenait* en détails précis et caressés, autant au bout de ces seuls huit jours elle ne savait plus rien, il se perdait pour elle, tellement la distance sépare plus que le temps.

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES JOURNÉES DE PARIS

I

Parmi cent autres, Claude Mavel avait pris un fiacre à la gare de Lyon, ahuri par les employés désinvoltes, le bruit et l'indifférence extravagante, épouvanté de voir son argent s'épuiser en pourboires. Et en balbutiant il avait donné l'adresse : *Hôtel des Argonautes*, *29 rue des Écoles*, une vieille adresse d'hôtel que lui avait fournie la famille d'un ami dont le père y était jadis descendu, de sorte qu'il avait l'appréhension de ne pas trouver l'hôtel, ni peut-être même la rue.

Le fiacre avait passé sur un grand pont de pierre semblable à un quai de Marseille ; avec satisfaction Claude avait reconnu au loin Notre-Dame : mais qu'elle était basse ! Dans un panorama de carte postale, sous les rais de lumière neigeuse d'un soleil nimbé de cumulus, une coupe de Paris s'éven-

taillait en massif de toits. Le fiacre suivait maintenant le quai Saint-Bernard presque désert : rafraîchi par la brise fluviale, Claude se remettait lentement : il ne s'appartenait plus ; il restait effrayé de tant de monde, des rues pleines d'hommes qui passent sans vous regarder. Il était gêné jusqu'au cœur par cette indifférence universelle et absolue qui pesait sur lui comme une condamnation morale : il se sentait aussi piteux qu'un paria par la notion, immédiate, qu'il ne faudrait compter sur personne, qu'il aurait à se débrouiller tout seul. Le cocher lui-même n'était pas prévenant comme les cochers nègres qui savent la valeur de l'argent des blancs, mais presque méprisant comme s'il ne devait pas être payé. Cocher affreux et rouge à poil de porc ! Paris se montrait plutôt laid, avec ses rues bancales et graisseuses, rue des Fossés-Saint-Bernard, rue de Jussieu, rue du Cardinal-Lemoine, rue d'Arras, avec ses devantures rapiécées et mendiantes de boutiques de journaux illustrés, les petites voitures de choux flétris alignées au carrefour devant des vieilles grognardes, les étalages sales des marchands d'huiles où moisissaient près d'un panier d'huîtres boueuses des citrons couverts de poussière. Oh non alors ! ce n'était plus la France, *la France* des cartes de géographie, des pages choisies de prose ou de poésie, la France toute en notion de « douceur », d'amabilité, de moissons soignées, de rues neuves et de campagnes en jardins qu'il s'était imaginée. Il s'était dit qu'on trouvait en province des paysans grossiers et avares ; mais les Pariens, il se les était toujours représentés polis et

boutonnés comme des sergents de ville, dans une organisation municipale méthodique et reluisant de propreté, une cité de vitrines et d'employés de grands magasins. Or toutes les maisons étaient sales et vieilles, les façades pouilleuses et déchirées de lézardes, les fenêtres misérables avec ces rideaux jaunâtres qu'on voyait derrière toutes les vitres et presque de la couleur des façades ; à Marseille il avait déjà remarqué que sauf l'église des Réformés les monuments les plus vantés avaient une couleur gris sombre de fumée de cuisine : il restait étonné, n'ayant jamais pu concevoir la beauté que très propre, en marbre, très blanche, neuve. Tout était crasseux et noir. Encore cela se comprenait-il de Marseille qui est connue jusqu'aux antipodes pour la métropole des huiles et de la saleté. Mais Paris !

Son fiacre, dans un coup de roulis, le débarquait brusquement devant une porte surmontée d'une affiche qu'il prit pour l'enseigne d'un marchand de tabac. Mais ne possédant que cette adresse, confiant presque avec superstition en le *numéro*, — natif d'un pays où les rues n'ont pas de numéros, — il s'engouffrait dans le corridor, ayant payé le cocher cinq francs, laissant malle et colis à même le trottoir. Heureux que l'hôtel existât encore, il acceptait tout ce que disait la dame mûre, accueillante et rosée :

« Voulez-vous monter au second ou au quatrième ?

— Oh ! au second, madame ! Je ne suis pas habitué à monter les étages. »

Il se laissait conduire comme un enfant par le garçon, très obéissant, très poli ; et dans la chambre

rangée et sombre où il ne faisait pas de bruit, intimidé par les tentures des fenêtres, l'édredon immense, le baldaquin, il se débarbouillait vite avec honte de toute la suie ramassée dans le wagon. Les reins rompus, il se sentait plus fatigué encore de ce voyage de dix-huit heures dans le train que des vingt-quatre jours de traversée; et pour tâcher de se débarrasser du souvenir du chemin de fer, du bruit de ferraille qui restait accroché à ses oreilles, après s'être frotté il se rafraîchssait encore à grande eau.

Enfin il était arrivé à Paris ; autant de fait déjà ! Le visage chaud, ayant changé de col, de cravate, gardant seulement ses souliers poudreux par la crainte que la besogne basse du brossage ne rentrât point dans les attributions du garçon, il consulta à la hâte son calepin. Il lui semblait que dans une ville si populeuse on n'avait pas le droit de perdre un instant. Et il parcourait la liste des adresses, lisant à haute voix les numéros et les noms des rues :

29 bis, *avenue de La Motte-Picquet... 37* ter, *rue de Bourgogne... 5, boulevard de la Contrescarpe... Palais-Bourbon, quai d'Orsay... Pavillon de Flore... 28, avenue de l'Observatoire... avenue de la Bourdonnais... 14, rue Denfert-Rochereau... 243, rue Lafayette.*

Il y avait des rues qui avaient 243 numéros !... Il se décida pour Léonce Déplas, 14, rue Denfert-Rochereau, parce qu'il avait été son meilleur camarade de collège.

Il sortit. A peine descendait-il du seuil, une fillette en tablier passa distraite sur le trottoir, le nez

retroussé vers les hommes plus hauts qu'elle, la natte courte dans le dos ; il lui sembla qu'il avait déjà vu cela quelque part dans le temps. La rue était spacieuse. Plus loin un enfant de quatre ans, allant seul, portait dans ses bras un pain plus long que lui. Claude avançait rapidement. Ses bagages rangés à l'hôtel, il s'éprouvait déjà parisien, martelant avec assurance l'asphalte. Il se sentait étonnamment entraîné par la rue, marchant derrière des gens, marchant parallèlement à des trams rapides, à des bicyclettes, porté dans le sens du mouvement ; mais inquiété de cette facilité à être emporté quand il ne savait pas très bien où il allait, il regardait les plaques d'émail violet aux coins des rues, il lisait ce qu'il y a d'écrit sur ces façades de maison tout imprimées comme les pages d'annonces de grands journaux, fixant en points de repère pour le retour une affiche en lettres dorées Robes, une pancarte de Maggi, une affiche vert, rouge, jaune où un singe agenouillé tendait un bouquet de violette à une parisienne. Il arriva au boulevard Saint-Michel, surpris par l'air de Forêt-Noire, où l'on cherche instinctivement des appentis de vieux horlogers, que sous les branches prenait cette voie célèbre par des orgies de jeunes gens. Tous les arbres, très bas, lui semblaient des arbres de Noël. Il fut profondément étonné d'avoir à remonter une telle pente ; il croyait la capitale bâtie sur un seul niveau. En plein milieu de chaussée, lourd et gigantesque, un tramway de haut bord descendait vertigineusement, donnant l'impression de devoir culbuter au bas. Au rond-point du

Luxembourg, il respira, heureux de l'espace plan devant lui. S'étant fait encore indiquer sa route, il marcha alertement d'un pas de conscrit, vers l'Observatoire.

Par moments il levait la tête avec l'idée qu'il pourrait reconnaître Déplas parmi les gens qui passaient. Il était satisfait que sa première visite à Paris fût pour un camarade qui avait réussi. Fils d'un avoué vivant des règlements des sucreries et dont l'amour des mathématiques, assombri jusqu'à la manie, avait fait un sectaire de la solitude, Déplas était parti du pays avec la volonté aussi passionnée qu'une vocation de travailler le droit jusqu'aux plus hauts examens. Avec des dispenses de temps, sans être recalé une fois, il avait subi toutes les épreuves. Sa licence en main et avec cet esprit âpre, dédaignant tous les délassements des autres, qui faisait de lui dès le lycée un être original et paradoxal, incapable de concevoir seulement qu'on pût jouer, amer et toujours badin, riant sec, il tenait à avoir le doctorat qui, aux îles, a un prestige d'érudition magistrale.

L'étudiant le reçut *à un sixième!* Comme Claude était amusé d'avoir tiré sur le cordon, Déplas avait crié : « Entrez! » « Tiens, c'est toi », fit-il en le voyant, aussi simplement que s'il l'avait vu la veille. Au pays c'est tout le contraire : quand un camarade revient de France, on l'entoure, on regarde si la barbe a poussé, on examine en riant la coupe des habits et la couleur crue de la cravate, on observe ce qui persiste de parisien en lui, on a enfin la considé-

ration nécessaire pour *ce corps* humain qui a traversé tant de mers. Léonce Déplas lui donne une chaise sans le regarder.

« J'ai vu ton père avant de partir, dit Claude gêné.

— Eh bien, je ne te demande pas de ses nouvelles : j'ai reçu sa lettre il y a quelques heures. Et toi qu'est-ce que tu es venu faire ici?

— Mais... terminer mes études. Je vais commencer par une agrégation en sciences naturelles.

— Tu pourrais tout aussi bien commencer par une licence », lança Léonce qui alors sourit, puis soudain cria en riant :

« Ah ! je reconnais bien là mon créole ! »

Et, devenu tout à coup familier, loquace, il poursuivit : « Tu mets les bouchées doubles, mon fiston, on voit que tu viens de loin : modère un peu ton appétit. Tu sais, ici, il faut vivre avec hygiène. » Poussant un strident éclat de rire, il reprit en marchant dans sa chambre comme dans une cage, rapide, long, maigre et félin : « Ah! ah! tu verras qu'on s'imagine un tas de choses aux colonies ; ici, mon garçon, on redevient simple, *pratique, précis*, on devient humble, modeste. On se dit que si l'on arrive à une licence, c'est déjà beau, — *très beau*. On est prudent, on prend des précautions, on subit l'hiver ». Et doctoralement : « L'hiver, mon garçon, c'est une saison créée par le Dieu d'Europe, qui est malheureusement aussi celui des Juifs, pour refroidir les imaginations des petits créoles. A moi, il m'a déjà donné des rhumatismes — voilà pourquoi tu me vois mettre ces journaux dans mes souliers », interrom-

pit-il en enfonçant des morceaux de *L'Intransigeant* autour de sa chaussette — « tu auras des fluxions de poitrine, tu mourras peut-être, tu auras bien d'autres choses encore dont tu ne mourras pas. Mais je ne veux pas t'effrayer dès la première visite. Tu es bien gentil d'être venu me voir. Pour te récompenser, je vais te donner un bon conseil ». Et, grand et blafard, il se dressa sur ses talons, et il appuya sur chaque mot comme une pythonisse jaunissante : « *Ne fréquente jamais les créoles à Paris!*

— Et moi qui venais te demander de me conduire chez quelques anciens camarades...

— Moi !!!... Tu es bien tombé, je reconnais là ton flair. Mon cher, apprends bien ceci : *je - n'en - fréquente - aucun.* Si tu ne veux pas écouter ma vieille expérience — ah! les créoles vieillissent vite à Paris et même les nègres blanchissent tout comme le chocolat Menier » — il éclata de rire entre des dents déchaussées — « si tu ne veux pas m'en croire, tu n'as qu'à aller chez un infâme gargotier de la rue Gay-Lussac nommé Cabari. C'est un infect Maltais qui n'a jamais mis le pied aux colonies mais qui est fier comme s'il les avait toutes parcourues et en parle comme tel parce qu'il a chipoté par ci par là dans les bastringues quelques recettes de plats coloniaux. Tu y retrouveras en tas tout le vomissement créole. »

Comme, à entendre son accentuation plaisante, il ne savait trop si Déplas jouait un rôle pour s'amuser ou si son mépris était réel, Claude risqua :

« Pour une fois, viens avec moi : je t'invite.

— Tu es bien gentil. Vas-y, si ça te fait plaisir;

je - m'en - gar - de - rai - bien : tout ça n'est pas à prendre avec des pincettes. Dès que les créoles habitent Paris, un relent de négraille remonte même dans les plus blancs. Ça sent d'une lieue, pouah! » et il eut une nausée. « Tu les verras tous attablés ensemble chez Cabari... Ils te diront du mal les uns des autres, ils te raconteront des histoires stupides, ils te parleront nègre, ils vont te demander des nouvelles de chaque fille de la rue de l'Est.

— Pour cela je ne pourrai guère les renseigner.

— Mais je pense, cria aigrement Léonce, tu as dû laisser là-bas quelque belle qui roucoule en ton absence.

— Je suis fiancé », dit Claude gravement.

Legrand devint sérieux : « Ah!... très bien, très bien... » Puis curieux, en souriant, les lèvres retroussées : « Et, sans indiscrétion, qui est-ce?

— Mlle Eva Fanjane.

— Mlle Fanjane?... Eh! très bien! je me rappelle... mais, mon cher, c'est une gamine! » sa voix stridente gênait Claude : « Je la vois encore revenant de chez les demoiselles Oiseau avec sa grosse tresse noire sur le dos — et sa petite malabarde portant le paquet de livres derrière elle.

— Depuis ton départ elle a beaucoup grandi...

— Mes compliments, mon cher, mes compliments... Mais dis donc, Mavel, tu pourrais me donner quelques renseignements : raconte-moi un peu ce que sont devenues toutes ces jolies pucelles de l'Immaculée » — la bouche du grand étudiant maigre devenait onctueuse, ses yeux gourmands et

ivres, et il riait avec une voluptueuse satisfaction — « tous ces jolis petits museaux, tous ces jolis petits plats : Bellote des Trembles, Lucia de Beaumanoir... et les petites Mazepain, mon cher ! les petites Mazepain de la rue de l'Église ; est-ce qu'elles n'ont pas encore doublé le Cap de Bonne Espérance? » et il riait, content, répétant la gorge pleine : « de Bonne Espérance !

— Mais tu m'épates, Déplas. A la Réunion tu ne regardais jamais une jeune fille. »

Déplas se hissa sur les jambes avec un air très fin :

« Je ne regardais pas, mon cher, mais je voyais. Tu comprends, les jeunes filles, on n'a pas besoin de regarder ; ça se sent comme le miel dans le bois. » Il soupira pour la charge, puis, souriant avec malice : « Bien sûr que je ne les regardais pas. J'en avais trop peur, mon fils : j'en avais - une - peur - du - Diable. Mais ce n'est plus la même chose ; elles sont si loin ; elles ne pourraient pas maintenant me faire souffrir ; je les regarde comme on regarde de loin l'écume de la Tempête. » — Il se mit à ricaner — « *Suave mari magno*, mon fils, *suave mari magno*. Et il clama : « Mais réponds donc, comprends-tu?

— Oui, fit Claude, je comprends ; le voyage ne m'a pas tant que cela abruti. Alors tu ne veux pas venir avec moi? »

Léonce Déplas se dressa, levant l'index, très grand, les prunelles désorbitées, le teint plus jaune :

« J'en aurai bien garde. Et c'est logique, mon cher ; je ne me suis pas donné la peine de traverser l'Océan pour me retrouver avec des créoles. Je ne

veux voir autant que possible que des Européens. Tu diras ce que tu en penseras dans deux ans. Je ne veux pas remettre les pieds à la Réunion. »

Et se retournant pour inspecter derrière lui comme par peur des espions : « Puis j'attends une petite amie. » Son sourire enfantin sur son visage bilieux s'alléchait de sadisme, mais, plaisamment mystérieux, il força Claude à sourire aussi. Claude porta son regard sur les piles de *Libre Parole* et d'*Intransigeant* qui encombraient la cheminée, et sortit.

II

Rue Gay-Lussac, Claude entra au restaurant créole.

Il s'arrêta sitôt le seuil, impressionné par le comptoir de zinc, le carrelage froid, la division de la pièce obscure en quatre petites mangeoires, les rangées de bouteilles d'alcools, puis le garçon ahuri, les cris vinaigrés de la patronne obèse : « Jean, servez monsieur... Voyez monsieur. »

On lui indiqua la porte d'une des loges : à peine eut-il passé, il fut assailli par les acclamations des compatriotes : il se retrouva lycéen dans la salle-à-manger des pensionnaires ; il serrait les mains. Un ancien pion autoritaire de suite le traitait en camarade, les différences d'âge et de classe tombant dans la commune fierté de fouler « l'asphalte métropoli-

tain ». Tous ceux qui ont franchi la mer sont devenus des égaux : il serra encore deux ou trois mains, presque heureux. Son cœur longtemps oppressé par le voyage se détendait ; il les sentait tous amicaux. Il chercha une place en répondant aux questions.

Le fils Philippe aîné ne lui demanda point de nouvelles de son troisième frère qui avait fait le voyage avec lui mais était resté quelques jours à Marseille. Il déjeunait à une petite table avec une jeune femme, presque fillette, que Claude examinait la première, silencieuse, rose, douce, une jolie chose de France — avec un regard timide en fuite d'hirondelle. Claude avait de la peine à reconnaître Philippe, parti quatre ans auparavant frais, imberbe et rosé de ce teint d'européen si admiré aux pays chauds : il le retrouvait tout en lard, la peau rouge sous du poil blanc, les moustaches rudes et le torse gonflé par un complet de drap olivâtre. Philippe mangeait à épaisses bouchées sans le regarder. Cependant, en face, un Lenoir, le nez alourdi et rougi depuis le départ de La Réunion, restait silencieux et opaque près d'une menue femelle turbulente, plaquée de vermillon et de bandeaux débordants, qui, riant haut, causait d'un bout de la salle à l'autre avec les étudiants des différentes tables. Elle parlait également avec la jeune fille de Philippe qui répondait plus bas mais comme à une amie de tous les jours. Intimidé, Claude s'asseyait à quelque distance des Européennes, encore incertain de leur condition exacte quand Sainte-Rose entra, lui aussi accompagné d'une femme, et vint prendre place près de Claude.

Tout le monde en chœur, cria comme un bénédicité quotidien :

« Bonjour, l'Arsouille? »

Et Sainte-Rose prenant un air artiste, répondit avec bienveillance :

« Bonjour à la ronde », et glissa sur sa chaise. Claude ne put s'empêcher de rire devant lui en remarquant qu'il avait gardé à Paris, avec son air malpropre de cancre, le surnom qu'on lui avait donné au lycée de la Réunion où son père, riche sucrier mauricien, l'avait envoyé suivre ses études. Il portait aujourd'hui de grands cheveux crasseux retombant à la rapin sur le col de son pardessus luisant comme une peau de phoque. Rien qu'à regarder ses yeux de somnambule encore plus dilatés sous le front écervelé dans un visage blanc comme celui des fous, il était aisé de voir qu'il n'avait pas dépouillé les niaises ambitions avec lesquelles il les faisait tous rire dans les récréations, naïf jusqu'au grotesque, leur promettant d'entrer à l'École des Beaux-Arts et d'y devenir aussi fort que Poussin et que Lebrun, — aux arrêts jeudis et dimanches, passant son temps à dessiner en sifflotant la silhouette du pion et de ses condisciples retenus au clou... Il avait une femme!

Claude se trouvait voisin de la nouvelle arrivée, maigre et chien-fou sous la chevelure tombant en paillasse défoncée. Il émiettait son pain, en attendant sa sardine tardive, avec l'impression d'être à la caserne et de promiscuités obligatoires. C'était sans doute elles des « grues » et ses camarades étaient « collés » : il n'y avait qu'à se faire à ces nouvelles

notions, en bon conscrit. Forçant la répugnance instinctive, toute physique, il les regardait à la dérobée, curieux comme un Européen devant les négresses des lupanars de Djibouti. Elles paraissaient plutôt braves filles ; mais il restait incompréhensible pardessus tout que, jeunes encore, elles fussent peintes et emperrùquées aussi sauvagement. Il n'admettait pas que ce fussent des « Françaises », n'ayant jamais su se représenter la fille que sous les apparences d'une trottin de Musset ou d'une Manon, avec des coiffures discrètes et seulement quelques boucles entretenues coquettement, très propres et presque trop lissées. Celles-là avaient des chevelures embroussaillées en nids d'oiseaux et des peaux rugueuses sous la poudre. Philippe et Lenoir se tenaient à côté d'elles comme des maris quotidiens, sans gêne devant lui qui arrivait droit du pays et n'avait jamais vu de blanches que des demoiselles de famille, trouvant cela tout simple et ne le présentant même pas, comme si c'étaient des servantes autant que les négresses. Ils mangeaient sans leur parler. De temps à autre ils levaient la tête de leur assiette, avec des airs désinvoltes d'administrateurs.

Claude avait beau vouloir se maîtriser, il restait embarrassé. Il s'intéressait au détail de leur mise, mais leurs visages, leurs yeux cernés, leurs lèvres fripées lui étaient désagréables : au temps du lycée il n'avait jamais suivi ses camarades aux orgies d'usage et il lui semblait que c'était comme s'il s'était toujours enivré avec eux ; et, parce qu'à la Réunion ce sont toujours des négresses, il lui pesait que des

femmes blanches et jeunes fussent des prostituées.

Tout le monde mâchait silencieusement. L'entrée d'un grand blond, en fanfare, les agita tous.

« Bonjour, Marocain ! cria-t-on. Bonjour, Prusselle ! et l'Algérie, comment va-t-elle ? »

Grand, sec, visage cambré sur cou hardi, petite moustache d'officier, il affectait une allure martiale, et dans les regards une insolence espagnole. Il vint s'asseoir en face de Claude, présidant la table principale peut-être parce qu'il représentait la plus grande des colonies. Il interpella le nouveau venu de suite, la prunelle fixe, les cils en pointe, sérieux à jouer le major de recrutement :

« Vous, vous êtes créole ? ça se voit à votre figure. Comment vous appelez-vous ? »

Claude sourit : « Claude Mavel.

— Très bien, fit-il avec satisfaction : nous serons amis. Moi je m'appelle Ernest Prusselle.

— Et il a fait la guerre du Maroc ! cria un gros brun à tête rase.

— C'est vous là, le carabin martiniquais, qui prétendez me débiner ? » D'une bouche pince-sans-rire, maintenant droit et sévère, son nez tranchant, il prononça avec dédain : « Non, M. Pierrond, je n'ai pas fait la guerre du Maroc parce qu'en France je ne vois que des petits messieurs qui ont peur de quelques marches sous le soleil d'Afrique, et dont le courage ne va pas plus loin, en été, qu'à prendre la verte sous les tentes de coutil des grands boulevards ! Mais nous la ferons la guerre du Maroc et malgré eux, nous autres Algériens ! »

Il plissa la bouche, regarda circulairement.

« Vous prenez? monsieur Prusselle, demanda promptement le garçon : sardines, anchois?

— Anchois! » Il revint à Claude Mavel :

« Vous êtes des îles, donc vous êtes amoureux. Ah! vous rougissez : vous devez être même fiancé. Il n'y a rien de caché pour un Algérien; vous comprenez : l'habitude des Arabes, menteurs, dissimulés. » Il parlait rapidement à mots coupés à la façon des avocats de la nouvelle école, pressés, autoritaires, militaires, avec de petits gestes coupants de la main. « Excellent ça, les fiançailles! continuez. »

Claude rougit, gêné par l'attention des femmes en qui trépassait une nostalgie et mécontent qu'il fût là question de son mariage. Mais Prusselle ne le lâchait plus : « Il pique un fard comme une jeune fille! Allons, mon cher Mavel, remettez-vous : ces demoiselles sont très distinguées ; elles vous respecteront. » Et il lui tapait sur l'épaule paternellement.

« Mais je n'en doute pas », dit Claude, cherchant à se dégager de lui.

Changeant savamment de ton, en vieil avocat, Prusselle reprenait : « Vous êtes un malin, vous; vous avez pris le bon parti pour quelqu'un qui veut réussir à Paris : vous vous êtes fiancé afin de ne pas faire la noce... *Moi* j'aime mieux regarder le danger face à face, mais je suis les mêmes principes que vous. Tope-là! » Et d'un ton plaisant de consigne, le doigt en coup de sabre : « *Pas de femmes! jamais de femmes!*... Peuh! de temps en temps une femme du monde, mais à peine, et vite oubliée. Affaire

d'hygiène seulement : *car il faut de la méthode!* »

Claude avalait un mauvais chou-fleur, en quelques secondes, distrait ; il se tenait légèrement décontenancé, ne sachant trop que penser de l'Algérien. Ce n'était pas le type connu du Marseillais qu'il s'était attendu à rencontrer dès son débarquement en France; avec des paroles bravaches et hâbleuses, ce Prusselle était froid, sec, donnait l'impression d'une volonté perçante, d'un travail sérieux, d'un esprit rangé. Sans doute sa loquacité n'était-elle que manière particulière de blaguer... propre à lui seul, ou à tous les Algériens? Français, Algériens, autant de races différentes de la sienne, et bizarres!

Prusselle répétait, le masque osseux et énergique, piquant fort de la fourchette dans son assiette :

« *Pas de femmes!* surtout à Paris... D'abord elles ne sont pas jolies.

— Tu parles, cria la femme de Lenoir en versant à flots le vinaigre dans son assiette. Moi, je suis de l'Estaque!

— Passez-moi le piment, monsieur Prusselle, vous ferez mieux », dit la compagne de Philippe aîné qui, étant timide, ne voulait point paraître niaise.

A tour de rôle créoles et petites femmes se passèrent le flacon ; elles avaient pris le chic de se servir du piment pour se donner l'illusion d'avoir été aux colonies et y trouvant le plaisir d'une excitation de surcroît. Claude était étonné qu'elles mangeassent si peu de viande, becquetant leur assiette. Et bien qu'elles se fussent à peine versé deux gouttes, elles affectaient d'avoir le palais embrasé, soufflant entre

leurs lèvres rouges. Lenoir, l'assiette repoussée, ne prenant pas de dessert, commençait à causer, lentement, d'une voix de chien qui tousse, sur la sottise des professeurs de l'École Coloniale et finit par annoncer qu'il attendait du jour au lendemain sa nomination de magistrat à Tananarive.

« Dire qu'il y a des gens qui s'emploient à ça, protesta Pierrond. Tu ne sais même pas te faire comprendre de nous.

— Tu es jaloux de moi, déclara Lenoir, parce que tu es de la Màtinique et que là-bas il n'y a que des nègres, tandis que chez nous... »

Prusselle se leva, droit en sa redingote, allongea la main, grave : « Arrêtez, messieurs : pas de querelle entre colonies. Il faut faire *le bloc*, sans cela nous sommes perdus : on nous déteste tous en France.

— C'est un fait certain », dit un petit créole à grandes oreilles et qui ne demandait qu'à montrer sur la figure flétrie, les paupières minables, sa fatigue d'avoir couru toute la banlieue en quête d'un poste de pion, « à Madagascar l'administration reçoit comme des chiens les gens de la Réunion et...

— Est-ce que tu y as été ? beugla le Martiniquais.

— Laissez-le causer ! » cria Prusselle.

Le petit créole, plein de courage, bredouilla : « J'y ai été ?... j'y ai été ? » et reprit avec indignation : « On n'a jamais voulu payer d'indemnité à mon cousin de Boufflers qui est allé *le premier* comme planteur dans la Grande Ile en 1873, alors qu'on a versé deux cent mille francs à un Européen *de Mayotte*, où il

n'y a jamais eu de guerre, pour l'indemniser *d'une collection d'orchidées*. C'est fort, hein? foutre.

— Mais dis donc, Boufflers, fit Pierrond flatteur, je ne savais pas que tu avais un petit bout de langue si bien taillé : tu finiras par passer ton 3e examen de droit. » Et lui tapant sur la tête pour la faire rentrer entre les oreilles larges : « Tu as raison, mon vieux frère-la-côte; et aux Antilles, donc? On prétend que nous coûtons à la métropole, nous autres les vieilles colonies : mais nous coûtons, bougre de Dieu, parce qu'on nous impose un tas de gros fonctionnaires dont la voirie parisienne a débarrassé les boulevards. »

Le garçon entassait les assiettes sales bruyamment sans rien casser. — « Un cary, lui cria-t-on. — Deux carys. » Il répéta la demande par dessus la balustrade, à fêler les tympans.

Posément, s'arrêtant de mâcher, Lenoir disait :

« A quoi ça les avance? Ils ne font qu'attraper des maladies de foie ou la dysenterie aux pays chauds.

— Oui, répondit froidement Prusselle, mais en attendant de crever, ils viennent prendre les meilleures places chez nous : aussi nous sommes obligés de venir nous créer des situations à Paris. Eh bien! tant pis pour eux : nous conquerrons Paris!

— Ah! fit avec découragement Boufflers : c'est qu'ils savent bien nous empêcher de faire notre chemin ici aussi : ils préféreraient donner des places à des Suisses ou à des Prussiens plutôt qu'à nous.

— Je te crois. » Philippe, avalant à la hâte sa bouchée, cria : « Les créoles ne savent pas en France s'ils sont chez eux ou non. On nous traite en étran-

gers. Et Dieu sait que nous sommes foutument plus patriotes que tous ces Parigots ! »

Boufflers, rageur, reprit, ses minuscules prunelles noyées dans les sclérotiques :

« L'Européen nous déteste : lui, il n'arrive que par le piston et il en veut au créole d'être plus intelligent que lui et d'arriver malgré son indolence.

— On n'a qu'à aller au Ministère des Colonies...

— Parbleu, entonna Prusselle, il voit que nous sommes une race plus jeune, et, comme les aînés avec les cadets, ils veulent nous retarder, nous étouffer en douceur. Mais patience : ils ont trop la flemme ! Dire qu'aux colonies on leur fait la réputation d'hommes d'affaires, d'hommes pratiques ! ils sont mollasses, pas fichus seulement d'être exacts à un rendez-vous. Paris est la ville des lapins par excellence : on poirote parfois pendant une heure.

— C'est une belle ville quand même, fit Boufflers, fermant ses yeux qui bavaient de convoitise.

— Une belle ville... protesta Prusselle : bien sûr il y a des monuments. Mais il faut voir Alger...

— Et Marseille... blagua Philippe aîné.

— Fermez donc ça ! Qu'est-ce que j'ai de commun avec un Marseillais ? Le Marseillais cause pour causer ; moi je parle pour agir ; et je parle toujours sérieusement : est-ce que vous avez le ciel d'Alger, ici ?... alors ne blaguez pas. Une grande ville qui a encore des rues tortueuses où un sapin peut à peine passer, un pavé où l'on risque se casser le cou dix fois par jour ! A Alger, au moins, dans la Casbah c'est pittoresque et c'est à sa place : nous laissons ça

pour les européens. Mais ici! Et les omnibus où l'on ne peut rester dix minutes sans pincer la migraine, pour six sous : à Alger, *pour deux sous,* cria-t-il, on traverse Mustapha et Alger. Des omnibus pareils déshonorent une capitale! »

III

La conversation ennuyait les femmes. Elles se levèrent en frottant les pieds sur le plancher, et l'on passa à la queue leu leu dans le billard pour rester là à flâner dans la bâillerie de la digestion. Prusselle, Pierrond, Lenoir, les plus aisés, demandèrent le café et du rhum, se rasseyant à une des petites tables à manger alignées sur le côté. Il faisait plus frais dans la salle plus claire doublée de glaces, et l'on avait envie de s'allonger pour une sieste sur le drap vert. Pierrond et Philippe se mirent à jouer, avec science, taquinés plusieurs minutes par les femmes qui aimaient tournoyer autour des carambolages. Celle de Lenoir finit par vider à la dérobée le restant de tasse de son homme et alla par derrière Prusselle s'accouder à ses épaules.

« Qu'est-ce que c'est? gronda-t-il en se secouant. Je n'ai pas besoin de puces.

— C'est moi.

— Ah! c'est toi, Raphaëlle. Qu'est-ce qui te prend?

— Je viens vous demander conseil, fit-elle d'un

air boudeur. Voilà Lenoir qui va apprendre à parler à Madagascar : qu'est-ce que je vais devenir, moi? Vous ne pourriez pas me recommander à un copain? »

Prusselle réfléchit gravement, puis conclut : « Ce n'est pas la peine : il y a Émilienne qui a trouvé un miché ; tu n'as qu'à monter t'installer à sa place chez Sainte-Rose : c'est la même chose.

— Ah zut alors! cria-t-elle en reculant. Il faudrait avoir du courage pour habiter avec Sainte-Rose... Il sent le ragoût de mouton. »

Sainte-Rose, qui sifflottait en dessinant sur un coin de table, ne prit pas la peine de lever la tête. Raphaëlle revint vers Prusselle, grimaçante et les yeux caressants :

« Puisque vous n'avez personne, faut me prendre avec vous.

— Par exemple! dit Prusselle, jouant à la frayeur. Dis donc : regarde un peu la tête que j'ai.

— Tu as la tête que ton papa t'a donnée... Tu n'es pas gentil, minauda-t-elle rieuse et triste. Tu es trop prétentieux ; avec ça que nous ne sommes pas camarades de purée! »

Elle lui tira la langue et son âme de gamine vint rajeunir aux prunelles et à la pointe du nez la vieillesse précoce d'un joli visage méridional. Claude la voyait enfant et fanée ; il était apitoyé et écœuré, dans l'embarras d'être obligé de la mépriser complètement maintenant qu'il savait au juste ce qu'elle était. Il s'apercevait qu'elle le regardait et peut-être sentait-elle son mépris. Et sans qu'elle commît rien

d'indiscret, une espèce de relation les mettait tous deux face à face à part des autres dans la salle, du fait qu'il était nouvel arrivé, que malgré lui il l'observait par curiosité et du fait même qu'elle n'osait l'aborder. Tout le monde à cette minute causait ensemble, riait grassement, et cela créait une dangereuse atmosphère de familiarité générale et vulgaire. Ce qui restait en sa frimousse de bonne fillette, de sautilleur et caressant, l'attristait plus que tout.

Elle s'était détournée de Prusselle, simulant une pleurnicherie. Et, tapant rapidement des talons, elle glissa jusqu'à l'autre bout de la salle, s'arrêta là devant la glace, levant la main pour répingler son chapeau avec ce rien de geste élégant qui donne à toutes les parisiennes, même aux cocottes, la fraîcheur de souplesse d'une femme du monde. « Comment trouvez-vous mon chapeau? cria-t-elle... C'est ravissant, il n'y a pas à dire. J'ai acheté la forme toute nue pour 25 sous et puis en deux temps, comme à l'armée, j'ai cabossé la paille, j'ai mis pour 40 sous de soie bleue... Mais vous ne vous y entendez pas, vous! » et seulement elle se détourna à peine vers Claude, n'osant l'interpeller et le regardant de côté comme font les jeunes filles de la société : Claude imperceptiblement, le sentait, avec la peur de son approche, confus de rester en place et ne se décidant à bouger en voyant tout le monde lanterner, quand un nouveau créole, Reyer, entra.

Il alla en hâte s'asseoir à une des petites tables, et, de là, vit Claude, l'appela, lui serra la main. Il était toujours le dernier arrivé parce qu'il préparait Poly-

technique. Il fut gentil pour Mavel, le pria de rester près de lui bavarder. Il tenait haut la figure où la moustache se partageait avec soin ; très négligé à la Réunion, il portait à Paris des vêtements stricts, élégants. De suite après le potage avalé en quelques secondes, il questionna Claude sur les bals du pays, souriant aussitôt distraitement comme s'il se voyait là-bas à une soirée, revenu avec un uniforme d'officier au milieu des jeunes filles décolletées. Claude n'étant pas très renseigné, Reyer bienveillamment changea de conversation, l'interrogea sur ce que devenaient tel et tel condisciples qui, n'étant point boursiers comme lui, n'avaient pu venir en France. Claude répondit : le premier gagnait 8.000 dans les Douanes au Cambodge, plusieurs autres travaillaient comme géomètres à Tananarive : presque tous les élèves des classes modernes étaient arpenteurs à Madagascar.

« Comment, dit Reyer, ce crétin gagne 8.000 francs au Tonkin... il est marié?... il a un enfant? » A quoi servait d'avoir des prix d'excellence et d'honneur, d'obtenir une bourse, de préparer durement Polytechnique, avec possibilité d'y échouer en dépit d'une intelligence supérieure, puisqu'une intelligence primaire arrivait si vite à gagner largement sa vie ? Ce n'était pas la peine vraiment d'être un des lauréats du Gouvernement !

Dans une indécision, sans qu'ils se fussent davantage expliqués, Claude lui-même était énervé, partageait déjà le sentiment de Reyer; et, à se découvrir soudain si loin de l'Océan Indien, il était près de se demander s'il n'aurait pas mieux valu, pour le bon-

heur commun d'Eva Fanjane et de Claude Mavel, qu'il fût allé au Tonkin. Quand serait-il agrégé? *Agrégé :* Léonce Déplas avait ri! Pourquoi aussi au pays s'était-il promis avec tant d'assurance de terminer son agrégation dans le laps minimum de temps, record si rarement tenu? Fallait-il être assez enfant! Certes il avait toujours été le premier de sa classe; mais du seul fait d'avoir touché le sol parisien, fatigant et glissant, il se sentait déjà moins sûr de son intelligence, effrayé de ce Paris dont il avait à peine traversé un quartier, avec l'épouvante d'avoir à le parcourir tout entier, et pris d'une harcelante envie de s'enfuir, de retourner; par-dessus tout il avait le flair qu'il perdrait beaucoup de temps à s'acclimater la première année, à s'installer chez soi, à venir manger dans ces bouibouis. Il avait calculé qu'il ne ferait pas la noce comme les autres étudiants; mais maintenant, de se trouver à côté de Reyer qui était aussi doué que lui et qui n'avait pas encore été reçu, d'être assis au milieu des autres, en popote, il acceptait déjà d'être retardé par mille choses imprévisibles. Il plongea au marasme, dans un vertige de fatigue noire... Reyer, après le bifteck, disait amicalement :

« Tu n'as pas changé : un peu de barbe... Paris va faire pousser ça d'un coup : l'année prochaine on ne te reconnaîtra plus ».

Raphaëlle leva la tête, dévisagea Claude : les traits assez nets, la tête à demi penchée, il avait un caractère en même temps franc et fuyant, ce qu'accusait l'indécision du teint flottant dans une apparence

châtain. Sous un front réfléchi, bosselé timidement, il promenait un regard fin autour de lui, par un léger branlement de tête de lycéen qui se récite sa leçon, et ce geste machinal qui le balançait entre l'homme et l'enfant séduisait.

« Monsieur n'a pas l'air créole du tout, déclara-t-elle avec décision.

— Tu trouves? intervint la femme de Sainte-Rose. Moi j'aurais reconnu de suite qu'il l'était ». Lenoir, qui venait d'allumer une cigarette, lui souffla sa fumée dans le nez. Elle déroba le visage pour crier : « Bien sûr! sa voix chante dans les bouts. »

— Pas du tout, répliqua Raphaëlle, M. Mavel a la voix bien timbrée, il n'a l'accent d'aucun endroit. Et pour la figure tu n'as qu'à comparer à Lenoir : lui, il ressemble de partout à un Brésilien : c'est le frère des nègres... dis, pas vrai, Chocolat? »

Tout le monde grillait des cigarettes. La salle se boucanait de fumée. Claude entendit contre ses oreilles la voix poisseuse de Lenoir répondre :

« Qu'est-ce que tu as à être en chaleur comme ça aujourd'hui? allons, ne dis pas de mal de ces noirs qui te permettent de blanchir leur porte-monnaie. »

En tournant tapageusement des fonds de café, tout le monde se mit à applaudir. Claude sourit, détourna la tête... Tous se secouèrent avant de partir. Claude paya sa note; on lui enseigna qu'il fallait glisser les deux sous du garçon; les autres crièrent des chiffres que la patronne inscrivit.

IV

Ils sortirent sur l'asphalte. Claude avait chaud au visage, avec un grand besoin de marcher ; il ne savait pas bien s'il était remué encore du voyage : il n'était pas content de lui-même bien qu'il ne découvrît rien à se reprocher. Il avait la confuse angoisse que la société où il devait vivre à Paris, par sa vulgarité, ne l'éloignât davantage d'Eva comme si la distance kilométrique ne suffisait pas. Il aurait voulu se trouver transporté dans une chambre étoffée et tiède où, isolé, il pensât à elle avec la certitude de n'être point dérangé dans son rêve, où il pût s'agenouiller contre un sofa et la prier avec des sanglots contenus ; et en même temps, par la molle incertitude où il s'enfonçait, entre des impressions de chaud et de froid, il éprouvait le besoin de se reprendre au plaisir d'avoir déjeuné avec des compatriotes, de se sentir étudiant, de sortir avec plusieurs camarades dans une rue de la grande ville européenne. L'air était frais à ses joues. Il regardait alentour avec une curiosité plus lente. Il était surpris que les trottoirs fussent envahis par des tables et des arbustes. Prusselle l'accapara. Devant eux Philippe et Lenoir marchaient avec leurs compagnes du jour, le pas mûr, les tailles larges, satisfaits de pouvoir se promener *dans des rues* avec des femmes leur donnant le bras. Ils avaient tous l'air

d'être employés dans un ministère, en même temps ragaillardis par la fierté et l'étonnement d'avoir à eux des *petites* femmes, avec ce goût poétique de l'insulaire pour l'oiseau, le bengali qu'il achète et conserve en cage comme un tendre et luxueux petit compagnon.

Arrivés devant le Luxembourg, Lenoir, Philippe, Reyer, se rassemblèrent pour se serrer les mains. Prusselle tenait Claude par le bras. Reyer s'avança et lui dit cordialement :

« A propos, que je te prévienne : fais attention à Boufflers comme à la peste et arrange-toi à ne jamais te trouver seul avec lui : il te tapera dans les grands prix et, tu sais, tu pourrais te couper après. »

Il partit à la course, les coudes aigus balancés en cadence.

« Il veut que tu gardes l'argent pour lui, dit Lenoir en riant : il a sa femme qui va accoucher dans un mois. C'est pas moi qui serais le parrain !

— Assez parler de mouquères ! » coupa Prusselle. Et il emmena Claude.

Il tenait à l'accompagner, à l'endoctriner, à le conduire jusque chez lui, avec la certitude qu'il avait devant tous les nouveaux rencontrés d'en faire des prosélytes. Il marchait d'un bon pas, le tenant serré contre lui et le menant droit sur le trottoir de la rue Soufflot,

« Ces sacrés Français ! ils n'existent que pour ça. C'est bien la peine, n'est-ce pas, d'aller anémier sa jeunesse dans l'amour : la femme ne doit être qu'une

soupape. Prenez bien garde de ne pas vous laisser entraîner par les camarades de votre pays : pas de collage surtout : la première venue est bonne quand il y en a trop ». Il ponctuait, le profil sec et rigide. « Plus tard, quand on est rassis, on est capable au moins de choisir une bourgeoise pour se faire des enfants qui travailleront. On la choisit d'autant mieux qu'on n'est ni impatient comme le puceau, ni éreinté comme le Parisien ».

Claude, entraîné, ne pouvait rien regarder, il voyait rapidement se faufiler à côté de lui des demoiselles à grands chapeaux, des messieurs à gibus. Prusselle s'aperçut que son regard obliquait à droite, à gauche :

« Vous regardez les Parisiens, hein? Ils sont toujours pressés ! Ils vous bousculent, ils arrivent à passer devant vous ; vous croyez que c'est pour une chose importante et qu'ils sont déjà rendus dans leur bureau : quelques pas plus loin vous les retrouvez à regarder un cheval de fiacre qui vient de tomber et qui ne bouge plus. Vous voilà dans votre rue : je vous plaque ».

V

Claude était moulu; non du premier choc avec Paris : il n'y avait pas eu de choc, mais plutôt, au contraire, il était tombé sans s'en apercevoir au

milieu de la capitale comme dans une vaste chose molle et informe : il se sentait enlizé dans la grande ville. Les épaules écrasées... le cœur harassé... des nausées... le froid aux os. Et l'atmosphère de la chambre d'hôtel, sourde, l'existence grise et moisie. Le sommeil les yeux ouverts et l'esprit contracté, toute une après-midi de bâillements et de découragement veule, devant la malle ouverte qu'on n'a pas le courage de vider. Et il faut vivre!... Il avait eu peur de sortir : il avait mieux aimé en rester là, avec l'impression d'être encore dans la cabine, flottant au milieu des eaux, sans relation avec l'univers et gardant toutes ses illusions sur Paris, et aussi avec le besoin de silence des sentimentaux passionnés.

Il ne retourna point le soir chez Cabari. La patronne de son hôtel, dame correcte, bienveillante et persuasive, lui enseigna que pour la commodité des locataires, elle avait installé un restaurant au rez-de-chaussée. Trois ou quatre pensionnaires arrivèrent; ils causaient familièrement avec la gérante, à voix basse et mielleuse : c'étaient des Italiens bruns comme des mulâtres et des Roumains : leur bourdonnement labial se confondait avec le ronflement de la lampe à gaz; la lumière tremblotait. Il lui sembla être toujours en voyage, cette fois dans un sous-marin. Le repas vite terminé, il monta à sa cabine, heureux de n'avoir pas de rue à traverser, et s'endormit aussitôt...

... Il était bercé par les innombrables eaux du sommeil sur une houle lourde; il surnageait, faisant la planche, les oreilles dans l'onde. Le soleil était voilé.

C'était dans l'Océan Indien. Des oiseaux miraculeux par moments frôlaient. D'autres fois il se rappelait être dans un navire, dormant; il entendait des pas courir sur le pont immédiatement au-dessus de sa tête, comme dans un branle-bas de naufrage, mais sans qu'il eût à s'effrayer... Il savait qu'il était en voyage d'inspection coloniale. Marchant à pas lourds sur le pont, il causait avec Prusselle, changé en Anglais flegmatique, sur les voyages; ils discutaient : Prusselle lui répétait avec obstination que « l'espace est une idée abstraite qui embrasse tous les rapports de coexistence, tandis que le temps est une idée abstraite qui embrasse tous les rapports de succession » et qu'il ne pouvait y avoir refusion. Il répondait à son interlocuteur, lui prouvant que Madagascar, Zanzibar, la côte des Çomalis et l'Arabie coexistaient dans l'espace et en même temps se succédaient dans leur voyage au fil du temps : alors l'espace et le temps se confondaient. Prusselle ne comprenait pas, ils se disputaient et soudain ils se mettaient à parier à la nage autour du bateau, en rade d'Aden...

A trois heures, Claude reprit conscience, altéré..., saisi de se rappeler qu'il était à Paris, dans un silence stupide, chaud et inquiétant. Il revit le restaurant, le grand Prusselle sérieux et bavard, les femmes, cette Raphaëlle toute en tressautements, une de ces petites Parisiennes échauffées qui vous donnent l'impression de se consumer en paroles, — et Reyer... qui avait une femme et allait avoir un enfant. Cette pensée immobilisa une minute son esprit, et il se rendormit

à moitié dans ses premières sensations. La pendule de la cheminée poursuivait son tic-tac émiettant le temps : ce devenait pour Claude le piston régulier du navire avec l'impression crépusculaire qu'on faisait beaucoup de chemin et que dans l'immensité on n'avait pas avancé. Enfin Claude plongea à un sommeil plus profond.

Il se réveilla, fatigué mais assoupi de douceur. La fenêtre s'encadrait sur un hall aux vitres couleur de plomb. Il songea à tout le mouvement de la veille, et décida de ne plus manger chez Cabari tant il éprouvait le besoin de s'isoler quelque temps. Il avait tant à faire ! Il dressa la liste de ce qu'il fallait achever dans cette première journée et il se sentit parisien, nerveux, impatient et décidé, plein de courage têtu.

Tous ces jours, il courut la Capitale pour se présenter aux adresses qu'on lui avait données.

Il se perdait, croyant retrouver certains endroits et partant sur ces fausses pistes, il était bousculé, arrêté par des entassements de foule, il butait aux rails des tramways, il interrogeait les passants toutes les cinq minutes, entendait mal les renseignements rapides : ceux qui, avec bienveillance, s'arrêtaient, ne connaissaient pas plus que lui le quartier ; presque nulle part il ne découvrait de sergent de ville ; il évitait de regarder les monuments de peur de se distraire. Le concierge de la Sorbonne, bourru, le renvoya avec des paroles incompréhensibles : sans doute les oreilles de Claude, fatiguées par le voyage, étaient-elles inhabiles à suivre la vélocité européenne.

Avec la concierge, d'après des Bottins, un catalogue du Bon-Marché, il put tenir quelques indications sur les bibliothèques, les musées. Il passa deux fois chez Prusselle qui n'était jamais là. Il osa prendre des omnibus, correspondit : il commença à s'orienter dans Paris, établit en un plan de sa mémoire une géographie sommaire de la capitale fixant les places de la Sorbonne, de l'Observatoire, de la Bastille, des magasins du Louvre, de l'Opéra, de la Concorde, du Ministère des Colonies. La Seine traversait d'un paraphe net sa carte idéale. Quand il tombait dans une petite rue, il s'abandonnait à l'instinct, finissait par se retrouver dans une artère connue en se confiant à la foule. Dans ces étroites ruelles populeuses et vieilles, à noms historiques lus dans les romans de Hugo ou de Balzac, rue Saint-André-des-Arts, carrefour de Buci, Saint-Séverin, rue de la Parcheminerie, rue Galande, effrayé de tant de laideurs et de nippes pressées en désordre dans un tumulte de langage incompréhensible, il se voyait transporté au Moyen Age : vraiment le temps et l'espace se confondaient. Il s'effarait. Aux boulevards, dans la foule aux visages hermétiques, au milieu des yeux qui dévisagent froidement, avec les colonnes Morris et les fontaines Wallace, avec les omnibus bigarrés et pesants, la couleur septentrionale des fiacres aux cochers engoncés de couvertures, l'apparence lourde de la vie parisienne entassée à l'automne, cet aspect à la fois spacieux et secondaire des avenues, l'atmosphère neutre de la saison, Claude Mavel se sentait en une capitale étrangère, avec les images de Pers-

pective Newsky, de Strand, de Westminster, vus dans les vignettes qui se mêlaient à ses yeux en un papillotement cosmopolite.

Le soir il était étourdi, ayant acquis deux ou trois notions de plus sur ce Paris où tout est à apprendre, compliqué et minutieux : la distribution des rues par arrondissement comme la spécialisation des denrées chez les commerçants — tabac chez le marchand de vins, lait chez le fruitier, fil chez la mercière et ne pas aller chercher de la charcuterie chez le boucher, — ville où tout vous déconcerte, où la blanchisseuse s'appelle Madame, l'épicier est un monsieur, le garçon de café rasé beau comme un prêtre, — ville où il faut tout regarder sans perdre son chemin, toujours se presser sans jamais se faire écraser. Ces sorties prenaient un temps infini mais étaient indispensables, et il les faisait avec la conviction d'un apprentissage nécessaire. De suite après le dîner, il se couchait, heureux de ne plus entendre de conversations de camarades, de s'endormir en oubliant quelque temps le pays. Ne fallait-il pas toute sa présence d'esprit pour s'adapter à l'existence de la grande ville, pour se situer dans Paris, une à une y fixer solidement ses amarres? Parfois dans un silence, arrêté au milieu de ses préoccupations, il s'apercevait qu'il ne pensait plus à Eva : il savait que c'était provisoire et qu'il ne pouvait l'oublier ; malgré tout l'idée de manquer à un devoir quotidien l'inquiétait. Toute la durée du voyage, à Marseille, les premiers jours de Paris il avait gardé à sa montre l'heure du pays, afin d'apercevoir de suite, chaque fois qu'il y consultait, ce

qu'elle faisait à cette minute à la Réunion ; le soir, quand il dînait à sept heures, il savait que maintenant elle dormait, là-bas, à 10 heures et demie ; quand il se levait à six heures, elle — à 9 heures et demie — prenait son goûter, les cheveux en tresse sur le dos non encore relevés en chignon, achevait sa toilette après avoir dressé son lit. Au bout de huit jours, il dut remettre sa montre à l'heure de Paris : il avait manqué un rendez-vous, arrivait aux musées après la fermeture, se trompait d'une heure pour les repas. Il fut chagrin, mais c'était une cause de fatigue de plus que d'être à cheval sur ces deux heures différentes ! Il était rendu, la tête tournoyant de surmenage, dans un Paris qui se rétrécissait et se creusait sous lui.

Il était trop exténué pour pouvoir aimer Eva à Paris comme il l'aimait au pays. Il demeurait impuissant à se la représenter comme il la revoyait dans les siestes oisives allongées au pont du navire, à travers les cordages, sur le ciel mouvant. Même le soir, étendu sur le lit, s'efforçant de ressaisir ses esprits les dernières minutes avant de s'endormir, il ne réussissait à composer une image minutieuse de la fiancée ; et finissait par en rester blessé comme d'une infidélité involontaire. Il ne pouvait qu'évoquer une silhouette vide, le contour ovale d'un visage où il n'apparaissait plus d'yeux passionnés, de bouche, de chair modelée. Ce n'était plus un amour qui possède en détail la réalité, qui se poursuit, s'enlace et s'enchaîne à lui-même par mille souvenirs vivants, c'était un amour en idéal et en volonté, tout en tension

ardue. Il ne savait plus penser à Eva avec cette exactitude de l'émotion fidèle qui vous donne confiance en vous-même, mais seulement à ceci : *il faut l'aimer*. Eva ne pouvait lui en vouloir : on n'est pas coupable qand on souffre! et pour lui, si ce n'était pas la souffrance, il eût préféré une douleur précise; il était ahuri, il était irresponsable, il n'avait pas plus la maîtrise de soi que les premiers jours de bateau où il ne pensait à rien; ce n'était plus le mal de mer, mais c'était le mal de capitale, un mal tout cérébral mais stupéfiant où l'organisme n'est plus équilibré, où le cœur est anesthésié, où au cours d'une vie insipide dans Paris capitale de l'indifférence quelques idées fondamentales de direction et de relation seules fonctionnent... où, alors, — qu'y faire? — Eva n'existe plus provisoirement.

CHAPITRE III

L'ENGOUFFREMENT

I

Chez sa concierge, aussi simplement que si c'était une lettre d'un autre quartier de Paris, Claude trouva les lettres de son pays déposées par le facteur en son absence. L'exaltation d'un bonheur déchirant l'enfiévra ; il monta à la course l'escalier, ayant fendu l'enveloppe :

« Claude chéri,

« C'est en me répétant à chaque heure que je suis ta petite femme que je prends la force de supporter la séparation. Rassure-toi. J'ai beaucoup de courage, je suis forte, je sais penser à toi avec toute l'énergie nécessaire à celle qui partagera tes épreuves et te suivra partout où tu iras plus tard. Les heures tout de même sont longues, et les soirs surtout sont durs, parce que c'était après le dîner, ces derniers temps,

que tu venais me voir. Gabriel était sorti; tu te rappelles, maman jouait ses sonates que nous lui avions demandées; nous étions assis à côté sur le sofa; tu gardais mes doigts dans tes mains tout le temps que maman jouait; tu m'avais apporté chaque fois de beaux œillets. Autant que possible pour me faire croire que tu n'es pas trop loin, je mets toujours des œillets sur la petite table de ma chambre, celle qui est en laque de Chine : on s'en procure assez facilement au Bazar, pourtant bientôt la saison sera finie. Mais alors tu m'auras envoyé ta photographie : n'oublie pas que tu m'as promis de faire tirer ton portrait dès que tu seras à Paris. C'est à Paris que tu te trouveras lorsque tu recevras cette lettre : ainsi, mon chéri, tu seras resté un mois et demi sans nouvelles de moi, tandis que moi j'aurais déjà reçu trois lettres de toi. C'est étrange aussi de penser que cette lettre que j'écris quelques jours après ton départ, pendant que tu n'es pas encore arrivé à Aden, tu la recevras alors que tu auras déjà passé par la Mer Rouge, par Port-Saïd et par Marseille : mais alors, tu ne sauras jamais à l'heure où tu liras mes lettres quelles sont mes émotions du moment, car je ne puis faire autrement que de t'écrire comme si tu étais encore dans notre hémisphère et c'est sans doute tout autre chose que je sentirais et que je t'écrirais si je te pensais déjà à Paris. Que tu seras seul dans ta chambre d'étudiant! Ah! chéri, j'éclate, laisse-moi te dire franchement, je veux ne te rien cacher : depuis le commencement de cette lettre je me contrains pour ne pas te faire de peine, mais je

souffre trop depuis que tu es parti, j'ai envie de pleurer tout le temps. Je suis seule, seule, le monde ne m'est pas devenu étranger, mais tous les bruits ne m'arrivent qu'à travers un voile derrière lequel je suis avec ta pensée, car au contraire c'est tout naturellement que je cause avec toi, que je t'entends ; il y a des instants où il me semble tout à fait que tu es là; puis les sanglots me secouent. Ah! Claude chéri, on ne devrait pas avoir de ces peines-là; il vaudrait mieux s'endormir pour ne se réveiller qu'à ton retour. Ah! Claude... tant pis! j'ai bien fait de te le dire : je souffrais trop; songe donc que je suis *seule;* c'est un mot que jusqu'ici je n'avais pas compris. Je me trouve seule à la Réunion, je suis exilée. Tu vas me juger bien enfant de dire que c'est moi qui suis exilée alors que c'est toi qui as dû quitter le pays; mais c'est tellement vrai! Quand je suis revenue du port de La Pointe à Saint-Denis par le chemin de fer, que j'ai repassé par le tunnel, à travers mes sanglots je ne comprenais plus où j'étais ni quelle force m'emportait; le noir du tunnel était affreux et quand le train est sorti de la montagne et que j'ai découvert Saint-Denis, c'était une ville lointaine que j'avais sous les yeux toute petite, redevenue sauvage avec la quantité de ses palmiers et de ses arbres. Je ne distinguais plus Chouchoute ni maman, à côté de moi sur la banquette ; quand je suis rentrée, mon amie Micheline que j'aime plus encore était à la maison, mais je n'entendais pas ce qu'elle me disait et j'avais peur de la regarder. Elle m'a prise dans ses bras et je ne sentais pas ses mains. Petit

Claude, mon grand Claude... il y a en moi quelque chose de brisé, de fini comme si tu m'avais abandonnée. La vie d'alentour ne m'arrive plus, je n'ai plus envie de rien.

« Maman est bien bonne, je t'assure, mais elle a été très occupée par le départ de Gabriel qui t'arrivera deux jours après cette lettre, car il restera à Marseille pour visiter la ville et retrouver un ancien camarade, qui y prépare la médecine militaire. N'oublie pas d'être bien bon pour lui, va le prendre à la gare, et choisis-lui une chambre près de la tienne, montre-lui les monuments que tu connaîtras déjà, veille à ce qu'il n'aille pas trop vite dans les cafés. Maman sera bien contente de toi, si tu fais tout cela : tu sais que c'est son Benjamin. Je te dis de suite toutes ces choses parce que c'est très important.

« Puis, mon cher fiancé, mon cher petit mari, — tu es content, n'est-ce pas? — je viens te remercier de ta lettre. Qu'elle était belle, mon Claude, comme tu sais dire les choses, tu es un poète! Chaque fois que je relisais ta lettre, je voyais mieux les choses. Que tu as dû souffrir, chéri! serai-je jamais assez digne de toi? Oui, parce que je t'aime tant et que je me soigne beaucoup; j'entretiens ma beauté pour toi. Je pense encore plus à toi quand je peigne ma chevelure : hier, je me suis regardée dans la glace, il me semble qu'elle a grandi encore, elle descend jusqu'au-dessous de mes jarrets. Claude bien-aimé, je voudrais encore être plus jolie pour toi. Mais sois tranquille : je prendrai les plus grands soins, je t'aime tant, tant; il n'y a que cela qui me donne des

forces ; quand j'ai beaucoup de chagrin, je vais me regarder dans la glace : mes paupières sont gonflées et j'arrête aussitôt les larmes pour qu'elles n'enlaidissent pas le visage qui est à toi. Tu peux être sûr : dans trois ans tu me retrouveras la même ; je suis jeune, tu sais que je n'ai pas encore tout à fait 17 ans et les brunes ne s'abîment pas comme les blondes. Claude ! je serai Mme Claude Mavel. Dis, est-ce que je ne te semble pas trop folle ? S'il y a des choses qui te paraissent mal dans ma lettre, tu me le diras sans faute.

« Puis il faut que je m'égaie, mon cher Claude, sans quoi ce serait trop triste. Je n'ai pas le courage de sortir. Je suis contente que maman ne m'y force pas puisque tu es si jaloux. Je suis contente que ce soit toi qui voyages et moi qui reste en place, car tu souffrirais trop de savoir qu'il y a de nouvelles personnes qui me voient ; tandis que comme cela je reste en place et c'est presque comme si j'étais enfermée. Que de jolies choses tu m'as dites ! Plus tard je te serai utile, tu verras. Je suis heureuse, Claude, que tu sois si intelligent parce que je voudrais presque m'humilier non à tes pieds mais dans tes bras. Cela me ferait du bien parce que je suis trop fière ; je le sens maintenant que tu n'es plus là et que je souffre tant que je ferais les choses les plus humiliantes pour obtenir de te revoir quelques minutes. Je me suis astreinte à apprendre la cuisine : comme cela je ne te serai jamais à charge.

« J'ai encore beaucoup de choses à te dire, cher Claude, mais je ne sais pas bien comment le faire.

C'est très gênant pour une jeune fille : je ne voudrais pas te paraître trop exaltée et j'ai toujours peur de te dire une chose qu'il faudrait seulement faire comprendre par les yeux. Tout est difficile quand on est si loin ; lorsque tu étais là, je n'avais souvent qu'à fermer les yeux, te rappelles-tu, te rappelles-tu Claude? Si j'étais ta femme, je pourrais tout dire. Claude, tu n'es plus là, tu n'es plus là. Ah! aime-moi bien, bien, même, Claude de mon âme ; sans cela ce serait très mal. Claude, je t'embrasse, j'embrasse ton front; j'embrasse aussi tes yeux bleus ; je t'embrasse jusque sur ta barbe,... j'embrasse tes lèvres, mon petit Claude chéri. Que tu es loin ! mon Dieu !

« *P.-S.* — J'ai vu ton ami Albert Gustave une ou deux fois : il me regarde toujours attentivement comme pour te faire un rapport : c'est une des rares choses qui m'amusent. Je lis tous les jours un peu du Léon Dierx que tu m'as donné ; c'est vraiment très beau.

« *P.-S.* — Ne fais pas attention à ce que j'ai pu t'écrire d'attristant : le rôle d'une femme doit être de consoler ; je me le répète tout le temps et cela me donne la force de penser à toi avec calme. Ainsi ne souffre pas toi non plus. Soigne-toi bien. Prends toutes les précautions possibles. Veille surtout aux fluxions de poitrine qui sont si dangereuses pour les créoles. »

Claude resta assis dans le fauteuil. Ses yeux étaient humides, son cœur très lourd comme lorsqu'il atteignait le sommet des montagnes, il avait envie de dormir, profondément et longtemps ; il frissonnait. Il

se leva. « Il faut être un homme » cria-t-il à son cœur, et il se secoua. Le sang maintenant affluait à sa figure, les oreilles lui cuisaient et, sous l'impression de vertiges, il se passait la main sur le front. Il se lava la figure à pleine eau, — sortit.

Le grand air ensoleillé de la rue large le surprit ainsi que de se trouver en mer. Les jarrets étaient pesants. Il arpenta la chaussée comme un pont, avec volupté. Le bruit du boulevard le gêna de même qu'un tapage d'étudiants; il prit l'oblique rue Racine.

Devant la grille du Luxembourg, il vit passer le petit Cani avec lequel il avait terminé le voyage à partir d'Aden. C'était un métis cochinchinois, prix d'excellence régulier du lycée de Saïgon, qui avait obtenu une bourse pour la France, et il était venu en jouir, malgré la menace des médecins effrayés par sa chétivité, presque gâteux. Il apitoyait toujours d'être si intelligent, extraordinairement apte aux sciences physiques, dans un corps recroquevillé comme une feuille de thé. Et en le voyant se dépêcher le long de la grille haute, Claude se sentit plein de compassion pour ce compagnon de mal-de-mer, doublement orphelin d'être sans parents, sans pays. Il l'appela. Le petit Cani se retourna effrayé, puis sa figure minime se ratatina d'un rire de macaque, vieillot et enfantin. Il était heureux de revoir Claude, mais il devait se hâter vers le lycée Saint-Louis où il avait rendez-vous avec un Économe géant et rébarbatif qui traitait les boursiers coloniaux comme des sujets indigènes : il avait peur et se sauva. Claude entra au Luxembourg.

C'est le jardin préféré des créoles qui s'y rendent à peu près tous les jours, dans leurs premiers mois de Paris. Ils s'attendent à le trouver plus grand. On leur a vanté la capitale à un tel point qu'à leur arrivée tout y apparaît trop petit. L'on est si peu habitué aux proportions des grandes villes que, par les surprises de la perspective, tout diminue à vue d'œil comme dans un appareil de photographie ; surtout l'on n'a plus de point de comparaison. Certes les maisons ont plusieurs étages, mais tous aplatis comme des tiroirs de commodes l'un sur l'autre. Certes les rues sont plus larges, mais encombrées de charrettes de foin, d'arbres et de tables de café. Et l'on ne peut revenir de ce qu'il y ait encore des chaussées pavées en gros moellons de l'autre siècle, comme la rue Cardinal-Lemoine dont ne voudraient pas les gens de Tamatave ; il n'est pas moins extraordinaire que les rues ne se coupent pas à angle droit. La rue des Écoles seule réalise l'image qu'on se faisait d'une voie parisienne. Néanmoins la Sorbonne est vraiment trop sale et trop caserne et le Collège de France ressemble singulièrement à une artillerie des colonies : on prend Claude Bernard pour un gouverneur du XVIIIe siècle, Pierre Poivre ou La Bourdonnais. L'Observatoire de la Sorbonne ramène à Port-Saïd. Passé la rive droite, on est davantage à Paris, mais seulement à cause du monde qui s'y presse et des grands magasins. Le Théâtre-Français est piteux : on demande à un passant et à un sergent de ville si c'est bien ça. L'avenue de l'Opéra a un port magnifique et impose par le Grand Bâtiment qui s'arrondit

au fond dans une demi brume irisée. Voilà le premier monument qui semble digne de Paris. La Trinité ne se présente pas mal : on se rappelle l'avoir vue dans une vieille année reliée de *L'Illustration;* on aurait presque cru que c'était dans un panorama de Londres. On s'arrête aux devantures, ce qui vous a toujours été recommandé par les gens qui ont visité Paris : il est étrange que « Liberty » n'ait pas plus d'étoffes différentes à vendre; on ne comprend point les étalages des marchands en gros; et il est étonnant que des magasins luxueux exposent des vieilleries de l'Empire qu'au pays on a coutume de reléguer au grenier! Est-ce ça le fameux boulevard des Italiens? il est si étroit et vétuste. Tous ces boulevards sont bizarres : en réalité ce sont d'anciennes boutiques mal d'aplomb au milieu desquelles marche beaucoup de monde riche, et c'est vraiment très drôle de voir plantés devant des magasins des arbres sous quoi tout paraît noir et ne se distingue plus. Il est inadmissible qu'on laisse tant d'affiches laides à grandes lettres dans des endroits chics. La vue des vespasiennes, en plein trottoir, ahurit : les jolies petites femmes, souricuses, attifées et virginales, passent tout contre elles, sans avoir peur de se salir ni paraître gênées de ce voisinage... Elles sont diantrement bien habillées : à Paris on est vêtu comme un dimanche tous les jours de la semaine. Du moins sur la rive droite. Dans la Cité ce n'est plus ça. Rien n'étonne maintenant; on se rend compte de suite que voilà un quartier historique conservé. Notre-Dame, c'est cela

Notre-Dame? noir sali de blanc comme par des déjections d'immenses vautours, enfoncé dans l'asphalte et ressemblant ainsi à une grosse tortue, sans marches, silencieuse comme une ruine : voilà ce qu'on admire dans tout l'Univers ! Il n'y a pas a dire : on ne comprend pas. Seul le jardin du Luxembourg ne déçoit point.

On en avait tant entendu parler qu'on le croyait à peu près dix fois plus vaste, mais il est réellement beau : *royal*. La pelouse se déroule avec majesté ; on *revoit* les terrasses qu'on avait vues dans les albums, et en gravissant les escaliers il semble qu'on soit transporté au temps de Louis XIV ; on se sent les épaules un peu en marbre ; l'air est sonore comme un air conservé et solennel, un air de Temps ; — et tout cela est si spacieux. Mais des enfants tournent dans un manège sur une ritournelle de phonographe. Cependant, quand on revient du côté du Panthéon, on découvre dans un bosquet la Fontaine Médicis et c'est bien ce qu'on attendait qu'on admire. L'eau est silencieuse et géométrique où dorment en colonnes les reflets, l'ombre noble est épaisse comme aux grands vergers de l'île, mais le sol entretenu avec un soin européen.

L'âme pleine d'un Bourbon sentimental et luxueux d'autrefois, Claude s'assit à quelque distance sur une chaise. Une vieille balayeuse vint réclamer deux sous. Surpris, il paya de bonne grâce. Et il tira de sa poche une seconde lettre reçue avec celle d'Eva :

« Mon cher ami,

« Je n'ai pas grand'chose à t'apprendre par cette première lettre. Peu de nouveautés se sont produites depuis ton départ; ce grand événement n'a laissé de traces de profond bouleversement que sur la figure de Mlle Eva Fanjane. Elle a beaucoup maigri. Elle n'en est d'ailleurs que plus jolie : double fierté pour toi. Suivant tes recommandations j'ai passé trente fois devant son barreau pendant ces quinze jours : tu feras la division. Je ne l'ai pourtant vue en tout que quatre fois et demie, mais cela m'a donné l'occasion d'aller admirer le panorama du square Jeanne-d'Arc, opération à laquelle je n'eusse pas aussi souvent pensé sans cela. Les yeux de ta fiancée sont cernés : recommande-lui donc la patience : cela ne lui va d'ailleurs pas mal mais à la longue elle s'enlaidirait, ce qui serait fort dommage pour toi et en attendant pour ses humbles et désintéressés admirateurs. Ta belle-mère est toujours la plus gracieuse femme de la France Orientale : je regrette de n'avoir pas vingt ans de plus; je deviendrais ton beau-père, ce qui me permettrait de surveiller encore mieux ton éblouissante amie. Le jeune Gabriel s'en va par ce courrier : bien des larmes couleront, la rivière Saint-Denis en a besoin; tâche de lui être utile en France; je prévois qu'il finira mal : *all the perfumes of Arabia* et du boulevard Saint-Michel, etc. Costal, le conservateur du Muséum, a baptisé un de ses singes Raoul, en l'honneur du nouveau maire, le petit d'Assas, à qui il ressemble étonnamment : ce qui n'est à l'honneur

ni de l'un ni de l'autre. Minette Percival, mariée l'autre mois au sergent-major du recrutement, est déjà enceinte : la vigilance de ses amies se demande si ce ne sera pas un enfant de sept mois. Ton cousin Trézène Laplanche est toujours aussi stupide ; je crois qu'il va s'engager, il n'y a pas assez de crétins à Madagascar. Les rues sont restées à la même place, idem le Cap Bernard, idem le Gouverneur. On dit que le Conseil général lui prépare une séance drôlatique : Naturel arborera son éloquence et sa cravate à gros pois. Nous nous ennuyons tous végétativement: c'est la vie coloniale. Heureux bougre d'être à Paris ! Il est vrai que tu as laissé une jeune fiancée, mais les choses changent si peu que tu la retrouveras à la même place, n'ayant pas vieilli d'une ligne de son charmant visage ; tu n'auras qu'à débarquer, et passer devant son barreau, elle sera à sa terrasse comme si tu avais défilé la veille.

« *Ex tuis.*
« ALBERT GUSTAVE.

« *P.-S.* — Il est probable que je mettrai un crêpe à mon casque dans quelques jours : mon oncle Clarence Gustave achève de mourir ; heureux mortel, il s'éteindra sans s'en apercevoir, après une longue et pieuse vie de coquinisme ; il mourra comme tombent ces vieilles mangues pourries qui à un moment donné choient dans les feuilles sèches en faisant fuir un ou deux lézards. »

« Il sera toujours le même », se dit Claude.

Albert Gustave était l'ami intime. Intelligence vive, il avait l'année précédente perdu d'un point le prix d'honneur assurant la Bourse. Trop pauvre pour s'entretenir en France, il s'était fait donner au lycée un poste de maître-répétiteur ; il avait perdu tout courage, toute activité ; il passait son temps à lire les romans dans la collection de la *Revue des Deux Mondes* de la Bibliothèque... Il arrivait par sa lettre une senteur tiède de feuilles sèches, de tisane d'ayapana, de paresse créole, qui gagnait Claude comme une odeur paludéenne. Il fut triste. Le ciel de Paris lui devint lourd tel qu'un ciel des tropiques avant la pluie. Il se retrouvait allongé dans un jardin abandonné de Saint-Denis, après le déjeuner, langoureux, amoureux. Puis comme un peu de brise passa, il revit les jours où le nuage est frais et électrique, la clarté bleue de la chambre d'Eva où ils montaient quand Mme Fanjane était allée donner ses leçons de piano et où il avait appris à l'embrasser sur des lèvres entrecloses... Ses lèvres étaient pâles à ce jour, la jeune fille fière n'avait jamais été plus pure qu'au baiser premier, tout sang avait disparu de ses joues mordorées, elle avait regardé devant elle avec une distraction profonde, pas une ligne du corps n'avait bougé... Il revoyait, aux jours d'air satiné, la délicatesse du visage d'Eva, ses yeux chauds sous une buée légère, l'ovale palpitant de ses joues émues comme sa respiration, son front un peu plat, serein et d'où s'élevait, pour redescendre à sa taille derrière elle, la liane brune de la chevelure, et la façon dont parfois, lorsqu'elle ne voulait point parler, elle abais-

sait les paupières allongées sur ses yeux volontaires. Assis solitairement dans le grand parc parisien éclairé de marbes célèbres, Claude souffrit, mais avec art, avec une satisfaction étrange d'amertume savoureuse : il éprouva une jouissance d'aristocratie à souffrir de l'éloignement comme d'une épreuve de chevalerie moderne. Par le sortilège de la distance, Eva lui apparut plus fine, presque diaphane, de race princière en sa stature nonchalante et réservée de créole où s'épousent toutes les beautés des races de là-bas. Comme un paysage au dernier rayon du jour, elle s'éloignait dans une perspective de lumière merveilleuse.

Mais le soleil descendit derrière le Palais ; l'ombre glaciale circula autour de lui. Il sourit, avec pitié de lui-même, à des enfants vêtus de rouge qui le regardaient attentivement, comme s'ils sentaient qu'il était venu de très loin ! Il monta quelques marches, suivit la terrasse. Une Parisienne inoccupée tenta un pas vers lui mais se découragea à sa figure crispée et retourna en pirouettant vers une compagne moqueuse. Dans l'avenue du milieu, des étudiants allaient et venaient, causant et riant des choses de l'année avec des amies en couleurs plus ardentes que leurs lèvres. Elles gesticulaient en des robes collantes, et des banderoles tournoyaient autour de leurs gestes secs : une grâce septentrionale tout de même voltigeait autour d'elles. De suite après c'était le coin des Nègres. Une copieuse mulâtresse, tous les soirs, posait assise sur une chaise contre les grenadiers ; elle tenait salon à la diane dans l'avenue de

Médicis; de jeunes créoles des Antilles de mise riche, assez souvent renouvelés, lui assuraient compagnie en se dandinant sur des bottines sveltes, le menton relevé par la pointe aventureuse du col, le nœud de cravate exigu, les épaules anguleuses. Deux Haïtiens passaient à distance, la figure d'ébène parfait, la taille impeccable dans des vêtements épais, plus flegmatiques que des Anglais. Un Annamite, vêtu à la Belle Jardinière, marchait à petits pas vers un point précis... Le soir s'éteignait amicalement dans une pénombre ambrée. La courbe grise de la balustrade se dérobait dans l'obscurité proche faite de marronniers et de nuit.

Claude sortit, descendit le Boul' Mich' où derrière les arbres, s'ouvrant en des masses d'ombre, des lys électriques commençaient à fleurir des lumières d'Hespérides. Les rangées des chemises pimpantes miroitaient derrière les glaces, au port d'armes. Par étages, les cols s'arquaient près des bretelles et des jarretelles étincelant comme un arsenal de chirurgie. Toute la lingerie neuve, empesée, chatoyait, biseautée de reflets : Mavel s'émerveilla, songeant aux pauvres petits magasins coloniaux. Ici tout paradait en un Lonchamp de confections, — chaque chose et toutes sous le réseau d'or de lumière, si correctes, si nettes, si brillantes et si mignonnes que, de défiler devant elles, on se sentait obligé à l'élégance, que l'esprit s'égayait comme à un café-concert, que le pas devenait léger, en mesure, avec le trottinement des petites femmes à côté sur le trottoir endentelé d'ombres de feuillage. Il ouvrit grand les yeux, il se

sentait moins étriqué, et entraîné à des distractions. Il fallait s'alléger la tête pour dîner et pour mieux travailler. Il voulut se livrer pour quelques heures à Paris, sans oublier Eva, s'efforçant au contraire de regarder toutes ces choses pour lui en parler en détail. Il examinait, attaché par le spectacle féminin des devantures où tout est disposé avec la grâce d'une main sinueuse. Il entra dans un magasin s'acheter le linge et le pardessus dont il avait besoin.

Il n'avait jamais porté de pardessus ; il se prêta à un essayeur, avec la mélancolie de se dire : « Elle m'a vu avec ce costume que je vais abandonner. Pendant six mois j'endosserai l'uniforme d'hiver. Voilà encore un peu de là-bas qui s'en va. » La tristesse de la première lettre reçue se fondait avec la préoccupation de devoir s'habiller, *se changer*, se faire Parisien. Mais il fallait s'habiller du plus grand soin : c'est indispensable à Paris pour arriver.

Et comme se retrouvant sur le boulevard, il s'arrêtait devant un autre magasin, il éprouva le besoin de donner à Eva une satisfaction, et inspecta la devanture : il ne vit d'abord que l'enfilade des photographies à vendre des professeurs de la Sorbonne, ce qu'il jugea un peu nègre, puis il acheta les cartes postales de la Sainte-Chapelle, de la Tour Saint-Jacques, du Pont-Neuf, le boulevard Saint-Germain, quelques images qui donnassent l'idée du mouvement de Paris, des tramways, des maisons à étages, des bateaux-mouches, des restaurants sur la rue, ces choses qu'on imagine difficilement au pays et dont le vague rend plus fiévreuse encore l'évocation d'une fiancée

qui vit constamment de la pensée là où l'autre est venu faire ses études.

II

Claude se mit au travail.

En attendant la rentrée régulière de la Sorbonne, aux heures libres, il jugea excellent de repasser ses sciences dans les anciens livres de classe apportés parmi les bagages, pour gagner de l'avance. Il ne parvenait pas à s'attacher à la physique dont le machinisme compliqué de précision le fatiguait ; il prenait de préférence son Grimaux et dans le livre clair et concis trouvait à la chimie un attrait nouveau de lucide abstraction, une séduction de force panthéiste et méthodique, et, grâce au génie de Berthelot qui par sa Synthèse donne à tous les détails analytiques de cette science la passionnante poésie des coordinations, une beauté puissante d'activité. Les mêmes leçons qui, dans la classe de philosophie, lui avaient paru fastidieuses et presque incompréhensibles, il les assimilait avec une facilité entraînante. Il se sentait sur le point de se ressaisir.

Cependant il fallut sortir, terminer avec les visites une fois pour toutes avant l'ouverture des cours. Eva, par faiblesse, avait accepté des commissions que ses amies la priaient de faire faire par Claude : on ne se doutait pas dans ces petites villes où l'on habite

les uns sur les autres qu'à Paris la moindre course absorbait une demi-journée ! Sa mère et son père lui avaient remis une liste de vieux amis de la famille, sucriers enrichis venus vivre en France, anciens professeurs du lycée promus proviseurs à Paris, officiers jadis de passage, tous pistons possibles. Tout ça était devenu très, très vieux : on dépensait une après-midi entière pour arriver à l'une de ces adresses, on se trouvait dans un salon bas devant une dame impotente et bouclée qui semblait rester des débuts du XIXe siècle et qui ne pouvait plus rien sur celui-ci, ou d'autres fois face à face avec de vénérables messieurs à petits gestes. Encore ceux-ci peuvent être utiles : ils connaissent souvent des recteurs, des académiciens ; mais invariablement ils oubliaient de rien lui offrir : ils l'accueillaient d'un sourire qui ne s'arrêtait plus, demandant mille détails sur l'île merveilleuse quittée au temps de leur jeunesse : « Est-ce que l'hôtel Praslin existait toujours? Du balcon de M. Desmolières y avait-il encore cette vue splendide sur la mer par-dessus les palmiers ? Ah ! Saint-François... le Brûlé... les villas dans les bambous, le vieux temps : le bon temps, mon jeune ami ! » Et ils lui parlaient de M. Lory, de M. Gimart, de M. Elie Pajot et du grand usinier Desbassyns ; mais il n'en connaissait aucun, ils étaient tous morts depuis longtemps, leurs noms mêmes étaient enterrés. « Qu'est devenu M. Tom Saint-Maurice, qui fut un si déluré coureur, qui cavalcadait les samedis soirs devant les terrasses de la rue de Paris ? Il doit bien avoir dans les soixante-quinze ans, calculait le vieillard avec satisfaction. — Mort !

— Ah! mort?... (Petit silence.) Mme votre grand'mère habite sans doute avec votre mère? — Elle est morte. — Oh pardon! mon cher enfant, je ne savais pas. » Et après hésitation : « Votre grand-oncle Larichardie...? — Il est mort aussi, monsieur : il avait pris la fièvre jaune à Buenos-Ayres. — Mort aussi! Mais son ami Charles Benoît il n'est pas mort, ce grand diable-là? Il en a ravagé des cœurs : voyons, il n'y a pas deux ans qu'il m'a écrit. — Mais si, monsieur, il est mort et certainement il y a plus de trois ans. — On meurt donc si jeune que cela dans votre pays? » balbutiait-il en songeant que s'il y était resté... Et, comme Claude voyait qu'il commençait à faire larmoyer le vétéran, il se levait et s'en allait.

Souvent c'est aux portes où il cogne que la réponse tinte comme un écho du heurtoir : il demande si M. Lalande est là. « — Mais, monsieur, lui assure une petite bonne lumineuse sur le coup rembrunie, M. Lalande est mort il y a un an. Si vous désirez voir sa fille? » Et Claude se retire décontenancé, découragé d'aller encore sonner à des paliers.

Les connaissances plus jeunes, chaleureusement, « à la créole » disait-on en se frottant les mains, l'invitaient à venir en leurs villas à la campagne le dimanche suivant : Madame lui accommoderait un cary, il aurait du piment et des conserves d'ananas; on causerait de la situation des sucres. Inoccupé, mélancolique, Claude se rendit une fois à l'invitation. La maîtresse de maison, personne mûre, à voir un Bourbonnais, se sentait redescendue à des années d'adolescence coloniale et, doucereuse, en prit l'hu-

meur zézayante, grignotant un peu de patois à l'heure de la liqueur après le café fort. On lui avait présenté des demoiselles, plus ou moins cousines, dont la peau fauve avait blondi en un crème délicat. Alors il fut plus triste, il eut le cœur empoissé d'un chagrin insoluble et douceâtre. Toutes ces femmes, en l'interrogeant sur le pays, lui en parlaient d'une façon surannée, en sorte qu'il ne savait plus le revoir tel qu'il venait de le quitter mais comme une île vieillotte, fade et décolorée. Ses souvenirs les plus récents en étaient éteints. D'autant que Paris, qu'il percevait de jour en jour plus vaste, plus fort, plus bruyant, plus riche, dissolvait en lui toute mémoire; après l'avoir étourdi, Paris l'émiettait. Il rentrait, rompu, l'esprit égaré et dispersé du désordre de ses visites.

Les images de la capitale se multipliaient. Un jour il s'enfonçait dans le quartier verdâtre du Marais; le lendemain il était entraîné au delà de l'Étoile à l'avenue de la Grande-Armée dans cette fauve banlieue boiteuse, déroutante et glaciale. Puis il avait à se rendre à Grenelle où demeuraient de vieilles demoiselles pauvres, si triste et égarant de pauvreté, laid, scrofuleux, puant la glaise et le badigeon de plâtre, et l'omnibus le conduisit de là vers cinq heures à une rue voisine du Parc-Monceau où il regarda, en un piétinement de ballet, des voitures de maître glisser le long de décors de théâtre sous d'étincelantes lumières d'améthyste embrasée.

C'était déjà presque novembre, le mois des crépuscules impressionnants qui semblent artificiels et chimiques. Le jour s'étouffait sous des luminosités sul-

fureuses ou violettes couleur de permanganate. En rentrant chez soi, au-dessus des hautes rues étroites du Cardinal-Lemoine, d'Arras ou de la Montagne-Sainte-Geneviève, il voyait s'arrondir des ciels semblables à des vitres colorées de halls où la lumière tournait du rose au gris de plomb en quelques minutes... ; au sixième d'une maison plus blanche et mélancolique, un feu jaune et neuf de lampe éveillée tôt brillait en étoile contre le firmament glacé. Et en face de chez lui, dans la vaste rue des Écoles, les hauts trumeaux des façades de pierre reflétaient aussi délicatement que du verre les nuances du couchant. Rentré dans sa chambre, il s'asseyait sans le courage d'allumer.

Il était fatigué, les talons usés par l'asphalte. Depuis que tant de gens nouveaux se succédaient chaque jour autour de lui, il s'éprouvait plus isolé encore qu'à bord. Il ressentait le besoin de s'échapper *au-dessus de Paris* sans avoir le courage de poser son souvenir sur le pays. Au moins sur le bateau, où ce qu'il y a de vraiment affreux c'est de ne pas voir qu'on avance, c'est de sentir *qu'on ne peut rien sur le temps*, les visages étrangers, à force d'être restés les mêmes, étaient devenus familiers. Il y avait aussi eu deux ou trois personnes qui témoignaient pour lui d'une amitié réelle. Souvent le mécanicien en chef venait le rejoindre : il était du Havre où il ne pouvait presque jamais séjourner et où il avait un fils auquel Claude devait sans doute ressembler vaguement. Auprès de lui Claude s'amusait souvent malgré soi. D'esprit naturellement pessimiste, le mécanicien avait

pris des habitudes de gaîté à force d'avoir des passagers à distraire du mal de mer : il ne disait pas toujours des choses très fines, mais, dans cet énervement, c'était ce qu'il fallait pour dérider les lèvres. Comme le petit lycéen cochinchinois Cani qui s'était embarqué à Aden lui demandait s'il avait des enfants, il répondait qu'il ne se rappelait plus bien s'il avait un enfant de quatorze ans ou quatorze enfants de un an; et, la bouche fendue à coups de hache comme par un accident, il prenait un air bête pour regarder ce petit mulâtre chinois qui, déjà tout ratatiné, se recroquevillait encore dans un rire fou. Et Claude aussi, de voir ainsi rire ce petit Cani aux yeux bridés et à la bouche mince comme une cicatrice, ne pouvait pas garder son sérieux... Ensuite, Claude sentait son cœur très lourd. Il songeait qu'Eva serait morte à cette heure qu'il n'en saurait rien, et peut-être serait à rire. Alors il s'en voulait d'un remords forcené.

... Avec ces souvenirs fortuits, cosmopolites, de voyage, ressurgissait soudain la jalousie. Il se rappelait des minutes de vision précise et de jalousie fauve qu'à la fin de la traversée il avait eues à bord, après les déjeuners, à des évocations brusques d'Eva sur le navire à côté de lui, langoureuse du voyage, plus jolie encore que jamais dans des toilettes imaginaires avec l'animation rose du repas sur les joues, des lèvres un peu pâles et les yeux qui scintillaient comme la mer au soleil : son cœur se levait haut, une envie atroce de bonheur le convulsait, une rancœur brusque, rageuse, incompréhensible, divagante, jalousie de tout, de l'absence, de l'espace, du temps.

Quelques minutes, l'exactitude de ces souvenirs ravivait la jalousie étourdie en lui par les fatigues du voyage, cette sentimentalité toute délicate mais voluptueuse du jeune homme créole qui n'a pas la curiosité cérébrale mais le goût instinctif et riche de la possession, qui ne pense pas à regarder mais qui voit dans son rêve le corps, qui aime avec des sens jeunes et frais sans sensualité. Jaloux par santé, entier, ardent dans ses sensations les plus fines, violent dans ses émotions les plus subtiles, possédé d'amour-propre, vantard d'aimer mieux que les autres et avec de l'absolu, avec un exclusivisme dans lequel il y a le désir de la propriété idéale, la manie de la propreté, le respect de son corps et de celui de la femme, l'horreur des profanations, la fierté de son sang, de la vanité mais noble, un instinct dominant et affiné de la préservation et du perfectionnement de sa race.

Les secondes lettres arrivées de la Réunion, chaudes et tendres, étaient apaisantes. On lui annonçait le départ pour la France de Chouchoute Vincendo — ... cette amie de classe d'Eva si bruyante, avec des rires cacayés sans fin et des mots rosses qui choquaient tout le monde... au fond bonne fille et mieux élevée qu'elle ne paraissait, éprouvant seulement le besoin de dépenser en paroles insolentes, mêlées d'argot et d'accents parisiens, une ardeur que le sort ne satisfaisait point. Chouchoute devait lui porter des colis de fruits et il attendait son arrivée à Paris après un tour en province où elle avait été visiter une fois pour toutes des parents de sa mère.

Dans quelques jours, elle serait là, vraiment! y aurait-il jamais pensé? c'était drôle quand même. *Chouchoute avait bien raison, elle, de venir à Paris*, elle qui détestait le pays et s'y était fait tant d'ennemis médisants, mettant de l'héroïsme à se vouloir garçonnière et libre dans le vieux milieu sévère de l'île : elle disait, en ricanant pour provoquer les mères de famille, qu'elle venait à Paris parce qu'il n'y avait plus d'hommes dans ces vieilles colonies, tous les jeunes gens s'envolant pour la métropole au sortir du lycée en bande comme des oiseaux mais ne revenant jamais. Eva n'aurait plus comme amie que Micheline Berthat qui est si jolie, qui a vingt ans et qui languit déjà de n'avoir pas été demandée en mariage. Chouchoute avait réussi à partir vers Paris qui lui représentait la gaieté. Pour elle le pays était mort. La dernière lettre aussi d'Albert Gustave montrait que tous là-bas s'endormaient, se suicidaient dans la paresse, par nostalgie de la France, parce qu'ils songeaient uniquement à venir s'y amuser, au lieu d'aimer la nature, de s'attacher à leur île. Lui qui aurait été si heureux d'y rester! Oh non! Paris n'exerçait pas sur lui cette attraction magnétique et vicieuse. Il n'y était venu que pour préparer l'avenir tandis que là-bas Eva l'attendait.

Attendre, attendre sans bouger en vivotant douloureusement, elle avait exclusivement à l'attendre... A cette notion même, qui l'empêchait par tout ce qu'elle a d'abstrait de revoir le pays en ce que l'imagination fait revivre sous un dessin coloré, il percevait passionnément tout ce qu'il y avait de silence

écrasant, d'inertie dramatique dans la condition d'Eva. Sa jalousie s'apaisait mais en s'enfonçant dans un néant. Son propre ennui, son effroi du vide et de l'inconscient qui s'imposait autour d'Eva et en l'immobilisant la séparait de lui inéluctablement, s'appesantissait en une jalousie nouvelle, une jalousie maintenant dure et morne : Paris, les amis de sa famille et les parents éloignés qu'il avait été visiter, les gens vus quelconques, les monuments ternes, les rues trop froides, les quartiers poussiéreux loin de toute campagne, ces foules affairées et sans amour, tout l'énervait ! Il tombait à l'humeur noire qui se condense naturellement sous ces ciels gris et sales dans les agglomérations incohérentes ; il se sentait indifférent à tout ce monde égoïste, il se sentait étranger au milieu de la féroce indifférence des Parisiens.

CHAPITRE IV

LES COPAINS

I

La vie s'organisait à Paris.

Une fois libéré des premières corvées, Claude Mavel s'était promené avec plus d'aise dans la capitale, la vision s'en simplifiait, les grands mouvements s'en régularisaient à ses yeux, et, à mesure qu'elle cessait de se présenter en masse opprimante, il reprenait peu à peu la possession sereine de lui-même et du souvenir imagé d'Eva. Il semblait presque que, venu en avance à Paris, il parcourait la ville pour mieux la lui révéler, avec l'illusion qu'elle allait arriver. Sa constante évocation, sa présence l'accompagnait. Tout le temps qu'il ne réfléchissait à rien d'immédiat, il était possédé avec douceur et résignation par sa grâce, sa beauté, sa perfection et la force de son amour. Malgré les impulsions nerveuses de jalousie, il vivait de sécurité. Sans avoir à se le dire il

savait qu'il n'y a rien de plus sûr que la jeune fille créole parce qu'elle aime *de tout son cœur* sans se demander pourquoi : un adolescent lui a-t-il plu quand elle a seize ans, les premiers temps, dès qu'elle s'aperçoit que le souvenir l'en obsède elle résiste sans s'analyser, puis dans un mouvement impromptu elle l'aime, avec l'idée la plus simple qu'elle doit l'aimer parce qu'on doit se marier et que c'est celui-là qui convient, elle l'aime dans une routine saine et fervente. Et dès lors elle est attachée à lui comme une femme à son mari avec le doux sentiment instinctif qu'elle obéit à une loi et avec une complaisance physique. Pas un instant les questions d'argent ne dominent. C'est l'amour. Les sens et le cœur se pénètrent dans une circulation trop complexe pour que l'unité du sentiment, l'équilibre puisse se rompre. Une double fidélité s'impose indissolublement par l'inspiration du devoir social et celle de la loi naturelle : le devoir devient instinct et l'instinct un devoir religieux. Une femme créole qui aime ne trompe jamais son mari et n'a seulement pas la pensée qu'elle puisse le faire. La jeune fille qui s'est fiancée a le goût des obligations de l'épouse dans un estompement de pudeur. Si discret, si palpitant qu'il puisse être, son amour est intégral et passionné. D'Eva plus que d'aucune autre il savait la force des sentiments, cette énergie créole obstinée et tendre où s'accomplissent une subtilité française et une ardeur espagnole. Il savait qu'elle pensait à lui à toutes les minutes, sans le cacher, sans le montrer, répondant à sa mère avec sincérité qu'elle ne pensait à rien,

confiante avec ses amies sans sérieuses confidences, s'attachant à ses besognes de jeune fille pour étourdir son chagrin sans craindre de l'oublier.

Cela donnait à Claude de la vigueur morale, de l'élan à la vie vers le pénible avenir, la conscience et l'impulsion d'une sorte de talent qui le soutenait : il était élevé au-dessus de lui-même et de ses facultés modérées d'imagination, d'intelligence des sciences, de souplesse à démêler les lois de la société et à s'y adapter. Il sentait qu'il aimait Eva avec une puissance de constance fervente qui ne pouvait être d'un cœur ni d'un être médiocres. Il reprenait cette confiance en lui que le premier contact de Paris avait ahurie. Il travaillait avec tension et calme, enveloppé et comme préservé dans une atmosphère de souvenirs de la beauté créole où c'était bien la figure d'Eva qui se précisait mais représentant la beauté de la race et de l'île et par là plus souveraine, inaltérable, aussi parfaite de contour que les formes grecques dans le veloutement vaporeux de la grâce créole. Elle avait dans son charme toute la chaleur des îles avec la fraîcheur de leurs brises. Surtout par ses yeux, elle vivait devant lui. A chaque instant, même quand son visage ne se formulait pas avec netteté à l'évocation, ses yeux noirs éclatants et voilés, avec leur lumière faite d'une ombre étincelante comme l'eau des ravines où le soleil pénètre à travers les noirs jamrosas, le hantaient dans la plus légère et chaleureuse hallucination.

Les yeux d'Eva lui transmettaient l'éclat de son amour; toutes ses attitudes qui signifiaient la fierté,

ses gestes, sa marche dans la rue lui rappelaient les détails journaliers de sa conduite, la vivacité avec laquelle un soir, surprise en sortant de la maison d'une amie, elle avait baissé son ombrelle pour lui cacher son visage, son entêtement des premiers mois à sembler ne point remarquer son salut, ses expressions farouches, l'obstination involontaire et féline avec laquelle elle retardait le don du baiser après avoir résisté si longtemps à lui montrer par la soumission du regard qu'il était aimé ; et aujourd'hui le souvenir de cette résistance même donnait de la véhémence à son amour pour elle et une consistance inébranlable à sa fidélité.

Avec opiniâtreté, il se remettait à ses livres, se forçait à reprendre la *Physique* de Fernet, la *Botanique* de Van Tieghem, la *Géologie* et la *Minéralogie* de Lapparent ou la *Physiologie* de Belzung. Puis il sortait dans les environs, entrait dans le jardin de Cluny, allait au Luxembourg ou descendait regarder la Seine, admirait non pas encore Paris mais les arbres auprès des monuments, les compositions du ciel dans les espaces libres, la lumière sur les eaux et les cimes des édifices. Il vivait dans une absence dévouée, il ne pensait jamais à soi, à sa personne physique, à sa physionomie, pour lui-même il n'était pas une individualité mais le jeune homme.

II

Une après-midi, vers les deux heures, allant à la Sorbonne, il s'était arrêté à regarder une affiche de Chéret qu'on venait de coller : d'un fond de ciel bleuté jaillissait une petite soubrette aux yeux d'étoiles sous la voilette et qui, le corset pointu, la jupe jaune bouffant à larges plis, avait l'air, en avant d'un cortège, d'accourir du XVIIIe siècle pour patiner avec ses fines bottines sur la scène de la vie contemporaine. Prusselle qui filait au pas de course se précipita sur lui :

« Vous travaillez ?

— Mais oui, dit Claude, je...

— Continuez! Pas de femmes toujours? »

Claude sourit.

« *Souasoua!* Mais vous n'arrivez jamais me voir : vous le regretterez plus tard! » et il reprit sa course.

III

Claude évitait le boulevard Saint-Michel où il pensait rencontrer les compatriotes qui lui reprocheraient de ne plus venir manger au restaurant et l'y

entraîneraient. Un soir il s'y laissa attirer par la grâce des lumières, papillonnantes au milieu d'ombres touffues, et la fascination du mouvement.

Aussitôt contre le Vachette il fut bousculé par un groupe gigolant de deux étudiants avec leurs maîtresses. De grands chapeaux noirs se tordaient au-dessus de leurs figures ouvertes de rire : il sourit communicativement et continua de monter. C'était une foule clairsemée, ni lente ni pressée, gentille dans sa distraction : beaucoup d'hommes à ulsters et des robes sombres sur les femmes au visage velouté. Il poursuivit : puisqu'il était à Paris, il fallait *voir ;* n'ayant peur de se laisser séduire par les figurantes de la noce, et avec l'assurance d'en être éloigné davantage, il observait avec attention. Mais il monta jusqu'à la rue Soufflot, redescendit, sans rien remarquer : ne savait-il pas voir, ou était-ce un soir de trêve?

Mais le lendemain après-midi, ayant été chez un de ses députés boulevard des Italiens et, au sortir de là, assis sur un banc, il fut tout étonné de constater que c'était vers quatre heures, sur les boulevards chics fréquentés de la bourgeoisie, loin du Quartier Latin, que les filles se pavanaient en pleine licence. Il s'efforça de tout regarder, avec des yeux désintéressés. Elles se distinguaient vite assez nombreuses, sûres de soi, vives, dansantes et attentives, les mains repliées tenant la petite sacoche de monnaie à la hauteur du sexe. Confondues avec elles, des dames du monde passaient, jolies et distraites, l'une d'elles avec une nuque alourdie d'un beau chignon.

Il se leva pour faire quelques pas. Au coin de la rue tandis qu'il se garait des fiacres, un homme à blouse lui glissa dans la main une réclame *Bar Transatlantique*, et tandis qu'il la lisait on lui murmura à l'oreille comme à Port-Saïd : « Il y a des femmes nouvelles... des Américaines ». Il traversa la chaussée, se trouva contre le Café Riche, immobilisé dans la cohue. A contre-flot, des camelots, régulièrement espacés, criaient d'une voix creuse d'égout : « *La vingt-troisième position de Syveton... dix centimes* », en ouvrant de petites boîtes à élastiques dans le creux de la main. Au bras de sa mère qui se dépêchait vers un omnibus, une fillette de quatorze ans, avec un profil de page dans une chevelure gravement bouclée sur les épaules, se haussait pour regarder. Sur les terrasses bourdonnait dans l'enveloppement des fumées entre les chapeaux de paille un bruit étouffé et doux où sonnaient des tintements de soucoupes. Tandis qu'il passait la revue des visages de femmes autour des tables, un camelot à cape et en cheviotte moutarde lui mit sous le nez, en les faisant cliqueter du doigt, une série de cartes postales pornographiques, femmes nues luttant en des acrobaties érotiques. Il avait beau s'attendre à toutes les exhibitions, il restait dérouté d'avoir tant découvert en quelques minutes : on eût dit vraiment que Paris voulait d'un coup et une fois pour toutes bâcler votre éducation !

Soudain, dans une éclaircie, il vit tout le monde se retourner, des messieurs en redingote arrêtés, le parapluie ballant. Deux gamines à jupes courtes, les

cheveux s'ébouriffant sur le nez et chiffonnés en natte sur le dos, s'avançaient au milieu du trottoir : leurs bouches pincées étaient peintes et leurs joues fardées, elles avaient de gros mollets sous les tournures renflées : il remarqua que tout le monde les fixait, qu'on grognait, mais elles poursuivaient avec sécurité. Elles étaient déjà des prostituées! Puis la foule se referma; d'un mail-coach disproportionné des Anglais, des Américains descendaient; une dégorgée d'étrangers en vadrouille à têtes de Malabares et à yeux cernés couvrait le trottoir; des septentrionales en cache-poussière sous des chapeaux à fleurs se laissaient heurter avec indifférence en tournant à charnière sur leurs hanches mécaniques. Quelques gouttes d'eau tombèrent sur l'asphalte souillé de papiers.

A nouveau des filles, parsemées, se distançant l'une l'autre au milieu des gens, allaient en balancis, serrant leurs jupes sur les croupes découplées. Elles marchaient avec une célérité mesurée, aussi impassibles du visage que provocantes du corps, dans des mouvements distinctifs, avec des serpentements étudiés, fouillant au passage quelques hommes de leur regard rapide et du croc de leur bouche rougie. Leurs yeux étaient encerclés de charbon. Elles semblaient vieilles. Il était impossible que celles-là trouvassent amateur! Sous toute leur insolence elles avaient bien l'air de femmes misérables qui ne dorment jamais. Et toute cette foule aussi, qui, à quatre heures de l'après-midi, ressemblait à une humanité nocturne de sortie de théâtres, avec des visages

tachés de noirceur et de fatigue et des mines d'insomniaques, une laideur de cauchemar!... Sous les regards, guindées, dans les traînées opulentes de leurs robes de soie et de dentelles, elles allongeaient des pas comptés, levant les genoux anguleux — et la tête penchée, et quand elles se retournaient de son côté, elles surprenaient soudain par le fond lugubre de leurs yeux de chouettes.

IV

Assis dans sa chambre, Claude relisait, sans comprendre, ce passage d'une lettre d'Eva :

« Ma mère m'a dit après que ma lettre était partie qu'elle l'avait lue et que j'étais trop exaltée, et que dans la correspondance on ne devait point manifester des sentiments excessifs. Elle m'a priée de ne plus t'écrire ainsi à l'avenir, elle disait que cela ne pouvait que te troubler dans tes études ; et je devais lui montrer ma lettre cette fois, mais elle n'est pas rentrée aujourd'hui pour déjeuner parce que ç'a été juste son jour de leçon au pensionnat. »

La lettre se terminait par de gracieuses confidences. « Chère, chère Eva », s'écria-t-il en embrassant la signature avec colère. Et il chérit son exaltation. « Exaltée! répétait-il, que c'est stupide d'aller lui dire de telles choses! » Il s'efforça de n'y plus penser. Elle lui rappelait dans ces lignes qu'un

dimanche elle avait été très mauvaise parce qu'il l'avait embrassée sur les cheveux ; il avait cru qu'elle était fâchée et pendant trois jours n'avait osé revenir ; et elle, au contraire, avait senti le baiser le soir encore quand sa tête avait touché l'oreiller... Il se recueillit : *Sa tête sur l'oreiller...* ainsi ses yeux noircissent plus longs et plus larges dans le visage plus gracile parce que la chevelure se délasse sous la tête ; sa figure aux lignes claires surnage dans les torsades et l'arête de son nez est très fine ; sa peau est mate, d'une ombre intense et mobile ; ses belles paupières brunes aux mouvements d'ailes se sont étendues ; il voit sa bouche aux lèvres rondes qui s'endort et qui rêve parce qu'il a embrassé sa tête. Que la vie était belle alors *et il ne le savait pas!*

Claude s'est remis entièrement au travail, l'esprit est dispos ; et à mesure que les lettres se succèdent, dans leur enveloppement, il se recompose la vie créole journalière, il se reconnaît là-bas ; en silence, lentement dans sa mémoire reposée se détache avec pureté et persiste l'image bien-aimée. Chaque phrase de lettre dessine des souvenirs, précise un trait qui vibre puis s'immobilise... et c'est elle de plus en plus fidèlement, avec son visage chaud toujours velouté par la chevelure qui se défait à ses bords, les très grands yeux qui s'ouvrent brusquement et se ferment doucement, sa bouche certains jours un peu allongée mais mignonne, la lèvre inférieure esquissant une petite rondeur rosée au-dessus du menton... et ce front haut et égal qui bleuit à peine dans la pénombre de la chevelure.

Le cœur balbutie toutes les tendresses. Chères lettres, vous êtes des petites choses précises et divines, on vous appelle des messages, vous rejoignez l'un à l'autre ceux qui s'aiment, vous êtes modestes et cependant si effectives, et ce qu'il y a de touchant en vous c'est cette collaboration, cet empressement de toutes les paroles qu'on y dit à venir vous entourer et vous embrasser d'une émotion, d'un souvenir uniques. Chacune des phrases de la lettre d'Eva est une caresse timide puis confiante, est un peu d'elle, est une douceur de sa main, un chatoiement de sa tresse; dans toute sa lettre on l'a tout entière; ah! la lettre est un enlacement, on se sent possédé par l'absorbante tiédeur d'une affection qui se répand puis reploie sur soi-même. Elle laisse, après qu'on l'a fermée, l'impression d'une chose déployée, onduleuse et chaude... On est ébloui d'une lettre comme d'une chevelure; on est troublé et l'on ferme les yeux avec le besoin d'échapper à soi-même. Vraiment, Eva ne lui avait jamais dit le quart de ces choses tendres qu'elle avoue en écrivant. Comme on ose aimer quand on est seule! S'il retournait brusquement là-bas, s'il se retrouvait devant elle dans la chambre ombragée par les manguiers : « Eva, Eva, tu n'oserais pas revenir aux sévérités du passé, tu serais obligée de prolonger dans un mouvement de soumission le sentiment de tes lettres, tu ne pourrais plus te désavouer, tu m'aimerais comme nous osons nous aimer dans nos lettres! »

Et Claude, dans l'heure émouvante, s'amollissait à

l'acceptation de son sort, en ces minutes de torpeur et de résignation qui succèdent aux lectures impatientes, enivré aussi de cette gratitude que, comme pour une personne, on a pour la lettre avec l'obligation de reconnaître que c'est vraiment elle qui prépare le grand amour... Et dans cette dépression voluptueuse, l'inquiétude soudain reperce. Les souvenirs de mots lancinent : « Exaltée! » Mme Fanjane veut lire leur correspondance. Est-ce qu'on lui demande quoi que ce soit? Puisqu'il prend Eva sans dot...! Il s'habituait à sa nouvelle condition, et voilà les courriers qui surviennent et commencent déjà à susciter de l'ennui. Est-ce qu'on avait besoin de l'énerver, de faire remonter en lui, malgré lui, l'amertume des heures de marasme et de déception que toute la première année Eva ne lui avait pas ménagées? Il en avait le cœur bouleversé, avec un fond de rancune injuste.

On s'est apprêté difficilement dans ce grand Paris de tourment un état d'âme de quiétude, et les contrariétés imprévues des lettres vous forcent à chaque instant à peiner pour rétablir quelque équilibre dans votre vie... « Exaltée » : eh bien oui! le beau reproche à faire à une fiancée qui est à 3.000 lieues de son fiancé! Sans exaltation rien ne vivrait à cette distance. Est-ce que l'exaltation ce n'est pas le sentiment de la séparation, de l'espace, du temps, et la tension de volonté nécessaire à se rejoindre? et par quoi peut-on remédier à ce trouble physique et involontaire? Et il se répéta avec enthousiasme : « Tu es la plus belle jeune fille de ton pays, tu es une petite fiancée très pure ». Il éprouva un besoin infini de parler

d'elle, de voir quelque chose qui lui fît penser plus obstinément à elle. Alors il descendit vers le restaurant où il se retrouvait à tous les repas avec Gabriel.

V

Gabriel ressemblait à Eva quoique sa figure fût plus grasse et ronde alors qu'elle avait la joue délicatement carrée. Il portait les cheveux ras sur un front bombé, mais il était imberbe, et ses yeux noirs, indolents avec les femmes, s'effarouchaient par intermittences quand il se voyait en présence de Claude. Il le décevait. Claude avait été le recevoir avec joie à la gare de Lyon, et il l'avait trouvé silencieux, ne balbutiant même pas une parole de remerciement après qu'il se fût occupé de ses bagages et du fiacre dans cette heure de débarquement où l'on est toujours affolé. Insensible, Gabriel l'avait laissé disputer avec les employés sans dire un mot. Dans la voiture, il avait à peine répondu à ses questions, à ce moment même où Claude, le regardant enfin face à face, avait le cœur saisi de revoir en lui, pour la première fois à Paris, les traits d'Eva dans un vivant assemblage.

Depuis il ne faisait que sortir avec des camarades raccrochés et quelconques, ne rejoignant Claude qu'aux heures de repas avec l'expression d'une contrainte sur son visage. Claude cependant ne lui parlait même pas d'études. Après tout, il n'y avait qu'à laisser passer cette humeur. Et pourtant avait-il

attendu avec impatience cette arrivée de Gabriel qui était pour lui le beau-frère, c'est-à-dire le jeune homme par excellence et qui poétise la vie tant on ne saurait lui parler que de choses délicates et élevées, le souvenir de sa sœur flottant constamment entre lui et vous?

Assis déjà à la table, Gabriel dépêchait son potage. Il allait après le dîner à Cluny avec Lenoir. Il jeta vivement : « Raphaëlle, la femme de Lenoir, m'a dit de t'emmener pour te distraire. Viens-tu ?

— Je ne puis pas. »

Il ne répliqua rien ; et comme Claude le regardait, il se retourna à demi. Jamais tant il n'avait ressemblé à Eva, à celle de la première année qui répondait à peine aux saluts et se tenait rigoureusement de profil sur la terrasse. C'était la même nuance de peau cuivrée et cette chair qui frissonne au mouvement de l'irritation intérieure comme une eau sous l'éclair. Dans les sclérotiques bleuâtres, les intenses prunelles noires se berçaient avec une indifférence dédaigneuse ; la bouche contenait toujours une moue. Alors que Claude venait de lire une lettre tendre et grave de la fiancée lointaine, il lui fut très douloureux de se voir soudain rappeler par ce masque beau et méchant l'Eva des temps anciens, comme si Eva elle-même, dans la réalité, soudain déçue de lui par l'éloignement et révoltée de souffrir, avait recouvré le caractère sévère et rebelle de la première année. Il était descendu avec un élan d'affection vers Gabriel : comblé et enfiévré par Paris, il avait le cœur avide de s'épancher, et ce frère même restait maussade.

Cependant tout-à-coup Gabriel lui adressa la parole d'un ton cordial et enfantin. Il s'élevait des fleurs en un vase bleu sombre parmi les couverts lisérés de lumière. Et Gabriel riait, la joue aussi liserée de lumière mobile : il contait une engueulade de cocher et de cycliste. Il avait éprouvé un plaisir inattendu de la foule parisienne si nombreuse qu'on ne peut s'en faire une idée si on ne l'a point vue, qui tout d'un coup de toutes parts s'accumule en noir comme le nuage de pluie : ce qu'il y a d'épatant c'est que hommes, femmes, garçons, petites filles, cela se chauffe côte à côte sans se regarder, exclusivement occupés par ce qui est au milieu et le plus souvent invisible. Il restait frappé que les fillettes sortissent seules :

« Comment, Claude, tu n'as pas remarqué combien il y en a? et elles portent fichûment tard les cheveux libres sur le dos ; il y en a de grandes comme toi et c'est aussi alléchant que si elles avaient les mollets nus : et elles œillent, tu sais, elles regardent coup sur coup et elles rient la bouche dans la bouche. J'en ai parlé à un camarade de l'École Coloniale ; c'est un Parisien : il m'a répondu qu'ici ils n'aimaient pas la virginité, que ça ne sentait pas bon. Faut-il être bêtes ! Pour ça tu es de mon avis, toi ?

— Si... » dit Claude.

Gabriel s'était levé et étirait son torse où le veston moulait les muscles pectoraux.

« Mais ce qu'il y a de supérieur, c'est le nombre considérable des ouvrières : c'est une levée dans les rues de huit à neuf heures du matin ; on se demande

où tout ça peut travailler et combien il a fallu de papas pour en faire une telle tripotée. Il y en a tant qu'on est paralysé tout en sentant qu'il faut courir après. ...J'en ai rencontré qui sont rudement bien tournées, tu sais. Hein ! Qu'en penses-tu ? »

Claude feignit d'apprécier au point de vue artiste : « Je suis en admiration devant les teints ! C'est un jardin... On voit beaucoup de figures distinguées ; je ne l'aurais jamais cru d'après tout ce que j'avais entendu dire des ouvrières de Paris... Elles sont absolument habillées comme les demoiselles de chez nous.

— C'est précisément celles que je préfère, tu comprends. Ça a l'air de demoiselles de familles et ça marche ! Mais je n'ose pas encore les aborder et je voudrais causer un brin. C'est beaucoup, le coup de langue ! Dis, toi qui es depuis un mois à Paris, tu as dû déjà t'en payer : comment faut-il s'y prendre ? »

Cette fois Claude demeurait interdit : c'était à croire que Gabriel lui posait des colles, à moins qu'il ne voulût lui jouer quelque niche. Il le regarda... beau, bouche grande mais très fine et de cette pourpre qui saigne plus délicatement dans la peau cuivrée. Et il ne répondit rien.

« Tu es donc sourd ? reprit Gabriel haussant la voix. Tu es toujours absent : c'est à rôder à quoi tu peux penser. Je te demande comment on s'y prend pour aborder les ouvrières !

— Tu as plus que moi l'habitude de ces opérations.

— Ah mon Dieu quoi ? tu vas faire la bégueule, par hasard ?... On est à Paris pour s'amuser !... Allons,

céda-t-il, bon enfant; à chacun ses idées. Je te disais seulement nos premières impressions : si ça t'ennuie...

— Pas du tout, reprit Claude avec empressement. Tu sais que ce que tu me dis m'intéresse toujours. »

Gabriel bâilla ; puis : « J'ai été en bateau aujourd'hui.

— Où avais-tu donc à faire?

— Nulle part... J'étais sur un pont à regarder la Seine. J'ai vu les bateaux-hirondelles qui se croisaient et s'entrecroisaient sans arrêts. J'ai trouvé ça gentil et alors je suis descendu sur un ponton et j'ai poussé jusqu'à Auteuil. Ça donne l'illusion d'un grand voyage en miniature avec ces grands noms étrangers que les Parisiens se jettent à la tête : *Austerlitz*, *Solférino*, *Iéna*. On a l'air de traverser toute l'Europe... Je suis revenu pour dix centimes. Tu sais : par moments il y avait presque du roulis.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion d'y monter. Je ne tiens pas à me rappeler le voyage.

— Cette idée! Et puis quel mal ça t'aurait fait de te rappeler la traversée? Je me suis bien amusé, moi, dans la mienne : il y avait un tas de types baroques qui venaient du Transvaal, et notamment deux petites Anglaises plus en chaleur que des négresses. Mais tu n'es pas comme les autres.

— J'avais souvent le mal de mer; alors, tu comprends?

— Alors ça change. Il fallait chercher à rigoler : moi aussi j'en ai eu, mais j'envoyais vite ça par-dessus le bastingage. Tiens, j'ai oublié de te raconter. Il est

justement monté à bord à partir de Tamatave une petite fille très chouette, la fille d'un colonel : elle était marcheuse à un point que je n'ai jamais vu ; le mal de mer n'y faisait rien : elle allait jeter son petit vomi aux poissons puis elle revenait faire de l'œil : elle soutenait le regard dix minutes et ensuite détournait tristement la tête, pour regarder encore avec des pupilles dilatées. »

Il soupira. « As-tu remarqué à quel point les femmes sont bien habillées ici, *et toutes, toutes?* Ça doit coûter cher aux maris ! j'ai idée que tous les Parisiens sont cocus. Et tu sais, ce qu'il y a de plus joli, c'est qu'elles ne font pas de fion, à part deux ou trois fesses prétentieuses : il y a des dames très chic qui passent simplement à côté de vous, en vous frôlant de leurs jupes de soie, et elles se retournent au moindre bruit derrière elles, comme des petites filles. Ce n'est pas les embarras de chez nous !

— Tu trouves que chez nous... ?

— Tu ne peux pas dire le contraire, cria avec indignation Gabriel. Ici, oui, les femmes sont simples : elles ont tous les jours des robes riches et elles n'ont pas l'air d'avoir peur à chaque pas de les abîmer au moins ! elles relèvent haut leurs jupes sans se préoccuper si cela fera des plis. »

Il pivota, et se remettant devant Claude : « Puis, mon ami, ici les demoiselles aussi retroussent leurs robes de la même manière que les femmes mariées. Parlez-moi de ça ! » Il se mit à siffloter, les mains dans les poches du pantalon. « Mais toi, tu ne dis rien, nom de Dieu ! tu me laisses user toute ma salive.

— Oui oui... Je réfléchissais à la quantité de couples dans Paris : la foule ici n'est faite presque que de couples. As-tu remarqué même les gens du peuple marchant bras dessus bras dessous dans leurs costumes de travail ?

— Ah ouiche ! fit Gabriel du ton faubourien, c'est *idyllique.* »

Faisant mouvoir ses genoux tout en causant, il répétait lentement sur place un pas de petites femmes vu la veille dans une revue de Cluny. Pour s'amuser, il parlait maintenant d'un ton de gommeux :

« Ce que j'ai pigé c'est que c'est l'homme qui donne le bras, de cette façon il palpe, quoi ! il est sûr que ce n'est pas en chiffon. Sais-tu qu'à la Réunion cette mode-là aurait fait l'affaire dans les bals décolletés ?

— J'aime autant les manières de chez nous.

— Oh ! tu en reviendras, mon cher, dit Gabriel, la bouche arrondie. Tu te déniaiseras vite à Paris. »

Claude, qui était son aîné de deux ans, sourit. Mais Gabriel, maintenant, jetant ses couverts dans l'assiette, se plaignit de la nourriture, trop grasse, plus écœurante qu'à bord. « Maman faisait cent fois mieux la cuisine.

— Nous ne payons pas bien cher, fit Claude pour l'arrêter.

— Sacrédié ! maman non plus n'avait pas beaucoup d'argent et ce n'était pas *ma sœur* qui l'aidait. C'est ici que je commence à apprécier les talents de maman.

— Que veux-tu! Mais ne parle pas si haut : la patronne va t'entendre.

— Tu m'.... Je m'en contrefiche. Si elle n'est pas contente, j'irai chez Cabari, tu resteras ici. »

Gabriel s'était avancé, le front plissé, l'œil vif. Claude, froissé, se tut, dédaignant. La figure de Gabriel redevint douce, les yeux grands, d'un noir paisible, large et pur. « Je vais au spectacle. On a des places pour rien ! Lenoir est très au courant ; nous y allons ensemble tous les trois.

— Tous les trois?

— Bien sûr! puisque je t'ai dit que la femme de Lenoir t'avait fait dire de venir. N'arrive pas de Pontoise : tu sais bien qu'il est marié.

— Ah! marié... oui, je sais.

— Enfin ici c'est « marié », nous ne sommes pas à la Réunion, mon cher, mets-toi bien cela dans la tête! Allons, il faut que tu marches.

— Je ne puis pas : j'ai du travail. Je comptais plutôt que nous irions nous promener une demi-heure ensemble.

— Tu comptais sans moi. A propos, ne sors pas ; j'oubliais que Reyer doit venir te voir. Je lui ai dit de s'amener vers huit heures.

— Reyer! et pourquoi faire?

— Hé! je ne sais fichtre pas au juste, mais c'est sûrement à cause de sa femme. Il doit avoir besoin de t'emprunter de l'argent. Elle va accoucher, il est embêté jusqu'à la gauche.

— Ah non! je n'ai pas d'argent à lui prêter.

— Si, tu as de l'argent puisque tu viens d'arriver.

Tu ne peux pas lui refuser de lui prêter un peu de galette ; tu sais bien qu'il a juste ses 125 francs de bourse par mois. Tu ne veux tout de même pas qu'il se dégringole ? »

Claude se tut. Et comme Gabriel, lentement, s'en allait :

« Et toi, tu n'as pas besoin d'argent?

— Non !... Si ; prête-moi cent sous ; je te les rendrai au prochain courrier : maman doit m'envoyer un mandat pour les commissions. »

Et Gabriel sortit, très grand, avec un bel air indépendant de matelot en congé à Paris, du roulis dans les épaules amples.

VI

Claude attendit quelques minutes, impatient et mécontent, ne cherchant à réfléchir là-dessus tant que Reyer ne serait pas là, la tête égarée dans un fourmillement d'idées taciturnes où il se rappelait seulement que Reyer était un garçon un peu poseur mais sage, travailleur, gentil... qu'il avait connu finement flirteur auprès des jeunes filles et de préférence blondes et de type suave.

Instantané, le timbre résonna ; puis Reyer entra.

Ils se serrèrent la main, la main de Reyer très vigoureuse. Il fut ennuyé que la sienne fût molle

malgré lui. Reyer resta tout contre, parlant bas pour être moins gêné :

« Mon vieux, je suis venu t'ennuyer en te demandant un gros service : il n'y a absolument que toi qui peux me tirer de là. J'ai une femme qui va accoucher... »

Ils étaient contraints tous les deux... et ils se sentaient vieillis comme des hommes de trente ans.

— Je sais, Gabriel m'a dit.

— Ah! il t'a raconté... ? »

Et il demeurait la bouche interdite.

Claude ne parlait pas. Maintenant, sans qu'il se reconnût l'audace de refuser, il était paralysé par un instinct foncier de se dérober, une peur d'arrivant qui se sait novice, ignorant des mœurs et tout fait pour être roulé. Ses yeux restaient vagues.

Reyer crut qu'il ne donnerait pas. L'appréhension lui serra la gorge, il perdit la tête, il dit vite avec apreté :

« Mon vieux, tu sais, si tu ne m'aides pas, je me jette à l'eau. Je ne puis pas faire autrement.

— Non, dit Claude.

— Si! » Sans chercher à comprendre le sens de l'interruption, il précipitait les mots : « J'ai une guigne du diable ; je ne reviens pas de ma guigne : j'étais *juste* sur le point de me décoller. Et je t'assure, je te jure : je ne te demanderai plus rien : c'est précisément pour me démarrer une fois pour toutes. »

Il souffla.

Sa voix enrouée cherchait à convaincre, s'efforçant maintenant à la lenteur :

« Tu comprends : quand je lui aurai donné deux cents francs, cent francs pour le médecin et cent pour après, elle ne pourra plus rien dire, sans compter qu'elle pourrait aller faire un pétard du diable chez le vice-recteur. Je t'en supplie, Mavel, prête-moi ça : maman me renverra dix francs par mois.

— Tu auras de quoi payer le médecin ? » interrogea Claude sans savoir pourquoi.

Le cœur de Reyer haleta fort.

« C'est parce que je ne voudrais pas te taper davantage.

— Je tâcherai... »

Et Claude, lentement, demanda :

« C'est une...

— C'est une jeune fille, dit-il avec empressement, heureux de parler. Je l'ai connue à la Sorbonne; elle venait suivre les cours. Elle était empoisonnée par sa famille qui voulait lui faire épouser de vieux birbes; elle a préféré faire des études... Elle n'est pas très, très jolie; elle a seulement un beau corps. » Il ne voulait ni s'excuser ni se charger, et il fallait qu'il s'expliquât : « Tu comprends : elle avait vingt ans, elle sentait qu'elle se fanait. »

Claude ne pouvait se défendre d'une confuse curiosité du visage de la demoiselle que Reyer avait réussi à détourner, par l'attrait d'inconnu de ces jeunes étudiantes qu'il s'était toujours représentées en séduisantes personnalités d'une civilisation moderne supérieure. Il était ému de cette aventure dramatique pour l'une d'elles, il cherchait à cacher son désir indiscret, il ne trouva à dire que :

« Comment as-tu pu lui faire un enfant! »

Reyer s'emporta :

« C'est la faute de cette brute aussi! Tu penses, je n'étais pas le premier : alors je croyais qu'elle savait prendre ses précautions. »

Claude, gêné, se taisait. Reyer le sondait. Mais Claude ne réussissait davantage à parler. Alors Reyer, se décidant, supplia : « Prête-moi au moins cent francs.

— Je vais m'arranger », dit Claude.

Reyer coupa :

« Je viendrai les chercher après-demain. »

VII

Claude sortit à quelques pas derrière lui.

Que faire? Il avait trop travaillé ces jours-ci et souffrait de migraine. Certes il n'irait pas chez Déplas : il l'avait encore rencontré la veille sur le boulevard; sa société était déprimante : la bouche bilieuse, il lui avait ressassé ses mépris pendant une heure sans seulement lui offrir un bock; puis il avait voulu l'affilier à l'antisémitisme, lui expliquant en détail cette combinaison parisienne, lui répétant des phrases de Drumont, de Jules Lemaître et de Lepelletier, le harcelant. Mavel ne comprenait rien à la fureur du long créole qui non plus que lui, n'avait jamais vu de juifs à la

Réunion. Il s'était sauvé. Et ce soir il avait besoin de paix, d'obscurité.

Machinalement, comme dans l'appréhension de rencontrer d'autres compatriotes qui lui demanderaient de l'argent, il tourna le dos au Saint-Michel.

Il longea le square Monge. Avec lenteur, en groupes serrés où les jupes se gonflaient dans la nuit, des couples montaient, descendaient, glissaient sur l'asphalte unie. Leur harmonie approfondit sa détresse. De toute sa jeunesse et de sa générosité désespérée, il leur souhaita le bonheur. Il avait hâte de se disperser en sympathie. Il *aimait* tout Paris, il lui donnait son cœur ardent et expansif de créole. Mais on passait sans le regarder; les couples s'enlaçaient, l'une vers l'autre tournée, ne montrant que leurs dos allongés, fermés dans leur idylle; des ouvrières légères causaient en riant, se tenant le bras à quatre ou cinq comme rentrant de l'école; un gamin gentil, tête nue, courut avec des pas sonores qui s'éloignèrent; tout rire, toute voix, tout bruit, toute ligne, se détournaient de lui.

Alors il pensa à son pays.

La nuit noire y est un doux enveloppement. On ne souffre pas de l'inattention des nègres qui vous frôlent, à moitié invisibles dans la nuit. Dans les emplacements les arbres s'arrondissent comme à la campagne. Les murs sont bas et familiers. Les réverbères n'éclairent qu'à peine, tels que des daturas dans les fonds d'ombre. La montagne est proche, les rues bordées de jardins, et toute l'obscurité qui descend est une brume de la montagne, plus silen-

cieuse et amicale comme de la pluie dans les bois. Alors on passe amoureusement devant la maison de celle qu'on aime, le bras frottant le mur.

Claude respira sur le pont de Sully. Incité par la lumière de l'escalier, il s'engagea sur l'Estacade.

Là il fut ravi, par la satisfaction de fouler vraiment des planches, comme sur le Barachois de Saint-Denis. L'eau s'épaississait d'un noir visqueux dans le barrage. Une odeur de goudron montait des pilotis inférieurs que venait battre un clapotis de lames, comme près de la Passe, dans les brisants, les soirs où il n'y a pas de vent sur la mer et où on attend avec une âme lourde que la lune se lève. Il flottait un peu de brume, et l'on ne voyait de la rive opposée que les réverbères pâles comme les fanaux de navires en rade. Un bateau illuminé glissa, rapide et souple, tel qu'un torpilleur chargé de mystère parisien, phosphorescent. Puis la Seine reflua, couleur d'océan en temps d'embrun. A Saint-Denis, à l'heure semblable, des couples se promènent sur le Barachois. Toutes les fois qu'un jeune homme vient d'être fiancé à une jeune fille, il va se promener avec elle sur le pont, les parents marchant en groupe derrière eux, et alors toute la ville réunie là apprend que c'est maintenant officiel. Mais pour lui rien de tel ne s'était passé.

Claude s'accoude. Les lumières pâles d'en face luisent dans la subconscience. Il ne pense plus à rien. Son âme est de l'eau noire étalée, avec quelques reflets lointains qui dérivent en ondulation. Des idées du pays, de bonheur créole, de sieste et de mariage,

dorment en lui, vacillantes. Sur la Seine, furtivement, glisse un autre bateau ruisselant de lumières courantes. Il regarde... Alors l'entrevue avec Reyer se représente vivement devant lui. Il hoche la tête, n'en revenant pas : Tout de même, quelle destinée singulière et ironique que d'avoir, lui, à aller soutenir un ménage illégitime ! Voilà que *dès les premiers* mois de Paris, sans répit, sans qu'il ait le temps de souffler, il se trouve, lui qui évite toutes les aventures et possibilités de complications, jeté dans une histoire pareille : un collage qui veut se décoller, un accouchement par-dessus le marché. C'était invraisemblable ! Si c'est cela la vie normale à Paris, eh bien non, non alors ! Et est-ce qu'il savait où tout cela l'entraînerait ? De l'argent, de l'argent... : lui qui, au milieu de son chagrin, se condamnait à la résignation en pensant qu'il avait l'avantage sur ses camarades pauvres de jouir d'une certaine aisance, qu'elle l'affranchissait et lui assurait la faculté de rester soi dans Paris : mais cette aisance même était un danger, c'était elle qui l'engageait dans des affaires pareilles. Et il ne voyait guère le moyen de se dérober : Reyer, ce flandrin de Gabriel et après lui d'autres encore sans doute, ils étaient tous autour de lui — et là dès son arrivée. C'était à prendre ses bagages et filer dans une faculté de province, où d'ailleurs on lui dit maintenant que les examens sont bien plus faciles...

Il remonta le quai Henri IV, levant le collet du pardessus. Le froid arrivait, d'ailleurs aisément supportable : on lui en avait tant dit ! Déjà le thermomètre

descendait jusqu'à 3°, néanmoins il n'était pas plus saisi que lorsque les brises humides de mer fouettent comme des douches dans les rues de Saint-Denis. Non, vraiment, le centigrade n'indiquait pas le même froid dans les deux hémisphères. Il doubla le pas qui, machinalement, se ralentit de suite. L'atmosphère, lourde autant que du drap épais, pesait à ses épaules et à son cœur. Beaucoup de temps déjà s'était écoulé depuis le départ de la Réunion, au point qu'il n'avait pas la force de compter les jours, pénibles et nébuleux. Et il a fait cependant si peu de besogne : quoi vraiment? Il a revisé quelques livres de mathématiques et de chimie, puis rien... rien. La durée aux colonies et à Paris, ce n'est plus la même chose! Ici on a étudié deux pages, on va à la Sorbonne pour un cours et c'est déjà l'heure du déjeuner. Il faut se rendre au restaurant, en revenir, c'est tout près, le repas est bref, et il est déjà deux heures. Un tour à la Bibliothèque, un cours, on rentre juste pour mettre au propre quelques pages et c'est le souper. Le jour où il n'y a pas cours, une visite épuise l'après-midi. C'en est presque inacceptable : à l'heure de se glisser au lit, à quoi presse insensiblement ce froid doux mais assoupissant, on est indigné de n'avoir eu le loisir de rien avancer. A Paris, il faudrait presque se battre avec le temps, — comme avec tout le reste, condisciples, passants, conducteurs d'omnibus, appariteurs en Sorbonne, etc... etc... et les tapeurs! C'est sans doute du sentiment pénible que les journées ont été si vides, inutilisées malgré la plus active industrie, que les mois au contraire,

par un effet bizarre, paraissent longs, car il lui semble que voilà près de la moitié d'un an qu'il a quitté le pays.

Une inquiétude de ne pas assez travailler le tiraille. Chaque soir à Paris, dans la chambrette encombrée, où tout paraît maussade, on se couche avec l'impression qu'on est un raté. A qui la faute puisqu'on regorge de bonne volonté et qu'au pays on était intelligent, que tout le monde le reconnaissait? C'est la faute de la Sorbonne, aussi! Claude éprouve la plus grande difficulté à potasser dans la manière parisienne de cette Faculté. Quand il en revient, il n'en rapporte qu'une impression de vastes couloirs luisants d'un éclat humide, de plafonds hauts, d'un arsenal d'instruments clairs où le cuivre brille contre l'acajou, d'une luxueuse Caserne scientifique. Et, comme dans les autres casernes, on se sent constamment menacé; il faut arriver à l'heure, montrer son matricule, signer des registres; les examens remplacent les punitions, l'échec est éternellement imminent sur la tête. Sans direction, il s'est imaginé qu'il fallait assister à toutes les conférences. Esprit qui doit s'efforcer d'être lent dans la peur d'être ahuri par le mouvement vertigineux de toutes ces choses de Paris, Claude *ne peut pas suivre*, ne retient rien; c'est une cinématographie hallucinante de leçons sans lien! Claude est frappé de la précipitation heurtée des cours vides et brillants, lui semble-t-il, de la Sorbonne : ils se succèdent ainsi que les trains dans les sous-sols éblouissants et ternes du Métropolitain. On est vraiment comme dans une gare souterraine

vernissée de faïence, et la science qu'on recueille ressemble à ce qu'on lui offrait dans les buffets de Marseille à Paris : à peine est-on servi il faut partir... Est-ce que Reyer sent comme cela aussi ?

Claude finit par croire à une inaptitude personnelle ; il y a des gens qui s'abrutissent à partir d'un certain âge, il y a aussi des intelligences qui ne peuvent pas se transplanter : lui, était né sans doute pour rester aux colonies, receveur dans les douanes ou dans l'enregistrement. Rien n'est plus pénible que cette perception de son impuissance qui se forme insensiblement et soudain pèse comme un nuage, s'impose par l'obscurité et le poids qu'on se sent dans tout le cerveau. Enfin il atteindrait toujours bien à la licence ; avec la protection des députés, il obtiendrait une place de professeur au lycée Leconte de Lisle et épouserait Eva ; il n'aurait déjà pas à se plaindre... Certainement ; il fallait être modeste. Puis on voit.

Il s'arrêta, s'assit quelques minutes sur un banc. Les réflexions continuèrent à se mouvoir, plus lentement, dans sa tête... Alors le souvenir de Reyer qui, subrepticement, tournoyait à l'arrière-plan de sa pensée, s'avança, s'accusa. A mesure qu'il se sentait plus découragé, il reconnaissait la nécessité plus urgente de prêter les deux cents francs à Reyer. Le nom de Reyer se répétait devant lui : Reyer, Reyer, Reyer. Le suicide... évidemment non, il ne se suiciderait pas, — et moins il croyait à la possibilité qu'il se tuât, plus il se sentait obligé sans raisons à aider Reyer. Le préjugé qu'il était mesquin de débattre en soi une chose aussi capitale pour un de ses plus pro-

ches camarades, l'impossibilité de se dérober aux charges de la vie *la première* fois qu'elles se rencontrent s'imposaient plus sourdement à lui, renforcés en sentiment inanalysé de devoir par un instinct confus et obsédant que la présence à Paris implique des occasions et des devoirs de charité...

Mais où, nom d'un sort! prendrait-il cela? On le croyait riche. Son père lui assurait une pension assez large que permettait le rendement actuel du sucre et de la féculerie de tapioca; mais la vie était fort dispendieuse à Paris! Les moindres obligations de société vous entraînent à des dépenses : il s'en apercevait assez quand il allait déjeuner à la campagne. Il était effrayé : l'argent filait comme le temps. Des mille francs donnés en provision afin de compléter le trousseau et solder l'imprévu, huit cents avaient fondu sans qu'il pût trouver comment...

D'ailleurs le trousseau préparé par sa mère n'avait pu servir; les jaquettes étaient ridiculement courtes pour la mode courante : et Claude avait plus que tout peur du ridicule! Alors il s'était rendu chez un tailleur que lui avait indiqué Sainte-Rose, choisi exprès pour sa pauvreté. Le tailleur avait prélevé 150 francs par complet : ce n'était pas la peine d'être venu à Paris pour payer l'habillement aussi cher qu'aux environs de Madagascar. Il avait entendu parler du bon marché de la *Belle Jardinière;* pour deux paires de bottines à pointure aiguë, quelques chaussettes, des cravates, des mouchoirs, soixante-dix neuf francs s'étaient envolés; et il avait fallu aller huit jours après au *Printemps*. Créole, il gardait l'habitude

malencontreuse d'avoir constamment soif : en France, il n'y a qu'un moyen de boire, c'est de s'asseoir à un café; minimum : quarante centimes à chaque fois. On ne peut tout de même entrer chez un mastroquet et consommer sur le zinc, d'autant qu'à Paris il y a toujours un compatriote qui passe dans la rue au moment où l'on ne s'y attend pas et qui écrirait au pays que vous ne découchez pas des tavernes. La pluie tombe, son pantalon est neuf, et, affairé, il a négligé de prendre son parapluie : il faut héler un fiacre qui coûte le double de ce qu'on paie à Saint-Denis. Encore à la Réunion sait-on toujours à peu près en sortant s'il pleuvra ou non : c'est impossible à Paris où l'on ne voit que le ciel du zénith, où aussi l'atmosphère est plus volage qu'en aucun lieu du monde... De temps à autre, sur un désir à moitié exprimé de Gabriel, il l'invitait à un Duval, lui offrait des consommations. Au fond ce n'était vraiment pas la peine, tant il en tenait peu de gré, tant il dépensait ensuite stupidement les sommes qu'on lui économisait de la sorte.

Il eût tellement mieux valu garder cet argent pour Eva, lui envoyer quelque cadeau plus sérieux qu'une sacoche de travail ou un nécessaire de toilette. Pauvre délicieuse Eva qui souvent préparait elle-même les repas dans ces cuisines des colonies sans aération, sans tirage, où la figure rôtit sur la tête ! Il craignait éperdûment que quelque prochain courrier la lui annonçat brusquement alitée, sans force, sans distraction, dans l'étiolement hallucinant des fièvres tropicales. Il revoyait devant lui ces visages des

demoiselles créoles dont la famille autrefois riche est tombée à la pauvreté, avec leurs joues safranées, leurs temps presques transparentes sous les cheveux trop noirs, les bouches froissées de misère, les yeux luisants de privations, et dans ce teint olivâtre les paupières rougies par la broderie la nuit à la lampe, ce corps maigre qui semble frissonner d'une fin d'accès froid. Pourvu qu'Eva ne fût pas obligée de faire de la dentelle! Il l'avait quittée déjà très anémiée : on ne mangeait pas souvent de viande ; elles étaient presque pauvres, et Gabriel, malgré la bourse, coûtait. Mais comment y remédier? Outre l'impossibilité de retourner de France là-bas un peu d'argent que son père lui avait envoyé avec un change très élevé, — à l'apprendre M. Mavel eût été si irrité — jamais elle ne l'aurait accepté. Et lui-même ne savait plus de quelle manière équilibrer son budget. Comment s'arrangent pourtant les boursiers qui n'ont que 125 francs par mois, tel Reyer dont la famille est pauvre et qui est toujours correctement vêtu, brillant de propreté?

Claude aurait dû dire à Reyer qu'il avait déjà des dettes. C'était vrai en quelque sorte, puisqu'il avait dû s'engager pour des paiements à termes successifs, chez Le Vasseur, chez Larousse, et, maintenant que d'autres dépenses étaient survenues, il ne savait où trouver les mensualités à chaque terme. Puis, le premier temps, il ne pouvait rien prévoir : la concierge, très aimable, lui avait proposé de préparer le feu ; il ne savait comment s'y prendre et avait accepté avec reconnaissance; toute la journée un feu de

bûches flambait dans la cheminée... à la fin du mois, devant la note, il avait dû, malgré sa honte à l'exprimer, la prier de ne plus en allumer. La chambre petite et vide, éclairée d'une seule fenêtre, était redevenue glaciale. Le reste des mille francs avait filé; une grosse somme avec laquelle on pourrait assurer du bonheur qui compte, là-bas donner à Eva une villégiature, la santé, part *en riens, en mille riens*. A Paris on ne fait pas de grandes dépenses, on gaspille par petites sommes, c'est l'éparpillement jour par jour. De même, certainement, on n'a pas de gros ennuis, de grands accidents décourageants : ce sont mille insignifiants motifs de dépression. Paris est la ville qui vous *débite* sou à sou, petite secousse à petite secousse, vous use comme baisse peu à peu votre porte-monnaie. Puis il est vrai que la vie est chère quand on est seul!

... Ah! la vie est bête, la vie à laquelle vous soumet la civilisation. Avoir vingt ans, être sans femme, le beau progrès humain quand à vingt ans tout le monde devrait être marié : on doit avoir des enfants quand on est jeune! c'est indiscutable. Est-ce que tout cela était naturel? Quand on est né dans l'Océan Indien, il faut avoir laissé à trois mille lieues la fiancée dont le sourire eût fait, le soir, se fondre en douceur la lourde angoisse et la fatigue accumulées pendant la journée aux courses à travers la ville illimitée. On doit être seul, désolé dans sa solitude, seul pendant que Reyer, lui, se payait une maîtresse, *une jeune fille*, qui s'est donnée à lui avec l'élan d'un être longtemps impatient, dont il a embrassé les pau-

pières chaudes entre les bandeaux noirs, dont il a caressé la forme sémillante de Parisienne. Sa phrase « mais elle a un très beau corps » lui brillait devant les yeux et échauffait encore sa tristesse nostalgique. Ah! la joie existe et il faut souffrir, moralement, physiquement, tout l'être abîmé. Créole, sans habitude à ces pavés d'asphalte qui usent les souliers, mangent les talons ainsi que de l'acide, jarrets rompus, on rentre fatigué chez soi, *chez soi!* ayant dans l'oreille ce fracas de Paris qui s'écrase constamment aux tympans ainsi que des lames sur la plage. Et on est écœuré, on a le relent du mal de mer, c'est bien alors encore qu'on mesure qu'il y a l'océan entre sa fiancée et soi sur un espace immense et qui se soulève à l'indéfini.

Il ne se trouva pas le courage d'aller plus avant dans ce quartier inconnu dont le silence provincial, tout ensemble léger et massif, lui plaisait cependant. Il rentra, l'âme monotone, chez soi.

CHAPITRE V

LE FAUBOURG

Les jours suivants, journées de besogne où volontairement il s'étourdissait la pensée, il retourna le soir vers le même quartier par une insensible attirance comme si sa vie et ses méditations mélancoliques se prolongeaient sans discontinuité au delà de toute perception du temps. D'ailleurs il valait mieux aussi éviter le Saint-Michel pour ne revoir Reyer ni Gabriel. Il restait secrètement obsédé de l'aventure de Reyer, et, malgré soi, malgré sa tension à travailler sans vouloir particulièrement tous ces jours songer à rien autre que sa tâche méthodique, il voyait devant soi en silhouette *la jeune fille détournée par Reyer* qu'il se représentait fine de taille dans une robe sombre avec la jupe et les épaules riches, brune, la chevelure aplatie décorativement sur les tempes, le visage inquiet avec de doux yeux cernés. L'imagination est singulière ! pourquoi la concevait-il sous ces traits ? elle était peut-être blonde. Avait-il rencon-

tré quelqu'un de tel dont l'image s'était substituée subilement dans sa pensée flottante? Mais non!... tout au plus y avait-il, avec peut-être des traits d'une gravure regardée rue Racine, un peu du profil et des bandeaux de la femme de Lenoir, et il avait du dégoût pour cette petite grue tandis qu'il ressentait une sympathie vivement attendrie pour la jeune fille séduite par Reyer.

Il éprouvait le besoin de se plonger dans le Paris militant, de distinguer ce que c'est qu'*un faubourg*. Le quartier qui se tassait derrière le pont Sully devait en être un. Il passait le pont Morland... il découvrait un Paris inconnu. Sur Austerlitz, les trams clairs, délicieusement agiles, glissaient en se balançant sur les rails dans une suprême élégance de la vitesse. Des ouvriers se pressaient, traînant la savate mais la figure fière, moustaches relevées, le coin d'œil galant; de talons ferrés, des soldats battaient le sol; des voyageurs couraient dans la direction des gares; ornementé d'aiguillettes, un garde républicain, correct et bridé comme un gendarme des colonies, se promenait avec sa femme jeune en feutre mou; une mère poussait une voiture d'enfant, adroite entre les trams et les fiacres : c'était l'honnêteté laborieuse du Faubourg, l'humanité ouvrière rentrant du travail avec l'élasticité et l'animation des foules vers les lieux de fête. Claude, attendri, regardait, le cœur fraternel et neuf, ces gens qui étaient des travailleurs et qui étaient en même temps des Blancs : habitué à voir réservés aux Noirs les ouvrages manuels, la dignité s'en relevait à ses yeux;

étudiant les sciences, il se considérait par la couleur égal à ces tâcherons européens; le spectacle de leur courageuse allégresse lui rendait l'énergie pour la vie difficile.

La foule était inépuisable. Ce qui le surprenait avant tout, c'est qu'elle n'avait point le caractère des masses où l'on se coudoie qu'évoque toujours aux gens des petites villes le mot de « foule ». Elle était espacée, égale en sa dispersion, monotone sous le jeu entrecroisé des lumières troublantes. Elle semblait sortir d'une fantastique usine qui ne réussirait pas à se vider, marcher sans inutile précipitation vers un lieu de plaisir honnête et collectif qui serait ouvert toute la nuit.

Tout à coup, le samedi soir, il vit dans un couple qui causait... Déplas... penché sur une femme dont la lueur du réverbère éclairait un visage mignon ébloui de fraîcheur : il jugea de suite à la figure enfantine et lucide que c'était une ouvrière, et sans avoir eu le temps de se réserver, la trouva délicieuse, pris au cœur d'une impulsion d'admiration, presque de cet encouragement altruiste au bonheur qu'on a pour les personnes pures quand on aime soi-même. Comment Déplas pouvait-il être par ici, et quelle coïncidence! Il chercha à les revoir au milieu des gens qui avaient déjà dépassé, mais en vain... Etait-elle vraiment si gentille qu'elle lui avait paru rapidement? Ah! il fallait espérer au moins que ce n'était pas encore une prostituée ou un de ces collages à la Reyer... Et comme une houle de gens affluait, sa pensée fut emportée avec elle.

Il était tourné vers le boulevard de l'Hôpital, descendant puis remontant vers le quartier Saint-Marcel tel qu'un grand pont suspendu de lumières. Au bout de l'avenue on cherchait un Arc de l'Étoile, un triomphant Palais du Peuple. Sur Austerlitz, du même mouvement confiant, par petits groupes équivalents la foule se distribuait : il y avait des couples serpentinement enlacés, mais le plus souvent on marchait les uns à côté des autres : les femmes étaient les sœurs des hommes ; et des enfants se dirigeaient avec des airs de grandes personnes. Peu à peu le mouvement saoulait Claude ; il oscillait dans un rêve d'éternité où l'humanité défilerait sans se presser, prenant son temps.

Alors il se retourna, s'accouda au milieu du pont, fermant les yeux avec bonheur dans l'obscurité fraîche qui émanait de l'eau. Puis il regarda, avec le besoin de s'oublier dans la nuit.

La Seine, là, s'évasait très large ; dans une confuse et luxuriante luminosité, les deux rives s'écartaient avec ampleur de part et d'autre du fleuve libre jusqu'au lointain pont de Sully d'où s'avançaient sur le fleuve plan, en apparitions théâtrales, les bateaux sourdement éclairés, projetant de leurs sabords des phosphorescences dans l'onde. La masse de Notre-Dame surgissait immobile au fond, échafaudée sur le ciel fumeux comme une pièce-montée de feu d'artifice qu'on allumera à la fin. Sur les eaux proches les fascinantes clartés artificielles se tordaient autour des pontons, bouleversées aux évolutions des bateaux. Claude s'enthousiasmait, avec le trouble de l'étranger

qui, au hasard des impressions, a soudain la révélation d'un Paris simple et merveilleux. Le soir sur la capitale devenait grandiose à son âme. Au-dessus du centre de Paris, le ciel était empourpré comme par l'irradiation d'un dôme lumineux. La sensation que jusqu'aux ponts allumés qui se rangeaient à la suite du Pont Sully, une foule immense qu'on n'entendait pas occupait les rives, s'imposait à lui. Que de lumières palpitent dans Paris chaque nuit ! Alors il considérait qu'il se trouvait dans un quartier excentrique et il réfléchissait à ce que devait être le centre de la ville, *le foyer*, quand, aux extrémités des faubourgs, Paris s'annonçait par de telles barrières de lumière. Il songeait que c'était ainsi tout le long de la Seine ; et tout le long des fleuves d'asphalte que sont les boulevards, resserrés entre les berges irradiantes des cafés riches, et par toutes les rues en canaux, et depuis la Tour Eiffel jusqu'aux Buttes-Chaumont, de l'Observatoire de Montsouris à la Basilique de Montmartre, devant le Palais-Royal, le Châtelet, l'Opéra, écluses scintillantes, la Concorde, bassin d'étoiles, et jusque parmi les parcs féeriques, aux flores d'électricité bleue, des Champs-Élysées et du Parc-Monceau. Ébloui par la Seine et ses rives constellées, il admirait Paris dans un vertige d'allégresse, sa tristesse éparpillée par la joie innombrable de la lumière légère, crépitante et versicolore. Découragé par Gabriel, maintenant il pensait avec plus d'emportement à Eva, brune fille dessinée en silhouette sombre et suave sur cette perspective flamboyante. Et il se promettait en son âme exaltée de

créole de l'aimer toute sa vie purement et radieusement.

Et, las, il éprouvait la nécessité de regagner la petite chambre où assoupir sa tête vacillante, avec le besoin d'étouffer sa tendresse au creux de l'oreiller. En rentrant par le quai obscur de Saint-Bernard, il savourait à l'avance le doux délire de songer tous les jours à sa beauté en s'endormant. Couché dans l'obscurité pour mieux revoir, il appellerait la vierge admirable et lointaine, il verrait venir sa forme souple et chaste, il adorerait son âme éblouissante, il lui parlerait de Paris, il lui promettrait Paris où chaque jour le bonheur luirait plus fervent loin de la famille. Elle se révélait faite pour l'étincellement féerique et fabuleux de Paris. Sa beauté créole, d'une grâce toute française mais d'une lueur orientale, était princière et magique par l'embrasement de ses yeux noirs, par la luxuriance de sa tresse, par la finesse d'orfévrerie et le relief presque phosphorescent de ses traits, par la chaleur vermeille de son teint mat et la richesse amoureuse de son âme. Il l'imaginait à cette heure dans la ténèbre de sa chambre, pensant fidèlement à lui avant de sommeiller ; il supposait dans un éclairement de rêve sa physionomie intense et muette aux silences ombrés, aux lignes impalpables d'une douce ardeur, les beaux grands yeux mobiles azurés par le regard rapide, la bouche de feu tendre et d'une si pudique éclosion, le front réfléchi sous le crespelage des cheveux. Ah ! Eva, les beaux cheveux !... Elle avait dit dans sa dernière lettre qu'ils avaient encore poussé :

ils tombaient plus bas que ses jarrets ». A cette idée il restait enchanté par la splendeur fluide d'une noire nébuleuse : il ne distinguait plus son visage mais il contemplait ses cheveux dans la magnificence de leur moellesse. Perdu dans la nuit étroite de la petite chambre, ce que tous les soirs d'insomnie songeuse il revoyait le plus lucidement, ce que vraiment on revoit à distance après un voyage en mer dans les aveuglantes séparations, c'est la chevelure, peut-être parce qu'elle s'assouplit comme un nuage au souffle de l'imagination du moment. Et c'est de l'être aimé ce qui prête le plus à la nostalgie, non seulement parce que la coiffure de la jeune fille en prenant l'ampleur embrassante des belles torsions féminines conserve les gracieuses courbes des boucles de l'enfance, mais par quelque chose de plus lointain et confusément tramé, parce que dans son déploiement végétal et marin c'est ce qui rattache l'humanité actuelle à ses évolutions anciennes : c'est ce par quoi le corps regrette ses formes antérieures, c'est la partie la plus mystérieuse et imprécise de l'être ; c'est notre passé, c'est par là d'abord et le mieux que nous revoyons celles qui sont déjà le passé pour nous et que nous nous retenons à elles. La chevelure d'Eva jouait en caresse dans son rêve, grisante, tiède et parfumée aux lèvres dans cette odeur capiteuse emmêlée de mousse sèche, de vétiver, d'herbes mielleuses et de vanille. La chevelure d'Eva était légère, soyeuse, brillante et micacée, noire, chatoyant d'un bleu presque doré, chaude, longue, abondante, vaporeuse et touffue, électriquement sombre,

frissonnante de nuances — onduleuse dans le mouvement limpide, pressé et scintillant des cascades créoles le soir à la lune sur les fonds basaltiques des ravines.

CHAPITRE VI

RAPHAELLE

I

La porte ouverte, Claude reconnut sur le palier... Raphaëlle qui le saluait tandis qu'il demeurait indécis. Elle tenait un volume à la main et souriait. Qu'y avait-il ? Lenoir était parti l'avant-veille pour Dakar... il ne comprenait pas.

« Vous désirez? interrogea-t-il, restant dans la porte.

— Je suis venue de la part de Lenoir, répartit-elle d'un ton alerte, pour vous remettre ce livre.

— ... Quel livre? » balbutia Claude ; et comme elle s'avançait, il recula poliment.

« C'est un roman que vous lui aviez prêté.

— Moi? je ne lui ai jamais prêté de roman.

— Cependant il est bien à vous.

— Qu'est-ce que c'est... ah oui! mais c'est à Philippe que je l'avais passé. »

Il prit le Mirbeau gauchement des mains de la femme debout dans sa robe de vieille soie bruissante où elle avait l'air de se tortiller bien qu'en ce moment par hasard elle ne bougeât point.

« Mais asseyez-vous, mademoiselle, » prononça-t-il d'une voix enrouée.

« Vous savez, monsieur Claude, commença Raphaëlle du ton dégagé d'une dame du monde qui entame une histoire, je ne reste pas vous faire un brin de visite pour vous taper : *j'ai horreur de paraître une mendiante.* Je suis venue parce que je m'ennuyais ; toutes les fois que je m'ennuie, je pense aux personnes qui doivent s'embêter, et crac! je m'amène chez elles. » Elle passa le doigt sur ses bandeaux. « Pour vous ce ne doit pas être drôle de n'être à Paris que depuis deux mois?... »

Elle s'était assise, à demi ; et aussitôt, incapable de se tenir immobile, elle tournait le visage à droite et à gauche, ne regardant pas la chambre parisienne dont toutes les Raphaëlle portent dans la cervelle l'exacte dimension, mais cherchant des yeux des objets qui pussent les arrêter, sur une étagère, au porte-manteau... Il y avait sur la table une lettre commencée : elle ne regarda point de son côté par tact de fille pauvre. Et son esprit fureta ailleurs. Claude restait dominé par son aisance.

« Il y a une odeur chez vous! cria-t-elle... Ce n'est pas de la vanille, ce n'est pas du rhum des îles, ce n'est pas du musc...

— C'est sans doute le vétiver.

— C'q'çà vétiver? demanda-t-elle avec le plaisir

des yeux écarquillés pour interroger et pour attendre.

— Une racine du pays avec laquelle on parfume le linge dans les armoires, répondit Claude agacé et restant debout.

— Ah! le linge, répétait Raphaëlle : çà me fait penser, je suis venue en grande partie pour vous donner des conseils pratiques. » Et elle continuait d'inspecter à l'entour. « J'ai toujours l'air de rire, et c'est vrai que j'ai le naturel à la blague, mais je puis rendre des services. Avez-vous trouvé une blanchisseuse, monsieur Claude? ne prend-elle pas trop cher, au moins? Dites, pour voir, combien elle vous prend pour une chemise d'homme? »

Et comme Claude, après avoir hésité, allait lui répondre sérieusement, n'attendant pas elle pouffa de rire.

« Et la concierge! êtes-vous content de la concierge? Je parie que c'est vous qui allez chercher la correspondance. Eh bien! c'est très mal; c'est des rosses, faut pas leur donner des habitudes. » Elle pausait un instant, comme si à parler vite elle perdait respiration, jetait à la dérobée un coup d'œil sur le visage de Claude, haletante et les pommettes plus rouges. « Et qui fait votre chambre? Elle est coquette. »

Claude, qui écoutait mal, à cette question leva brusquement la tête vers elle : c'était le moment de la mettre à la porte enfin. Il était étourdi par la jolie vivacité de cette fille, la seule chose vraiment jolie en elle. Elle n'était d'ailleurs pas plâtrée comme les hideuses cocottes du Saint-Michel, mais elle avait

peint ses lèvres en rouge ; et dire qu'elle ne se doutait pas qu'il ne pourrait même les embrasser ! Il pensa aux camarades, et redoutant de paraître ridicule, se décida quand même à répondre :

« C'est le garçon d'hôtel.

— Bien, fit-elle en remuant sa jupe. Et comment vous arrangez-vous pour le petit déjeuner du matin ? »

Claude resta muet cette fois, irrité. Surtout, il se sentait désagréablement hypnotisé, dans cette sorte de caquetage de la bouche et de tout le corps, par quelque chose de grêle et de frêle qui lancinait. Et un torticolis de voix, un zézaiement raté, un maniérisme qui dans les jambes, dans la moue, dans le son des paroles affichait le déhanché des femmes de Bullier ! Sans compter que malgré vous, par la force même de votre dégoût, vous avez à des moments l'impulsion de la renverser et de la déshabiller d'un coup, violemment.

Elle, ne voulant s'apercevoir qu'il ne répondait pas, se leva, fureta, lui tourna le dos, ayant sur la nuque ce chignon pendant, arrangé d'un tour de main et qui est plus déshabillé qu'un peignoir. Ne percevant encore à quel point elle était désagréable, elle n'éprouvait que de la malice à tournevirer, elle avait envie de le faire monter, de le forcer à la rudoyer, par manière de premières privautés. Il la séduisait par sa timidité et par la fraîcheur de son être transparaissant au visage fatigué : au bout d'un temps on devait le dominer facilement. Se retournant vers Claude avec son sourire mouillé, sautillant d'abord

sur ses jambes, d'un élan de croupe elle fut assise sur l'édredon.

« Comme il est haut votre lit, cria-t-elle. Et avec çà il crie : c'est un vrai rapporteur! »

Claude était furieux...

« Vous me faites la mine? Qu'est-ce que je vous ai fait?... Je vous ennuie?

— Non, dit-il, décidé, mais j'ai beaucoup de travail.

— Rassurez-vous. Je ne suis plus là pour longtemps. » Elle sauta du lit. Et comme Claude prenait une figure plus avenante en faisant un pas vers la porte, elle s'arrêta contre lui et mit une main sur sa manche, souriante jusqu'au fond des yeux.

« Vous venez d'arriver, est-ce que vous avez déjà une femme?... »

Claude fut arrêté, avec la sensation débordante que ces femmes étaient les moins faites pour l'amour. Il l'entendait dire encore doucereusement :

« Eh bien alors! faut me prendre avec vous, je suis libre puisque Lenoir est parti. »

Comment! elle n'avait même pas l'intelligence de saisir que le nom seul préciserait son dégoût. Il ne répondit rien, rien, rien, se buta dans le silence, le front barré, — étreint par l'étroitesse de sa chambre. Raphaëlle perçut que pour ne point couper court à toute chance future il fallait se tirer des pattes; et, malgré cela, une incapacité de s'en aller l'immobilisait. Elle savait qu'elle bafouillait maintenant :

« Il ne faut pas que je vous dégoûte : vous savez, j'ai un joli corps; on m'a demandé souvent de poser

comme modèle. » Et, comprenant à l'œil qu'elle faisait fausse route : « Je sais coudre; je serai votre femme de ménage. »

Laissant traîner son corps de côté dans le déhanchement des fillettes paresseuses, elle tournait vers lui sa petite bouche rouge offerte en cerise, ses sourcils arqués, ses yeux de brune qui devenaient verts dans son teint bistré.

Elle vit qu'il se sentait fatigué ; alors la volubilité lui revint :

« Si j'étais sûre, déclara-t-elle, que vous ne deviez pas prendre d'amie, je ne serais pas venue : j'ai horreur de violer les fiancés et les hommes mariés ! Mais je sais, parce que j'ai de l'expérience, que tôt ou tard vous prendrez quelqu'un avec vous : comme j'ai du goût pour vous, et que je sais que je ne vous embêterai pas, que je ne vous empêcherai pas de passer vos examens, j'aime autant que ce soit moi. » Elle toussa pour relever sa voix. « Vous verrez, il n'y a pas au quartier beaucoup de petites femmes gaies comme moi. Et il faut en avoir une gaieté pour vivre avec les créoles !

« Pourquoi cela ? » interrogea Claude.

Elle le dévisagea en mordant sa lèvre. Puis elle regarda le parquet, laissant tomber ses bras : « La guigne ! C'est pourtant vrai que vous ne me connaissez pas : alors vous hésitez. Je ne puis pourtant pas faire l'article moi-même. Parions que c'est ce chameau de Prusselle qui vous a dit du mal de moi ! » Et sans liaison elle ajouta, dans le désespoir de le séduire et par un besoin de le froisser : « Bien sûr, je suis

obligée de faire quelquefois des cochonneries mais ça ne me ragoûte pas... »

Il s'éloigna, affectant de ranger des livres sans l'écouter; elle le suivit, implora des yeux : « C'est parce que je change d'ami que je vous dégoûte? Mais il faut le dire franchement : je ne demande pas mieux que de rester avec un seul... Moi, j'ai toujours rêvé d'être collée... Puis, c'est pas tout ça : pour vous j'ai un vrai béguin ! »

Claude recula : ces petites femmes étaient laides comme des chiennes, toutes pareilles, dégoûtantes en bloc ! Cette fois il avait le courage de la flanquer dehors. Mais Raphaëlle, bondissant, pirouettait devant lui :

« Ah ben non alors ! faut pas se fâcher avec moi. Moi je suis quelqu'un qui rigole : c'était pour rire. Vous, vous êtes un type qui prend tout au sérieux : on peut au moins rester camarades... pas?

— Certainement, fit Claude, se rapprochant encore de la porte.

— Je m'en vais, je m'en vais; mais d'abord promettez-moi que vous ne me prenez pas pour une grue. On ne m'a jamais payée : on m'offrait simplement le dîner et puis des petites bricoles pour ma toilette... c'est vous qui me forcez à faire le trottoir : quand je vais avec un type que je ne connais pas c'est qu'il faut quand même, et alorsse il n'y a qu'à rigoler ; il n'y a plus de bonnes filles aujourd'hui. »

Prête à s'en aller définitivement, tout son mince corps sautillait déjà sur le parquet de la chambre. Elle n'était plus ennuyée, elle était aisée comme dans

la rue. Elle voltait sur elle-même avec agilité, elle partait, elle était partie, mais elle revenait, hésitant encore à sortir seule. Puis, sur une intonation nouvelle :

« Bon-soir... Claude... » chanta-t-elle ironiquement. « On va se revoir... il n'y a rien de cassé... » Et se tournant dans un renversement de la tête et des épaules comme si elle glissait en avant et allait tomber, elle filait en envoyant de côté un regard d'une malicieuse langueur... trottinant sur des bottines jaunes, la jupe relevée comme sur les boulevards.

« Enfin ! » dit Claude.

Il se rassit à sa table, rouvrit l'*Anatomie*.

II

Au bout d'une demi-heure il était fatigué, il se sentait le besoin d'aller dans un café, de prendre un bock. L'envie le pressait de sortir, mais une appréhension le retenait instablement sur sa chaise, il avait comme une certitude que cette Raphaëlle l'attendait dehors,... ou qu'en rentrant il la retrouverait dans sa chambre et qu'elle accourrait lui ouvrir la porte avec son rire chatouilleur et ses mains collantes. Il avait le sang au cou. Il était mécontent qu'il fût entré une cocotte chez lui, que la concierge l'eût vue monter ; les voisins du palier avaient dû l'enten-

dre jeter des éclats de rire comme si elle avait l'habitude de venir chez lui. Et il regardait avec amertume l'édredon creusé sur le lit fripé où sûrement des cocottes avaient couché avec des hommes, dans ce petit garni de promiscuité et de prostitution où l'on était bien obligé d'habiter après tant d'autres !

Et il s'emporta contre ses camarades, insipides, oisifs, toujours fourrés dans les femmes et n'étant bons à rien de mieux ; c'était à eux à n'en plus douter qu'il devait la visite de Raphaëlle et c'était parce qu'il avait rendu service à l'un d'eux qu'ils lui jouaient des tours : tel est leur genre de stupidité. Ils voulaient « le coller ! » Il haussa les épaules ; et le nez contre la vitre à regarder dehors sans rien voir, il réfléchissait, il s'irritait contre Paris où l'on ne s'appartient plus mais au premier individu qui sonne à votre porte et vous constitue prisonnier dans votre propre chambre.

Évidemment ils avaient trouvé spirituel de le faire « lever par Raphaëlle : » *il fallait qu'il fût comme les autres*... Il voyait la façon dont ils avaient dû causer de cela, le rire baveux de Lenoir qui balançait la tête ; Pierrond aussi devait être là, parlant fort et roulant crapuleusement ses prunelles, Boufflers qui par lâcheté se mêlait aux autres et les excitait, et tous contents niaisement avec leurs yeux luisants. Et tous s'estimaient supérieurs à lui et obligés de le guider de leur expérience, ils avaient dû l'assaisonner de plaisanteries salées !

Alors Claude s'assit, croisa ses jambes, et dans un moment de détente fut enlacé de visions du pays,

de la grande cour du lycée où il paressait dans les récréations de midi adossé à un tamarinier oblique, tandis qu'autour de lui des condisciples en grappes se taquinaient comme des mouches, jouaient à se battre, ou contaient haut avec des voix chaudes et puériles leurs exploits exagérés des nuits précédentes. Puis, dans la vapeur bleue des tropiques, des coins de paysages... : la rivière, sous le soleil, bosselée d'argent fumant et de noir par le mouvement de l'eau entre les roches,... des tournants de route macadamisés sous les manguiers mordorés,... des vergers où il avait été rôder à dix ou douze ans avec la curiosité de tout alors qu'il était loin de se douter de l'amour,... des flâneries d'adolescent à regarder sans fin la rivière glisser sous les cocotiers annelés en retressant continuellement ses ondes avec les reflets, à regarder l'air flotter entre les branches et s'y duveter d'ombre et de poussière, à regarder, à regarder sans y penser, à rêver sans le savoir, à prendre le contact du plus possible de nature avec cet appétit inconscient de l'enfant à s'enrichir les yeux, les poumons et l'esprit de la beauté de l'atmosphère pour mieux se préparer à l'amour — qu'il doive être joie ou souffrance. Ah! comme on ne se doute pas alors de ce que sera la vie à partir de dix-huit ans et comme on est tranquille, avec cette âme instable et en même temps si patiente, qui se dilate sans effort... Claude, quelques minutes, dans un embuement azuré d'esprit, avait oublié ses camarades et la raison de leur importunité, mais il s'y rattachait intimement par l'association molle des sen-

sations, il se retenait, il tenait à sa chasteté, mâle, saine et harmonieuse, pour tout ce qu'elle renfermait et faisait persister en lui de son enfance, de son pays, de ses souvenirs délicieux,... de ses rêves de bonheur et de son avenir.

Un marchand d'habits poussa sur le trottoir son cri inhumain qui perçait les vitres. Claude fut ramené vivement à Paris, dans les rues sombres et pustuleuses où les gens se mouvaient en taches noires sous l'humide obscurité du soir, où les cafés s'allumaient avec leurs luminosités visqueuses... Tous ses camarades allaient au café. Certes il s'expliquait que sa conduite leur parût anormale ! A Paris, avec toutes ces petites femmes qui pullulent comme des microbes sur les trottoirs, avec ces brasseries étourdissantes, dans cette atmosphère titillante, avec la boue même qui vous monte aux jambes, vous gratte et vous excite, il est logique que les jeunes gens s'encrottent avec des femmes. On s'ennuie, on se trouve sot quand on est seul, on ne sait que vouloir, on ne se sent pas à sa place, et il y a toujours trois ou quatre traîneuses n'importe où pour vous agripper et vous guider. Tout, tout, des tavernes tous les vingt mètres, la moitié des devantures, les magasins à fausses enseignes, les trottoirs, les théâtres, les affiches, tout n'est fait que pour la prostitution, et il y a tant de choses qui ne servent qu'à ça depuis tant de temps qu'on sent bien que ce n'est pas son abstention qui changera rien à un ordre de vie historique et éternel dans toutes les capitales, on est fasciné par cette nécessité. Claude Mavel reconnaît

que la plupart de ses camarades sont obligés d'agir comme ceux qui étaient avant eux; lui-même se trouve si désemparé d'être solitaire, continuellement à ratiociner avec soi, la bouche fielleuse, répétant fort en dedans ses réflexions, en accentuant chaque fin de phrase d'un coup de ses mâchoires contractées; par moments on se demande si on n'est pas fou, si avec ses idées de rigidité plus ou moins prétentieuse on ne s'est pas monté la tête, si le bonheur vertueux existe, si la Réunion et tout le reste existent, si tout cela n'est pas qu'imagination, leçon apprise dans les livres au lycée ou dans des romans à l'adolescence. On se sent vraiment singulier : on ne tient à rien, on ne tient par rien à ce Paris où tout le sol est asphalté, où il n'y a pas d'arbres plantés profondément, où les gens mêmes ont l'air si passagers à la ville et si absents de la Terre. Il vit dans l'au-delà dans un monde étranger, avec ses souvenirs, avec du passé et du lointain qui, surtout dans cette hantise de regrets, fatiguent et déséquilibrent sa tête passionnée.

Alors, quand il sort dans Paris, que la brume est tombée sur la ville, cette atmosphère opaque et sourde, l'apparence fantômatique des hautes maisons aux fenêtres et aux lueurs blêmes, l'air d'abstraction des choses qui ne sont plus représentées que par de grandes lignes géométriques et des plans mous, la flottaison de tout et de l'atmosphère elle-même que rien ne distingue plus trop de la solidité pavée des rues ou de la fluidité de la Seine, cette apparence générale, londonienne, étrangère et fausse de Paris, l'égare. Non seulement Paris, mais l'hiver, le froid,

lui infligent le sentiment de vivre dans un autre monde, dans un cauchemar de limbes, engourdissent et endeuillent son esprit ; et cet attristement de la saison, qui n'est même pas un hiver franc et cassant comme dans les pays du Nord mais un gélatineux crachin, est un vrai affolement.

Mais, précisément, si l'obsédant hiver, si, à d'autres heures, la fièvre de la capitale, la volupté éparse et la grandeur de la ville populeuse contribuent à énerver ses sens, à lui inspirer le désir de l'amour, par là même ils l'éloignent de l'amour inférieur. Raphaëlle!... ah! non quand même! Tout à l'heure elle l'agaçait, maintenant *elle l'écœure*, plus que lorsqu'elle était présente et que malgré sa colère la gêne, qui n'est au fond que de la pitié, l'empêchait de sentir aussi lucidement son dégoût. Par tout elle répugne, et moins par cette courtisanerie physique empreinte sur ses traits, dans son sourire luisant et ses yeux pointillés, que par cette viscosité morale, la façon dont elle vous enlève votre personnalité en vous confondant avec tous les autres, en refaisant de vous un adolescent qu'une fille essaie de débaucher alors que vous êtes un homme et que vous travaillez à affronter la vie avec courage. En vérité ce n'était même pas être un mâle que de prendre une fille à ce point facilitée par les autres!

Il se demanda si jamais l'avenir lui réserverait les possibilités de coucher avec une prostituée; et, quoique sûr de sa fidélité, il s'avouait, en une hébétude honteuse, intimidé devant tout ce que trois années d'études et d'angoisse pouvaient celer dans une

grande ville où une volonté est si peu de chose. Alors il pensa à l'argent qu'il fallait trouver, à la détresse de Reyer,... à toute la misère de Paris, car tout de même Paris n'était point que prostitution, il avait constamment entendu parler de ses nobles misères : comment ne les avait-il jamais vues? où était-elle, cette misère obscure et pullulante? comme celle-là était cachée!

Décidément, ne pouvant s'attacher au sens des phrases de son livre, il se leva, essaya de marcher dans la chambre, les mains fermées en poing dans les poches, se cognant à son fauteuil. « Baraque de chambre! » En redressant au passage l'édredon, il vit rapidement la tournure de Raphaëlle, son sourire traînant et relevé comme une jupe rouge, — et violemment il fut crispé, la rage aux dents. Dormir avec la femme de Lenoir! Toute la santé de son cœur et de son corps se révoltaient. Les mots insultants dont se désignent les filles lui venaient avec la furtive représentation physique de ce qu'ils ont d'ignoble. Machinalement il passait la main sur sa poitrine, se sentait le torse plein, son corps moyen mais proportionné, la peau blanche, il avait la sensation dominante de sa propreté. Ah non jamais, jamais il ne s'allongerait avec une grue : et le mot seul mettait devant ses yeux un lit défait, la personne debout dans son demi-dégrafement et se penchant pour attraper un chaussure près de la cuvette d'eau sale sur le tapis... et des jarretières, cette chose béante qu'est un corset,... et les jupes ! mais rien de

plus répugnant que la chevelure débraillée, la chevelure qu'on défait et refait autant de fois qu'on se couche, avec une odeur de matelas et un embroussaillement de paillasse.

Sans doute Raphaëlle, — quel nom prétentieux ! — Raphaëlle, quand elle se tenait assise là, ne l'avait point dégoûté autant qu'il l'aurait cru, malgré son sourire déshabillé ; mais il ne pouvait penser à elle sans la confondre avec toutes les autres de la taverne du Panthéon et du café d'Harcourt, de la terrasse du Soufflot et des tables de la Lorraine, il les revoyait toutes ensemble, en une seule, avec les gestes communs, d'une laideur déhanchée, d'un grimacement obscène, des paillasses de cirque, la voix éraillée dont une avait osé le racoler un soir avec ses yeux de poisson et son nez camard, et une autre pareille à un torrero espagnol aux graisses rances, et toutes ces petites tourne-cuisses de trottoirs, grincheuses et crochues, désossées et cadavériques, aux teints verdis, aux voix avariées, qui transforment le boulevard en un bazar de clinique, tâtonnant et venant s'offrir comme si tous les jeunes gens à Paris étaient des étudiants en médecine qui avaient besoin de sujets sur lesquels apprendre les symptômes de maladies.

Claude se rassit, voulant à vive force travailler son anatomie et ne plus songer à cela, décanter son attention de cette vision trouble. Il se cala sur sa chaise, rouvrit son livre, les coudes pesamment à la table, le front dans les mains. Son cœur s'appliqua à être calme. Relisant la première page, sans la comprendre encore, il s'enfonça, il s'équilibra dans sa

conviction, inconsciente et vague, dans son besoin physiologique, dans son instinct de rester paisible, de se marier pur, d'avoir des enfants jeunes, dans sa persuasion irraisonnée et constitutive de la nécessité pour la France qu'il y eût des jeunes gens comme lui, aux mœurs solides, aux adolescences robustes, s'établissant tôt pour des progénitures vigoureuses. Heureusement, d'ailleurs, n'était-il point le seul à penser ainsi, il connaissait plusieurs jeunes gens qui avaient horreur de... Il se raccrocha une à une aux phrases, au sens de chaque texte de son manuel : « *Les muscles de la physionomie ne s'insèrent pas à des os par leurs deux extrémités. Une au moins est fixée à la peau elle-même. Les muscles de la face se disposent autour de l'œil, du nez, de la bouche. L'un des plus importants est l'orbiculaire des paupières, muscle mince dont les fibres concentriques plissent la peau autour de l'orbite et peuvent fermer énergiquement les paupières. Le muscle sourcilier, né en dedans de l'arcade sourcilière...* » — C'est bien cela — « *se dirige en dehors et se perd dans le sourcil, il est caché par le muscle frontal, muscle assez large composé de fibres verticales qui, en se contractant, déterminent un plissement et des rides transversales du front.* »

III

C'était un de ces dimanches doux et lucides de Paris, si accueillants et pourtant si tristes, qui s'assoupissent sous une atmosphère olivâtre. Claude, après avoir visité le musée du Louvre, s'empressa de regagner son hôtel en longeant les rives du fleuve. Il allait, absorbé, ne se laissant séduire par les yeux, fleuris de sourire, des passantes parisiennes. Il n'était pas arrivé au pont d'Arcole que le ciel s'était, comme par un souffle, découvert, et un jour de pure lumière bleue s'élargissait au-dessus de la Seine verte entre les quais ambrés. Devant la rue soudain si gaie il éprouva plus vivement le désir de rentrer chez soi. Là, sans reposer, il s'assit pour reprendre une de ces lettres-journal que, régulièrement, à chaque courrier il lui envoyait, minutieuse, sentimentale, méthodique à compléter son éducation. Et il écrivit à la suite, avec le zèle studieux qu'il y apportait toujours pour la mêler à ses occupations présentes, à sa vie future :

« J'ai été au Louvre enfin et, de suite, je me suis trouvé content d'être dans ce musée et ce n'était pas seulement parce que j'y pensais depuis longtemps. On aurait dit à l'instant que cela me rapprochait de toi par mille choses. J'étais allégé de ce chagrin qu'il y a toujours en moi, tout en pensant plus vivement à toi. Je me sentais entouré et réconforté. Sans

doute, sans qu'on s'en rende assez compte, il y a tant de beauté autour de soi, les artistes qui ont exécuté les œuvres y ont mis tant de passion, et tout cela est encore, particulièrement au Louvre, si vivant, qu'on est contraint à se sentir peu de chose et que le cœur même n'ose plus se plaindre. Puis la contemplation de ces chefs-d'œuvre était la distraction que je pouvais avec le moins de remords prendre loin de toi; je n'ai pas encore été au théâtre. Je te dirais aussi que j'étais fier de me savoir au Louvre, dans ce vieux palais royal admirable qui est celui dont le nom a frappé le plus mon imagination quand j'étais enfant et que j'apprenais l'histoire : on a une forte émotion d'y entrer quand on est un Français né dans un pays où il n'y a rien d'historique.

« Pourtant les salles y sont vieilles, elles ressemblent beaucoup aux grands salons des anciens immeubles de Saint-Leu ou de Saint-Louis. Mais les collections sont très riches. Il vient un monde considérable et qui regarde avec attention, des heures durant, sans se fatiguer. Moi, je ne suis pas accoutumé à tenir ainsi la tête levée, surtout avec les cols qui sont à la mode.

« Je suis entré dans la salle où se trouvent *Les Sabines* et *Le Couronnement de Napoléon*. C'est grand, mais je n'ai rien découvert qui me forçât à admirer. C'est dans la même salle qu'est le fameux *Radeau de la Méduse* dont on parle à la Réunion parce qu'il y a un créole, M. Richard, qui était sur le bateau. Est-ce parce qu'ils sont affamés, mais les gens et le bateau tout entier ont la jaunisse. Sans

doute c'est la couleur que doivent présenter les beaux tableaux, comme la couleur de suie est nécessaire aux vieux monuments, car je revois ce jaune de bile dans presque toutes les œuvres. Je m'y ferai, puisque je trouve maintenant très beau Notre-Dame. Cela se comprend d'ailleurs dans ce groupe de désespoir où il y a un travail merveilleux et où la lumière fait l'effet d'une lumière d'Ancien Testament, mais je ne suis pas encore habitué à trouver cela naturel dans les groupes amoureux. Dans ce genre, il se trouve une chose infiniment séduisante du peintre Gérard qui est très connu, c'est *L'Amour et Psyché :* l'Amour touche Psyché de mains qui ne doivent pas plus peser qu'un vol de papillon ; Psyché est timide à faire pleurer. Nous viendrons un jour regarder ensemble cette œuvre exquise.

« C'est après que l'on entre dans le Salon Carré. Je ne me rappelle plus grand chose de ce que j'y ai vu. Mais je suis resté très longtemps devant *La Joconde*. Notre professeur de philosophie nous en avait parlé à plusieurs reprises, et de moi-même j'avais lu tant de choses sur elle que j'ai été confondu de surprise quand j'ai vu que c'était ça. D'abord il y a toujours cette teinte uniforme de vieille boiserie et de cuir. Puis le charme s'est lentement dégagé de la toile : peut-être était-ce une hallucination par suite d'un effort de ma volonté ; mais au bout de quelque temps je n'en ai pas moins subi la présence de cette femme étrangère. On dirait qu'elle est de l'Asie Méridionale, Inde ou Iles de la Sonde. C'est frappant. Il y a une atmosphère de cuivre autour d'elle, on dirait qu'elle

sent le cuivre comme nos femmes malabardes. Elle a du sang noir dans les veines. Le peintre a dû vouloir exprimer qu'elle était née dans un pays mystérieux et perfide où la terre est vénéneuse et saturée de miasmes. On voit cela à la façon dont il a bosselé la terre derrière elle, et à la couleur. On la sent elle-même à la fois très caressante et venimeuse. J'ai bien compris ce qu'il a voulu représenter : c'est une synthèse de la femme et du serpent, c'est la métempsychose du serpent en femme. Avec sa tête de vipère, avec le serpent qu'allégoriquement il a déroulé derrière elle dans le serpentement des vallées, des routes et des ponts, Léonard de Vinci a voulu évidemment réaliser l'Ève de son temps. Comme c'est loin de l'Eva de notre île d'Eden! Toi, chère Eva — je ne te dis que la vérité — tu es la vierge des rêves du paradis terrestre, tu es jeune, tu es gracieuse comme un oiseau. Elle, elle est le reptile, la fille des vieilles civilisations que Michelet nous a dépeintes avec tant de force ; c'est par là qu'en restant asiatique elle se trouve vraiment européenne aussi : femme-serpent, elle est la femme de la science comme il y avait l'arbre de la science, arbre de volupté et de mort.

« Elle m'a fait beaucoup réfléchir. J'ai mieux aimé pour cette fois rester devant elle qu'aller partout pour ne rien retenir. J'ai beaucoup regardé son nez : il n'y a pas de nez comme cela à la Réunion ; tout est autre, et jusqu'à cette absence de poitrine, jusqu'à ces épaules qui se dérobent comme des hanches de jeune homme. Elle n'a pas d'âge comme on a bien remarqué que les autres personnages de Vinci n'ont

pas de sexe. Ce n'est pas une jeune fille et elle n'est pas mariée. Elle est jolie et elle est près de la laideur vicieuse. Il faut l'avouer, elle est troublante et j'ai compris le charme qu'elle a exercé sur les vieux critiques à qui elle a inspiré des passions cérébrales. Jamais un vrai jeune homme n'a pu l'aimer : je sens ça.

« Il est vrai qu'elle devait offrir une bouche merveilleuse quand le temps n'avait pas encore pâli le rouge de son sourire, car tel que je comprends Vinci il a dû peindre son sourire presque sanguinaire. Cette énigme du sourire dont on a tant cherché le mot, je crois que je le l'ai trouvée : c'est la distance. Ayant perdu sa coloration primitive, elle nous apparaît aujourd'hui à travers le temps dépouillée autant qu'à travers de l'espace. Si l'on est ainsi troublé, c'est qu'elle date de temps très anciens, avec son sourire de nécropoles ; et, sous le ciel bleu qui a verdi, entourée de paysages qui ressemblent à des décors de vieux chateaux, c'est une fleur de ruines. Elle est antique, cette femme perfide, comme le serpent qui n'est plus fait pour la température de notre globe, et tout en souriant elle veut vous entraîner vers le passé. Mais j'ai pensé à toi, je t'ai revue, toi qui es si franche jusque dans les sourires que tu ne voulais pas me donner d'abord, toi tu es jeune. Toi aussi tu es un peu cuivrée, mais tu es fraîche. Tes cils sont caressants comme des fougères, tout en toi est frais, jusqu'à la ligne un petit peu arrondie de ton nez et jusqu'à ta chevelure qui semblait toujours chargée de rosée quand tu souriais. Oh ! tu es tout le con-

traire de cette Joconde, j'ai bien fait de la considérer avec tant de soin car elle m'a fait mieux te revoir et t'aimer. J'ai peur seulement que tu ne prennes des accès de fièvre et je me dis avec angoisse que pendant que tu liras ces lignes où je t'évoque pleine de santé, tu es peut être couchée dans ta chambre. Il faut que tu te soignes scrupuleusement. Nous sommes si éloignés! »

Le jeune homme s'arrêta d'écrire... Après être resté longtemps devant la Joconde, il avait cherché la Venus de Milo : on lui avait dit de descendre. Il s'était trouvé dans une grande salle habitée de statues. Elles étaient nues. Il s'était attardé au milieu d'elles avec émotion. Se déplaçant, il admirait leurs formes. Leur beauté ravissait ses yeux, sa bouche, surprenait silencieusement ses désirs — et soulevait son cœur.

Ces statues étaient vivantes parce qu'elles avaient le contour plein et circulaire, le galbe tout entier de l'être humain; mais il sentait que la peinture séduisait davantage ses regards et ses sens de créole, parce qu'elle fait jouir de la couleur. Il comprenait qu'on put être ivre de la peinture, et il savait où, maintenant, il reviendrait souvent passer des heures du dimanche. On ressent au Louvre un sentiment religieux de volupté et de respect! Et comme on subit, on comprend tout ce qu'il y a de beauté d'espace et de temps dans la peinture, ce qu'il y a de beauté d'éternité! Il eût été fou de joie d'avoir un portrait d'Eva, accompli par un de ces grands artistes qui prolongent la vie.

CHAPITRE VII

L'AMIE

I

Il était cinq heures du soir. Au sixième du 12 Gay-Lussac la fenêtre d'une petite chambre neuve et presque vide était ouverte sur la rue confuse où braillaient les crieurs de *La Presse*, sur le ciel grisâtre boursoufflé et comme pestilentiel au-dessus des toits pourris du quartier grouillant vers la rue Saint-Jacques. L'amie de Reyer venait d'y arriver pour s'aliter définitivement à la veille d'accoucher, et, avant de se déshabiller pour quinze jours, fatiguée, elle restait assise sur le lit à regarder le vide par le grand trou rectangulaire de la croisée. Elle éclata en sanglots, machinalement, puis quelques secondes pleura doucement, sans souvenir; puis elle s'essuya les yeux comme pour se donner courage. Elle était effarée d'avoir à bientôt tant souffrir, souffrir aussi atrocement qu'on le dit, cherchant à ne rien examiner, satisfaite dans son angoisse de se

sentir assez abrutie pour ne réfléchir distinctement à rien en cet épuisement indéfini où elle se trouvait abattue au centre d'un tournoîment de pensées et de faibles images.

Elle se savait une de ces pauvres filles bonnes, nerveuses et faibles, de tempérament trop tôt mûri avec des sentiments instables, chez qui les regrets ne font que compliquer le malheur; il y a deux ans assommée par ses parents, elle n'avait plus eu que la hantise de ne pas demeurer toute la journée dans la maison : elle avait saisi l'idée de préparer des examens, elle s'était bien aperçue ensuite qu'elle n'était point encore assez armée pour vivre au milieu des gens en restant ce qu'elle était... Elle n'avait même pas eu en se rendant la joie qu'elle espérait à seize ans de l'amour, mais seulement depuis lors des plaisirs tellement mêlés et si souvent salis d'injures ou de railleries : elle était finie maintenant, à vingt-deux ans; ah! elle le savait bien, et elle avait été assez bête pour le dire à Reyer dans une de ces soirées où l'on ne retient plus ce que l'on pense : « C'était à seize ans que tu aurais dû me connaître »; même, avec le premier à vingt ans, son corps était déjà... enfin ce n'était plus cette poitrine et cette taille prématurées et triomphant de fraîcheur, défaillantes de vertige à partager, qu'elle avait à l'âge où l'on aurait dû « la cueillir », où elle écoutait avidement; en passant avec sa mère pour aller dans les magasins, les phrases des chansons de la saison déchiffrées par les marchands des rues au milieu d'un attroupement, où elle était obligée de fermer les

yeux et l'esprit quand elle pensait à certains jeunes gens. Elle avait résisté en souffrant jusqu'à vingt ans, et maintenant elle était là... bah! elle n'avait même pas pris la peine de lui demander de l'épouser, tellement elle était sûre qu'il ne tiendrait pas sa promesse. Elle acceptait... elle acceptait comme due la responsabilité de son tempérament; évidemment elle avait eu tort, étant de nature maladive, de n'avoir pas été capable de résister à sa sensualité... elle avait résisté plusieurs fois, au bijoutier voisin de ses parents, au dentiste qui l'avait brusquement embrassée dans le cabinet clos de tentures lourdes, et puis, avec lassitude des siens, elle avait fini par céder, harcelée par sa vie parisienne de fille pauvre de la bourgeoisie que tout et que tous, que son rang de petite bourgeoise même mettaient en goût de faire l'amour, que rien n'en distrayait, pas davantage le souci d'avoir un métier en réserve. Elle allait avoir un enfant, au milieu des tortures, et elle n'avait même pas la force de protester; elle ne se révoltait pas parce qu'elle était volontairement lâche, s'efforçant de ne pas réfléchir à ce qui arriverait après la délivrance, crispant ses yeux et sa pensée pour ne pas voir la tête de ce petit qui la hantait de son visage indistinct et qu'elle avait peur d'avoir à aimer, et elle chassait éperdument les intuitions des souffrances où dès demain peut-être elle se déchirerait. Elle reconnaissait vaguement qu'il y en avait beaucoup d'autres comme elle, et que cela faisait partie du métier de Parisienne, mais elle se disait que cette vérité ne pouvait suffire à consoler, surtout de la

souffrance physique qu'elle endurerait. Bien qu'elle eût encore deux et probablement même trois jours à attendre, elle se semblait déjà tiraillée de douleurs par tout le corps, comme si des nerfs d'acier s'électrisaient et se froissaient dans ses épaules et à ses jarrets, mais Pierroud disait que ce ne pouvait être que de l'appréhension. *Elle était perdue.* Son cœur s'alanguissait et s'effarait brusquement. Ce n'était plus seulement dans la tête qu'elle était alarmée mais dans toute sa poitrine. Elle sentait des points dans ses côtés, sous ses paupières, au bas du dos, aux omoplates. Elle avait envie de s'allonger sur du bois et de mourir.

Dans un rehaut de courage routinier elle se leva, tira son chapeau, sa mante et commença à dénouer sa coiffure. Elle la démêla lentement, approcha de la fenêtre, fermant les yeux chaque fois que le peigne s'engageait au haut de la chevelure tendue. Ses cheveux étaient longs, très longs... elle en avait toujours été très fière... Elle était épuisée. Ses cheveux lui paraissaient couleur de limon dans le crépuscule verdâtre qui immergeait la chambre.

II

A la course Boufflers alla chercher Claude chez lui. Gabriel le faisait appeler en toute hâte : il s'était cassé la jambe en descendant l'escalier du café Mayeu

après avoir joué une partie de billard avec Reyer et Pierrond; on l'avait monté chez Reyer, au 12 rue Gay-Lussac...

« Mais, s'écria Claude, il était plus simple de le mettre dans un fiacre et de le conduire de suite ici ».

Il avait pris rapidement son pardessus ; et il sortit avec Boufflers.

Il était persuadé depuis plusieurs semaines qu'il arriverait prochainement quelque chose à Gabriel... il y avait trois jours qu'il ne l'avait pas vu, puisqu'il ne mangeait plus à l'hôtel. Et il interrogeait Boufflers. Boufflers, avalant ses phrases dans les flots de salive qui obstruaient son gosier, répondait docilement, donnant tous les renseignements minutieux, rouge, entraîné à multiplier avec luxe les faux détails maintenant qu'il avait commencé de tromper. Il n'était pas très satisfait de lui : Gabriel lui avait jeté : « Dis-lui n'importe quoi, que je suis malade, tiens, que je me suis cassé la jambe » ; et lui, il avait pris en l'air cette parole que Gabriel peut-être désavouerait et il avait étagé les mensonges là-dessus.

Quelques minutes avant d'arriver au palier, Claude entendit un cri aigu, en un frisson il eut le pressentiment que le hasard allait encore le jeter dans une affaire où tout en n'étant que témoin il devrait être le centre d'événements inéluctables et dramatiques. Déjà Boufflers avait sonné. La porte s'ouvrit, et il pénétra dans la pièce étroite fort encombrée. Il entrevit la femme et ne la regarda point. Reyer était derrière Gabriel qui, grand et fort, se dandinait légèrement sur ses jambes larges, son sourire persifleur

aux lèvres. Pierrond aussi se trouvait là, dans le fond.

« Boufflers est venu me dire que tu avais besoin de moi.

— Oui, répondit Gabriel sèchement, c'est pressé : tu le vois bien, c'est pour la femme de Reyer qui va accoucher ; elle pensait qu'elle se débrouillerait toute seule. Mais Pierrond dit qu'il n'y comprend rien et qu'il faut absolument faire venir un médecin ».

Comme il s'arrêtait, Claude regarda la personne, si vieille, presque noire, et défaite... un de ces visages qui vont fermer les yeux. De la douleur et du fer lui pesèrent dans le cœur, aux épaules. Ses mâchoires étaient serrées. L'attitude, le ton de Gabriel le rassuraient, mais la figure de la femme était si ravagée ! elle avait l'air de mordre sa bouche pour ne pas mourir à l'instant.

Gabriel reprit d'un ton posé, affermissant sa voix :

« Et *nous* avons espéré que tu prêterais un billet de cent francs pour assurer le docteur ». Il ajouta aussitôt : « Naturellement il ne les faut pas tout de suite ! »

En face de la femme couchée, Claude se sentait saisi de leur violent sans-gêne et apeuré devant la mort qui pouvait être tout près.

Lui, Reyer intervint, de derrière les épaules de Gabriel :

« Je lui avais dit d'entrer à l'hôpital ».

Alors, comme si elle s'était retournée sur son lit de souffrance, elle poussa un cri, puis, à voix faible, moitié criant, moitié geignant :

« Tu sais bien qu'il aurait fallu donner mon nom et mon adresse. On aurait été chercher mes parents ».

Claude balbutia :

« Reyer ne m'avait demandé que cent francs ».

Reyer se tourna vers lui, la tête baissée :

« Je t'avais dit d'abord que c'était deux cents francs dont j'avais besoin ; je... »

La femme lança un nouveau cri et voulut parler à nouveau. Claude éprouvait nettement quelle avait honte *et* cependant qu'elle n'avait plus la force d'aucune pudeur tant elle souffrait. Sa voix se tordait :

« Tu ne devrais pas dire ça... Donne au moins une chaise à monsieur. Sans lui je n'aurais pas eu de médicaments ni même de linge... Et dire que la sage-femme ne viendra que ce soir ! il sera trop tard. Monsieur, ne m'en veuillez pas, ce n'est pas de ma faute, pour rien au monde je ne serais entrée à l'hôpital ! »

Sa bouche se crispa. Pierrond et Gabriel, se tournant dans un coin, se mirent à parler ensemble. En se retenant sur ses poings, elle regardait Claude muet dans l'attente que sa crise passât, et elle voyait Reyer qui, avec un visage indifférent et têtu, s'était assis pendant que Claude restait debout devant sa chaise.

Elle souffrait affreusement, et la douleur morale, quoique acceptée avec décision, lourde, dure, se mêlait à l'aiguë douleur physique ; elle avait comme l'appréhension de voir arriver son père à chaque heure. Tout en faisant une diversion qui, du milieu de ses tortures de corps, la ramenait au passé, la présence de Claude avivait sa peine. Elle avait honte

de la chambre et aussitôt la trouvait naturelle. Mais alors une nouvelle sensation la traversait avec sa souffrance : la nonchalance de Reyer, qu'elle croyait feinte, la révoltait physiquement. Elle se mordait le cœur pour ne pas avoir de regret... et dans un spasme la douleur s'adoucit en se répandant du haut en bas de ses membres. Cependant elle éprouva le besoin de crier malgré elle :

« Ah! je souffre trop! »

Claude dit :

« Mais il faudrait aller chercher au plus tôt le médecin!

— Il y en a encore pour deux ou trois heures, dit Pierrond.

— Est-ce moi ou toi qui iras? demanda Gabriel à Pierrond. Ou bien je viendrais avec toi?

— Toi? je n'ai pas besoin de toi, gros feignant ». Il mit son chapeau, ferma soigneusement son pardessus, et, au moment de sortir : « Venez avec moi, Mavel. Qu'est-ce que cela vous fait? vous lui parlerez vous-même. Puis il vaut mieux être dehors que dedans. »

III

En sortant avec Pierrond il se répétait machinalement :

« Ce n'est pas possible... ce n'est pas possible »...

Dans la rue Le Goff il dit à l'étudiant :

« Gabriel m'a mis dans une sale passe : je n'ai plus de quoi.

— Vous pouvez emprunter.

— Emprunter à qui ?

— Vous n'avez pas de correspondant? vous ne connaissez pas un commissionnaire? »

Il ne répondit point.

Il ne savait comment aller emprunter au commissionnaire de son père, M. Mersanne, qu'il n'avait point rencontré à son arrivée et chez qui il avait eu le tort de ne point retourner. C'était un de ces bailleurs de fonds à qui les jeunes gens de famille créoles, après les avatars et avaries de la vie d'étudiant, s'adressent avec la même aisance, pour renouveler leur crédit, que leurs parents après les cyclones et les maladies sur les récoltes.

Quand il arriva rue Richer devant le porche obscur ouvert sur la rue encombrée de camions, tout le temps qu'il parla au concierge, qu'il suivit le corridor et qu'ayant frappé il attendit qu'on ouvrît, il fut tiraillé d'une noire tristesse. Il se trouva interdit devant M. Mersanne... d'autant plus que celui-ci, déchiffrant un câble, causait d'une figure avenante avec un employé et prit, en entendant son nom, un air de politesse presque glaciale. Il essaya d'abord de parler du pays, mais il ne réunissait pas les mots et la conversation dès les premières minutes languit tant qu'il dut avouer rapidement son besoin d'argent.

M. Mersanne le scruta au visage. Alors, malgré lui, il conta tout, sans nommer Reyer.

M. Mersanne ne cessa point de le dévisager. Claude était harassé. Derrière lui, de l'autre côté de la vitre, sous le toit de verre d'où tombait une lumière pâle qui bleuissait d'énormes caisses de sapin empilées, deux ouvriers empaquetaient en des nuages de copeaux des marchandises pour la Réunion. Il était visible que M. Mersanne ne croyait pas à un mot de ce qu'il avait dit. Avec de gros yeux bleus injectés de sang, un teint rouge d'Européen, il déconcertait par une froideur de masque quasi chinois. Veuf et représentant à lui seul la moralité d'une douzaine de pères de famille de Bourbon, il avait pris l'habitude d'écouter avec un flegme judiciaire, expert en soupçons, les récits des frasques d'étudiants que célibataire il eût aimé se faire conter en dînant dans tous leurs détails pour le plaisir de rajeunissement, de sentimentalité et d'art que les hommes d'affaires prennent à relire *La Vie de Bohême*... C'était encore un qui commençait à tirer de loin sur le papa ! Le jeune Mavel avait fait la noce et était rincé.

Le négociant se leva lentement, comme gêné, hésitant à dire ce qu'il pensait et à lui donner des conseils pour la première fois, mania avec une maladresse voulue le trousseau de clefs, prit dans le coffre deux billets qu'il lui tendit... sans mot dire, en le fixant d'un regard avisé.

Claude le salua... M. Mersanne s'inclina.

Il sortit, froissé, furieux d'une rage froide contre Reyer, contre Gabriel et contre Boufflers. Il était blessé de l'odieux et du grotesque de ces histoires d'étudiants qui devenaient ridicules et puériles avec

des êtres comme Boufflers pour s'entremêler dans les choses les plus graves — où il y avait des vies en danger.

Il naquit une petite fille... C'était pis qu'un garçon !

Claude ne pensait presque plus à Eva, tant il était absorbé et loin de cette monotonie morale sur le fond de laquelle l'amour se détache de toute sa puissance. Et il pensait au petit enfant de Reyer : qui était né, qui vivait là, en quelque sorte tout près de lui, qu'il n'avait pas vu mais qui existait si intensément pour lui, qu'il voyait avec ce visage de nouveau-né que la légende de Jésus a esquissé dans tous les cerveaux à l'adolescence. Plusieurs fois il fut sur le point d'aller visiter la malade et l'enfant. Mais il était paralysé par cette honte qui est chez les créoles francs et nerveux une paresse de la délicatesse et une répugnance à affronter les lâchetés des autres.

Il restait abasourdi... et la vie lui apparaissait très noire dans le plus sombre dessin, et cette obscurité même provoquait en son cerveau une résistance dont l'âpreté l'étonnait et le soutenait au moment où il s'attendait à être si abattu. Une force comme étrangère renouvelait son être qui restait pourtant identique. Et alors cette virilité qu'il sentait se contracter en son caractère lui faisait envisager les choses plus ténébreuses et presque tragiques : Paris qui jusqu'ici était surtout immense et écrasant lui semblait naturellement *dramatique*, non par une centralisation unique au monde de méchanceté et de crimes mais

par une confusion de malheur et de pitrerie dans du jemenfichisme. Il restait fasciné par la responsabilité que le hasard peut vous imposer dans la capitale en venant vous surprendre au milieu de mille autres. Jamais au pays il ne lui fût arrivé pareille anicroche : tout se sait, et alors les fautes retombent toujours de tout leur poids sur ceux qui les ont commises, et c'est aux gens âgés qu'ils recourent. Mais à Paris on n'est rien et voilà que c'est de vous que les choses dépendent. Ça vous vieillit vite : on devrait être préservé de pareils coups ! Pourtant il est logique que ce soit les gens de son espèce qui butent sans cesse dans les embarras, parce que les autres, les rôdeurs, sont souples et blasés, se dérobent d'une échine flexible... Au fond, il avait beau se dire que pareilles péripéties sont fréquentes à Paris, elles étaient extraordinaires.

Maintenant qu'il avait donné l'argent, il ne le regrettait plus, mais il se disait : « Je fournis de l'argent, et qu'est-ce que cela fera? Tout ça ne peut s'arrêter là? Non, cela ne peut pas. Et on ne sait pas ce qui va arriver, s'il ne s'en suivra pas quelque scandale ! » Les camarades n'avaient songé qu'au médecin, et, depuis l'accouchement, ne songeaient plus à rien, vivotaient sans aucune préoccupation. Il se sentait affolé par ce manque absolu de crainte et de prévoyance, pressé par la nécessité de réfléchir pour eux, de décider ce qu'il fallait faire, de parer aux dangers ! Il n'y avait pas à tergiverser : quand les gens avec qui l'on vit ne se soucient de rien, on est obligé d'aviser pour eux. Il était plus que possible que les parents pussent intervenir ! Qui disait

que la jeune fille ne leur avait pas écrit par l'intermédiaire de la garde ou n'allait pas le faire? Car enfin, son enfant, il lui faudrait bien l'entretenir. Et Reyer ne pensait pas une seconde à tout cela : on ne pouvait savoir si c'était volontaire ou involontaire. — Et Claude constatait avec effarement que malgré lui, par l'indifférence de la veulerie des principaux intéressés, il était entraîné, lui, au centre de tout cela.

Alors il perçut dans une vision rapide que Reyer allait se dérober, fuir probablement en quelque faculté de province, quitte à renoncer à Polytechnique pour une licence en mathématiques. Un grand vide se creusa dans ses réflexions et ses préoccupations. Il subit comme infaillible la lâcheté de cet ami qu'il estimait plus que les autres, qu'autrefois il avait toujours trouvé plutôt gentil et à qui ces événements, par les angoisses humaines, l'avaient attaché d'une affection apitoyée. Pour la première fois dans sa vie, il sentit, ce qu'il n'avait songé à percevoir même dans son amour et la séparation : la fatalité, — la fatalité à laquelle on ne croit point par habitude de la situer dans la mythologie antique. — Mais Paris la lui faisait connaître par des choses simples et mélodramatiques comme dans un de ces feuilletons qu'on lisait au pays avec entraînement mais auquel on n'attachait pas plus de crédit qu'aux drames grecs. Cependant c'était bien, authentiquement, à Paris la grande ville populaire, un abandon lâche de mère et d'enfant par un jeune homme de la bourgeoisie aimable et intelligent... par Reyer, par Reyer avec qui il avait été en classe au lycée de l'île lointaine! Et c'était tout simple.

IV

Le professeur de physique, de nouveau, n'était pas venu faire son cours. Claude sortit, contrarié; le matin dorait le large trottoir devant la Sorbonne noire. Il hésitait où aller : à Sainte-Geneviève?... rentrer chez lui?

Une main légère et ferme se posa sur son épaule : c'était Prusselle; il s'écria :

« Je suis allé quatre ou cinq fois chez vous sans vous trouver.

— Oui, répondit Prusselle froidement : je travaille... Hé! mon petit, reprit-il sèchement, vous n'êtes pas pratique aussi. Je vous ai *bien dit* que je n'y étais jamais à ces heures. Vous autres, créoles, vous ne savez jamais tenir compte de ces détails-là. Et vous, vous piochez?

— Je ne fais que ça.

— On percera, on percera! » Puis, le scrutant cette fois avec insistance : « Et toujours pas de femmes?

— Oh! non alors! dit Claude.

— Bon, bon, ça. Alors je vous quitte; je ne veux pas être en retard. »

Le départ de Prusselle, sa précipitation à s'en aller le déçurent. Il avait une dure migraine et il ne se sentait pas le goût de se promener, seul avec sa réflexion : il avait trop travaillé ces derniers jours,

se couchant à minuit, s'abrutissant de physiologie et de chimie ; il se trouvait sans force, sans âme, sans aucun appétit de la vie ; la pensée même de la Réunion ne l'animait plus.

V

Reyer s'était accoudé à sa fenêtre, et plongeait dans la confusion des réflexions entassées, entremêlées, désordonnées, tour à tour étales puis dressées çà et là et disloquées, confusément monotones, grisâtres et disparates. Par-dessus les toits le bruit de Paris montait l'assourdir, le décourageant et en même temps l'attirant, le retenant à ces deux heures après-midi où son déjeuner court était déjà disparu de l'estomac. Derrière lui sa femme dormait, avec l'enfant que depuis avant-hier, dès son premier cri, il avait peur de regarder par méfiance de s'attendrir ; et bien que son esprit ne s'occupât en rien d'elle, il sentait non sa présence mais la place que cette présence prenait dans sa vie incertaine, pour longtemps circonvenue... gâchée. Il eût voulu descendre au Mayeu pour se distraire et il ne le pouvait plus.

Il était près de la limite d'âge, il comptait entrer cette année à Polytechnique et choisir l'artillerie malgré les avantages des Ponts-et-Chaussées, cédant à l'attraction ressentie depuis l'enfance pour le bel état militaire, les larges galons rouges sur le pan-

talon, leur prestige sur les jeunes filles : du reste, au point de vue pratique même, il y avait chance de rattraper largement dans un chic mariage ce qu'on perdait en appointements ; il se serait fait envoyer dans les colonies, profitant de son tempérament sec pour affronter facilement les missions fatigantes, obtenir ensuite de rester attaché au cabinet du Gouverneur général où l'on s'élève très vite en grade, — avec des congés au pays où il rentrerait épouser qui il voudrait ; il pensait surtout à la fille du père Deslandes de Saine-Suzanne, qui ne comptait pas encore à son départ mais au dire de tous était devenue à 17 ans la plus jolie fille de l'île et qui avait une dot aussi ronde qu'elle. Nom d'un chien : tout ça à l'eau ! Et Philippe, lui, dans deux ans, sortirait à coup sûr de l'École Coloniale, sans s'être foulé la rate, il se balladerait de poste en poste avec des appointements très suffisamment rasta, et, comme il manque des jeunes gens aux colonies, ce serait peut-être lui qui, tout simplement, emporterait le meilleur morceau.

A cette heure tous ses camarades continuaient de mener assez vivement leurs études, gais, confiants, même vantards, car en général ils se sentaient tous de la valeur rien que d'être à Paris. Le matin ils allaient au cours, à une heure et à cinq heures ils se réunissaient au Mayeu, jouaient, blaguaient, rigolaient, jamais préoccupés, crâneurs et foutants. Leurs conversations ordinaires se répétaient, uniformément fixées sur leurs avenirs dès qu'elles ne batifolaient pas sur les femmes, ne mettant en avant que l'examen à passer, le titre à acquérir bientôt, ceux

qui les avaient précédés dans les fonctions qu'ils convoitaient, les nominations récentes, les déplacements. A part lui, Moussard, Dauvergne, ils ne savaient parler de rien autre, ayant déjà la monomanie et les visières des fonctionnaires, ne s'occupant de rien d'étranger, ne lisant que le journal en dehors de leurs livres de travail, n'allant presque jamais écouter de musique ni de bon théâtre au Français. Au fond ils savaient peu jouir de Paris, n'en prenant que les femmes avec les ennuis que cela entraîne, conservant leurs habitudes, leurs idées, l'atmosphère du pays où ils rentreraient sans rien y apporter de mentalité française un peu moderne ; et avec cela ils étaient heureux, ils se trouvaient sérieux. De tout ce qui constitue la gloire de la France ils n'ont la moindre idée : pour la peinture, ils ont fait la connaissance un soir dans un café d'un ou deux rapins qui se vantent d'essayer de caser des caricatures dans les illustrés ; en guise de littérateurs ils ont fréquenté un reporter de faits-divers au *Petit Journal* ; ils ont considéré comme « poète » un étudiant bohème de l'École de Droit ; par tempérament provincial ils se targuent d'être nés musiciens : alors ils se lient fraternellement avec un loufoque huileux tout guilleret d'avoir mis sur des paroles plaintives une musique égrillarde qu'on entend un soir d'errance dans un mauvais cabaret enrhumé de Montmartre.

Et lui qui était plus intelligent qu'eux et qui potassait jusqu'au milieu de la nuit, qui même en dehors de son travail se tenait au courant de tout, qui lisait les écrivains contemporains, qui sur ses 125 francs

en mettait cinq ou six de côté tous les mois pour aller écouter deux pièces du répertoire à la Comédie, qui suivait les Concerts Rouge, qui, il n'y a pas à dire, avait du goût et le sens de l'art, était supérieur aux autres compatriotes ; à lui il lui arrivait les ennuis les plus insensés par de vrais coups de guigne. Il pouvait compter autour de lui dix ou douze camarades collés et pas un seul n'avait attrapé de gosse.

Ses yeux ne voyaient plus, ses tempes étaient dures. Les idées tournaient à côté, vertigineuses. Son cœur battait menu et se suspendait rapidement à une idée fixe et incertaine. Puis un jem'enfoutisme involontaire, obstiné, calmant, s'étendit en lui et autour de lui. Il sifflotait au dedans de soi l'air de *Coppelia*. Avec plaisir il sentait son cœur, redevenu paisible, palpiter régulièrement. Et son cerveau seul, vif, surmené, se précipitait vers son avenir. Il ne pensait pas à son amie ; le seul être dont le souvenir le gênât et l'obsédât était Mavel : il éprouvait très fort le besoin de ne plus le revoir, sans chercher pourquoi, avec l'intuition que Claude, par sa seule présence, lui ferait sentir une responsabilité qu'en réalité, en bonne justice, il n'avait pas.

VI

A son pays d'enfance Gabriel se sentait joli le jeudi et le dimanche quand il longeait les pensionnats

en promenade, mais ici il se discernait tout le temps beau, non tant à se voir dévisager dans les yeux par les femmes qui passaient appuyées aux hommes mais à examiner ceux qui avaient à leurs bras les plus chics parisiennes. Il demeurait étonné qu'on comptât en France si peu d'hommes vraiment « bien » : il y en avait beaucoup qui paraissaient l'être mais uniquement parce qu'ils savaient s'habiller avec un art de mondanité incomparable. Et l'on percevait très nettement que tous ces blonds, avec leur cou léger, leur visage poudré, leur chevelure rayée, les femmes se complaisaient auprès d'eux parce qu'ils leur ressemblaient comme des frères, baignés dans les mêmes eaux de toilette et passés à l'oxygène, mais elles ne tenaient pas très fort à leurs bras : elles avaient, dans la foule, la tête toujours levée, les yeux et les lèvres en quête de l'émotion que donne un visage dominateur. Gabriel était un peu ennuyé, manquant de relations, de n'avoir pu être présenté dans des salons, où il doit y avoir de si voluptueuses et douillettes élégantes du monde qu'on dégote avec des compliments, mais la rue déjà lui prodiguait les satisfactions. A la quantité de femmes qui le regardaient avec insistance, il saisissait ce que dans la société il pourrait tirer de sa figure. Et il en était venu insensiblement à s'entretenir avec des soins minutieux. Sorti du lit à dix heures parce qu'il avait constaté après des nuits de théâtre que l'insuffisance de sommeil noircissait ses traits, il passait l'après-midi dans la rue, marchait droit pour ne pas rester voûté à la créole, la canne molle dans la main, posant sou-

vent devant les glaces des devantures pour rectifier les plis du veston et la position de la cravate colibri. A s'y observer fréquemment, il prenait conscience du caractère frappant et attirant de son visage; quelques aventures flatteuses avec de petites ouvrières qui « avaient marché pour l'amour » après avoir tapé raide d'autres étudiants, avaient suffi à lui donner l'assurance que jamais il n'aurait à tirer sur l'argent consacré à sa toilette quelque somme pour gâter une femme... il ne risquait pas de gâcher par un travail excessif ce que l'insouciance a d'attrait pour le sexe, n'étant point pressé de quitter la France. Avec clairvoyance qu'elle ne déplairait point à la fierté de sa mère, la confiance qu'il avait prise dans la force et l'avenir de sa beauté lui permettait cette sécurité qui prête de l'équilibre au maintien. Et tout en se balladant sur les trottoirs, en courant les cafés-concerts, les foires et les champs de courses, ce petit-fils de Français partis il y a un siècle aux colonies pour s'y enrichir laissait paresseusement se développer en lui une arrière-pensée de jeune descendant d'émigrés revenu en France pour faire fortune par l'attrait exotique d'un teint basané, cher aux douceâtres parisiennes par son accent d'âpreté espagnole qui promet l'ardeur. Et le soir, au café, sur une table du premier rang, allongeant sa bottine fine, il lisait de profil *Le Figaro*, *L'Écho de Paris* et *Le Gaulois*, à l'endroit des chroniques mondaines.

VII

Claude ne voyait plus Reyer, ne cherchait point à le voir pour ne pas provoquer les occasions de se faire demander peut-être plus d'argent qu'il ne serait nécessaire, mais il était inquiet de la santé de la triste femme et de sa petite fille, sûr d'ailleurs qu'on viendrait à lui dès qu'il serait indispensable. Il réussissait à se trouver en face de Gabriel dans quelque couloir tous les deux ou trois jours, et Gabriel lui en donnait des nouvelles, à mots hâtifs, agacé et sifflotant.

« L'enfant va bien ?

— Oui : il doit bien aller.

— Et la femme de Reyer?

— Elle est toujours au lit... Elle se tire peu à peu. »

La quatrième fois qu'il le rencontra, Gabriel répondit en haussant les épaules :

« Tu sais bien que Reyer est parti pour Grenoble.

— Pour Grenoble !

— Et pourquoi pas ? C'est une excellente faculté ; puis, il n'y a pas de chances qu'on aille le relancer jusque-là.

— Comment voulais-tu que je le sache? Il s'est gardé de me prévenir, du moment qu'il n'avait plus besoin de moi.

— Plus besoin ? et son voyage, et tout ça! Puis,

fit-il évasivement, deux cents francs ce n'est pas une affaire. Et il n'avait que faire d'ailleurs de tes laïus. » Il se retourna crânement vers Claude, comme en affichant de le braver : « Là! qu'est-ce que tu lui aurais dit?... Est-ce qu'il est sûr seulement si la gosse est à lui? »

Claude sentait s'amasser dans son cœur un dégoût nouveau, profond et irrésistible, pour Gabriel. Et il tourna le dos. Gabriel avec jouissance, se balançait sur les talons, et, sans lui serrer la main, lui cria :

« Au revoir. »

Comment un créole pouvait-il en arriver là ! Reyer, Reyer qui là-bas à l'île, mince et charmant garçon, intelligent, coquet, sanglé dans son dolman de lycéen, était toujours à regarder les plus jolies filles de famille avec le rêve prématuré et accompli du délicieux mariage qui poétise l'esprit de l'adolescent créole ! La laisser sans le sou, sans plus penser à elle peut-être, sans *voir* derrière lui son enfant... Ses tempes faiblissaient ; il acceptait un chagrin honteux. Sa faiblesse l'entretenait dans une appréhension vague et obsédante. Son esprit souffrait autant que son cœur...

VIII

Un matin que Claude lisait dans son lit, la lumière d'éclipse qui assourdissait sa chambre, l'étonna ; il

alla soulever le rideau : le toit d'en face était blanc. Il endossa vite son pardessus, ouvrit la fenêtre, se pencha au balcon : la rue s'étendait, d'un bout à l'autre couverte de neige.

On croyait voir le silence.

Son cœur s'était étouffé dans sa poitrine. Un air froid ouata sa figure. Il restait tout drôle de ne pas entendre de bruit. Sur la blancheur épaisse de la chaussée quelques fiacres comme pelotonnés sur eux-mêmes, roulaient sans écho, laissant derrière eux des rails noirs ; le long des trottoirs des hommes courbés, avec des gestes cassés, râclaient, balayaient devant leurs portes ; les femmes serrant leurs jupes marrons, la tête encapuchonnée, couraient aux provisions, portant le pain, le lait. Des brouettes avec un son mat passaient entre les boîtes à ordures enfouies dans des monceaux de flocons. Les fenêtres s'ouvraient en faisant tomber de la poudre. C'était, à la suite des devantures, comme un branle-bas qui donnait l'impression d'un déménagement, d'un renouvellement de vie, d'un passage à une autre existence, vous forçant à changer et à prendre des mesures.

Toutes les façades des maisons, à l'ordinaire sombres, réfractaient un faux-jour cuivreux sous le ciel couleur de fumée. Liserés de sel, les grands pans de cheminées au-dessus des toits de la rue Monge, noircissaient autant que du charbon. On sentait, jusqu'à en être oppressé, le vide du ciel brouillé qui s'était déchargé de tout son poids sur la terre. La terre était comme devenue plus haute. Il

semblait à Claude qu'il respirait dans une atmosphère plus élevée, appartenant à d'autres courants d'air dans l'espace. Autour des plates-bandes arrondies en icebergs, les arbres du square Monge s'élevaient, pareils à de grandes fougères cristallisées. Le monde avait changé. Cela s'était passé la nuit, pendant son sommeil, tel qu'après une traversée. Il se réveillait là-dedans comme pris au piège. Il était bloqué par la neige dans le Nord, comme transporté d'un coup au Pôle, avec une grande impression d'étouffement résigné qui s'étendait moelleusement autour de lui.

DEUXIÈME PARTIE

LES CONNAISSANCES

CHAPITRE PREMIER

LE FRÈRE

I

C'était aux approches du premier de l'an.

Claude rentrait chez lui, harassé, énervé à pleurer. On avait été obligé d'éclairer dès une heure à la Sorbonne : derrière la vitre, le ciel verdâtre était comme une cornue, pleine de vapeurs de chlore. Maintenant il sonnait trois heures, et dans la rue se tassait déjà la nuit. Quel pays, mon Dieu ! où, une saison entière, le jour est réduit à la moitié de ce qu'il est aux tropiques. Dans sa chambre, si obscure qu'on la sentait humide, il fallait allumer pour chercher ses pantoufles ; et déjà les pieds avaient marqué tout un archipel de boue sur le plancher suintant. Ah ! la boue, la boue ! il n'y a que de la boue à Paris ; les gens aussi sont en boue ; de la boue sur laquelle on glisse, et de la boue encore qui pénètre l'âme. Il avait dû sortir sous cette pluie. Depuis le matin elle

filtrait sans discontinuer. Cela se voit une ou deux fois par an aux colonies, et c'est de l'ondée franche, qui vous impose le sentiment de sa beauté écrasante, qui vous donne la révélation d'un Élément. Mais ce mesquin et larmoyant pleuvotement de Paris qui pleure comme de la prière de mendiants, qui vous suit pas à pas de son marmottement lancinant, cette pluie hypocrite comme les gens, tous les gens de Paris, concierges, facteurs, télégraphistes quémandeurs d'étrennes, avec de faux-airs discrets; qui semble devoir à peine vous humecter et qui, au lieu de vous tremper rapidement ainsi qu'un bain et de la tête aux pieds, monte des pieds à la tête, insinuante, rampante et visqueuse, — collante, — ne vous mouille pas tant qu'elle vous transit. L'âme est humide et gonflée comme une éponge.

Professeurs, bibliothécaires, larbins du Secrétariat de la Faculté, tout le monde se montrait rogue, avec des visages grimaçants couleur de glaise. Jeune colonial confiant, Claude Mavel s'était imaginé qu'il serait suivi par ses professeurs de la Sorbonne, qu'ils viendraient à lui pour le questionner et le guider; il s'était préparé à la familiarité respectueuse de ces savants admirés avec ferveur dans la foi nouvelle de la science. Mais, outre qu'ils affectaient des figures rébarbatives de médecins vieillots, manieurs dédaigneux de macchabées, ils n'enseignaient qu'à des groupes et d'une voix absente, avec des gestes d'évêque. Les individus n'existaient pas pour eux. Jamais Claude ne réussirait à profiter de leurs leçons ! On devait attraper leurs paroles au vol, avec mille diffi-

cultés, comme on capte et dirige la lumière par les miroirs des microscopes après maints tâtonnements.

Claude se sentait froid aux épaules. Il endossa un pardessus. Que pouvait bien devenir cette oie de Raphaëlle? Et il songea à la femme de Reyer : au bout de quelques semaines, à peine, cette histoire réelle n'était déjà plus pour lui que comme un souvenir de lecture très impressionnante : il en était le premier choqué ; Paris faisait de la vie la plus émouvante quelque chose de presque fictif! Peut-être était-ce parce que sa volonté avait tendu à assourdir en lui les ennuis afin qu'il retrouvât la plus grande capacité possible de travail?... Après tout il avait été roulé par Reyer et c'était agaçant... Il pensait souvent avec pitié aux deux malheureux êtres dont il n'avait depuis même pas entendu parler, espérant seulement que l'étudiante était retournée chez ses parents comme l'avait annoncé Gabriel,... mais son individualité *et son avenir* n'avaient rien à faire là. Et chaque fois que des souvenirs lui revenaient il les écartait, car alors renaissait cette appréhension de se demander si d'ici quelque temps, tous les deux ou trois mois, d'analogues événements ne lui seraient point ménagés par Paris, s'il n'allait pas être par périodes dérangé encore de sa tâche et retardé dans l'accomplissement de sa destinée. Dans une incrédulité presque curieuse, il en prenait son parti à l'avance : il était dans un roulement... Et il s'était remis à préparer sa licence avec une ténacité morose où il ne voulait plus songer à rien autre, où sa jeunesse sans dis-

tractions se desséchait, où seulement Eva lui souriait de si loin, sérieuse, chaude et pâle.

Il voulut, pour se ranimer, évoquer la Réunion, Eva, les paysages flottants et tendres comme des horizons marins. La Réunion! Il devait y retourner professeur, étudier des questions locales, ah oui! tous ces projets le faisaient sourire de pitié sur lui-même maintenant : il n'y avait de pratique que le programme étroit de la licence. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier?... utilisation de la houille blanche des ravines et des cascades pour le travail des usines — pourquoi pas celle des lames et raz de marée battant continuellement le littoral? — chemin de fer du Brûlé en funiculaire, tram électrique à Salazie puisqu'il y a la Rivière Dumas tout le long de la route, télégraphie sans fil entre la Réunion et Madagascar, quoi encore? recherches sur les sables micacés, sur les alcaloïdes des plantes indigènes... Bien sûr ce n'étaient point les projets qui avaient fait défaut à son imagination d'extrême-oriental; mais tout cela tombe vite en liquéfaction dans le climat humide de Paris. Et il toussa, cracha : est-ce qu'il allait devenir comme Déplas maintenant?

Malgré le pardessus il avait encore froid aux épaules... il pensa que la phtisie menace tous les créoles, qu'un frère de Lenoir en était mort au début de l'année... son grand-oncle paternel avait succombé de la poitrine... y en avait-il de la pluie dehors tout à l'heure? et Paris s'allumait tristement, avec toutes ses lumières noyées.

Ses talons étaient rongés.

Encore trois ans à rester en France ! Il avait une peur noire de ne pas être reçu à ses examens. Dans son pays, avec de l'intelligence, on est sûr d'être reçu, mais ici, où, comme dit Prusselle, tous les coloniaux sont toisés de haut...! Et il ne doute pas seulement de la bienveillance des examinateurs, il doute de lui-même. A Paris on n'a plus de mémoire tant il fait froid ! elle est littéralement congelée. On dirait vraiment qu'elle est une eau, la mémoire : à la Réunion, elle était toujours plutôt en ébullition, ici de la glace à arêtes tranchantes auxquelles toutes les idées se blessent, sur lesquelles elles glissent, du glaçon qui ne reflète plus rien, idées, paysages...

II

Gabriel entra, botté, drapé d'un long macferlane de caoutchouc ruisselant autour de lui. Il s'écria : « Comment tu n'as pas de feu ?

— Non, répondit Claude honteux... D'où peux-tu sortir par ce temps ? tu fais tout ce qui est nécessaire pour prendre froid...

— Je ne suis pas si poule mouillée. Toi-même, tu es bien plus imprudent en ne faisant pas de feu... Est-ce avarice ou bien par sentimentalité, pour qu'on te plaigne ? Tu es sorti ?

— J'avais une visite intéressée à faire.

— Est-ce que ça t'a rapporté grand'chose ?

— Non.

— Eh bien ! moi, je suis simplement sorti pour voir courir les petites femmes sous la pluie : chacun ses goûts. » Il s'inclina moqueusement. « Et c'est chouette ! Les jours secs, les parisiennes sont jolies en longueur — car, il n'y a pas à dire, elles sont plutôt maigres ; — les jours de pluie elles sont jolies en rondeur. Voilà : je fais des expériences de physique ; ça devrait te plaire. »

Tout en parlant, avec une arrogance d'acteur en scène, Gabriel marchait en long et en large à pas pesants, amusé à voir l'eau de la cape couler à ses pas, quand il s'avisa qu'il pouvait l'ôter.

Claude était surpris de ce bagoût parisien qu'il ne lui connaissait point encore ; il ne répondit rien. Puis, au bout d'un moment, agacé, pensant à Raphaëlle et qu'elle serait tout à fait ce qui convenait à Gabriel : « Et tes conquêtes ? »

Gabriel hocha la tête comme à une idiotie. Il préféra parler d'autre chose : « Le beau linge est pour rien à Paris : j'ai vu tout à l'heure sur le Boul' Mich des chemises plissées, très chic, pour 7 fr. 45.

— Tu trouves que c'est pour rien ?

— Mais, *mon cher*, répliqua Gabriel d'une voix grasse, pour ces choses-là on doit savoir mettre le prix : à Paris il faut que le linge brille. Quand je sors avec mes camarades de Paris...

— Tu en as déjà tant que ça ?

— Fais toute l'ironie que tu veux : je ne suis pas comme toi qui as l'air de bouder l'univers. J'aime Paris, je me fais des relations, j'adore la vie d'étu-

diant : j'ai ma chambre, ma concierge — à part qu'elle est trop vieille — je n'ai ni maman ni sœur sur le dos, je n'ai pas peur des voisins, je les... je mène qui je veux chez moi.

— Ah !...

— Quoi « ah » ? Est-ce que tu as quelque chose à ajouter ? » Et il le regarda la bouche ouverte. « Que veux-tu, moi je ne suis pas comme toi, je trouve Paris épatant, *absolument épatant*. Tout le luxe et le plaisir sont réunis dans la main, sans compter le tutu des petites femmes. Je ne me gêne pas ici : la foule est faite pour ça. Et elles sont toutes contentes. Mais ce que j'adore le plus, c'est rentrer dans les magasins et forcer les demoiselles bien habillées à venir au-devant de vous dociles comme des domestiques. Elles tournent, elles virent, elles vous sourient en pinçant la bouche et en ramassant leurs croupions, puis elles prennent votre tour de cou avec leurs petits doigts nus, elles font vos paquets lestement avec un cordon rose : Petites chéries, va !

— Gabriel, il n'y a pas trois mois que tu es à Paris, et déjà tu ne parles plus que de femmes. Je vois qu'elles ont remplacé pour toi les petites filles d'un coup et sans effort : mais ça te coûtera un peu plus cher.

— Ah fichtre tout au contraire : tu sais, ici les petites filles ça devient trop vite dangereux : elles marchent du premier coup et je ne tiens pas à passer en cour d'assises. Il y a la pucelle de la concierge que j'ai trouvée l'autre jour dans ma chambre parce que je l'avais embrassée la veille dans l'escalier : j'ai été obligé de la faire descendre à la course.

— Ah! » dit Claude.

Incompréhensiblement, la pointe du cœur se crispait d'un peu de jalousie. Pourtant il n'avait aucun désir d'amourette : était-ce agacement des manières de Gabriel? Il s'efforça de se distraire à des idées autres. Il ne trouvait rien à dire. Gabriel venait de se rapprocher de la cheminée, examinant machinalement son visage dans la glace. Il était grand, le dos solide entre des épaules fléchissantes, la taille flexible sous le drap du vêtement juste, une jambe repliée avec nonchalance. Claude le regardait distraitement... et malgré soi, d'un élan, pensa à Eva, avec le besoin d'échapper au trouble où le mettaient les conversations vulgaires de Gabriel sur le Quartier Latin, dans un élan voluptueux vers la pureté. Eva! autant Gabriel était gras, elle était svelte, mais elle avait la hanche forte comme les écolières;... dans une défaillance rapide, il eut la vision, sur une ceinture mince, de sa poitrine nue, dorée et fine, les deux seins tièdes arrondis l'un sur l'autre dans une ombre ambrée.

Il passa la main sur son front et ferma les yeux.

« Qu'est-ce que tu as? dit brutalement Gabriel.

— Rien, un peu de fièvre. »

Revoyant Gabriel immobile en la même pose à moitié suspendue, il baissa les paupières et pensa à elle avec plus de force encore et une précision brûlante. Il se leva, marcha, tapant du talon comme pour se réchauffer.

« Eh bien! qu'est-ce que tu as? répéta Gabriel irrité.

— Je t'ai dit que ce n'était rien, » fit Claude ner-

veusement. Et Gabriel, à ce ton vif, se tut, prit un livre à feuilleter, faisant tourner dédaigneusement les pages en considérant une à une les planches d'anatomie du corps humain.

Claude voulait lui arracher le livre des mains. Il se contint. Sa chaleur tombait. Ce n'était pas sa faute après tout : il n'avait l'habitude ni la complaisance de ces visions. Il eût voulu ne jamais songer qu'à son visage.

Alors, pour se distraire, avec volonté il fixa le visage de Gabriel qui se dessinait dans la pâleur opalisée du miroir. Il avait la grâce d'un grand enfant. Ses yeux étaient pareils à ceux d'Eva, profonds dans une noirceur de sommeil qui versait de la douceur à l'âme quand on avait pu les surprendre en leur songerie, puis à l'éveil rayonnants de chaleur.

La prunelle de Gabriel se mut, allant à droite et à gauche de la glace. Il rencontra le regard de Claude, se vit regardé, il se trouva une beauté de jeune fille et rougit avec puérilité. Dans un jet de sang chaud aux joues, il pensa à Eva, distingua qu'elle était belle, qu'elle était sa sœur et qu'il en restait le maître, se trouvant le seul homme de la famille. Il lui montait comme une envie de gifler Claude et de le chasser de sa propre chambre : une insolence autoritaire, une jalousie paternelle emportait son cœur. Jolie comme lui et plus délicate encore, fille de leur mère la femme la plus belle de la ville, Eva, fille frêle, Eva sa sœur, sa sœur comme il ne l'avait jamais senti intimement, ne serait pas pour Claude Mavel ! Dédaigneusement il se retourna avec souplesse,

observa Claude qui avait dirigé ailleurs les yeux.

A le voir non plus dans la glace mais en réalité, une rougeur plus vive jaillit fugacement à sa figure, comme si Claude le considérait encore. Il rejeta un instant la tête puis le fixa à nouveau : Claude tenait les paupières baissées, mais Gabriel voyait ses prunelles de tout à l'heure, ardentes dans un flottement de songe, regarder attentivement au loin à travers lui. Une colère sourde, mauvaise, se remua dans son cœur. « Tu te prends pour un fiancé ! » Il détailla Claude plutôt petit, ramassé sur sa chaise derrière la table, timide et indécis, le front pâle creusé par des reflets de la lampe; la chevelure brouillée avait pris une apparence négligée sur une tête maladive. Il était fiancé à sa sœur, il la désirait, il se promettait de l'épouser, en portant déjà l'assurance un peu inquiète dans ses manières. Gabriel lui en voulut de le forcer à voir, lui-même aussi, sa sœur dans l'exactitude de sa beauté, ce qui l'agaçait. Claude était là devant lui : il avait le même âge presque, la jeunesse, les mêmes ferveurs de volupté, et Gabriel se sentait à cette heure, en dehors de sa volonté, pur comme Claude. Il lui en voulut davantage, et en soi, violemment, le traita de niais : ils n'étaient plus, ils n'étaient point camarades ! Et désirant brusquement troubler sa vision en l'injuriant, il dit à Claude, sans s'arrêter, dans une fougade d'irritation :

« Tu me prêteras cent sous, que je te rendrai dans trois jours avec le reste à l'arrivée du courrier; il faut que je retourne ce soir au théâtre : j'ai levé

hier une petite grue qui m'a appris ce qu'était vraiment l'amour parisien, et je veux m'en donner jusqu'au delà du cou. A propos, j'ai reçu de Saint-Denis la dernière fois des lettres qui m'assomment, des recommandations, toute la clique. Je m'en fous, je m'en surfous, je m'en superfous : je m'assieds dessus... C'est probablement toi qui as écrit que je ne travaillais pas assez? *Je suis boursier, j'ai le droit de faire ce qui me plaît avec la bourse que j'ai gagnée.* Et quant au Conseil Général, je l'en... je... eh bien! je m'en fous aussi. »

III

Le timbre résonna, la concierge entra, petite avec sa figure ridée, riante et propre. Elle tendit des lettres. Claude, étonné, les examina, inquiet vaguement; puis sa figure s'empourpra tandis que battait son cœur comme à la présence invisible et sûre de sa fiancée : le courrier de Madagascar était en avance de trois jours.

Tenant l'enveloppe, les doigts lui tremblaient comme si elle-même la lettre tremblait, ayant gardé la trépidation de la vitesse du navire à travers l'espace. Et il l'ouvrit avec gaucherie et prudence, pour que rien ne tombât, comme si elle contenait des pétales, peut-être des cheveux.

La lèvre ironique, Gabriel le regardait manier précieusement comme un sachet la lettre blanche, lettre qui garde toujours un fleur de fiançailles. Il s'était rapproché, et maintenant Claude avait une pudeur de ne pas lire sa lettre « en public ». Ses tempes bourdonnaient. Cette lettre avait été sous *sa* main, dans *sa* chambre. Ses lèvres se remuaient, et il avait soudain honte devant Gabriel tant leur amour avait toujours été chastement voluptueux au point de ne pouvoir être compris de lui. L'enveloppe toute petite lui paraissait presque une chose faite pour être cachée, dans le vertige qu'un minuscule papier fût venu de si loin sans se perdre ou être détourné. Et il la mit dans son veston.

« Qu'est-ce que cela signifie ? dit Gabriel. Tu peux bien me lire ta lettre : je ne l'avalerai pas. Et puis c'est ma sœur après tout !

— Je ne voulais pas t'ennuyer.

— Va donc. »

Et Claude dut commencer à haute voix. Dès les premières lignes il n'y trouvait plus ni plaisir, — ni tendresse. Chaque mot devenait à la fois banal et déplacé; il allait avec lenteur, presque ânonnant. Lorsqu'une ligne se faisait trop tendre, il se penchait comme s'il avait à déchiffrer, cependant sautait à la ligne suivante. Gabriel voyait le manège, haussant les épaules, impatient. « Elle écrit comme une tortue », dit-il. Il circulait en long et en large, ce qui lui permettait de jeter au passage un coup d'œil de haut sur les pages. Les caractères s'y enchevêtraient, prolongés par les boucles de l'écriture. Claude escamotait deux,

trois lignes, mais des fragments que ne laissaient pas prévoir les phrases précédentes venaient d'un trait à ses lèvres dans le mouvement de la lecture. Alors Gabriel s'interrompait court dans sa promenade, puis la reprenait, les yeux empourprés. Encore il s'arrêtait brusque, et chaque fois c'était pour Claude un choc au cœur. Il balbutiait. « Que tu lis mal! cria Gabriel : tu lis comme un cochon. »

A un moment Éva contait des anecdotes étrangères; alors, plein de confiance, Claude poursuivit avec netteté :

« Dimanche, il est arrivé un gros accident qui a émotionné la ville. Une mulâtresse et sa mère malade à qui les médecins avaient recommandé les bains de mer, étaient allées prendre un bain près de la gare, pour ne pas se mêler aux dames de la société de l'autre côté de la ville. La vieille femme s'était avancée de façon à avoir de l'eau jusqu'au dessous des épaules, tant la mer était douce. Tout à coup elle a poussé un cri et elle a disparu ; sa fille a couru pour la relever, puis après quelques pas elle a voulu revenir à la hâte au rivage en appelant au secours, en s'apercevant qu'un requin retournait sur elle. En deux secondes elle a été happée à la cuisse. La consternation a été grande. Mais le surlendemain les dames ont recommencé à se baigner près du pont Labourdonnais où l'on est beaucoup mieux garanti. Les pères de famille parlent de faire tendre un tramail de fer entre les piles des ponts. Je vais accompagner tous les soirs Micheline qui prend des bains, mais je n'en prends point parce que tu serais jaloux. » A

cette ligne inattendue, la voix de Claude se voila, mais il dut continuer : « Depuis l'arrivée d'un officier de Toulon, les jeunes gens qui le fréquentent ont pris l'habitude de venir en bande sur le pont pour regarder les dames. Le docteur m'a conseillé de suivre un régime de bains, mais tu penses bien que... »

Gabriel n'a rien dit, mais ses yeux se sont injectés de sang comme ceux des mulâtres. La lettre se terminait : « Je t'embrasse, » ce qu'après une rapide hésitation Claude se décidait à dire à demi-voix, sautant seulement quelques mots à la suite.

— Les petites filles sont-elles bêtes ! s'écria Gabriel : elles emploient toujours des mots stupides de pleurnicherie et d'autres dont elles ne comprennent même pas le sens... »

Claude était mécontent contre soi autant que contre l'autre : il eût été si simple de se refuser à lire. Il se trouvait bonasse, et il en voulait à Gabriel et à Eva ensemble, comme si elle lui avait écrit des pages indifférentes et banales.

« C'est toi qui n'as pas le moindre sens du cœur ! Tu ne devrais pas t'occuper de ce que tu ne comprends pas.

— Je m'occupe de ce qui me plaît, et je sais ce qui me regarde. A l'avenir... »

Claude blêmit, à la fois irrité, exaspéré par la crainte même des menaces que Gabriel sous-entendait ; il s'emporta :

« A l'avenir, à l'avenir, quoi ?... Est-ce que tu crois que tu me fais peur ? J'en ai assez de ta mauvaise humeur.

— Entendu », dit Gabriel. Et il alla à sa cape, la jeta prestement sur son dos en secouant les dernières gouttes d'eau, sortit.

Claude ne bougea point, le regarda s'en aller.

IV

D'ordinaire il portait la lettre un ou deux jours sur soi, il aimait, ensuite, la ranger avec les lettres précédentes : celle d'un parent, d'un ami, se suffit à soi-même; au contraire, chaque lettre d'Eva, à peine l'a-t-il entre les mains, il sait déjà qu'il va la ramasser avec les autres et qu'elle est la partie d'un ensemble précieux. Mais aujourd'hui il ne sent aucune différence entre elle et la lettre d'Albert Gustave :

« Mon cher Claude,

« Pour varier, on s'ennuie toujours ici, un peu plus au lycée qu'ailleurs, un peu plus pion qu'élève ou professeur. Ce délicat métier semble avoir été créé exclusivement pour ma créolissime paresse. Mes élèves ont acquis l'habitude de ne pas trop m'ennuyer ; nous avons conclu un pacte : ils font ce qu'ils veulent pourvu qu'ils ne fassent pas de tapage pendant que je dors ou que je lis le baron Marbot et *Le Désastre*. Je m'intéresse beaucoup aussi à *Surcouf le malouin* qui pirata dans ces mers il y a environ un siècle ; ces bougres-là avaient du poil qui sentait

la poudre ; je sens que j'étais né pour être corsaire ; je me rattrape en poursuivant d'œillades incendiaires le plus de pucelles que je peux — mais faut-il te dire que je ne navigue jamais dans tes eaux ?

« Je t'édifierai du mariage d'Arthur des Causses ; cet aimable ivrogne épouse la fille cadette de la mère Boulengeau, dont, s'il t'en souvient, le mari mourut de soulaison rémittente il fut un an. Je ne t'apprendrai pas que Des Causses a le trust des vices de la colonie et qu'il y ajoute des maladies non moins coloniales. Sa figure se soulève d'un certain nombre d'éminences volcaniques qui eussent dû effrayer toute matrone un peu au courant des feux de l'amour. Cependant Ernestine Boulengeau est restée la grande fillette blonde, aux yeux bleus veloutés de noir, à la tresse serpentante comme ses reins, aux joues piquées d'une double fossette en forme de croissant de lune où il semble que l'innocence célèbre de nos grand'mères se soit réfugiée. Car le progrès universel n'a pas épargné notre île. Mme des Causses a refusé son consentement, déclarant à haute et intelligible voix qu'elle ne voulait pour rien au monde participer au crime de soumettre « à une pareille vermine » — son fils — cette enfant peut-être ignorante. Maman Boulengeau a passé outre : le cœur de cette mère a des mystères plus insondables encore que ne peut l'être son bas-ventre ; au reste il n'est un mystère pour personne qu'il lui reste un prolétariat de cinq autres filles à caser. Demeuré très valeureux et sain, j'en composerai volontiers mon harem, mais la mère Boulenge préfère favori-

ser les Arthur des Causses en souvenir pieux de son mari. Il devient de plus en plus fastidieux d'habiter ce pays où les jolies filles ne sont pas réservées à des gourmets comme moi mais à d'immondes truffivores.

« A part cela, rien à te dire. Je ne vois que rarement ta fiancée ; au reste elle t'écrit avec régularité. Mme Fanjane me dévisage toujours de son air d'insolence un peu voluptueux. J'aime entendre de temps à autre par-dessus le mur sa voix agréablement poivrée de belle créole chaude, appelant à travers le jardin sa petite servante malabarde Maria, dont je suis la croissance. Je rencontre souvent ta belle-mère dans la rue, allant je ne sais où : je la salue toujours respectueusement jusqu'à terre. Elle me répond d'un beau visage presque indigné qui s'incline à peine pour se relever ensuite du double. Par contre Mlle Eva ne sort guère ; quand je la vois, je la salue ; elle répond poliment.

« De Poulandes et Davoué partent par ce courrier, en congé de six mois. Si l'on devrait accorder des congés *pour la France* à d'aussi authentiques crétins ! Pendant six mois les boulevards n'admireront qu'eux ; je vois d'ici leurs bobinettes. Je leur ai persuadé d'aller te voir et que tu les conduiras à la Belle Jardinière pour qu'ils profitent de ton expérience : rends-moi le service de les accoutrer de la façon la plus ridicule en leur persuadant que c'est la dernière mode.

« Tu es maintenant un Parisien consommé : envoie donc ta photo pour que je me rende un

compte exact de ce que c'est. As-tu des côtelettes? jusqu'où descend ta jaquette? Privé de documents, je t'imagine à peu près sous la tournure fringante du lieutenant Contrebandi qui possède ici tous les cœurs féminins et donne en ce moment la mode pour le salut de la colonie. Portes-tu monocle? En tout cas persuade Davoué que tout le monde chic en porte : je tiens essentiellement à ce qu'il revienne de Paris arborant monocle et qu'il se promène avec cet appendice sur le Barachois.

« Tout à toi des quatre pattes,

« A. G.

« P.-S. — Nicole Fortuné t'envoie ses amitiés; ses nièces sont toujours exquises; je crois que la cadette sera encore mieux que l'aînée. Je surveille tout cela. »

Avec son esprit acidulé et fonctionnaire qu'il sent déjà aussi loin de lui que le pays même et la façon dont il s'habillait là-bas, le billet d'Albert Gustave amuse Claude mais laisse un arrière-goût de tristesse. Gustave a vingt-deux ans et il lui semble qu'il a déjà un cœur de vieux garçon. Toutes ces lettres de la Réunion, même celles qui s'efforcent le plus de vous faire rire, vous jettent dans le découragement, comme si la torpeur du pays se communiquait à vous par contagion. Albert Gustave avait promis de lui donner sur Eva, au hasard des rencontres, quelques-uns de ces détails qui, pour l'absent, font revoir l'être chéri dans la précision sou-

daine de ses traits et la coloration évoquée d'une nouvelle toilette : Il n'y pense même plus.

Comme ces pages d'Eva sont indifférentes, comparées aux autres. Enfin! il est entendu que les absents ont toujours tort... Il en veut à Eva d'être la sœur de Gabriel, de ce qu'il reçoit d'elle une lettre terne dans cet après-midi sombre et fangeux, de ce que, alors, il ne peut plus se réchauffer de son amour, de ce que lui-même, refroidi, ne pense plus à elle que froidement. Et il est agacé à tout briser.

...Eva est brune, de la même nuance que Gabriel, celui-là si prétentieux, si fier de ce teint qui le fait remarquer à Paris : il se pavane au Luxembourg avec des cols trop hauts qui accusent encore la matité de son visage, comme s'il était tellement flatteur, dans les promenades publiques, de passer pour un rastaquouère brésilien!... Il n'y a rien que la mémoire trahisse autant que les figures brunes : vous finissez par ne plus les voir que presque noires et, secrètement, depuis qu'il habite en France, Claude se sent peu à peu porté vers la blonde. Il revoit aussi Eva un peu maigre... Elle se tenait assez gauchement, ce qui est joli quelquefois mais souvent énervant. A la Réunion, les jeunes filles ne savent pas se dresser dans ces jolies poses suspendues d'élégance où les Parisiennes se trouvent naturellement. Claude est dégoûté de la Réunion, du monde entier.....

V

Claude, excédé, avait profité de la première espèce d'embellie pour sortir, et il tournait et retournait autour de l'Odéon à se demander s'il ne devait pas aller le soir entendre *L'Arlésienne*, sans se décider. Philippe, rencontré rue de l'École de Médecine, l'obligea à prendre un bock au Pousset et dans la conversation se mit à lui raconter, après celle de la femme qu'il fréquentait en ce moment, l'histoire de Raphaëlle qu'il avait eue avant Lenoir.

Raphaëlle était d'abord très amusante, puis tannante, parce qu'elle était tapageuse en diable, et bavarde, bavarde! une machine à coudre. Brave fille par exemple. Elle avait additionné des malheurs dans sa vie. Elle les resservait généreusement plusieurs fois par type, d'autant qu'elle ne s'entendait pas avec les femmes du quartier dont elle disait que ce n'était pas des amies parce qu'elles ne répondaient pas quand elle questionnait. Dans son pays on s'embêtait mais au moins tout le monde causait. Il y avait encore des braves gens par là-bas, à commencer par sa famille : son père et sa mère étaient des ouvriers, mais des ouvriers propres qui n'avaient jamais barguigné devant le travail. Elle ne savait pas un reproche à adresser à ses parents : les bêtises qu'elle commettait, c'est qu'elle les avait voulues.

Toutes au Latin la bassinaient quand, pour vous la faire à l'ancienne mode, elles fichaient toute la responsabilité sur le dos de leur famille. Elle, avait quitté la maison : on ne l'avait pas mise dehors ; elle y retournerait qu'elle trouverait le couvert mis. C'est elle, c'est elle, quoi ! qui s'était amourachée d'un artiste qui chantait dans un café-concert à Marseille : ils avaient fui ensemble à Paris l'année de l'Exposition. Quand on eût démoli les baraques, il essaya de l'introduire comme figurante à Cluny, mais flûte ! il aurait fallu connaître un ministre, il faut ça même dans les petits trous. Elle trouva à poser pour les cartes postales coloriées et non coloriées : il existait peu de personnes qui eussent été tirées autant qu'elle, elle avait donné la tête comme jeune fille dans la série des fiançailles, comme jeune dame dans celle des lunes de miel... un tas de bêtises quoi ! mais là encore tout ne va pas en riant : si on vous fournit les costumes, c'est à vous d'inventer la mise en scène, et le sourire !... C'est tout des trucs, il faut ensuite que votre tête chante au public : si la série prend, ça marque; si ça poirote aux devantures, changement de décor : à une autre !

Raphaëlle ainsi, en deux tours de langue, vous montrait un tas de dessous de Paris. Et c'était comme si vous veniez d'y arriver ! On rentrait ensuite chez soi, distrait de ses propres affaires, en dévisageant les petites femmes à hauts talons pour deviner leurs intrigues à leur mine, en regardant les devantures de *Achat et Occasions* de jupons, les

étagères de faux cheveux, toutes les vitrines, pris à ce qu'elles étalaient autant qu'à des romans ouverts pour les passants, et tout aussi était plus vivant dans la rue !

CHAPITRE II

UNE JEUNE FILLE

I

Il avait neigé plusieurs jours de suite. Claude éprouvait le besoin de retrouver des gens, de mettre de la variété et de l'animation dans sa vie de spectateur de Paris. C'est un des plaisirs de Paris de regarder des créatures se mouvoir devant soi, vous parler, vous faire connaître leurs existences dans ces conversations de grande ville où il semble que tout le monde se raconte avec franchise parce qu'on sait qu'on ne se reverra pas le lendemain. Il lui restait, pour épuiser la liste d'adresses qu'on lui avait donnée au pays, Mme Dubois-Mahaud. Il hésitait car il ne devinait guère à quoi pourrait bien lui servir cette vieille cousine qui ne devait guère compter de relations utiles. Enfin il valait mieux n'avoir rien à se reprocher et après tout qu'avait-il à faire en ce dimanche? dimanche vide et lamentable de Paris.

II

Une panoplie à la cloison. Autour d'un bouclier de Madagascar à rais noirs et blancs, projetant dès l'entrée une impression de demi-deuil, douze sagaïes en bambou de la Nouvelle-Calédonie rayonnaient; plusieurs sabres ondulés du Sénégal encadraient un casse-tête de Polynésie, et des mâchoires de requins, des scies d'espadon étaient pendues à un petit tambour mozambique enveloppé de ficelle comme dans de la toile d'araignée. N'osant les épousseter, Mme Dubois-Mahaud conservait sous la poussière cette collection d'objets que son mari, médecin de marine à cinq galons, avait recueillie dans les diverses colonies de séjour. Claude, entrant, retrouva dans le salon garni de bahuts, cette odeur de tartan, de cheveux anciens et de beurre de cacao propre aux chambres des tantines créoles d'autrefois. Et comme il s'attendait à découvrir sur le sofa une vieille dame d'aspect jaunâtre, il resta étonné, debout au milieu de la pièce, de lui voir d'épaisses joues rosées, un air cérémonieux de grande réception et toute l'attitude d'une veuve d'amiral. Elle le regardait en fixant des yeux bleus sous ses cheveux descendant en bigoudis sur le front, avec une curiosité mi-vivace mi-endormie. Il se tint très droit par la volonté de faire bonne figure.

D'une voix criarde, comme si Claude, nouveau

venu des colonies, était sourd à Paris, elle lui présentait une demoiselle parisienne, qui était assez gentille pour ne pas négliger les vieilles personnes, elle pouvait même dire pour préférer souvent sa compagnie à celle des jeunes filles de son âge. Et de suite, faisant asseoir Claude devant elle d'un geste familier et mielleux, elle lui reprochait aigrelettement de n'être pas venu encore la voir. Mettant dans sa loquacité européenne une langueur dédaigneuse et le fond de malice créole, elle le tutoyait même, quoiqu'elle fût à peine sa cousine, pour le réprimander plus librement :

« Mâtin! mais il y un an que tu es à Paris! J'avais cru que tu étais mort de froid en débarquant dans la capitale ou que tu avais laissé tomber dans la mer Rouge ton carnet d'adresses... » et, reniflant, elle regardait du côté de la jeune fille.

Claude s'excusa par petites phrases inutiles : les courses dans les magasins, l'installation, l'ouverture des cours...

« Alors toi, tu comptes travailler? dit-elle avec scepticisme en pinçant la bouche. Espérons que ça va durer... tu sais, Paris est pavé avec les bonnes intentions des créoles qui viennent ici terminer leurs études ». A peine tournait-elle un peu la langue.

— Je sais, répliqua Claude, susceptible, mais moi, je ne suis venu à Paris que pour le quitter le plus tôt possible... » Et il ajouta, entraîné : « Il faut que dans trois ans je sois retourné à la Réunion ».

Elevant le visage, il considérait Mme Dubois-Mahaud bien en face, tout en tenant serré son chapeau.

— Mais, mon pauvre enfant, tu ne sais donc pas que tous ceux qui sont venus me voir comme toi — six mois après leur arrivée et qui n'ont plus remis les pieds ici — me disaient toujours ça en arrivant? Regarde voir maintenant ce qu'ils font à Paris. J'évite de t'interroger sur l'état actuel de mon petit-neveu Boufflers, je préfère ignorer à quel degré il est tombé... Mais il y a tous les autres.

— Je ne veux pas m'occuper de ce que font les autres, dit Claude avec fermeté : ça les regarde. Moi je sais que j'ai des raisons spéciales...

— Ah! bon, fit-elle d'une voix moqueuse à force d'être traînante ; raconte-moi sans plus de fion que tu as laissé là-bas une amoureuse.

— Pas tout à fait », dit Claude, les yeux à ses genoux. Il se constatait peu de sympathie pour Mme Dubois-Mahaud et cependant se laissait gagner par un mouvement fébrile, mettant une sorte de défi, comme s'il était Prusselle, à afficher courageusement ses sentiments.

— Comment pas tout à fait?

— Oui, répondit-il, en levant la tête obliquement, j'ai laissé là-bas ma fiancée qui m'attend avec... impatience.

— Houn! tant mieux donc : si ça peut te faire travailler un peu plus que les autres, ça aura servi à quelque chose. Mais je me casse la tête... avec qui diable tu as pu te fiancer, si jeune, là-bas? A mon dernier voyage je n'en ai pas trouvé une qui m'aurait tentée. Tout ça était mal tourné et prétentieux! A peine ça commençait-il à fredonner un petit air que

ça voulait chanter en public et se prenait pour une cantatrice de l'Opéra. Ah mais non, mais non, c'est qu'à l'Opéra c'est autre chose; je sais ce que c'est. Et si tu savais, Namie, comme elles s'habillent mal avec des étoffes qui coûtent cher! Ce qui ne les empêche pas de poser pour des princesses ou de rire à tout propos. Ça n'est bon qu'à danser et minauder : pour causer, suivre une conversation, s'intéresser à des idées, une fillette de neuf ans à Paris leur damerait le pion. Dis, Claude : il y en a combien dans le tas qui parlent français? Allons, avoue : la plupart bégaient un mauvais créole de mulâtresses.

— Mais cela ne fait rien, intervint la jeune Parisienne avec une politesse caressante, si cela convient à leur type...

— Complètement, dit Claude. C'est tout à fait aimable à une jeune fille de Paris de défendre ses sœurs des colonies. Vous n'êtes pas juste, madame. Je puis vous assurer que ma fiancée est une jeune fille parfaite. C'est Mlle Eva Fanjane... sa mère est veuve. »

La vieille dame, cherchait, cherchait en l'air, d'un nez isolent. Claude ajouta vivement : « Elle habite à l'angle de la rue Sainte-Marie et de la rue Fénelon.

— Oui, dit avec plus de vivacité Mme Mahaud qui portait présent à la mémoire un plan de Saint-Denis où chaque emplacement figurait avec le nom de son propriétaire... je vois : c'est l'immeuble qui appartient à la succession Sougeotte.

— C'est ça, fit Claude les paupières baissées, revoyant le lourd manguier au coin de la rue.

— Ce n'est pas pour te dire du mal de ta fiancée

ou de la famille de ta fiancée, mais si Mme Fanjane paie ses loyers comme mes locataires à moi... le propriétaire ne doit guère s'enrichir... » Et elle se plaignit sur un ton de rhumatisante qu'elle ne reçût pas régulièrement son argent, que les sommes lui arrivassent toujours écornées sous prétexte que le coup de vent avait renversé un palmier sur le mur, enlevé la toiture du cabanon. Sa voix s'attristait gravement, chaque courrier lui apportait des nouvelles de maladies et d'accidents survenus à ses immeubles. Elle était très affectée de leur délabrement ; elle ne pouvait admettre que des maisons construites avec du bon nate eussent si vite vieilli, et elle eût voulu que Claude la renseignât exactement sur leur santé. Soudain des pleurs glissèrent de ses yeux, elle passa son mouchoir sur sa bouche, et comme Claude était interdit : « Il faut m'excuser, mon enfant, mais ça me fait trop de peine. Mon neveu que j'ai chargé de mes affaires *est un coquin!...* — je peux bien dire devant Namie — qui me vole comme dans un bois. » La jeune fille s'était approchée et lui caressait les tempes, sans parler. « Tu comprends la situation : je ne vis à Paris que de mes loyers de là-bas, et alors mon gueux de neveu me tient de loin par ce fil qui est attaché à ma patte.

— Vous n'avez pas envie d'aller faire un tour à l'île ? proposa Claude par contenance ; vous pourriez vous rendre compte par vous-même...

— Ah! merci, cria-t-elle, les yeux séchés, je préférerais encore crever de misère ici et qu'on m'envoyât par charité à l'hôpital.

— Vous craignez la traversée à cause du mal de mer? s'enquit la jeune fille sur un ton prévenant qui souriait mélancoliquement :

— Ce n'est pas la raison, mon enfant, mais je mourrais encore plus vite là-bas de nostalgie de Paris! Et je ne veux être enterrée qu'au Père-Lachaise! » Se remettant, posément, elle vanta à Claude le parc Monceau où, en été, elle passait des après-midi entières, sans s'ennuyer, à regarder les enfants bien élevés et riches jouer entre les plates-bandes, à voir défiler les voitures de maîtres; en hiver, elle sortait moins, mais elle allait, quand elle voulait, en réception chez des veuves d'Académiciens : son mari avait bien connu l'Amiral Jurien de La Gravière. « Ah! non, pour les gens qui ne visent qu'à s'élever, il n'y a pas comme Paris... Puis, dit-elle avec une grimace, mon estomac n'est plus fait à la cuisine créole... Mais tu ne me dis rien, parle-moi donc un peu de toi, est-ce que tu es bien défendu contre l'hiver? La chemise de flanelle, naturellement... Tu ferais bien aussi de porter le chandail.... Je parie que là-dessous, dit-elle, en montrant son pantalon, tu n'as qu'un caleçon de toile?...

— Mais je n'ai pas eu encore froid » dit Claude, gêné à la pensée que la jeune fille parisienne pouvait se moquer de le voir ainsi déshabillé des pieds à la tête. Mais, marchant sans bruit au fond de la pièce, elle était maintenant arrêtée devant le piano, jouant des doigts avec sa collerette de dentelle. Elle n'entendait rien, semblait un peu bouder ou songeait à partir. Ce qu'il y a d'agréable avec ces jeunes filles

de Paris, c'est qu'elles ne s'occupent pas de vous.

« Attends un peu, reprit Mme Dubois-Mahaud : tu m'en donneras des nouvelles. Les jeunes gens sont trop présomptueux, et puis tout ça part de la phtisie galopante.

— Rassurez-vous, dit Claude, je tiens... »

Il entra en ce moment de vieilles dames à manteaux de peluche qui prirent les mains de Mme Dubois-Mahaud, les gardèrent longtemps en agitant leurs chapeaux devant sa figure sans l'embrasser. Et Mme Dubois-Mahaud le présentait encore :

« M. Claude Mavel..... un jeune homme de Bourbon qui vient prendre des titres à Paris... il est fiancé au pays... »

Les bonnes femmes lui souriaient obliquement, Mme Dubois-Mahaud l'épiait avec des yeux pétillants, sans parler. Claude, se sentant gauche, flairait le ridicule et le soutenait avec courage. Puis tout le monde s'assit dans les crapauds.

« ... Comme les créoles doivent être jolies !... »

Claude se retourna et vit que la jeune fille parisienne s'était approchée, pour lui tenir poliment conversation pendant que les dames parlaient entre elles.

— C'est devenu très rare, reprit-elle gênée avec une palpitation indécise des sourcils, que des jeunes gens se fiancent à votre âge. Tous ceux que j'ai interrogés ou qui ont exposé devant moi leurs théories, sont en général hostiles au mariage. La majorité prétendent que c'est engager sa liberté au moment où l'on a le plus besoin de se sentir libre pour dégager soi-même le sens de sa destinée... »

Claude l'écouta avec surprise. Le timbre de sa voix moyenne était persuasif; mais, loin de s'écouter parler, la jeune fille observait le visage du jeune homme avec une attention scrupuleuse. Elle lui donna l'impression d'une intelligence qu'il n'avait pas su pressentir tout à l'heure et égale à celle d'un homme. Son ton était affirmatif mais la grâce du débit prêtait de la modestie aux interrogations.

— Oh! dit Claude avec complaisance, la majorité des jeunes gens est égoïste : alors...

— Croyez-vous que nous ne sommes pas tous des égoïstes? » reprit-elle. Et comme Claude se redressait, elle poursuivit sans y avoir pris garde : « Quand j'étais petite, j'étais persuadée que j'étais très bonne, et quand j'ai lu *A la recherche du bonheur* de Tolstoï — vous connaissez, n'est-ce pas? — j'ai cru que je l'étais foncièrement et pour toute ma vie. Or depuis que je me suis mise un peu au courant de Nietzche...

— Vous lisez beaucoup? dit Claude, hésitant.

— Pas extraordinairement, répondit-elle avec un imperceptible mécontentement; je lis maintenant beaucoup moins que jadis. Il y a une époque de ma vie où j'achetais toutes les brochures à deux sous. C'est la période où j'étais devenue anarchiste, fit-elle en riant légèrement : j'avais coupé toute ma chevelure, je me promenais seule sans causer à personne, une fleur rouge à mon col, et je n'étais habillée que de noir. A table je ne mangeais que le strict nécessaire. Puis, après avoir entendu des conférences anarchistes, je les ai trouvées trop bêtes. Et j'ai compris qu'il était plus rationnel d'être socialiste. Mais je

voudrais que quelqu'un me formulât nettement la doctrine socialiste.

— Je vous avoue, dit Claude, que je ne suis guère renseigné non plus... dans mon pays la question socialiste ne s'est pas encore posée... » Il était gêné de son ignorance des grands problèmes modernes qui s'agitent en Europe et sur les données desquels une jeune fille, parce qu'elle est née à Paris, était mieux informée que lui, bachelier ès-sciences. Cette demoiselle parlait avec aisance sans s'arrêter et lui donnait par sa simplicité l'assurance qu'il y en avait beaucoup d'aussi instruites qu'elle en France.

— Votre pays est un pays dont j'ai beaucoup entendu parler ici mais sur lequel je n'ai jamais rien trouvé de bien évocateur... »

Alors Claude, sentant qu'elle voulait par bienveillance changer de conversation, lui cita des poètes : Leconte de Lisle, Léon Dierx.

« Il faut m'excuser, déclara-t-elle, et vous allez peut-être vous moquer de moi, mais je ne comprends pas beaucoup les vers. Au contraire, ce qui est science, études sociales, m'intéresse infiniment. En ce moment, je compare les brochures qu'on répand dans le peuple pour combattre l'alcoolisme : ne trouvez-vous pas qu'on procède d'une façon très gauche? On commence par invectiver les alcooliques qui alors jettent la brochure à la première page. Il n'y a que des phrases : les faits précis et instructifs, les statistiques manquent. Mais j'ai sans doute tort, dit-elle, en souriant, de combattre l'alcool : votre pays, je crois, produit beaucoup de rhum?

— C'est vrai, dit Claude riant.

— Et je m'imagine que votre fiancée doit posséder des usines à sucre ? ajouta-t-elle avec un sourire d'espièglerie amicale.

— Oh! non, pas du tout » dit Claude et il ajouta, riant encore : « Je ne fais pas un mariage d'argent...

— Vous avez alors en main le maximum de chances... » reprit-elle gravement sur un ton de jolie généralisation. Puis elle se tut, se retirant dans un silence discret où s'effaçait le souvenir des phrases qu'elle avait prononcées. Sans devenir ni plus froide, ni plus lointaine, elle se recueillait naturellement, avec un charme d'écolière, dans une mystérieuse modestie. Et Claude se sentait presque content de lui d'avoir échangé des idées avec une jeune fille parisienne qui n'était ni poseuse, ni très bien mise, ni frivole, ni jolie, qui était très intelligente sans pédanterie, avec qui bien qu'on fût un jeune homme on pouvait causer agréablement sur le ton de la cordialité comme avec un camarade. C'était vraiment quelque chose de différent des demoiselles créoles à qui il faut faire la cour sous peine de rester muet. C'était une amie comme celle-là qu'il eût fallu à Eva.

« Est-ce que vous êtes de Paris, mademoiselle?

— Oui, monsieur... Mais je n'aime point Paris. J'ai beaucoup voyagé.

— Vous avez traversé la mer?

— Oh! non, les médecins ont dit que la mer ne me valait rien, tandis que j'adore voyager dans le train : j'ai parcouru ainsi l'Espagne, le sud de la France, la Belgique. » Elle était un peu triste :

« Mais je voudrais qu'on pût voyager sans avoir à s'arrêter, car là où l'on s'arrête, je trouve qu'on s'y attache beaucoup trop vite et alors, à chaque départ, c'est un nouveau petit frisson froid très désagréable au cœur. Et je n'aime pas la souffrance.

— Alors qu'appréciez-vous dans le voyage? demanda Claude.

— Voir des étrangers... « Et plus vive : « J'aime extraordinairement surprendre ce qui se passe ailleurs, me sentir étrangère.

— Cela ne vous suffit pas d'être Française? »

Elle hésita : « Pas plus qu'il ne vous a suffi d'être créole. »

Elle détourna la tête, regardant gentiment en l'air : « Puis j'aime l'espace pour la sensation qu'on éprouve d'être libre et de fuir. Ni mes frères, ni mes sœurs ne peuvent me rattraper à la course. A cause de cela on m'appelait à l'école *l'hirondelle*. Le fait est que j'aime beaucoup les hirondelles parce qu'elles ont un petit visage d'insecte, laid et pointu, tout criblé de peur et de sauvagerie.....

— Les jeunes filles créoles sont plutôt casanières, » dit Claude.

Mme Dubois-Mahaud l'avait entendu :

« Pas toutes! cria-t-elle avec un soupir où se souleva péniblement son gros corps. Voilà-t-il pas ma petite nièce Chouchoute qui m'écrit qu'elle tient de moi, qu'elle ne peut plus supporter la vie de là-bas, qu'elle accourt à Paris et qu'elle descendra chez moi? Ces filles-là ne doutent de rien... Je vous demande un peu. Je la recevrai une semaine, et puis elle ira se

loger où elle voudra... Je ne vais tout de même pas tenir à Paris un asile de nuit. »

Les vieilles dames riaient. Claude qui n'avait pas quitté son pardessus se leva pour partir, salua les dames qui ne répondirent point, et tendit respectueusement la main à la demoiselle qui lui dit négligemment bonjour, comme si maintenant qu'on avait fini de causer ils étaient redevenus étrangers.

CHAPITRE III

AU CAFÉ

I

La pluie tombait encore. Mais Claude sortait, énervé de vivoter si longtemps dans une chambre étroite et gelée par l'humidité. Il se sentait moisir, esprit comme corps. Il était pressé de voir se remuer du monde, même d'entendre le tapage des voix de créoles parlant de l'île et encore chauds de là-bas. Gabriel n'avait plus remis les pieds dans sa chambre et il goûtait la vie allégée d'autant; mais, en son assurance, il restait perplexe sur ce qui pourrait bien résulter de cette brouille pour ses rapports avec Mme Fanjane.

Il arrivait devant l'hôtel où logeait Prusselle ; Prusselle lui avait enfin dit être maintenant chez soi avant dix heures : ce matin il éprouvait une impatience de causer avec lui, la bouche pleine de mots frais et de désirs, de se laisser aller après quelques

minutes à entretenir un ami de ses sentiments, avec ce besoin de confidences engageant l'avenir dont les après-midi solitaires, alanguies dans les vergers d'arbres verts jonchés de feuilles mortes, ont chargé les cœurs des jeunes créoles. Prusselle n'était pas un Réunionnais, mais depuis l'histoire de Reyer l'affection de Claude allait à lui de préférence, il appréciait en l'Algérien une chaleur de volonté, une fermeté de sentiment contenu qui le maintenait en courage. Claude le trouva prêt à partir pour son bureau, droit et militaire, épinglé jusqu'au col, entre les quatre cloisons bariolées comme un gare d'omnibus par les affiches éclatantes ; un *Alger* d'Hugo d'Alési, un *Cirage Nubian*, une *Saxoléine* de Chéret et *Je ne fume que le Nil*. Un abat-jour en papier rose mousseux corsetait la lampe ; des prospectus de théâtre avec des Reutlinger d'actrices connues s'encartaient dans la glace : Claude fut amusé de les découvrir chez Prusselle. Toute la chambre, l'existence parisienne de cet Algérien était en papier, papier léger plissé en fripure et colorié.

Claude accompagna un peu Prusselle. Il n'avait plus envie d'aller chez personne, retourna à la Faculté : mais décidément M. Fermais étant malade, il ne se faisait aucun cours ce matin. Il descendit les marches, se dirigea vers la devanture de la librairie Larousse et, à l'improviste, eut devant lui Raphaëlle à la porte de la Taverne Lorraine.

« Bonjour, Claude, » lança-t-elle, toujours élastique sur ses jambes, avec un grand salut rond qui enveloppait tout son corps menu dans sa robe.

— Bonjour », répondit-il. Elle était à traîner un va-et-vient sur le trottoir, bouscaute et fignolée, vêtue de très peu d'effets par ce froid qui gerçait ses lèvres comme si elle y était insensible, n'étant qu'un chiffon d'élégance. Ils se trouvaient juste dans le courant d'air : tremblant des épaules, il lui dit qu'ayant très froid il se sauvait pour ne pas prendre mal.

— Oui, je gèle! » et essayant de le retenir : « Vous ne me payez pas un bock? » Elle faisait traîner sur lui son regard : quoi! elle voulait à toute force lui montrer qu'elle avait un béguin pour lui, son fameux « béguin ».

— Je suis attendu. »

Et il s'échappa, tandis qu'elle pirouettait pour rentrer se tapir au Soufflet derrière la vitre. Sûrement elle était en passe de prendre une fluxion de poitrine à sécher sur ce trottoir!

Au bout de quelques pas, avec la peur de l'avoir sur les talons, il tourna la rue Cujas, se glissa dans le couloir d'un garni proche où logeait Sainte-Rose.

En grimpant l'escalier, il se rappela que Sainte-Rose avait une femme, la plus désagréable, mais n'osa rdescendre à cause de la concierge. Il pressa le timbre fêlé. Lent, gras, noir et poilu, Sainte-Rose vint ouvrir en chemise, les bras savonneux.

« Tu es seul? dit machinalement Claude.

— Je suis toujours seul.

— Ah! je croyais.

— Parce que tu m'as vu l'autre jour avec Émilienne? Mais c'est mardi aujourd'hui; elle me donne le vendredi soir, son jour de maigre... Assieds-toi

donc si tu trouves une chaise. » Il montrait à la ronde les cloisons, le lit de fer où les draps humides rejetés sur le bateau avaient l'air de sécher dans une blanchisserie de pauvres, la table de bois-blanc, la cuvette d'eau verte, peigne et brosse. Il donna un coup de tête de côté et, continuant à se laver, reprit : « Ça vaut mieux qu'une pimbêche de Port-Louis qu'il faudrait mener en visites tous les dimanches ou qu'une peau de négresse.

— Rien ne te forcerait à épouser une pimbêche. Il y a de belles dots à l'île Maurice : ça t'irait.

— Tu te paies ma boule, toi aussi? Mais, sois tranquille, j'ai trop peur d'être cocu, dit pompeusement Sainte-Rose, et encore par quelqu'un qui ne serait jamais venu en France. »

Se grattant la tête, comme risquant pour la première fois une confession, Sainte-Rose déclara : « Je plaque le droit! je veux embrasser la carrière artistique!

— Tu as bien réfléchi? »

Sainte-Rose fit signe de la tête, définitivement.

— Et que vas-tu faire? »

Aussitôt Sainte-Rose, toujours taciturne et modeste, déclara avec arrogance : « *Dessinateur*. J'avais dit à papa de m'envoyer aux Beaux-Arts... eh bien! tant pis pour lui : au lieu d'être un peintre officiel, je ferai des dessins dans les journaux comme Gavarni... Dis, tu m'excuses une minute, je m'habille en deux temps. »

Claude le regardait opérer, gravement, lourdement. Sa tête, plutôt ordinaire, ne prédisait rien. Personne

au lycée ne le prenait au sérieux mais qui savait si après tout à Paris il n'en sortirait pas quelque chose?... Il était peut-être sérieux, plus probablement toqué. Rejeton d'une de ces familles coloniales à particule qui, restées à l'écart dans de vieux vergers moisis grands comme des parcs, ont soigneusement gardé l'apanage maniaque du démodé; Sainte-Rose était comme le produit fermenté de la solitude. Ses parents l'avaient admiré dès le plus bas âge : ils se vantaient dans tout le pays de faire silence autour de ses songes, se retirant pour ne pas l'en distraire, et le génie s'était lentement développé en lui comme un vice solitaire. D'abord orateur, quand, enfant, il haranguait seul pendant des heures les fauteuils de la vérandah, puis musicien quand il sifflait éperdûment sous les manguiers aux fruits coulés, battant la mesure avec une baguette de bois mort, il avait rêvé toute son adolescence par un prodige d'hallucination qui lui permettait tous les jours de tirer une gloire enivrante d'une assistance invisible vibrant en accord avec ses gestes. Au lycée, ce que les autres apprennent, lui, préparé par les soliloques et par une hérédité de colons chimériques et fumeurs de tabac, contait aux camarades qu'il le *voyait :* avec une naïveté héroïque, comme un peintre d'histoire ancienne, il avait *en face de lui* Léonidas et Thémistocle, Titus et César, il les voyait avec leurs casques et leurs yeux clos de moulages pour la bosse; mais ceux qu'il contemplait de plus près c'était les poètes sentimentaux dont il s'était allongé la tignasse à gesticuler les tirades échevelées : Casimir Delavigne, Hégésippe Moreau et Lamar-

tine, on savait le lundi qu'il avait passé avec eux les après-midi de jeudi et de dimanche ; à l'improviste il les faisait entrer dans la causerie des récréations et bien qu'il sût que l'on s'en gaussait, il était incapable de cacher à ses condisciples comme il se trouvait à l'aise au milieu de leur illustre compagnie. Cette fièvre de vision avait fini par lui démanger dans les doigts : il ne faisait plus que dessiner. Et comme il pouvait, en maniant le crayon, siffloter, battre la mesure avec le pied, discourir tout seul, il s'était adonné pour la vie au Dessin comme à l'art qui lui ménageait le ragoût de toutes les jouissances secrètes dont s'était surexcitée son enfance...

Claude qui riait toujours de lui avec les autres, se sentait attendri : puisqu'il était décidé à ne pas terminer son Droit, on allait lui couper les vivres. Qu'adviendrait-il? C'est aussi qu'au pays on a la manie des enfants prodiges, on n'hésite pas à célébrer dès huit ans les vocations ; combien de gens d'âge sérieux se prennent pour des artistes ratés à cause de leur éloignement de la France et alors, trouvant de l'imagination chez Sainte-Rose, s'étaient flattés eux-mêmes en lui prédisant un grand avenir à Paris!

Sainte-Rose avait fini de nouer sa lavallière :

« Tu vas souvent au Mayeu ?

— Naturellement : c'est là que tous les coloniaux se réunissent. » Il se retourna pour prononcer : « On peut presque dire que la maison est à nous. On ne t'y voit jamais : il ne faut pas avoir l'air de mépriser tes copains comme ça. Moi je compte ne pas les lâcher. »

II

A l'étage, près du billard, on fit fête à Claude pour le plaisir de l'acclamer à voix hautes. Dauvergne, étudiant en droit égrillard, court, laid et prétentieux qui se vantait d'être reçu dans des familles du faubourg Saint-Germain et traînait sans fatigue ses guêtres vernies sur le Saint-Michel à suivre des trottins, attendait impatiemment Sainte-Rose pour la revanche d'une manille.

Derrière eux, un inconnu frais rasé, les yeux brillants sous un gibus de drap gris qui faisait penser au Second Empire, entra, agitant patelinement la main en salams.

C'était un créole marié, fixé comme avoué à Hanoï où il gagnait et dépensait dans les cinquante mille, très intelligent, vif parleur et fin, madré en affaires et sérieux à peloter la fortune : il était en congé à Paris et furetait des demi-journées au quartier latin dont il raffolait, adorant flanocher sur le boulevard dans l'odeur de poudre des petites femmes et se mêler à ses compatriotes jeunes, niais, noceurs et salaces qui lui rappelaient ses vadrouilles d'étudiant. Chaque fois qu'il arrivait devant le Mayeu, il grimpait cinq minutes boire un bock « sur la table » où il jouait autrefois, avec les petits créoles et leurs femmes d'occasion qu'on lui laissait flairer et même

chatouiller en passant parce qu'il était plus âgé. On lui réservait toujours quelques histoires poivrées. Ce fut Dauvergne qui lui raconta, en retroussant ses lèvres, le dégoût d'un lycéen débarqué en même temps que Mavel parce que la première femme qu'il avait eue s'était lavée devant lui.

Le second des Philippe pouffa dans ses mains ouvertes. L'avoué, le nez en avant, laissa jouer ses yeux rôdeurs sous les paupières entrebaissées. Il ne riait jamais que des prunelles, en tenant les lèvres immobiles dans un flottement lascif. Il ouvrit la bouche pour parler menu d'un ton égal et confidentiel :

« Mes chers camarades, je vous raconterai quelque chose de plus dégoûtant : je sors du Congrès International Colonial. Délégué par le Tonkin, je me suis amené là tout timide, la queue entre les jambes comme on dit, en pensant que j'allais être mêlé à l'élite parisienne, voir et entendre le Ministre des Colonies Infortunat qui était inscrit. Evidemment je savais bien que tous les députés ne sont pas des Gambetta ou des Waldeck, mais *tout de même* je croyais qu'un ministre était plus fort que les autres, se trouvant obligé de représenter souvent. J'ai trouvé un grand coco à la mode mais affaissé, presque gâteux, *qui a lu*, vous m'entendez bien, *qui-a-lu*, presque en bavant, en reprenant ses mots, un discours nul, nul, nul... La sauvegarde des intérêts séculaires... les plis du drapeau tricolore... Mais on n'ose plus parler comme ça à Hanoï !... Allez ! la Métropole a beau protester et nier, le choix spécial de ses ministres des

colonies est un soufflet pour nous autres : c'est l'aveu insultant qu'elle nous a par dessous la jambe *et nunc et semper !*

— J'ai entendu dire l'autre jour chez les d'Enghien, plaça Dauvergne, qu'il cassait une noce digne de la Régence·

— Qu'il fasse la bombe, c'est naturel, dit l'avoué avec un coup de tête vif... mais pas dans son cabinet de ministre » ; il avait changé de ton ; sa bouche exprimait le dégoût d'un avocat à la barre : « Un des employés du ministère m'a assuré que les grandes cocottes venaient démarrer là en automobile : c'est le premier ministre qui ose faire cela... Voyons : ce n'est pas une raison parce que c'est le Pavillon de Flore ! Il paraîtrait même que l'autre jour le secrétaire général du ministère a poirotté à la porte *pendant une heure et demie* avec la signature à la main en guise de bougie. Eh ! bien non ! c'est écœurant. Franchement, j'étais arrivé d'Indo-Chine me croyant un petit bougre très vicieux avec un cœur aussi pourri que nos arroyos, tellement on a dit du mal des néo-asiatiques : je me suis trouvé naïf. Et savez-vous ce qui m'écœure le plus à Paris, c'est la lécherie des gens, la sournoiserie de tous ces bougres qui pourraient sans danger et avec art être cyniques ! Ils sont répugnants, Paris est immonde ! »

Il se ravisa de suite, ne donnant aux autres le temps de le couper ; et alors il laissa ses yeux s'animer, étinceler ; il leva le doigt en l'air, jubilant des lèvres :

« Heureusement qu'il y a la Parisienne !... Il n'y a

que la Parisienne au monde. A aucun voyage je ne l'ai trouvée plus en chair, aussi troussée, aussi crânement vénériable. Elle du moins sait être canaille ! je turbine là-bas, mais il faut que tous les cinq ans je vienne faire ici ma saison de pinothérapie selon le mot du chroniqueur médical du plus grand journal de Hanoï ! Je ne vais pas dans les villes d'eaux : je me baigne dans Paris. »

Les étudiants, qui l'avaient écouté sans bouger, furent joyeux jusqu'aux oreilles. Claude les regardait là tous excités à parler femmes autour de cet avocat, Don Juan de congayes qui trompait alternativement l'Asie avec l'Europe. La fatuité de posséder une maîtresse avait considérablement bouffi la figure de Philippe et il essayait de rattraper par la rondeur de gestes d'un type prêt à casquer ce que son prestige d'homme à femmes perdait à son visage imberbe et rubicond. Pierrond, à se frotter aux cocottes, avait pris une mine d'ivrogne: l'amour lui portait au nez qu'il avait maintenant tout rouge. Au contraire chez Dauvergne c'était plutôt la jaunisse : bien qu'il voulût toujours jouer beau comme un gentilhomme à conquêtes, l'éternelle rancœur de n'avoir pas encore trouvé son idéal de femme, l'envie qui lui faisait mépriser les légers succès de ses camarades dans leurs études ou dans leurs amours blêmissaient sa face éclaboussée de taches de rousseur... Quant à Sainte Rose, aussi distrait de tout que par le passé, l'honneur d'être collé ne se signalait chez lui que par un bizarre dévergondage de poil noir qui lui tenait la mâchoire en deuil.

« Voilà Sainte-Rose qui s'est replongé dans *Le Tutu!* cria Dauvergne.

— Moi, je me sauve », dit l'avoué, regardant dans la salle vite avec le nez fureteur. Il vida le fond de son bock, se leva. « Qu'est-ce que vous êtes venu faire? » demanda-t-il à Mavel.

Il interrogeait déjà les autres. Avec l'arrière-pensée qu'il pourrait avoir besoin de ces jeunes futurs fonctionnaires pour une élection dans une des colonies de la Mer des Indes, il mettait une élégance déjà parlementaire à s'informer de leurs travaux. On lui apprit que Mernil, sorti de Centrale, avait une belle situation dans les mines du Mexique où il trimait dur, dans une chaleur d'étuve, nu du matin au soir, le revolver à la main pour tenir tête aux Chinois et aux Espagnols toujours en conspiration... Vertelle venait d'être reçu le premier à l'École d'agriculture de Nogent mais le ministère avait donné la place vacante à un Européen sorti le 3e et il avait dû partir pour la Chine, dans les chemins de fer russes... De Casas, agrégé en langues vivantes, avait mérité la bourse de la fondation Albert Kahn pour voyages *autour du monde*... La France avait beau ne rien faire pour eux, les créoles allaient de l'avant.

L'avoué écoutait, intéressé et rêveur. A parler des professions de leurs camarades, les jeunes gens, sérieux, se hâlaient d'un peu d'angoisse sur l'incertitude de leurs examens. Leurs yeux rôdaient dans l'avenir, embués de fraîcheur juvénile, et il y montait furtivement du coin de l'âme une poésie d'aspirants, de gens ayant encore leur vie à faire dans l'inconnu

des pays. Le regard de l'avoué, à glisser d'un visage à l'autre, s'attendrissait de regret à n'avoir plus leur jeunesse, leur avidité. Il consulta sa montre et disparut.

Dauvergne se rapprocha de Sainte-Rose qui, avec persévérance, bouquinait des revues coloriées et ne voulut pas le laisser tranquille : il les lui arracha sous le nez d'un geste brusque :

« Ce Jacquot (1) de mauricien, il bave devant les petites femmes à gros tétés, il tourne et retourne la page avec ses doigts crispés : il ne sait pas comment attraper ça. »

Sans prendre la peine de répondre, Sainte-Rose, avec confiance en soi, continuait à feuilleter les journaux pour rire que depuis quatre ans il tripatouillait chaque soir à la même place, formant sa vocation à reluquer un à un les dessins lestes, en sifflotant.

Claude se pencha sur les couvertures illustrées, ne vit que des lignes laides, leva la tête : il aperçut au fond de la salle Raphaëlle qui, sans bruit, fermait la porte de côté en le surveillant. Elle avait les joues cuites de sang, les yeux tirés et cependant épaissis d'une expression de passion : elle regardait obstinément Claude, son désir ayant crû comme dans une soirée de buverie depuis qu'elle l'avait quitté grâce à cette impulvisité maladive des petites femmes aux nerfs usés par le battage des trottoirs. Il avait dérobé le visage mais sentait que, debout dans l'angle obscur

(1). Singe. Surnom donné aux Mauriciens par les Réunionnais depuis l'arrivée dans l'île des fonctionnaires anglais.

au fond de la pièce, elle le fixait : tempérament ardent du Midi près d'être éteint par Paris, elle voulait se rallumer à lui, pensant qu'il débarquait des pays tropicaux avec sa chaleur première. « Il n'y a qu'à moi qu'arrivent des scies pareilles ! » se criait-il.

Elle se tenait postée contre la cloison ; elle était butée ; elle avait plusieurs fois pensé à lui depuis quelques jours, « elle en rêvait », elle se répéta pour se donner une raison qu'il fallait qu'elle se payât son caprice : sa timidité et ses yeux inquiets l'aguichaient. Elle voulait *le faire*, quoi ! et elle ne pouvait pas comprendre que, brune comme les jeunes filles de son pays, il ne la prît point pour attendre, pendant son séjour à Paris. Mais elle sentit son mécontentement d'être talonné, n'osa rester.

Comme elle regagnait la porte à reculons, jetant un dernier coup d'œil sur la salle, elle se retourna prestement, ayant été pincée. C'était Pierrond qui entrait. Elle poussa un cri de chatte, lui montrant ses griffes, les dents dehors.

« Allons la belle », dit Pierrond, les lèvres gonflées, « ne te fais point de bile : il ne faut pas perdre tes belles couleurs. » Et il lui tâtait les pommettes trop rouges. « Tu as de la fièvre : il y a tant de vice dans ce petit torchon de corps ! Je vais soigner ça : viens coucher chez moi ce soir. »

Elle s'assit d'une jambe sur la table voisine : se laissant pétrir le bras mais la figure boudeuse : « Non : je ne veux pas d'un soir. C'est à l'abonnement : tous les soirs ou rien.

— Tous les soirs, scanda Pierrond : tu n'y vas pas

de main morte ! Mais c'est un collage que tu me proposes là sans rire ?

— Oui, » répéta-t-elle, têtue, la figure méchante, décidée à ne plus aller avec personne autre sans un bail à long terme. « Je veux la colle. Ou rien. » Et grinçant des dents, elle fit la mauvaise. Pierrond, montrant les gencives, réfléchissait débonnairement... : « Allons, vieille monture, c'est conclu ; je t'embauche parce que tu dois être salichonne. »

Et il entraîna avec lui Raphaëlle près des autres. Elle commanda une orangeade et s'absorba à humer dans ses pailles, les joues creuses, ne regardant plus personne. Comme Claude se levait, Dauvergne lui cria :

« Et Desplas, est-ce que tu le vois toujours ? Ce grand pendard ! je l'ai rencontré l'autre soir sur le boulevard : il a fait comme s'il ne me reconnaissait pas. Dis-lui que je vais lui casser le cou un de ces quatre matins ; tiens, dis-lui que je ne veux plus le voir, que je lui défends de passer sur le boulevard ! »

III

Mais en descendant l'escalier, Claude rencontrait un compatriote, le joyeux Moussard, qui malgré sa résistance, le forçait à remonter, le saisissant à bras la taille, rieur et affectueux. Il se laissa diriger, à cause du jeune homme étranger qui accompagnait

Moussard, sans doute parisien, le menton glabre sur un haut col glacé, les paupières lentes et pâles. Et Moussard, criant aux autres son bonjour sans prendre la peine d'aller leur serrer la main, entraînait Claude dans un autre coin de la salle, protestant encore : « Comment tu ne voulais pas rester, et moi qui ai quitté mon quartier de l'Europe pour venir te chercher ici voilà au moins trois fois ! J'ai un tas de choses à te demander.

— Nous aurions pu marcher au Luxembourg... Je n'aime pas le café.

— Mais il faut aimer le café, tu aimeras le café : ça vient tout seul. » Chantant toujours sur les dernières syllabes, il parlait avec entrain d'une douce voix, claire et modulée, qui donnait à chaque phrase un charme mousseux. « A Paris tout se fait dans un café : les affaires, l'amour, le travail. Les étudiants passent leur licence dans le café ; et pas les premiers venus : tu peux bien faire comme Gambetta, voyons ! »

Il plaisantait de façon affectueuse. Râpé et la barbe par coins jaunie, l'air plutôt très pauvre, Moussard paraissait tout gai, étourdissait déjà cordialement Claude qui se trouvait malgré soi ragaillardi comme par un verre de rhum créole. La figure de Moussard elle-même, la moustache à peine dorée, le nez un tantinet rougi, un joli sourire éternellement flottant des yeux le long de la barbe, stimulait à la joie. Il appréhendait Claude aux épaules, le remuait en ne lui faisant presque pas sentir ses mains, l'enveloppait d'allégresse et de persuasion. « Le café? — et puis, mon ami, ça porte un nom créole. *Il faut* aimer le

café. Mais je ne t'ai pas présenté à mon ami Nattis? »

Et il poussait Claude. Pierrond, Dauvergne étaient venus causer avec le parisien qui les connaissait tous depuis longtemps mais les tenait à distance, gourmé, ministériel avec eux tandis que Moussard, familier mais jamais déplacé, le tutoyait. Le melon sur le front, ne les regardant même pas, ne regardant rien, il répondait par petites inclinaisons saccadées de la tête à leurs paroles et restait, au milieu d'eux, absent. Moussard, une minute, entraînait Claude de côté et veillant de l'œil lui expliquait en deux phrases ce qu'était Nattis : le fils d'un directeur du ministère de la Justice, un garçon très intelligent, tu sais; l'intelligence de Paris, un brin prétentieux comme tous les Européens mais très amusant et chic type, serait très utile à Claude — mais si : il faut ça — l'introduirait dans les salons parisiens — si, si : il faut connaître tout ça; seulement ne pas le dire aux autres compatriotes qui ne savaient pas se tenir dans le monde; — ils s'étaient connus à l'École de droit. « Mais dis donc, tu ne souffres pas trop de l'hiver?

— Au contraire; je suis parfois courbaturé de froid; c'est horrible.

— Tu m'étonnes. Moi j'adore l'hiver. » Et les yeux vifs il se frottait les mains, battant le sol du bout des pieds; on sentait que vraiment il était à l'aise dans l hiver où il se réchauffait par la souplesse danseuse de son corps mince et toujours en demi-mouvement. « Au pays, j'étais plutôt indolent, *mavouse* comme on dit là-bas. » Et il éclata de rire, se frottant plus

fort les mains : « L'air vif de Paris me fouette. Et je n'ai plus jamais de glandes.

— Tu es boursier, je crois?

— Bien sûr, mais ia-iaïe, ça va faille-faille même : je suis en train de manger ma dernière année. » Il se tint immobile, sérieux : « Enfin heureusement, j'ai réussi à intéresser à moi des professeurs qui m'aideront à trouver quelque chose pour préparer mon doctorat. Je leur rends de petits services, je leur porte de petits paquets de vanille pour leurs femmes » ; et il se remettait à rire de son rire tinteur en balançant la tête.

Sainte-Rose dit, reniflant : « Allons, ne fais pas le vantard ; attends que tu aies passé ton doctorat : il y a déjà quelque temps qu'il court du côté de la Trinité. »

Moussard haussa les épaules. Dauvergne cria : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse, pas vrai, Moussard?

— Hé toi! intervint Pierrond en suivant Nattis qui se rapprochait, quoi de nouveau dans les amours?

— Ah! mon gros zog, c'est trop amusant, dit Moussard. Figure-toi que l'autre soir j'attendais un omnibus au Châtelet pour aller dîner en ville. Il passait et repassait près de moi une petite femme pimpante, coquin! qui avait l'air de revenir de ses emplettes à la Samaritaine. Elle était impatiente et faisait la pirouette dans la salle d'attente. *Mon cher*, quand les parisiennes se mettent à être nerveuses, elles sont à croquer. Je bougonnais un peu, je risquais un pas, je murmurais dans ma barbe, j'en avançais

un autre et je suis arrivé à lui parler... de quoi? mais du retard de l'omnibus, de la mauvaise volonté de la Compagnie : à Paris ce ne sont pas les sujets de conversation qui manquent entre gens qui ne se connaissent pas et qui ont envie de pousser plus ample connaissance... Le tout c'est d'entrer en branle. »

En cherchant l'approbation de Nattis dont le visage ne faisait pas un pli, Dauvergne, les gros yeux jaunes brillant de luxure, prononça : « Tout est dans la manière.

— Ne coupe pas, donc, c....., fit Moussard avec brio. Dans l'omnibus nous nous sommes naturellement frottés côte à côte et le petit bavardage roulait. *Mon cher! voilà pas* qu'à une station un type *en gibus* entre, fonce sur la petite Samaritaine, lui demande avec qui elle cause aussi intimement, si elle n'est pas *honteuse!* crie devant tout le monde qu'il en a assez! Il me fiche un sacré coup d'œil de côté, tu sais, un de ces coups d'œil qui photographient un type pour la vie et il fait descendre brutalement la mignonne... C'était un goujat; elle était indignée!... Ce qu'il y a de bon, c'est qu'alors tous les vieux messieurs de l'omnibus, qui me soupçonnaient depuis longtemps, se mettent à me regarder sévèrement comme si j'avais été réellement pincé en flagrant dans le lit. L'opinion publique était contre moi; il ne me restait plus qu'à démissionner. Je suis descendu, crânement, en les dévisageant tous; *mais* j'ai suivi le mari qui reconduisait son trésor, bras dessus, bras dessous, en le secouant de temps à autre et j'ai pris le numéro de la maison... ça ne sert pas qu'aux fac-

teurs. Le lendemain j'étais à faire le guet... » Moussard cligna de l'œil, comme l'enfant arrivé à la morale de sa fable : « *Et je ne l'ai pas regretté.* Mais je ne t'en dirai pas plus long parce qu'il faut être galant en amour et parce que c'est une petite femme encore plus comme-il-faut que je ne croyais ! et que vous ne vous pouvez le supposer, mes canailles.

— C'est pourtant drôle », fit Sainte-Rose. » Tu es pauvre, tu traînes une redingote qui ressemble à une vieille queue-de-morue et tu as toujours des histoires de bonne fortune à nous servir comme si tu étais riche ! »

Moussard se croisa les bras et le dévisagea de trois quarts en renversant la tête, la lèvre mystérieuse et l'œil pétillant :

« Dis, ô toi, vint-il murmurer à l'oreille de Claude, que devient Micheline, mon ami ? Elle était en fleur quand je suis parti : elle était pareille à une rose Albion ! *Mignonne, allons voir si la rose...* : Je pense à elle tous les jours qu'il fait beau temps » ; et avec une inflexion philosophique de la voix : « ça me fait oublier ma purée. Et toi ? je parie que tu as laissé une belle là-bas ? Très chic, ça mon vieux, tu es un vrai créole. Seulement, tu sais, il faudra sortir un peu ici, voir du monde. Si, si, si ! tu n'as rien à dire, ça ne te regarde pas, je t'enlève. A partir d'aujourd'hui, tu m'appartiens. » Il paraissait vraiment heureux de revoir Claude et il trouvait joli de retrouver à Paris un jeune créole arrivé récemment avec l'odeur et la pureté du pays. Et comme Claude, reconnaissant qu'il lui eût parlé bas et regaillardi

par sa cordialité, refusait de la tête en souriant, Moussard poursuivit d'une voix persuasive de musicalité : « Tu verras : avec moi, ce ne sera pas comme avec tous ces imbéciles... *je t'assure* », et ses cils battaient dans une mimique de connivence malicieuse « il faut faire l'amour, le créole est né pour ça, la femme elle-même est toujours plus contente, quand on l'épouse, de connaître un homme qui sait manier l'amour... Un gentil garçon comme toi? mais tu vas voir, tu enfileras des conquêtes l'une après l'autre sans t'en apercevoir. Je te dis qu'il y a un je ne sais pas quoi en toi qui attire les femmes : *on sent que tu es fiancé!*

— Je parie que tu es à débaucher M. Mavel, cria Pierrond. Tu ne réussiras pas; tu n'as pas ce qu'il lui faut, toi, tu couches avec des bobonnes.

—Pardon, pardon, dit finement Moussard, il se peut; je file parfois l'amour avec de modestes bonnes mais il faut savoir, comme moi, les élever à sa hauteur.

— Fumiste! dit Dauvergne.

— Mais non, mon cher, c'est comme je te dis. Elles ne me racontent pas ce qu'elles veulent : elles ne me disent que ce que je veux leur faire dire. Je leur donne comme ça l'illusion qu'elles sont des soubrettes du temps de la cour; elles-mêmes ne demandent pas mieux et tiennent bien leur rôle. Alors il n'y a plus de mésalliance.

— Peu importe, reprit brutalement Pierrond, ce n'est pas ce qu'il faut à M. Mavel. Mais comme tu connais des duchesses, tu devrais lui fournir une jeune fille du monde.

— Ce ne serait pas impossible, » dit flegmatiquement Nattis qui se rapprocha. Il parlait la bouche presque fermée : « Ce n'est pas ce qui manque le plus à Paris.

— Vous voulez dire, demanda Claude, que les jeunes filles de Paris...

— Pour sûr, les demoiselles de Paris, fit Dauvergne, mais tout ça ronfle, mon pauvre vieux ! Les petites modistes, les petites couturières, toutes les petites ouveurières, ça ronfle ; les filles d'artistes, les filles de peintres, les filles de sculpteurs, ça ronfle : ce sont les papas qui commencent à les faire poser ; les demoiselles de magasin, ça ronfle ; les sténographes, les postières, les employées du téléphone, tout ça ronfle !... »

Claude regardait Nattis : le Parisien ne disait mot, le cigare aux lèvres.

IV

Au lieu de rentrer chez soi, Claude gagna le Luxembourg dont le silence humide le posséda. Il était heureux de ne plus revoir Gabriel. Il aimerait Eva à l'écart de tout le monde, par-dessus un nouvel obstacle, celui de la famille. Rien n'éloigne de l'être aimé : par l'éloignement et tout ce qui en résulte, on croit d'abord s'être séparés mais c'est pour se joindre plus intimement dans le rêve fluide et enveloppant

comme la brume. Douceur des rêves! ce sont les rêves qui ont animé son existence absorbée et vide de Paris, qui y ont prolongé son existence de là-bas ; et il est vrai qu'il y en a d'attristants, mais on les aime néanmoins parce que c'est la seule vie personnelle, la seule réalité pour les désirs ; les premiers mois de son séjour dans la capitale n'ont été que rêves, cauchemars, rêves — et tout le reste tapage, — jamais il n'a tant rêvé...

Les meilleurs camarades, même ce Moussard une fois qu'il l'avait quitté, le décevaient. Leurs propos, leurs visages, tout se mêlait dans cet embrouillamini de la capitale comme dans un cinématographe. Que de gens, de gens nouveaux, qu'on voit un moment, dont on ne sait si on les reverra, et faut-il les traiter en passagers qui vont rentrer dans le néant, ou juste au contraire le hasard vous les rejettera-t-il dans votre destinée et peut-être pour y jouer un rôle important? A la fin les camarades les plus familiers vous deviennent à moitié étrangers, vous ne reconnaissez plus leurs caractères, souvent d'ailleurs leurs caractères ont changé, ils sont versatiles, inconsistants, ou déformés par Paris qui les accole à d'autres êtres avec lesquels par là même vous êtes en relation sans les apercevoir.

Cependant il ressentait dans une langueur sensuelle le goût de vanter le pays et les siens. Ah! le créole a la maladie de la confidence! Par moment il parlerait d'Eva à des personnes qu'il connaît à peine... nervosité de la nostalgie, maladie d'espace. Il songea qu'il aurait aimé particulièrement s'entretenir d'Eva

avec cette jeune fille rencontrée chez la vieille Dubois-Mahaud : elle était intellectuelle et douce, « engageante », elle avait la conversation choisie avec des phrases presque écrites comme on les dit seulement en France ; en causant avec elle, les souvenirs devaient naturellement s'affiner encore et prendre un charme exquis : il ne lui aurait évidemment pas dit à quel point Eva l'aimait, mais il la lui aurait décrite, et les cours créoles, les mœurs, les bals et les fêtes où l'on se rencontre, la ville, la maison d'Eva, la terrasse sur la rue sous les frangipaniers...

La brume du vaste jardin, parfumée de gazon, grisait Claude ainsi qu'une émanation de la nature éternelle venue de très loin à Paris et réunissant les lieux distants du Globe par sa composition légère des deux grands éléments communicateurs, air, eau. Il s'enivrait de l'humidité capiteuse. Un panthéisme immense et léger emplit son âme... Il se trouvait devant la Fontaine à Delacroix. Il se sentit regorger d'énergie et de force, capable de surmonter tous les obstacles et confiant en soi, avec cette mansuétude juvénile qui élève les êtres jeunes aux heures de solennité où ils reprennent de la supériorité sur la société qui les écrase. Et la paix s'imposa à son cœur ; il fut envahi d'un besoin de silence, de repos large dans un bois primitif ; il était désintéressé, à l'écart de l'agitation contemporaine, ne lisant même point les journaux, ignorant la politique, inquiet seulement des sérénités de la nature, rêvant à l'amour près d'un lac dans une forêt...

Il se dirigea vers l'Orangerie à ciel plus libre. Il

était satisfait de lui : il s'adaptait à la Sorbonne ; dans son embarras, il avait interrogé quelques condisciples et avait été surpris de découvrir que, sous leur désinvoltures, ils n'étaient pas plus renseignés que lui ; ils avalaient les cours sans assimiler davantage : ils avaient seulement été habitués dès l'enfance à ce système et c'est pourquoi ils n'en étaient point énervés. Il ne fallait plus suivre tant de professeurs : il se rendrait de préférence à la bibliothèque pour une tâche continue et modérée. Il aimait son travail, il aimait la science avec les mêmes facultés dont s'entretenait son amour. Ignorant et amoureux, il prenait connaissance avec extase du grand plan logique de la création, il contemplait la distribution majestueuse et harmonieuse des espèces, comme, créole, il avait été surpris de piété en pénétrant pour la première fois dans les grands jardins ordonnés de la France. Déjà au lycée, après les lectures de Michelet, l'anatomie le passionnait comme le dessin avec ses planches de troncs coupés, le jeu décoratif des faisceaux du liber et du bois, la merveille du mol aubier. Il s'enthousiasmait surtout à découvrir la beauté évolutive de la physiologie, cette régularité des fonctions secrètement splendide. Réveillé de bon matin, travaillant au lit, on trouvait ainsi une joie de vie même à repasser ses cours d'histoire naturelle ; en quelque sorte on prenait mieux conscience de l'admirable monotonie de la vie, — on comprenait que l'amour aussi devait être constant avec uniformité, qu'il était grand de penser quotidiennement à Eva d'un sentiment somptueusement égal, que l'amour était la

nature, la vie et la science. D'autres après-midi, s'étant retiré au fond d'un square, il ouvrait un livre de biologie, la grande poésie, le merveilleux des métamorphoses interséculaires : nulle doctrine ne s'étudie avec plus de ferveur pour un jeune homme parce qu'elle le console en l'enivrant du mystère de la nature. Comme ensuite on aime davantage et plus pieusement Eva! on se sent obligé d'accepter *ainsi que naturelles* les épreuves déterminées : une séparation provisoire d'une créature aussi parfaite ne doit pas compter. Qu'est-ce que c'est, lorsqu'on est sûr de la retrouver, que l'espace terrestre de quelques mers quand on constate que la nature suit avec persévérance ses voies amoureuses à travers les millénaires? Résignations passionnées! C'était une griserie, le soir, sous les lampes de Sainte-Geneviève, une volupté sereine et méthodique de s'assimiler avec ordre dans les revues les travaux tout neufs de Le Dantec et de Costantin : ils donnaient de nouvelles interprétations des cosmogonies, approfondissant par l'histoire naturelle les fables phéniciennes et indiennes... Comme tout se retrouve à travers les siècles, quelle sûreté lente dans le développement polychotomique de la matière! Eva, Eva, que tu es belle et qu'on t'aime! je vois tes beaux grands yeux mobiles qui s'entreclosent dans leur lumière... je travaille pour toi!

V

Il y a dans Paris des journées d'émotion tendue qui semblent ne jamais finir. Ce soir, surexcité de beauté, il travailla plus tard qu'à l'ordinaire. A onze heures il ferma ses livres mais sentit ne pouvoir s'endormir : il éprouva le caprice de rafraîchir l'atmosphère de la chambre et ouvrit la fenêtre.

Étonnamment, le ciel était très libre, à peine étoilé mais attiédi d'une lumière lunaire comme aux belles nuits des tropiques.

Il ne sut résister à la tentation de sortir :

Les boulevards donnaient l'illusion qu'ils étaient secs, l'asphalte bleu souple aux pieds et presque élastique, l'air suave et méridional. En quelques minutes, il fut à la place Saint-Michel, tourna au quai Montebello. Il dut s'arrêter avant le carrefour du Petit Pont. Son cœur bondissait : la vie était trop belle ! il semblait qu'Eva ne pût pas être loin de là. La lune veillait très haut au-dessus de l'asile-de-nuit. La place du Parvis était libre, molle d'une impalpable buée flottant à ras du sol et qui lui prêtait l'aspect d'un étang au bord duquel les arbres effeuillés rêvaient, fleuris de lune, comme des bouleaux dans une indécision crépusculaire. A l'extrémité, un peu reculée, Notre-Dame fantastiquement

basse et gonflée d'humidité, à peine liserée d'argent à son profil dentelé, s'accroupissait, couleur de bitume, comme un rempart d'ombre chargé d'orage. Derrière, les nuages gris de sable, blancs de nacre, blonds mordorés, bleus d'éclair et d'averse, s'accumulaient au long du lit du fleuve, abondants et mystérieux.

Demain ils seront ailleurs, floconnant dans l'espace en migrations compactes ou esseulées, s'agglomèreront en caravanes ou se disperseront, ils se répandront sur les campagnes, passeront en ombres légères ou lourdes dessinées suivant leur ligne sur la moire des prairies, traverseront les mers qui fleuriront à leurs passages, comme des étangs calmes, de grands lotus et de sagittaires violets. Ils essaiment partout. Ils voyagent avec des vitesses vertigineuses comme leur splendeur. Ils peuplent le ciel de la beauté de leurs figurations asymétriques. Il y en a qui, déformés par les vents d'Afrique, se reforment sur l'Océan Indien, il y en a peut être qui se verseront aux flancs des montagnes réunionnaises... A cette idée spontanée se dilatait son cœur qui s'exaltait jusqu'aux confins du monde visible. La puissance expansive de la jeunesse qui déchaîne la passion et ses talents dans l'âme la plus médiocre, faisait déborder sa sentimentalité de créole accumulée sous la chaleur des tropiques. C'était un des jours où il avait la plus vive conscience et le vertige de la grandeur avec laquelle il aimait celle qui au loin songeait à lui, où il sentait une force inconnue et supérieure à son individualité prête à éclater en lui

et à le transporter dans la vie jusqu'à des gloires inconnues. Si elle pensait à regarder la nue en même temps que lui! Elle dort : il est là-bas trois heures du matin. O ciel spacieux! qu'il l'aimait, qu'il l'aimait, qu'il l'aimait! Son cœur brûlait : vraiment tout le lyrisme a dû jaillir au cœur de l'homme d'une séparation!

Il ne veut plus penser aux yeux d'Eva, à sa bouche limpide, à ses joues, au poids de sa tresse, à sa gorge qui n'est pas celle qu'il a cru voir, à sa forme, à ses fraîches hanches : cela fait trop mal, le cœur est oppressé, il veut seulement l'aimer, lui être ardemment fidèle. Il ne veut plus penser à ses lèvres ni même à ses yeux; il ne voit plus que son visage, il n'entend que son nom.

Les nuages flottaient derrière Notre-Dame dans une lagune immense d'azur, comme une floraison enchantée de méduses, dans un ciel de Paris plus merveilleux que les fonds des océans. Lentement, en nageant, il en venait toujours de nouveaux, il en était venu de l'horizon presque vert et doré sous la lune, ils se pressaient avec une abondance tropicale, comme portés du Sud par quelque gulf-stream de l'air. Claude détourna la tête, s'enfonça dans une rue noire pour remonter à son hôtel. Il ne s'appartenait plus, il se sentait grandi, ivre de toute la poésie de son âge; il avait presque, dans un engourdissement, la responsabilité de représenter le jeune homme devant la création. La tête hantée de rêve comme s'il dormait et tournoyant d'une obsession illimitée d'amour, Claude avait l'intuition prodi-

gieuse qu'Eva et lui s'aimaient davantage, s'il était possible, seuls en face l'un de l'autre, dans un immense espace libre autour duquel s'amoncelaient des nuages circulairement.

TROISIÈME PARTIE

LA SAISON NOUVELLE

CHAPITRE PREMIER

LES BEAUX JOURS

I

Le printemps était venu. Claude sortit beaucoup. Les très grands marronniers noirs ouvraient de minuscules grappes blanches et velues. Chaque vernis du Japon avec sa ramure charbonneuse et sa voilette de folioles vertes semblait une haute capillaire. Les arbres poussaient en fougères arborescentes, dressant des troncs noirs couleur de fanjan. Dans l'air léger, fleuri de bleu, l'on se sentait soi-même, la peau ferme comme une écorce, le corps parcouru de sève innombrable. Claude marchait avec allégresse. Une joie immatérielle et mystérieuse circulait suavement dans son être et le faisait communiquer avec la nature par toute la surface de sa chair comme s'il était nu. Il regardait les arbres, le ciel, les façades reluisantes des maisons, il ne pouvait même pas percevoir ce qui le réjouissait à ce point ni comment il

jouissait. Et il se répetait bas en lui : « Voici donc le printemps». Cette joie cependant... à mesure il s'apercevait qu'elle s'entretenait d'un étonnement délicieux et inanalysable à voir les troncs, il y a quelques jours noirs et hérissés comme des grilles devant les monuments, se mettre en une improvisation subtile à donner de petites feuilles tendres qui se déplissaient lentement comme dans une fraîcheur de sous-bois et de jardin. Ces arbres déracinés, transplantés au centre de la capitale et qu'on croyait stérilisés, tiraient de sous l'asphalte étale et dur une verdoyance de campagne, et cela surprenait comme une expérience de science dans une charme artificiel et surnaturel de prestidigitation artésienne. Et dans une communion indéfinie avec la nature, Claude, n'ayant jamais traversé de printemps, à vingt ans avait la sensation de la renaissance.

Tout était oublié, hiver, pluies boueuses, froids, gelants ennuis, préoccupations d'avenir, angoisses rapides et tristesses — et presque le pays natal. Par moments, au contraire, il était caressé du souvenir de l'île qui revenait avec les sensations de chaleur, de sécurité physique et de verdure, mais d'une île qu'il aurait habitée dans une première vie, vers laquelle il n'y avait pas plus à retourner qu'on ne remonte vers l'Eden dont chaque printemps ranime en les cœurs humains la nostalgie ancestrale. Ses parents reculaient dans son esprit comme des choses douces qu'on aime à distance, et ce n'était pas lui qui devait rentrer là-bas chercher Eva, mais elle qui, *un beau matin,* descendrait à Paris, viendrait à sa rencontre,

fraîche et rapide comme les ouvrières qui passent sur l'asphalte près de lui et le dépassent, brune mais les joues rosées sous une voilette et les lèvres mutines telles qu'une fleur de France. Il souriait dans sa marche allègre. Il s'aperçut qu'il riait seul dans la rue et fut confus. Il dut modérer son pas.

Chaque saison suscite des aspirations nouvelles : les Parisiens ont la routine de ces métamorphoses, mais les créoles qui n'ont pas connu dans leur pays la diversité des saisons et gardent un état d'âme monotone où s'enracine la fidélité, sont saisis au printemps d'une ivresse cérébrale, et par la spontanéité de la renaissance physique sont entraînés à multiplier des vœux innocents de fête et d'imprévu. Alors Parisiens et Parisiennes qui, l'hiver, se présentaient en silhouettes lourdes et engoncées, leur apparaissent des artistes, les yeux éveillés et les narines vives, aspirant la vie avec subtilité.

Sur le trottoir il passait devant lui des nuques de parisiennes blondes comme la feuille de la glycine. Et Claude, à des sorties murmurantes de robes glissant d'une porte sur le trottoir, était surpris d'entendre les voix ouvrières, si claires, si oiseaux dans le grand Paris encore sans feuilles, des voix de gorges légères,... tout à coup reporté aux campagnes, grisé de soleil tendre, étourdi de la tentation qui le frôlait dans ce vertige frais de sentir que l'on peut donner le bonheur à quelqu'un et qu'on est seul. Il se rappela qu'il n'avait jamais suivi des yeux la croissance des fillettes quand il était lycéen et en perçut au cœur un regret. Il trouva du délice à se souvenir

d'Eva à travers la poésie argentée de la nostalgie, éprouvant dans le regret de son absence la volupté de l'éloignement où s'affine le désir. Il attendait une de ses lettres.

A la devanture de Larousse, Pierrond le heurta, tout neuf et doctoral dans un pardessus mastic, s'arrêta une seconde. « Ça va bien ? — Ça va. — Rien de nouveau ? — Non. Vous non plus ? — Non ; mais si donc : vous savez, je l'ai colloquée à cet idiot de Sainte-Rose : il était temps. » Et, pressé, clignant de l'œil, laissa Claude. Raphaëlle devait incuber quelque maladie dont le carabin s'était avisé à temps. Claude esquiva un sourire. Et il s'échappa dans d'autres idées, lumineuses.

Devant le Soufflet, il fut hélé, se retourna : il vit avec plaisir que c'était Nattis, l'ami parisien de Moussard, le cordial Prusselle et un camarade de la Sorbonne, réunis à une femme autour d'une table. Le chapeau mousquetaire de la fille dominait le groupe de son encombrement de roses. Postée droit, le corset tendu arrondi devant le verre flûté, elle ne regarda pas Claude venir à eux ; mais, tapageur et secouant ses boucles, le Sorbonnard, visage obèse sur faux-col étranglant, s'était dérangé à sa rencontre : il soulevait son feutre boër d'une main gorgée de bagues et souriait de dents épaisses, de bajoues grasses, avec un air mignard d'eunuque parfumé, le mouchoir vert hors de la pochette, les guêtres de de cycliste faisant bouffer aux genoux raides son pantalon de flanelle.

Distraitement compassé, resté devant son absinthe

à réfléchir avec une main dans la poche du raglan, Nattis tournait vers lui un sourire brillant comme le lorgnon, le menton glabre détaché sur le nœud violet de la cravate à la mode :

« Allons, monsieur, vous ne refuserez pas encore un bock cette fois ?

— Vous êtes trop aimable », dit Claude, et il s'assit pour quelques minutes, saluant à demi la femme.

Elle passa sur lui le pinceau de ses yeux noircis dont les prunelles mornes semblaient pointillées de suie, sous de minimes paupières bleuâtres, puis agita la baguette dans sa flûte. Les mains, la nuque, le cou, la peau du visage étaient couleur de chair de jambes. Les cheveux oxygénés présentaient au printemps toutes les nuances européennes de l'automne. Ses lèvres, d'un rouge de géranium, capitonnaient comme un nœud de ruban la figure chiffonnée. Autour du cou un cordon de velours gris, déshabillé : il semblait que si on le dénouait, toute la robe tomberait... Avec ses compatriotes, Claude n'avait vu de près que des demi-trottins, employées dans un magasin qu'elles quittent pour des bombes avec les étudiants, plaquées après quelques semaines et quêtant une autre place ; avec ses camarades de Paris, c'était plus intéressant, il approchait la courtisane des boulevards, que les patrons autorisent à s'asseoir seule aux terrasses des cafés et qui tient quelque prestige de cherté. Il l'examina de côté, en refusant un cigare que Nattis lui tendait sans le regarder. Elle, immobile, de profil le surveillait, tandis que le visage face

à la rue reflétait ainsi qu'une glace tout le mouvement de la chaussée.

Prusselle laissait remarquer qu'il était absorbé dans de graves préméditations : après l'avoir accaparé le premier jour comme s'il ne devait désormais plus le quitter, il n'avait plus rien fait pour le retrouver, quoiqu'il fût visible à chaque rencontre qu'il continuait à sympathiser. Il levait et baissait les paupières dans le vide avec régularité. Le Sorbonnard souriait devant soi sans voir et Nattis non plus ne parlait pas, tournant son absinthe, la figure assoupie dans une mimique lasse d'acteur. Ce n'était guère la peine de l'avoir appelé pour rester là avec cet air tout simple de s'ennuyer ensemble ! Le printemps les faisait bâiller sur place.

Le garçon ayant apporté le bock, Prusselle se leva brusquement : « Dix heures, dit-il d'une voix cinglante... je suis en retard, je file.

— Courez à votre ministère, fit Nattis : la défense nationale a besoin de vous à 10 heures et demie précises.

— Je n'y vais pas ce matin : il me faut me trimballer à l'institut Chevalier où un de mes neveux n'a rien trouvé de mieux à faire dans une discussion avec le Surveillant Général que de lui décocher un coup de tête dans le ventre.

— Ces Algériens, prononça Nattis somnolent en frisant les cils : quelle encolure ! Il faudra qu'il fasse de la politique votre neveu : il ira aussi loin que le père Étienne.

— Il vous embête tous, Étienne, hein? en ce

moment, parce que vous avez peur que le Maroc ne soit un sujet de guerre avec l'Allemagne. L'autre soir je dînais en ville : il y avait dans *La Patrie* des télégrammes qui les alarmaient : ce ne sont plus seulement les mamans maintenant qui ont peur de la guerre, mais les hommes, les jeunes gens, et d'ailleurs aussi les journalistes.

— Pourquoi voulez-vous que ça nous amuse d'aller nous embêter au Maroc? Mais non! est-ce que nous avons peur?... nous ne tenons à rien.

— Vous tenez à vos couennes, si molles qu'elles soient. Même ceux qui sont trop mûrs pour être expédiés en Afrique ne veulent pas de la guerre, sans raisonner, par routine de peur, parfaitement. Allez : fils, frères, pères, vous êtes tous flemmards : à qui la faute si tant de filles de la bourgeoisie aujourd'hui tournent en cocottes?

— Vous êtes en retard, mon pauvre M. Prusselle... Il n'y a pas à dire : vous manquez de scepticisme. »

Ayant serré la main de l'Algérien, il s'adresse à Claude, maintenant très éveillé, mis en humeur de causer par la satisfaction d'avoir blagué :

« Et le fameux Dauvergne? Quelqu'un m'a dit l'avoir vu à la manifestation de l'autre jour sur la Concorde, un œillet blanc à la boutonnière, crier « Vive Déroulède ! »

— C'est un mollasson, dit le sorbonnard. Il y a un mois il avait pisté une gosse à la musique du Luxembourg : elle demande à sa mère la permission de ballader avec une amie et elle vient causer avec lui derrière un massif de chaises.....

— Il est bien blagueur, ce Dauvergne »? proposa Nattis d'une voix dolente et suspendue.

— Pas cette fois, protesta le sorbonnard en renforçant sa voix grasse; j'ai vu la typesse. C'est la fille d'un gros employé du petit Saint-Thomas. La pauvre lui demandait de l'enlever : avant tout elle ne voulait pas rentrer chez ses parents qui la tannent, mais il lui offrait simplement des rendez-vous, d'entrer en correspondance : il voulait faire du style!

— Il avait peur de recevoir des claques des parents, dit Nattis. Mais vous, mon cher, pour l'honneur du sexe vous auriez dû marcher.

— Parfait si je n'avais déjà mon affaire. Bah! ce n'est jamais perdu à Paris : elle n'a pas eu le temps de se refroidir, il y aura sûrement eu quelqu'un qui sera passé après pour cueillir. »

Une curiosité incompréhensible ouvrait le cœur de Claude; il sentit avec gêne qu'il était un jaloux : l'exclusivisme de son sentiment pour Eva l'avait voué à la jalousie de tout ce qui tenait à la beauté, par l'exaltation et l'avidité du premier amour. La rue scintillait sous un soleil capiteux. On devinait tout Paris éventé de printemps. Dans l'inspiration de l'atmosphère, il percevait vertigineusement que de la foule où l'on ne distinguait en hiver que des femmes, il éclosait des jeunes filles partout; c'est la saison où des milliers de jouvencelles deviennent femmes à la même époque par la grande ville dans une voluptueuse épidémie!

Avec une rancœur contenue que les noceurs de Paris eussent si peu à faire pour décrocher les bonnes

fortunes, il sonda : « Croyez-vous vraiment que des jeunes filles... d'un certain monde acceptent si vite de se faire enlever?

— Acceptent? fit le Sorbonnard en se bouffissant les lèvres. Proposent!

— Ce sont volontiers des grues », émit Nattis avec nonchalance, les paupières bistrées, regardant la bague de feu de son cigare. Et il récita en serrant les dents et balançant la tête : « Elles ont de l'instruction : elles s'ennuient. Alors elles réclament des distractions.

— Bien sûr, accentua sa compagne.

— Oh! toi, dit Nattis en plissant les coins de sa bouche, tu n'as pas à parler : tu veux nous faire croire que tu sors de la bourgeoisie, mais n'oublie pas que tu m'as raconté dans les temps que ton père était cocher.

— Je t'ai servi beaucoup de choses », susurra-t-elle, et elle retomba à son immobilité d'enseigne.

Claude la regarda. Du seul fait qu'elle avait ouvert les lèvres, il s'était dégagé d'elle une tiédeur musquée. Cette femme sentait des souliers au chapeau. Elle sentait la toilette! Le regard lui-même sortait de chez le coiffeur; la pression de mains devait vous glisser dans les doigts de la poudre à l'héliotrope; à chaque mouvement c'était un parfum : ces femmes-là sont des éventails d'odeurs. Claude la voyait tourner sa boisson de ses longues mains faites pour les besognes furtives : elle aurait été susceptible de plaire par cet air artiste et chanteur qu'elle avait de profil, les cheveux opulents, l'allure amazone qui

subsiste chez celles-là même lorsqu'elles sont assises à une table : ... toujours prêtes à partir ! mais il n'admettait pas que puisque c'était selon eux si facile, Nattis ou le Sorbonnard — il ne sait encore lequel — n'eût point pris une demoiselle au lieu d'une cocotte

« Vous rappelez-vous Elise ? dit Nattis à son ami. Ce qu'elle était en forme et mise avec goût ! j'ai su il y a quelque temps qu'elle était la fille d'un ingénieur en chef des usines Saint-Ouen et que sa mère savait parfaitement qu'elle venait au quartier une ou deux fois par semaine : on ne pouvait rien faire pour la retenir et on aimait encore mieux çà que de la voir tomber aux Petits-Carreaux. Les autres soirs elle figurait dans le monde avec ses parents. Je me demandais toujours qui pouvait lui payer des pantalons aussi cossus...

— Je ne cherche plus que dans la bourgeoisie riche, posa pesamment le Sorbonnard. Mon cher, ce sont de beaucoup les plus agréables et c'est moins coûteux que les femmes mariées ; elles n'ont pas leur prétention et leurs manières. Et ce ne sont pas les occasions qui manquent.....

— Vraiment? dit Claude pour questionner indirectement, en se tournant vers Nattis.

— Bon sang ! ce n'est pas ce gibier qui fait la grève : on n'a qu'à lever les yeux aux fenêtres en se promenant dans les rues de Passy et d'Auteuil, ou tenez rue La Boëtie, avenue d'Antin, par là ! Mais j'ai soupé de la virginité... : ça n'a aucun goût.

— Vous ne pouvez pas dire cela, protesta Claude avec l'envie impromptue de faire parler.

— Pourtant tout simple, monsieur expliqua Nattis en levant haut le menton et pinçant la bouche pour le fixer... Tenez, aux Sciences Politiques beaucoup d'entre nous auraient l'occasion de faire des blagues en se laissant peloter d'un peu près par des filles un peu impatientes. Mais n'est-ce pas, ce ne serait pas la peine de vouloir être dans la diplomatie bientôt : on sait manœuvrer et on évite de commettre de ces fausses notes — qui vous font chanter ensuite. Franchement il vaut mieux prendre des grues quand on en a besoin : ... elles sont très sociables, je vous assure. » Il reprit, donnant en jeu l'intonation protectrice du parisien qui accepte par aristocratie le mécénat de faire l'éducation des autres races : « Mon cher monsieur Mavel, je crois sentir que vous n'avez pas une idée bien exacte de la part que nous réservons à l'amour dans notre vie. Comme vous nous voyez chiquement mis — il sourit — et contents, vous vous imaginez que nous sommes des hommes à femmes... »

Claude le regardait avec surprise : il aimait ponctuer de petits silences sa conversation comme certains provinciaux s'arrêtent par saccades quand ils discutent en marchant; il fit un rictus de fatigue et, détachant les mots :

« De dix-huit à vingt-cinq ans un jeune homme qui se respecte à Paris met son élégance à ne s'habiller que pour plaire à sa maman, aux relations de sa famille, à lui-même et à ses professeurs. Hein? quoi! la femme est là, on n'est pas pressé. Quand il a posé la main sur la situation qui lui revient, il se donne le

droit de dépenser ses loisirs pour elle... naturellement avec le minimum de risques s'il a de l'éducation. Divorcées, intellectuelles, femmes mariées sans ovaire, et puis toujours les blondes de quarante ans, — avec les oxygénées ça fait du choix, — il trie dans le tas, il potasse sa petite expérience de la femme puisqu'il faut çà pour la carrière ; et un beau jour entre quarante et quarante-cinq, dans un salon sérieux, il décroche en guise de valise diplomatique le sac à dot le plus confortable... Qu'est-ce que nous irions prendre autrement à courir dans les rues derrière des jupes?

— Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites là, Nattis, approuva le Sorbonnard gravement, les yeux jouant sur ses bagues.

— D'ailleurs, poursuivit Nattis têtu et affectant le ton de la provocation, n'allez pas croire ce que vous raconteront Dauvergne ou je ne sais quel Pierrond. Les filles de la bourgeoisie ne marchent pas si facilement... avec tout le monde. Il faut beaucoup d'argent, ... au moins de crédit.

— Vous êtes tous très riches aux Sciences politiques ? demanda la femme.

— Pas tous, fit Nattis à peine agacé et s'adressant à Claude. Mais ceux d'entre nous dont les pères n'ont que leurs gros traitements, peuvent dépenser aussi : à Paris quand on appartient à un certain monde, avec ses relations... Je vous certifie, insista-t-il vivement, elles sont trop intelligentes pour abandonner si légèrement les douceurs de la famille, de la table servie et du linge fin. Elles se plaisent aux plaisirs furtifs, ça suffit. »

Claude le scrutait : ainsi, indéniablement, tous les ans, surtout au printemps sans doute, il y avait un grand nombre de jeunes filles à Paris qui abandonnaient leur famille dans l'impatience de la fête, et qui glissaient aussitôt après à la prostitution. En somme personne ne jouissait de leur virginité puisque ceux qui les détournaient ne faisaient pas plus de cas d'elles que de filles : en France on n'y attache pas de prix ; il y a des vierges blanches que ceux qui ont un sens délicat de la volupté pourraient arrêter juste au moment où elles vont se donner à des demi-crevés incapables d'apprécier la naïveté d'un corps qui n'a pas été touché... Claude restait étourdi d'une incertaine sensualité, gêné de souvenirs chastes : secrètement il avait la conviction d'un mérite à ne s'être pas abandonné comme les autres aux ravalantes débauches : il avait plus de droits que les Parisiens à de fraîches rencontres.

Claude détourna la tête vers la rue où un étudiant de la Faculté des Lettres, très long, passait avec une minuscule femme, penché sur elle et la portant sous son bras commé un cartable, prêtant l'oreille à travers la chevelure retombante à son gazouillis. Tous le connaissaient sans savoir son nom ; sitôt après les cours il repartait régulièrement avec sa petite compagne, étudiante aussi, pour les quartiers vétustes où ils habitaient, ne se quittant jamais et comme préoccupés de toujours dessiner dans l'œil des gens, en plein Saint-Michel, une vieille gravure sentimentale. « Est-ce qu'il l'a connue vierge? » pensa aussitôt Claude.

— Vous partez déjà? s'écria le sorbonnard contrarié. Qu'est-ce que vous allez faire d'ici midi? Restez donc à tuer le temps avec nous.

— Je ne puis pas, j'ai un rendez-vous.

— Ah veine! » fit-il, tandis que Nattis regardait Claude.

Claude fut confus sans s'attarder à se défendre, serra les mains, s'en alla.

Il suivit la rue Racine. Il voulait se distraire en songeant à autre chose : ils sont agréables malgré tout, ces amis de Paris, toujours très polis. Si cela n'a pas d'importance, cette politesse, c'est plaisant et élégant ; avec les cols glacés et les souliers vernis cela forme un ensemble qui séduit malgré tout. Et ont-ils de l'aisance dans les mouvements! Tandis qu'il entrait dans le Luxembourg, il en rencontrait d'autres qui, devant lui, comme des hommes du monde, marchaient accompagnés de femmes à grands manteaux brodés auxquelles ils ne donnaient pas le bras. Ceux-là, quand ils se promènent avec leurs cocottes au Luxembourg, les allées semblent vraiment faites pour eux, tandis que Philippe avec son trottin y a toujours l'air ridicule de vouloir jouer à l'épate. Eux, on les prendrait toujours pour des attachés d'ambassade en vacances avec des actrices. Ils sont gantés, collés en des pardessus-sacs qui tombent jusqu'à terre, ils sont galants avec les grues.

« Comme on voit de gens tout de même à Paris! » Plus même que si on y était né : les Parisiens ne fréquentent peut-être que leur cercle étroit; lui, Claude, ne connaissant personne, est obligé de se

laisser ballotter partout. « Ah! on se fait tout de même à Paris. » Et Claude respire, dans une molle satisfaction. On se laisse peu à peu gagner par cette atmosphère de simplicité coûteuse, de politesse savante, de température agréable pour les gens bien vêtus. Dans leur élégance stricte, les pardessus justes, leurs figures rasées de frais, la nuance discrète des vêtements, ces amis de Paris vous habituent au monde pour quand vous serez marié. En cela leur société est rassérénante : c'est dommage qu'ils aient des goûts si faisandés. Ce sont des êtres de tact soyeux. Sans les rechercher trop, on s'aperçoit qu'il est bon de les voir de temps à autre. La vie est monotone mais moins amère. On n'a plus de ces joies ardentes qui consument, de ces complications de sentiments, les luttes avec des frères jaloux et bêtes ou des mamans..., de ces angoisses d'incertitude qui empêchent de travailler.

II

Claude, par moments, ces matins, s'éprouvant le cœur plus ferme, presque sec, se demandait s'il n'avait pas changé ; puis, évoquant Eva, sentant toute sa jeunesse alors se soulever d'amour et s'attacher avec la ténacité d'un instinct à la fidélité, il se rassurait, se remettait à l'étude, du même cœur.

Cependant ses livres le fatiguaient plus tôt ; au

bout d'une heure, il se découvrait non tant le cerveau que tout l'être las ; il était déçu de lui-même : par éclairs, il se percevait en pleine jeunesse la dupe d'une expérience prématurée que lui avaient acquise le travail, la solitude, la concentration continuelle, mais non la vie même. Intelligent, consciencieux, esprit précis, son tempérament le portant à un régime équilibré comme son cœur à l'honnêteté en amour, il était sourdement agité du désir de se faire par l'expérience une opinion exacte des choses et des êtres.

A mesure que ses relations s'étendaient, qu'il écoutait à côté de lui débiter en anecdotes drôles des aventures mouvementées, il ressentait plus aigument que la vie lui pesait tandis qu'elle était légère à tous ceux qui le coudoyaient. Et la nécessité d'une existence normale s'imposait plus virilement au centre de l'instabilité de Paris par le besoin de ne pas en être épuisé, il prenait l'appréhension des émotions violentes, il en venait insensiblement à réprouver l'exagération en tout. Il savait des camarades qui aimaient rire, pérorer au café, et avaient passé des examens difficiles là où lui échouerait peut-être, au détriment d'Eva, il reconnaissait qu'il n'était pas assez gai pour travailler sans affaiblissement : à Paris, ville d'imprévus et de fortunes, peut-être ne parvient-on à affronter vaillamment ses examens, à enlever d'assaut les titres, que dans le coup d'entrain de la gaîté ?

III

Claude avait été plusieurs fois chez Nattis...

Les Parisiens lui plaisaient plus franchement. Parvenu à s'accorder aux heures de conférences de la Sorbonne, suivant moins de cours et y arrivant sans s'essouffler, il s'était familiarisé aux figures sur lesquelles, à des yeux bleus et à des cheveux flamands, à des sourcils hérissés et au teint provençal, à l'accent montagnard, à la douceur rêveuse des prunelles marines, celui qui n'est pas né en Europe croit retrouver d'intuition les types des diverses provinces en France; plusieurs condisciples lui avaient adressé les premiers la parole. Maintenant on causait de temps à autre. Généralement les relations ne se prolongeaient guère parce qu'il n'allait pas au café et d'autre part ceux qui suivaient les mêmes professeurs que lui, étant parisiens en général, habitaient des faubourgs divers et éloignés : à Paris, entre étudiants, on ne peut guère se lier qu'avec des provinciaux parce que seuls ils logent au Quartier-Latin. Les autres se fréquentaient par petits groupes de trois ou quatre rentrant par le même bateau ou le le même tram. Claude n'avait donc eu d'abord aucune occasion de nouer connaissance avec des camarades.

Seul l'un d'entre eux, pion à Charlemagne, tardait

aux sorties dans les couloirs, cherchant toujours à se carotter à soi-même quelques minutes, quitte à prendre le pas de course dans la rue. Il s'appelait Lebouvier. Avec de gros yeux verts cernés par des paupières fripées, un immense front presque sphérique, une barbe hirsute comme les blés, il était blond autant que devaient l'être les Gaulois au temps des Mérovingiens, et, comme il était toujours haletant, en retard, sa figure paraissait d'un rouge furieux. Il était amusant ! Grand, brusque de gestes, bourru de voix. Il ne voulait parler que de ce qui avait trait au travail, avec des mots scolaires *solide, tapé, ferme* qu'il lançait devant lui, plein de fougue, ainsi que des coups de poings. Marchant dans les galeries comme sur les trottoirs d'un pas de fantassin en manœuvre, serré dans un lourd pardessus, un foulard d'ouvrier autour du col, il abattait brusquement sa main à l'épaule de Claude, et, sans lui laisser le temps de protester, l'entraînait à son pas jusqu'au lycée Charlemagne. Pour ne pas perdre son temps, il interrogeait « le citoyen Mavel » sur la Réunion, sur Madagascar, avec une application à sérier ses questions, s'arrêtant pour essuyer ses lorgnons, son front blanchâtre. Puis, brusquement, d'un ton de gosier barbare, il criait : « *Diable! Diable!* Dire que ce que je potasse là, en bouquins, vous, vous l'avez vu de vos yeux! Vous êtes un veinard : c'est essentiel. »

Claude riait. En vrai enfant pauvre de Paris dont l'imagination est restée frappée de vertige aux premières leçons de géographie, Lebouvier ne pouvait

cacher toutes les fois son émerveillement que Claude, français comme lui, vînt de terres si fantastiquement lointaines : comme il ne se dépensait pas en ces phrases de gentillesse, en ces manières mondaines et familières que les camarades échangent ordinairement à la manière de cigarettes, c'était par cet étonnement constant qu'il avouait à Claude son affection cordiale et hâtive. Souvent, aussi, à la brusquerie toute populaire de ses gestes, Claude le sentait content et presque gaillard comme un marsouin de constater que si loin, loin de la métropole, s'élevaient des adolescents aussi blancs de teint, aussi soigneusement éduqués que les Français du Continent. « Mais vous êtes très chics d'être nés aux colonies. C'est vrai! Je dis ce que je pense! » Calé en géographie au point de réciter par cœur les rendements commerciaux du Tonkin, de l'Inde, de l'Algérie, en riz, en thé, en café, en vin, et les épices! Lebouvier était surtout très curieux de la vie intime des gens aux pays chauds : la moralité de la société blanche, l'hygiène des villes, les distractions, la psychologie des demoiselles à marier, et les dots! il fallait que Claude là-dessus, posément, le renseignât. « Ce qui serait *trapu*, Mavel, ce serait de décrocher un jour une place de professeur dans votre pays, hein! « Qu'en dites-vous? » Et, la voix plus gutturale, il dévisageait Claude, se fendait d'un rire énergique qui lui plissait le front sauvagement, tandis qu'il prenait plaisir à se sentir un gaillard capable d'emporter son avenir d'assaut, partout, avec son courage crâne et sa laideur martiale.

Les autres, ses camarades, élégants Parisiens volages aux gestes enlevés, aux regards correctement effrontés, aux coiffures indéfectibles, bouclés dans les pardessus lisérés de cache-cols de foulard blanc, Claude n'avait guère occasion que de leur serrer la main; et quelquefois il les accompagnait cinq minutes jusqu'au ponton ou au bureau de l'omnibus pour se réchauffer d'un pas de course avant de rentrer rue des Ecoles. Ils lui plaisaient :

Ce sont des gens qui n'agréent pas du premier coup : ils paraissent superficiels, lancent des mots, tournent la phrase rosse, mais peu à peu ce bagout même, inoffensif et amusant à l'oreille, vous fait sourire dans une heure de monotonie, vous distrait, et il vous charme par ce qu'il y a d'aristocratique dans le désœuvrement, le scepticisme et la blague qui n'a pas la force d'être méchante. Par réciprocité de politesse, on sourit au Parisien que le hasard vous présente avec l'idée de ne plus le revoir, et le lendemain, quand il reparaît, on a pris le pli de lui sourire ; d'ailleurs on lui sourit rapidement ; ça ne prend pas de temps et n'engage jamais. On le revoit tellement qu'il vous acoquine. Ainsi les condisciples avec qui il se trouvait lié étaient ceux-là mêmes que le premier jour il avait supputé ne devoir jamais fréquenter. Ils avaient des drôleries d'esprit : on ne savait pas si elles étaient à eux personnellement ou au Parisien en général, et déjà par cette équivoque on était intéressé. Au bout d'un mois qu'on les avait souvent écoutés causer entre eux dans le couloir d'attente, réciter des mots chics à une cantonade dis-

tinguée pour être appréciés de vous, on finissait malgré soi, après avoir jugé cela gentiment agaçant les premiers temps, par être séduit par cet infatigable don de débiter des phrases à succès et par être flatté de l'assiduité avec laquelle ils cherchent à être trouvés spirituels par vous. Puis on croyait connaître le Parisien et, tandis qu'il parlait, on l'avait catalogué du premier coup joli raseur, artiste en bavardage et badauderie, mais ensuite quand, rentré chez soi, on essayait de coordonner les impressions qu'on en rapportait, on s'apercevait qu'on ne le connaissait pas, et on se répétait, intrigué, à propos de tel détail déroutant de son caractère si divers et mobile : « Je vais lui demander ça la prochaine fois. » On avait toujours envie de poser des colles aux Parisiens ! Ils en sont enchantés d'ailleurs, ils sont toujours prêts à la réplique et ils savent répondre avant que vous n'ayez terminé la question. Ils sont nés dans le salon, et ils ont bricolé leur première éducation de 2 à 7 ans, dans le magasin de leurs parents, dans les boutiques par où bonnes ou parents les traînaient, dans les jardins où le voisinage des chaises détermine entre les familles des rapports intimes de confidences, à gober les boniments des patrons, le commérage des clients et les vanteries des tantes. Et alors c'est comme les femmes : ils sont toujours dispos à raconter leur vie, en y mettant le ton, en multipliant les remarques d'expérience, en présentant les personnages avec des procédés variés, et ça change à tant de tournants que ce n'est jamais ennuyeux. Amusants à parler d'eux-mêmes : petits,

badins, lestes, plus vantards que les méridionaux mais sans en avoir l'air et faisant passer dans leur voix fluette et précipitée ce qui pèse et cahote dans les phrases lentes et appuyées des marseillais au gosier rauque, ils vous divertissent au lieu de vous provoquer par leur bluff de demi-crevés qui avec des corps maigres discutent tout le temps de sports et de vélos, lisent *l'Auto* en s'acagnardant à leur pernod, vont assister aux luttes des championnats, et en allongeant des bras de quarante centimètres glapissent, tout fiers de leur force nerveuse : « Tâte voir mon biceps : je soulève 75... Et viens-y voir, vieux frère. » Ah ! ils se donnent la mine d'être sceptiques, d'être déniaisés, d'être dégoûtés de tout, de ne priser rien, mais on sait bien que c'est pour la frime : ils s'intéressent à tout, toujours prêts à vous plaindre, étonnés et apitoyés, avec ça gentils, sympathiques, frétillants, souples aux jolis gestes, faisant claquer les doigts pour relever un mot, les fourrant ensuite délicatement à la petite poche du gilet, et le cœur sur la bouche — cordiaux par-dessus tout. Ils ont le désir d'être affectueux et tous les élans primesautiers : la première fois qu'un parisien vous est présenté, il vous propose, il vous donne son amitié, pour la vie, avec les dehors aimables de l'emballement et sans aucune intention de vous tromper : c'est par cette gentillesse qui est sa manière d'hospitalité sur les boulevards ; seulement, quelques minutes après et sans avoir même l'idée de s'en cacher, il offre la même affection à un autre qui vient de lui être présenté, à vous interdire. Il déconcerte l'amitié par l'amabilité.

... Ne fréquentant assidûment de cours, Claude du moins, depuis peu, rencontrait souvent Nattis qui était toujours vêtu des mêmes complets anglomanes qu'eux et se montrait très avenant pour lui. Nattis avait peu à faire et il était constamment à rôder à la recherche d'un copain sur le trottoir de la rue des Ecoles, à l'angle des rues de la Sorbonne, du Sommerard, ne séjournant pas longuement comme les créoles et les provinciaux dans un café mais continuellement la main sur la porte du Vachette ou du Soufflet, la poussant pour regarder si à l'intérieur n'attendait pas celui qu'il cherchait. Chaque fois qu'il reconnaissait Claude de loin, il venait à ses devants, lui demandant s'il n'avait pas vu Moussard, en blaguant la fugacité de ce balladeur qui était insaisissable, « plus parisien que les parisiens. » Mais Claude le voyait moins souvent que Nattis lui-même. Et il s'apercevait avec intérêt que celui-ci n'était pas du tout le cabotin monotone qu'il croyait ; et, insensiblement diverti et embobeliné par la correction prévenante de Nattis qui se montrait affable pour lui tandis qu'il affectait pour les autres créoles du dédain, par la finesse avec laquelle il jouait au gommeux, par la désinvolture de son sang-froid, par la mobilité si curieuse de son visage tantôt très frais tantôt flapi, mais alors conservant au milieu de traits ridés des yeux frais d'adolescent, il s'était laissé aller à de l'amitié réservée pour lui... : besoin du créole de donner son cœur qui ne se déclare jamais tant qu'en qu'en face du parisien aimable, doué du sourire volage, détaché de tout — qu'on veut attacher à soi, —

souple, vif à blaguer et caressant dans la rosserie.

La quatrième ou la cinquième fois qu'il l'avait rejoint Nattis, en le regardant fixement, lui avait dit de ce même ton protecteur si amusant quand on savait tout ce qu'il y avait là de mimique pour se bluffer soi-même : « Je vous gobe... » et s'expliquant, avec un accent de confidence dégagée : « Je vous trouve sympathique parce que vous n'êtes pas vicieux comme moi. » Comme Claude protestait en souriant. « Je vous épate hein ? Au fond, vous m'admirez... Voyez-vous, vous n'êtes pas comme tout le monde, il y a quelque chose à tirer de vous. Moi je suis comme tout le monde, mais je suis parisien. » Et sans laisser à Claude le temps de comprendre, il l'avait laissé brusquement.

Claude ne s'ennuyait jamais quand il musait quelques pas avec Nattis sur le boulevard. Nattis connaissait tous les types, tous les types venaient à lui ; et, la figure sèche mais la parole empressée, tutoyant la plupart comme avec condescendance, il serrait impassiblement les mains, disant : « Cà va mon vieux ? » et personne encore à portée de voix : « Vous ne le connaissez pas ? C'est le jeune duc de Longueville, une poire, mon cher : je lui écris ses lettres d'amour... — C'est le fils du marquis de Villaciosa : garçon très calé je vous assure ; il a 22 ans et il a déjà dépensé 200.000 francs : on lui a imposé un conseil de tutelle ; il est rôti... avec cela il me doit 10 louis. » Quel phénomène, ce Nattis, qui, en ayant l'air de blaguer, restait si naïvement fier de ses relations, et, tout en démolissant ses copains, élevait sur eux la considé-

ration qu'il faillait avoir de lui! Réjouissant Nattis, par les caprices de sa blague, par ses mots de salon, par l'enjouement de ses grimaces, par ce scepticisme qui se délasse en de la crédulité, par cette contradiction où il y avait du persiflage entre l'exagération des termes et l'indifférence du ton dont il disait : « Cobourg? mon meilleur ami! il m'a juré une amitié inaltérable », sachant visiblement que Claude n'y croyait pas plus que lui.

Un jour que Claude ne l'avait pas vu depuis une semaine et qu'il était pressé, cinq minutes avant le cours du père Moissan : « Venez donc déjeuner, on causera, ça va vous varier de votre restaurant ». Claude, amusé par cette hospitalité de bavardage, acceptait, et Nattis aussitôt : « Alors je vous quitte, je vais jusqu'à la rue de Tournon pour envoyer un bleu à ma mère... : elle ne me pardonnerait pas », achevait-il en souriant. Et ils avaient mangé à une heure et demie, Claude fébrile et l'estomac crispé de faim à attendre la mère de Nattis qui lambinait à des courses dans des magasins : elle était grande, svelte, myope, vous caressant des cils et d'un sourire hautain tandis qu'elle vous écoutait et sèche avec les domestiques; impassible à regarder ses robes et ses bijoux comme par ennui, elle parlait en affectant l'air de penser à autre chose, dédaigneuse dans son amabilité et pourtant captivante. Le déjeuner avait été expédié : caviar, une entrecôte, un légume et une tarte, menu maigre dans une salle à manger Henri II toute harnachée d'argenteries.

Pas plus de huit jours après, il y était entraîné à

nouveau, un soir cette fois, en compagnie de Moussard, et Nattis, aussitôt après le dessert, laissant sa mère seule en le salon, les emmenait dans son studio, guilleret de les épater par le rasta de sa garçonnière — papier décoratif dans le style Renaissance, meubles américains, rideaux Louis XV — cet intérieur de parisien qui n'est encore rien et qui a déjà un bureau. La jeune servante venait y porter le café, remuant une tournure toute minaudière après avoir affecté la mine pincée au service de la table. Alors, Moussard interpellant Nattis par des sous-entendus perçants, il répondait devant la bonne, sans la regarder et lui prenant le plateau des mains : « Oui, oui, naturellement, mais à la campagne, quand je n'ai pas d'autre femme. Je rigole de ma mère qui s'imagine que sa petite bonne me retient à la maison et m'empêche de courir des risques ». Il sirotait un verre de chartreuse, puis : « Vous avez vu maman, hein, Mavel? elle est très drôle : elle m'adore — ça m'amuse. » Et, empressé, il offrit des cigares de la Chambre des Députés. Moussard étant parti de suite pour un travail, il ne disait plus rien, fumant cigares sur cigares, comme absorbé à arranger sous son front ridé quelque chose qui n'aboutissait pas, répondant par monosyllabes aux phrases que Claude peinait à trouver, si bien que Claude après une demi-heure se levait, s'en allait... sans qu'il fût conduit au salon pour y saluer madame Nattis.

Alors, Claude hésitait entre de la reconnaissance pour tant d'amabilité et une peur parisienne d'être dupe et provincial en y attachant de l'importance :

cela rentrait dans le train de la maison. Il avait vu Nattis inviter plusieurs autres camarades : il traînait à déjeuner chez lui tous ses amis de rencontre accostés sur le boulevard comme une grue fait la retape; alors c'était bien ennui, blasement. Ah! parisien, parisien... Quel vide ou au moins quel flou ! on ne le sent jamais, avec une émotion au fond du cœur ni une idée de derrière la tête, rattaché derrière soi à quelque chose, parents, femme, travail, pays : il est toujours libre devant vous, léger, dispos, indépendant, sans bagages, le minimum de sentiments pesants ; cette légèreté fait partie de l'élégance avec la jaquette la plus stricte, la canne la plus fine, le sourire le plus superficiel. Quatre jours après ce dîner, où il avait été si froid, il avait rencontré Claude sur le boulevard, et, d'un ton ému, sincère : « Vous savez, je vous aime beaucoup, Mavel; *vous ne savez pas comme je vous aime*! Je suis un type rosse mais je suis prêt à tous les dévouements pour vous. »

Qu'il fût sincère ou blagueur, Claude se sentait de l'affection pour Nattis, « justement se disait-il, parce qu'il diffère de moi. » Et chérissant jalousement sa fiancée, il ne songeait à demander à l'amitié aucune gravité ni constance. Au contraire il était content qu'elle fût une simple distraction dans sa vie. Cette camaraderie futile et piquante le distrayait de son amour tenace.

IV

Claude rentrait chez lui, revenant d'un cours de M. Borel. Comme il attendait ses lettres à un jour près, il regarda plus attentivement le facteur qui, avec une lenteur preste, comme une abeille visitant une à une les alvéoles pénétrait dans chaque porte, ayant décrit une courbe dans la rue. Que de correspondances on distribue chaque heure à Paris, la grande ruche ! Quand on y réfléchit, que d'êtres employés uniquement à mettre les hommes en communication, diligents dans le bourdonnement du travail collectif et empressé! Et Claude se représentait, à vol de pensée, la masse de facteurs distribuant dans la capitale les lettres qui arrivent de Pétersbourg, de Copenhague, de Londres, de New-York, de Taïti, de Melbourne, de Nouméa, de Madagascar... et tous les navires blancs qui ont traversé la mer pour porter ces lettres, épars sur l'Océan bleu comme des pigeons voyageurs dans le ciel. Les facteurs sont bien les frères terriens des matelots, se répandant à la manœuvre sur la dure trame des rues croisées en cordages, montant aux étages, titubant sur l'asphalte avec leurs grosses boîtes de débarquement à la hanche : rudes travailleurs au soleil et sous la pluie avec leurs têtes poilues de vieux rouliers de l'Inscrip-

tion Postale. De bénéficier de tout ce beau service humain de la poste, Claude Mavel, étudiant, 25 rue des Écoles, ne pouvait s'empêcher d'un respect quotidien pour le facteur, bien qu'il ne reçût guère de de lettres que ses deux fois par mois.

C'est le facteur lui-même qui, familier, devant le collège de France, lui remit son courrier.

Alors il précipita sa marche vers son hôtel. Sur le trottoir large, des ouvrières en jaquettes, à petits pas multipliés, se faufilaient vers la besogne, les épaules en saccade. D'autres plus jolies, glissaient d'une allure longue, douce et élégante comme un vol d'hirondelle. Au milieu de toutes, Claude avançait obligé à des détours, serrant dans ses doigts l'enveloppe d'Eva, avec une indulgence infinie pour toutes les petites femmes souvent trop oisives de la rue des Écoles, avec la fierté de porter de l'amour dans ses mains. Dans sa hâte, il les regardait en camarade. Vers le goûter, le travail ou le plaisir, pressées par la fraîcheur, les bras croisés au-devant du buste et la tête un peu penchée, elles allaient vite. Et Claude, grisé par le printemps, appréciait qu'elles fussent créées presque exclusivement pour le plaisir des hommes et pour s'esquiver vers des rendez-vous. Ce sont des amours voyageurs : elles existent moins pour la mason et pour l'individu que pour traverser la rue en allant vers lui, ce qui met de la gaîté dans l'œil des passants, ce qui répand en eux comme une communication magnétique de l'amour qu'elles donneront à un autre, tout à l'heure : ainsi elles ont le rôle social d'élever à un degré supérieur

la température normale de tendresse et de volupté où sont les passagers d'une grande ville.

Il grimpa à sa chambre.

« Je suis toute honteuse de t'avouer que j'ai été au bal. D'ailleurs on a dû te l'écrire déjà et te dire que je m'y suis amusée. Je ne suis cependant pas si coupable que tu penses. C'est par une sorte de fatigue et d'inconscience que j'ai ri à ce bal et que j'y ai montré une joie nerveuse dont je suis restée mal à l'aise tout le lendemain ; et c'est malgré moi que j'y ai été. Je ne voulais pas ; j'ai rappelé à maman que j'étais ta fiancée. Elle m'a répondu que des fiançailles de trois ans n'étaient point comme des fiançailles de quelques mois et il ne fallait pas qu'on crût dans la ville que les nôtres étaient officielles puisqu'il n'y avait pas eu de demande faite par tes parents. Tu sais comme tout cela compte peu pour moi, mais j'ai dû obéir parce que maman qui est en général indifférente m'a parlé très vivement ; il paraît que tu n'es plus bien avec Gabriel à Paris. Tu sais, Claude chéri, comme j'aurais été heureuse au contraire de ne jamais sortir pendant ces trois ans : je n'ai de joie franche qu'en accomplissant une de tes recommandations. Maman m'a dit aussi que ton éloignement n'était pas une raison puisque si tu étais là nous ne serions pas fiancés et que je n'aurais pu danser tout le temps avec toi. Alors j'ai cédé parce qu'il fallait cacher ma révolte; aussitôt elle m'a parlé de toi en termes flatteurs, elle m'a dit qu'il fallait que tu me retrouves habituée au monde et séduisante. Le doc-

teur avait commandé la distraction à la suite de mon dernier accès de fièvre. Puis elle a ajouté : il n'est pas mauvais que les hommes soient *un peu* jaloux; c'est nécessaire à entretenir l'amour à distance. O Claude chéri, cela je ne l'ai pas écouté, je sais trop comme tu aimes, je suis sûre de toi. Mais je ne pouvais pas le dire : c'est de moi que j'aurais eu l'air d'être sûre. Et cela n'aurait rien fait de plus. Que veux-tu ? je suis obligée de faire ce que maman veut puisque d'ailleurs je n'ai pas vingt et un ans.

« Alors j'ai été au bal. On a dit dans le *Journal* que j'y ai été très jolie, et si on t'a envoyé la gazette tu as dû être mécontent. Cependant j'avais exigé une toilette bleue parce que cette couleur ne va pas aux brunes. J'ai dansé un peu avec tout le monde parce que j'ai pensé que tu aimais mieux ne pas me voir danser plusieurs fois avec le même cavalier. J'étais étourdie par le bruit, par la lumière, surtout par le mouvement et j'avais l'air d'être contente. Tout le monde était joyeux, tout le monde me regardait, et je n'osais pas faire mauvaise figure; mais toutes les fois qu'on m'adressait un compliment, je reprenais mon air sévère. J'ai dansé assez souvent avec des collégiens parce que de ceux-là tu ne peux pas être jaloux. Tu ne peux pas l'être non plus des officiers. Je ne savais même pas leurs noms et je les confondais tous en un seul à cause de leurs uniformes, c'est-à-dire qu'il y avait les officiers de marine du *Primauguet* et ceux de terre. Plusieurs m'ont demandé si je ne voulais pas aller en France et je pensais à toi

tout le temps. J'avais envie de leur dire à tous que j'étais fiancée... »

Claude jeta la lettre sur la table. Le sang chauffait sa nuque. Il se leva, marcha, les gestes emportés. Puis il se lava le visage, passa de l'eau sur son cou. Il était inacceptable qu'elle fût allée au bal! ce serait vraiment trop commode d'être fiancée de cette manière : lui, en France, se garderait sage, bûchant, se tenant pour engagé, et de leur côté on ne lui promettait rien de fixe! Qu'attendre d'une mère qui oblige sa fille à courir dans le monde et qui la forcerait tout aussi bien à accepter le premier parti avantageux se présentant : ah non et non! Éva n'aurait jamais dû céder...

S'étudiant à raisonner, il se disait : « On sait mon caractère : l'histoire de bains était déjà faite pour m'ennuyer; on recommence avec l'histoire du bal qui est plus dure et qui a été manigancée pour provoquer chez moi une révolte. Ce n'est pas possible qu'il n'y ait pas quelque chose là-dessous... Il faut être plus ferme ! » Il était décidé à répondre aujourd'hui même un mot carré : il n'y avait qu'à poser des conditions... D'ailleurs... pour le cas qu'on devait faire des lettres, à un mois de distance! La sienne arriverait peut-être en pleine préparation d'une nouvelle soirée, la robe serait prête... Quand on est loin, tèllement, on voudrait un amour si sûr, si impénétrable que le moindre doute ne pût s'y glisser!

... Est-ce qu'on sait les résultats d'un bal, les nouvelles relations, et chaque amie a son cortège de frères et de cousins qui reviennent du Tonkin et de

Cochinchine avec les moelles vidées par la noce et la fringale de se marier? Pour Mme Fanjane nul engagement n'était définitif... On ne pouvait même pas soupçonner Eva : elle vibrait dans tout son port de cette fierté créole, mélange de hauteur et de docilité à toutes les démarches dans l'intérêt de celui qu'elle aime, incapable de supporter la moindre avanie de familles riches et cependant prête à aller importuner le Gouverneur, toutes les autorités, s'il se fût agi d'obtenir une faveur pour lui. Mais il doute trop de tout ce qui entoure Eva et c'est déprimant on a déjà, à Paris, à lutter contre des gens qu'on ne connaît pas et il faut encore lutter de loin contre des gens de son pays qu'on connaît et sur lesquels on avait espéré pouvoir tabler. Et pendant toutes ces affres il n'a pas la compensation de voir seulement sa fiancée! Elle aura vécu loin de ses yeux la période la plus charmante de son être, celle de la croissance où le corps élancé jusqu'à seize ans s'accomplit dans sa plénitude. Dans trois ans l'Eva de maintenant aura disparu et il ne l'aura jamais contemplée; le souvenir ne pourra pas la prolonger et la confondre avec l'Eva qui se présentera devant lui, peut-être si différente, maigrie, peut-être... moins jolie : est-ce qu'on sait jamais? Et ce sont ses danseurs qui auront joui de sa plus fine beauté.

Du bruit s'élevait dehors. Il courut soulever le rideau : au bas de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève noircissait un attroupement de femmes et d'enfants autour d'un vieillard sale qui chantait une mélodie amoureuse en s'accompagnant sur la gui-

tare. Il baissa le rideau brusquement et son cœur se rua à la tristesse. Dans une exaltation où la tendresse et la rage se substituaient et s'entretenaient, son cœur se désolait de l'absence et se gonflait à l'invective contre le milieu créole. Tout est hostile à l'amour, partout : tout le monde est pratique, ironique : des fiancés, c'est puéril! à Paris on les considère de tous côtés ainsi que des personnages d'une comédie vieux-jeu, comme il n'y en a même plus en province. Pardi ! une ville où tous les amours se bâclent comme des conversations. Et dans le trou de la Réunion, là-bas, ce sont les parents, les parents toujours prêts à vous traiter en enfants même quand vous travaillez du matin au soir à des études où eux tous, femmes ou hommes de quarante ans, ne comprendraient goutte; on vous trouve naïfs, exaltés : il se rend parfaitement compte que plus ou moins tous leurs proches ont vis-à-vis d'eux l'énervement que Gabriel a affecté. Énervement, dédain, qui ne sont que de l'envie au fond : Mme Fanjane inconsciemment hait en lui le jeune homme pur, d'abord parce que Gabriel ne l'est pas — tout le monde, d'ailleurs, non seulement ridiculise le jeune homme pur mais le déteste! — puis la mère a vu à quel point il aime Eva, son émoi quand il était près d'elle et que ses regards touchaient ses prunelles dociles, comment il saura délecter d'une adoration raffinée le bonheur, qu'Eva sera idéalisée comme elle-même ne l'a jamais été, elle est jalouse de la beauté de sa fille et surtout de l'adulation dont cette beauté sera caressée; puis, dans son marchandage,

elle a la notion qu'il l'aime tant que c'est un cadeau qu'elle lui fait à lui tandis qu'avec un autre ce serait un placement ordinaire! Par là-dessus, les connaissances bêtes, les voisins stupides, tous ces êtres qui ne savent que faire chez eux et dont la niaiserie démange quand il fait trop chaud, arrivent en visite et chaque fois, tous les jours, demandent à Eva : « Eh bien, ce petit fiancé? »

Est-ce qu'Eva était décolletée?... Évidemment.

Claude sortit, impatient de sentir la fraîcheur baigner son visage et son cœur. Mais dehors il ne put se distraire. Sur le trottoir de la rue des Écoles des jeunes femmes charmantes et si légères qu'elles en étaient vraiment volages, se frôlaient près de lui en le regardant. Il ne voyait devant ses yeux que ces sauteries du pays où tout le monde se connaît, où il y a tant d'intimité! Il voit les toilettes de bal de la Réunion, d'autant plus voluptueuses que les jeunes filles sont plus réservées : ces menus corsages blancs qui ressemblent à des corsets de luxe, la rose de Chine au sein, la jupe serrée à la jambe chaste, fine et longue, tout cet apprêt de nudité qu'on fait pour danser, la nuque libre pour la première fois car ce soir-là les tresses ont été ramassées en chignons hauts, la chevelure sans chapeau ce qui est un commencement de déshabillement. Et tout le papotage de la danse créole, ces conversations galantes et ajourées ròdant autour des dentelles, ce chiffonnement de petits compliments bêtes, les lèvres rouges, les yeux à qui il est permis d'être brillants dans ces nuits où tout est allumé, les mots qui eux aussi veulent caresser les

épaules nues comme les lumières, la mère qui regarde en souriant le jeune homme venir prendre la jeune fille à sa place et l'emmener comme si les deux enfants venaient de partir en lune de miel. On dit que les absents ont la manie de la persécution, mais plutôt n'est-ce pas une manie, un instinct, de persécuter les absents?... On n'a cure de son anxiété, de ses plus justes susceptibilités; on ne calcule pas qu'il a cependant quelque valeur, qu'il travaille, qu'il représente un avenir. A supporter ces choses, à tout le temps céder, il se diminue!

Peu à peu, sa colère tomba, dans une fatigue. Le ciel était trop bleu depuis de si longs mois que l'atmosphère restait grise. Les trottoirs, les corniches des devantures, la ligne des passantes se liseraient d'or. L'air s'élevait chaud. L'azur du zénith, comme élastique, rebondissait par dessus les toits inégaux : l'asphalte semblait à la fois dur et doux : on se trouvait heureux d'être vêtu chaudement et de pouvoir marcher sans poids. Il n'y avait que ceci à faire : oublier un instant toutes ces complications d'Afrique! A Paris on voit tant de gens heureux d'autre chose que d'amour, les hommes contents de se promener en camarades, de s'asseoir autour d'une table de café, d'être chics, corrects et spirituels pour leur propre plaisir, les femmes toutes frémissantes de se ballader et de bavarder ensemble, de briller sur les boulevards, d'être belles et vêtues luxueusement pour des gens qu'elles ne connaissent pas, et jusqu'aux fillettes revenant gaies et souriantes de l'école, avec des physionomies personnelles, on rencontre tant de

gens heureux seulement du plaisir de vivre que l'on sent que le bonheur est une chose qui existe en soi comme le ciel splendide d'une journée d'été !

A Paris il peut se faire que bien des choses et des gens soient artificiels mais on jouit de sa vie comme d'un art. Claude s'expliquait qu'encore trop obsédé de la Réunion il ne savait goûter cette admirable Capitale pour elle-même. Il rapportait tout à des êtres vivant dans une île de l'Océan Indien, il y demeurait *attaché* : à cette distance c'est incommode à en être ridicule ! Son tort était d'avoir considéré Paris comme un lieu de passage qu'il n'avait pas besoin de connaître, qu'il n'avait pas l'entrain de voir en détail. On n'a pas le droit de faire fi à ce point d'une ville unique dans l'univers comme Paris, surtout quand on est né sur une roche perdue en mer à 3.000 lieues et que la civilisation a pris la peine de vous transporter dans la métropole pour vous en faire profiter.

V

Il tourna autour de l'Odéon, et entra dans le Luxembourg. Des familles étaient assises sur les bancs rejoints, aussi à l'aise que dans leurs salons. Et il discerna à nouveau que, quand il traversait les jardins, les jeunes filles qu'il admirait en passant l'examinaient vite avec curiosité et méfiance comme s'il n'était pas de leur race : sans doute étaient-elles

averties de suite par son air absorbé, cette avidité d'être aimé et cette expression d'attachement tyrannique qui, spontanément à leur vue, affleurait à son visage chaud. S'attardant devant la Fontaine de Médicis, il se retrouvait la circulation encore comme haletante ; sa colère s'était détournée mais la mobilité qu'elle propageait l'excitait à l'aventure. Plus allègre, il s'avança avec aisance.

Près de l'Orangerie s'accroupissaient sur leurs jouets les bébés blancs et les bébés rouges. Assise, quelque roman à la main, une grande sœur en surveillait deux qui amoncelaient du sable. Claude Mavel revint, l'analysa, vêtue de noir, la ligne du buste élégante et pleine et, près de la nuque satinée, la courbure des épaules soyeuse comme de la chair nue. Elle leva lentement la tête, regarda lentement, ne détourna que lentement la joue rose comme si elle avait rougi. Le noir sied délicieusement aux jeunes citadines élancées ; celle-ci avait des prunelles bleues... jolies et chantantes ; elle avait repris mais distraitement sa lecture ; il semble vraiment qu'il y ait à tenter avec toutes ces parisiennes... Claude continua, le menton haut, à considérer à la légère deux cumulus neigeux ; et il chantonna avec la pensée à des ciels, aux ciels de son enfance, de la mer Rouge, de Sicile, de Paris. Il passait près d'une gamine de dix ans qui se pencha sur le côté, la hanche anguleuse, les cheveux traînant à terre, fouettant sa toupie et le regardant qui la regardait, à travers ses cheveux et de petits yeux soudain luisants et piquants comme des yeux de chèvre.

Claude longea la pièce d'eau puis, par une courbe, regagna l'Orangerie, audacieux et timide, s'exerçant à la hardiesse. Les jambes impatientes, il alla s'asseoir sur un banc à quelques mètres de la jeune fille, grattant la terre de sa canne.

Elle leva sur lui le visage clair des jeunes filles qui n'ont pas encore vu celui qu'elles aimeront, et rebaissa la tête contre la poitrine arrondie devant le roman. Le cœur de Claude se gonfla : il perçut qu'elle était sage, la désira spontanément. Elle était immobile. Elle fit un mouvement, ferma son livre. Claude, le cœur grand ouvert, remua légèrement, serra ses jambes. Vertigineusement il était travaillé d'espoir, d'incertitude, de confiance, dans la tension de sa ténacité forçant toutes les présomptions favorables. Mais elle ne le regarda point et saisit à terre un sac à ouvrage, se mit à broder sans lever les yeux des mailles qui se poursuivaient modestement à s'enchevêtrer. Claude, excité, prit son mouchoir, le passa sur ses lèvres. Elle le voyait de profil, s'attacha plus obstinément à son ouvrage. Elle avait le visage d'un suave ovale et ses prunelles bleues, ses lèvres rouges étaient pâles pour sa chevelure très brune, tresse à nœuds larges comme celles des créoles. Elle était aussi absorbée que si elle était dans l'intimité de sa chambre. Alors il fixa avec chaleur la nuque sur laquelle il est dit qu'agit magnétiquement l'imposition des regards d'hommes. Bientôt elle se dressa, sans le regarder, prit les petits par la main et s'en alla, fronçant la bouche.

Claude se sentait humilié, un point au côté ; il se

leva aussi et marcha vivement dans la direction contraire. Et par la rue Soufflot et la rue Saint Jacques il rentra chez lui, à peine distrait par les impériales des trams, par une automobile effarant une envolée de petites écolières, se ressassant ce qu'il allait écrire à Eva : défense absolue d'assister *à aucune soirée*, se promener dans la campagne et non au barachois, ne pas accompagner Micheline aux bains de mer... Il fallait répondre par de l'énergie à l'action sourde de Mme Fanjane. Et même c'était à elle qu'il devait écrire : s'adresser à Eva ne servirait à quoi que ce fût, puisqu'elle n'osait rien dire à sa mère et que celle-ci continuerait à être indisposée contre par lui Gabriel. Il avait beau répéter qu'il est sot de se tracasser d'une chose un mois après qu'elle est accomplie, il était secrètement irrité. Il regardait avec dénigrement se traîner sur le trottoir les talons de vieux messieurs à nez de chien... et des étudiants habillés comme des rastas descendre magistralement les degrés de la Sorbonne.

CHAPITRE II

DANS LES BOIS DE BANLIEUE

I

Le dimanche, Moussard vint chercher Claude, pour déjeuner à la campagne chez les Mersanne qui l'avaient enfin réinvité. M. Mersanne, qui avait brassé fortune dans la commission en expédiant de la pacotille aux négociants des colonies, se distrayait à accueillir quelques jeunes gens créoles, flatté de leur faire connaître chez lui le confort d'une maison riche en France. Claude, bien qu'habillé, rechignait en se rappelant sa première entrevue avec le commissionnaire lorsqu'il avait été lui emprunter de l'argent pour Reyer : M. Mersanne avait beau avoir appris depuis à quoi s'en tenir, il n'était même pas retourné rapporter la somme et la lui avait expédiée par la poste.

« Qu'est-ce que je vais raconter chez des gens que je ne connais pas ?

— Mais c'est cela le chouette de Paris, mon ami. Quel plaisir y aurait-il à aller chez des gens que tu connais déjà ? Puis, si tu as envie de rester dans ton coin, on ne t'embêtera pas : le père Mersanne est un type plutôt intelligent, mais comme il travaille encore beaucoup pour arrondir les dots de ses filles, il aime entendre causer sans dépenser sa salive. » Il saisit Claude par le bras et lui fit descendre l'escalier en courant jusque sur le trottoir. L'air était frais et excitant. Ils prirent un bon pas.

« Dis-moi comment est Mme Mersanne, demanda Claude.

— Je t'ai déjà appris l'autre jour qu'il était veuf : c'est un veinard ! Il a déjà deux filles casées et celle qui a quinze ans ne moisira pas. Les filles mariées seront là aujourd'hui dimanche... La cadette a conjongué il y a trois mois juste comme pour l'ajustage : tu verras une pleine lune de miel, mon vieux, renchérit Moussard en fignolant la bouche ; ils passent leur temps à se regarder dans les yeux qui dorment tout seuls : c'est dégoûtant tellement ils font envie ! Moi, bien sûr, je les encourage à la reproduction. »

Moussard sirotait sa langue. Ils étaient devant la Sorbonne, laide et grillagée comme une prison. Deux femmes, en jolis chapeaux, se dépêchaient. Obliquement, un polytechnicien, le bicorne enfoncé sur l'œil, une valise à la main, abordait leur trottoir. Moussard se rapprocha de Claude pour lui dire, les yeux dans les yeux, avec un air dégusteur et fin : « A propos, l'aînée, son mari est en voyage — un peu mûre mais, tu sais, à la façon dont on est mûre

en France : à point comme ces beaux abricots confits avec du jus tout autour... Aussi je lui glisse un de ces petits doigts de cour !... »

Claude sourit. « Je vois que tu marches.

— Que veux-tu, mon vieux, elle me fait penser à Micheline : Micheline sera pareille à elle dans 10 ans, et je serai peut-être l'heureux bougre... fit-il en serrant le bras de Claude. Ah! que c'est loin ! » Et, bâillant de désir, il continuait à trotter, le visage rosé par le matin, tout aimable à Claude par cette fraîcheur d'âme amoureuse que lui conservait sans doute en grande partie le souvenir parfumé de Micheline. « C'est par Nattis que tu as fait la connaissance des Mersanne ? demanda-t-il... C'est gentil à lui.

— Quant à ça, il est charmant pour moi. Tu sais, il ne faut cependant pas se morfondre en reconnaissance : les Parisiens, c'est serviable par fantaisie.., par indifférence. Il me conduit chez toutes ses relations pour que je l'admire. »

Sur l'impériale, ils furent séparés. Les chevaux tirèrent, partirent. Claude voyait seulement Moussard penché, qui regardait toutes les petites femmes marcher dans la rue sans en perdre une. Il aurait bien voulu être comme lui ! toujours gai, jamais gêné même dans ses habits un peu râpeux qui soi-même le gênaient un peu pour son compatriote. Lui, prenait la vie trop au sérieux : à quoi ça sert? Ce matin, par exemple ! en appétit de dimanche, il était content d'aller à la campagne, il avait faim, il ne voulait plus penser à rien, sans idée, sans souvenir, le cœur dormant.

Le tram roulait au trot de deux chevaux qui couraient sur les rails en bondissant de la croupe l'un après l'autre dans le mouvement des tritons marins. Les maisons s'alignaient en falaise, creusée de fentes, avec le bouillonnement des passants à leur base tout usée du mouvement de la rue. — Tiens! des magasins de cheveux! Un *tailleur-tailor; Flobert-fusils; Café-restaurant de la Jeune France! Au laurier-rose, restaurant.* Que de restaurants : ce que l'on mange à Paris! Dans cette ville, rien qu'à regarder les enseignes on s'amuserait autant que dans un journal pour rire! Claude s'intéressait aux objets distinctifs : plats-à-barbe, gigantesques ciseaux d'ogre, parapluie rouge de nègre grand ouvert, queue de cheval, éventail pour dame de Gulliver, couleurs en rais et palette d'or, cuivre, cuivre. Comme la foule a besoin d'avoir l'attention attirée autant que des enfants! *Au chat noir : tabac; Aux cent mille chapeaux* (magasin tout petit); *Pygmalion :* quels drôles de titres tout de même! Quel rapport peut-il y avoir entre Pygmalion... ce ne doit pas être un magasin de femmes nues cependant, ni de statues. *Poireau frères; Aux Petits Agneaux; Au col vénitien; Au cerceau d'eau : restaurant.* Les omnibus se croisaient, se saluant de coups de cornets. Des femmes sans chapeau trottaient sur le trottoir. Des écoliers en cape. De tout petits garçons à bicyclette avec des jambes très allongées. Un lycéen fuyait droit sur sa bécane, ramassé au haut de la roue de fer. Tout le monde d'ailleurs allait en lignes droites, ayant l'air de marcher sur rails, tout au

long du boulevard qui défilait entre les deux façades des maisons sous une rue de ciel.

« Dépêche, dépêche... » cria Moussard, en dégringolant les marches et courant vers la gare. « Nous allons manquer le train! »

II

...On écarta les chaises pour passer de la salle à manger au salon. Moussard qui se taisait à table pour apprécier d'une gourmandise discrète les mets aux noms choisis, se frottait les mains; fluet et fermé dans une redingote très longue, aisé dans son vêtement dont sa souplesse savait ne laisser voir aujourd'hui la teinte à peine roussie, la barbe éclairée de jolies nuances de tabac, il se préparait à parler avec agrément. Il hésita une minute, puis prenant le bras deClaude, il l'entraîna, glissant comme dans une figure du lancier : « Je vous annonce que vous avez devant vous un fiancé... » dit-il en s'inclinant devant la jeune dame brune, seconde fille de M. Mersanne. Et aussitôt, passant la manche autour du cou de Claude, il expliqua très doucement, avec des détails délicats, que la jeune fille habitait la Réunion, qu'elle était parfaite, que Claude était sérieux, que cela formerait un charmant couple... avec le plaisir de réciter de gentilles histoires d'amour et de mariage devant des femmes jeunes.

— Et vous allez-vous attendre pendant trois ans? demanda-t-elle en ouvrant les yeux, la main déposée à l'épaule de son mari et rougissante sous la fumée du cigare qui retombait en volutes sur ses joues.

— Il le faut, balbutia Claude.

— Eh! bien, Denise! dit M. Mersanne à sa plus jeune fille, qu'attendons-nous pour servir le café à nos créoles?

— Une minute, papa : j'ai dit qu'on le fît filtrer cuiller à cuiller.

— Toi, aurais-tu eu la patience de m'attendre trois ans? demanda-t-elle à son mari.

— Penses-tu! » fit-il en feignant de répondre sans même la regarder; et, se retournant brusquement, les lèvres rouges, il la fixait dans les yeux.

— Mais il ne faut pas croire, assura Moussard en s'élevant et s'abaissant sur la pointe de ses chaussures, que votre mari plaisante : jamais un Européen ne se fiance pour attendre trois ans; il n'y a que les créoles qui aiment tellement l'amour pour l'amour qu'ils n'ont pas peur de faire du stage. »

Dauvergne s'interposa, paré d'un complet gris dont il faisait miroiter la nuance perle :

— Tu es superbe! déclama-t-il : tu parles au nom de tous les créoles. Sais-tu si moi, par exemple, je suis comme les autres? Moi, je trouve imprudent que quelqu'un qui a *la passion de la beauté* se fiance à l'île quand il n'a pas encore vu les jeunes filles de France...

— Figurez-vous, mesdames, dit Moussard en faisant des gestes pour rassembler tout le monde, que

vous avez devant vous le chroniqueur mondain de la Réunion. Comme il fréquente dans le plus beau monde, messire Dauvergne décoche là-bas des épîtres de haut ton où il décrit de fil en aiguille les dernières toilettes et les belles manières de la capitale.

— Cela vous va comme un gant, dit Nattis froidement, d'être l'intermédiaire des modes : au moins là vous n'aurez pas besoin de modestie.

— Pas mal, fit la jeune parisienne qui venait de causer en aparté avec Mersanne et qui, le chignon haut au-dessus d'un visage chiffonné, se tenait un peu renversée contre le billard, les bras tendus derrière sa poitrine saillante sur le tapis vert. Comme Denise se présentait devant elle, proposant une tasse de café, attentive à son geste mais souriant des joues à la conversation : « Merci, ma chérie... » lança-t-elle d'une voix pleine et chaleureuse.

Se détachant peu à peu de Moussard sous prétexte d'examiner un Helleu, Claude se mettait à l'écart pour apercevoir Denise, mais il était un peu gêné, parce que la sœur aînée s'éventant à l'autre bout du salon, parlait de fiançailles à la mère de la demoiselle bruyante en le regardant de temps à autre.

Denise portait une robe beige, plutôt courte, qui ne bougeait qu'à peine à sa marche, parce qu'elle se tenait droite et cambrée avec l'assurance naturelle et contenue des petites parisiennes du monde. Ferme et souple sur sa jupe de serge elle avait la précocité de la richesse qui, apprêtant et élançant les corps ronds d'enfant dans des toilettes luxueuses et savantes, donne aux fillettes de la bourgeoisie les

vives poses impérieuses d'infantes. Mais la grâce timide de son âge se dessinait à la lenteur du cou à se retourner, à des accents traînants, à la pudeur de la nuque récemment dégagée, aussi à la promptitude des joues éclairées d'un duvet de pêche à s'éblouir de rose au sourire des lèvres. Elle passait entre les personnes, contournait les groupes, évitait les meubles avec une aisance prématurée de maîtresse de maison dont elle jouissait elle-même en une coquetterie mutine qui la faisait sourire à son insu et se mordre imperceptiblement les lèvres. La chevelure serrée au cou retombait d'une chute large aux reins. Claude, prenant un air distrait, s'intéressait malgré lui, en s'abandonnant à la minute, cédant au besoin d'aimer et d'admirer de son cœur endolori, puisque ce ne pouvait pas durer plus de la journée : à peine avait-il peur de quelque choc toutes les fois qu'il la voyait s'avancer, en sorte que son cœur s'attachait à la suivre et que tous ses gestes lui devenaient indispensables. Mais elle arrivait très délicatement à la droite des gens, avec la tasse de café pleine, et les conversations ne s'interrompaient pas pour elle. Ronde et veloutée, elle marchait sans poids sur le tapis moelleux du salon.

C'était étouffant et grisant : il baissait le front pour n'avoir pas l'air de trop la regarder. Il était heureux de ne pas causer. Dans la pièce où le soleil pénétrait par les baies vitrées, en un éblouissement de cristal et de meubles vernis, sa tête bourdonnait de l'allégresse tropicale du dimanche après-midi où l'on croit entendre dans l'air bleu et lourd de chaleur des

sons de cloches. C'était un vrai dimanche : le jour d'Eva... Indécis, enveloppé, il se sentait à la fois plus lucide et endormi, avec l'envie suffocante et langoureuse de devenir amoureux. A mesure qu'il suivait Denise d'une paupière lente, comme si c'était son propre silence qui l'engourdissait, sa poitrine se chargeait de soupirs. Et elle marcha pour venir à lui, elle fut devant lui avec sa consistance exquise, immobile et empressée, posant entre ses mains sur la serviette satinée la tasse de café légère qui faisait trembler son coude pendant qu'il levait les regards vers elle pour la remercier. Elle a souri, en insistant des yeux par prévenance. Et quand elle repart, ayant tourné prestement sur sa taille étoffée de svelte danseuse de salon, se trouvant soudain les bras libres, elle porte la main droite à son corsage et y ouvre ses doigts rosés.

Nattis, avec la familiarité d'un fumeur, va placer sa tasse au bord d'une table et Moussard tourne, tourne le sucre dans la sienne qu'il porte presque à la hauteur de son cœur, les lèvres sucrées en respirant l'arome amer. Alors Claude s'avance près de Moussard et de Dauvergne parce qu'il sent que, par politesse, on viendra causer avec lui s'il reste seul et il préfère voir de loin Denise passer et repasser, avec ses épaules franches, son sourire épieur et sa jupe courbe, sans avoir à lui parler. Puis, tout de même, il ne faut pas s'amouracher de cette fillette de quinze ans qu'il approche pour la première fois. Il commence à en souffrir presque. Il ne se comprend plus... les créoles aussi sont ridicules : on les engage à passer

une journée dans une maison parce qu'ils n'en ont plus et qu'ils logent dans de modiques garnis du Quartier Latin, on les invite pour leur servir un bon repas, des mets fins, pour les distraire de la cuisine des gargotes d'étudiants, on veut les gâter un peu parce qu'on les considère comme des sortes de parias qui ont perdu famille et pays, parce qu'on a pitié d'eux comme de cousins pauvres exotiques, — et aussitôt il faut que Moussard, avec son air de toujours inviter à danser une valse au milieu du salon, courtise la sœur aînée de Denise, une femme mariée, et que lui, il regarde avec obstination la plus jeune fille de la maison qui est encore une fillette, que ni Nattis ni même Moussard ne songent à remarquer. Il est obligé de reconnaître qu'au fond il n'a envie de causer qu'avec Denise : la parisienne qu'on appelle Paulette et qui a déjà tourné autour de lui comme autour des autres est poseuse; elle est à répéter avec un ton mi-plaintif mi-doctoral qu'elle prépare l'École Augias, et, bien que n'en ayant pas encore le diplôme, elle parle affaires avec M. Mersanne pour se donner du plastron devant les hommes; la jeune épouse que Moussard taquine est étourdissante d'élégance et on voit ses bras poudrés sous la dentelle de ses manches; Nattis, au moins, se comporte en parisien authentique : il parle avec tout le monde, sur le même ton persifleur à force de correction empruntée, droit dans sa jaquette noire à revers de soie. Mais les créoles, eux, n'aiment faire que ce qui convient à leur caprice. Les créoles sont trop amoureux pour être polis...

— Holà! Denise, appela la sœur aînée, dis-nous ce que tu as inscrit au programme de l'après-midi...

— Oui, oui », et sans honte, elle vient se mettre au milieu de tous : « J'aime beaucoup prendre les décisions, mais mon devoir est de réclamer l'avis de ces messieurs...

— Alors, dit Nattis qui, pour avoir présenté deux de ces invités dans la maison, s'arrogeait avec désinvolture le droit de parler le premier, « je propose que l'on fasse une partie de tennis... on verra Mlle Denise piquer ses courroux...

— Oh ! ça, ce n'est pas vrai, protesta Denise : personne ne peut se vanter de m'avoir mise en colère... Et d'abord, fit-elle en se tournant et se retournant avec un sourire suspendu qui lui creusait des fossettes, il faut savoir si ces messieurs savent jouer au tennis...

— Mais personne de nous, répondit Moussard les narines pincées, et c'est d'ailleurs pour cela que Nattis le propose ; il tient à nous montrer que les parisiens sont des *sportsmen!*

— Oh ! fit Nattis s'adossant à la cheminée, je ne tiens pas particulièrement au tennis : si vous préférez, ce sera le croquet de salon... » Et comme on se taisait, cherchant : « Connaissez-vous le ping-pang ? »

Mlle Paulette vint l'interroger et il donna des explications rapides, avec des gestes d'une nervosité de duelliste qui montraient une main prompte, plate et cavalière.

— Nattis, mon ami, je vais te dire franchement : je trouve prétentieux tous tes sports. » Et Moussard le

suppliait railleusement, les mains en l'air : « Ne soyons pas les singes de l'Europe. Les sports sont bons pour les peuples qui vivent dans les steppes, qui ont à se réchauffer dans de grands espaces, — sur des savanes, — en plein air ! mais ils ne sont pas faits pour nous autres qui vivons au chaud dans un tout petit coin.

— Quel petit coin ? fit Nattis en regardant droit le corsage de Paulette. Votre îlot ?

— Laisse la Réunion tranquille : là-bas on joue au furet des bois et c'est très joli. *Je parle de Paris* où on raffole de copier les English ou les Boches sans discernement... Écoutez-moi : il vaut mieux que nous allions nous promener... » et il allait devant chaque dame, s'inclinant, se caressant les mains comme un professeur de danse : « N'est-ce pas, madame, qu'au printemps le plus agréable des sports est sans conteste la promenade sous les bois ?... » Et il criait : « C'est aussi l'avis de M. Mersanne !...

— Eh bien ! on prendra des bonbons avant de partir, décida Denise : si ! si ! j'y tiens... Nous savons que les créoles aiment beaucoup les sucreries. »

Grâcieuse à persuader des yeux, absorbée gaiement à faire avec ordre les honneurs de la maison, Denise passait des dragées dans une coupe avec un visage recueilli qui s'amusait intérieurement de sentir les grandes personnes devenir plus enfants qu'elle par goût des friandises. Claude se servait lentement. « Et vous, mademoiselle *Denise*, osa-t-il dire, vous n'en prenez pas ?

— Non, non », dit-elle en le regardant posé-

ment et secouant la tête. Et d'un doigt gentil elle prit tout de même une praline qui gonfla une seconde sa joue rosée.

Moussard arrivait derrière lui et le tirait à part :

« Tu as goûté aux petits-fours, Mavel, mon ami? Voilà au moins une maison où l'on sait recevoir chiquement... Pendant que tu dégustes, pige le papa Mersanne qui cause dans l'entrée avec Paulette; hein hein hein, je me méfie, moi : il doit être un fameux coucheur, ce vieux-là; il a de trop jolies filles. »

M. Mersanne, canne et chapeau à la main, rentrait :

« Eh bien, nous partons? Et ce droit, Moussard, je ne vous ai pas demandé : il va toujours?

— Toujours de l'avant, monsieur Mersanne!

— Tant mieux, tant mieux... Je n'aurai jamais été capable de passer ma licence, moi : ça m'aurait trop ennuyé! D'ailleurs où ça m'aurait-il conduit? » Sa face rase et accorte souriait de satisfaction et d'ironie amicale : « Je vous admire, vous tous : tous ceux que je vois arriver ici, je ne prends plus la peine de leur demander ce qu'ils viennent faire : droit, médecine, médecine, droit.

— C'est si commode, lança Moussard.

— Mais où ça vous mène, bon sang? A la misère! Votre pays est fini. Pas d'industrie, pas de commerce : vous piétinez tous au droit quand tous vos agents d'affaires devraient être des créoles. Et vous m'avez laissé, moi qui suis un européen, faire ma fortune avec les produits de votre pays.

— Mais nous en sommes très contents, monsieur Mersanne.

— Tant mieux alors si tout le monde est content! » Il retourna dans l'entrée, pressa les femmes qui s'attardaient toujours devant la glace du porte-manteau.

III

On sortit. Claude, ne voulant marcher près de personne, surveillait Denise. Un peu à l'écart, avec l'air de penser à des choses graves, elle examinait complaisamment son ombrelle blanche aux franges de chrysanthème. Elle la faisait légèrement tourner devant elle, à hauteur de bras, elle l'ouvrait avec une précaution puérile et solennelle, puis s'absorbait dans la surprise de se sentir le visage flatté d'un demi-jour nuancé de soie. L'ombrelle devait être pour cette adolescente parisienne une parure de jardin, le signal de la promenade au printemps. Il se décida à s'approcher d'elle, maîtrisant son cœur, ravi lui-même de « lier conversation », d'interroger une jeune fille.

Elle répondit d'une voix tout autre au dehors, et claire comme les rameaux bourgeonnants des arbres hauts. Oui, elle aimait la forêt, à cause du silence de la nature, mais elle aimait surtout les grands jardins où l'on écoute de la musique au bord des pelouses calmes : elle arrive de loin quand on ne s'y attend pas; on est sous les arbres et on ne souffre pas de

l'encombrement des salons, c'est très commode d'entendre la musique sans danser... La mer? elle ne pouvait pas dire qu'elle ne l'aimait pas mais elle en avait peur : elle est terrible, non pas pour le bruit qui est après tout celui qu'on entend à Paris de sa fenêtre, mais à cause de la couleur. Même quand on est de Paris, on se sent petit devant l'océan... Puisqu'il ne connaissait pas les arbres d'Europe, elle lui apprit à distinguer un peuplier d'un tilleul : c'est quelquefois difficile même pour des gens de France et elle n'en savait guère long... Mais Paulette l'appelait.

Claude, resté seul, regarda tout, avec reconnaissance, autour de lui. Il sortait de la rivière de jeunes îles, rondes comme des corbeilles de nénuphars, haut portées sur la nappe liquide, autour desquelles nageaient à longs rubans des cygnes d'une blancheur de peluche. De courts ponts de bois y accédaient, presque à la hauteur des branches. Et des arbres s'y dressaient, papillotant de premières feuilles, avec un pépiement frais d'oiseaux. Des voix d'enfants devenaient des bruits de clairières et d'étangs. Il admirait les bouleaux, penchés sur l'eau, dont l'écorce y tremblait argentée. Toutes les frondaisons étaient transparentes au soleil et l'on croyait respirer leur essence. Les allées suivaient les contours de l'eau au bord de laquelle se déroulait en écharpe de couleurs une foule lente et clairsemée; une barque blanche, avec un clapot d'avirons mouillés et des éclats de paroles, quittait la rive en traînant. Des ombrelles rouges passaient dans le sous-bois, des ombrelles bleues passaient au bord des berges. Jusqu'à l'horizon l'eau

n'était ni bleue, ni grise, ni blanche, mais indécise aux reflets qui coulaient dans un frisselis de source. Claude se demandait s'il était deux ou trois ou quatre heures... Le ciel bleu tournait autour des arbres.

— Coquin de sort! dit Moussard en accourant près de Claude. C'est un bois épatant, et je suis obligé de fuir ce Dauvergne de malheur qui est à parler d'arbres centenaires. Ce crétin ne peut pas mettre les pieds dans une forêt sans réciter ses vieux devoirs de rhéthorique. Il voit que Nattis le tourne en ridicule et il continue. Il rend les créoles antipathiques!

— Je t'admire, Moussard, dit Claude, partout et toujours tu as l'air d'être en vacances...

— C'est ce qu'il faut » ; et Moussard lui tapait sur le bras. « D'ailleurs c'est vrai que partout je me trouve en pays de connaissance... Ainsi... tu vas voir toi-même. Figure-toi, conta-t-il en agitant l'index, que je bichais avec une petite femme qui adorait faire l'amour dans les jardins en regardant les canards nager sur l'eau — ne tourne pas la tête comme ça — c'est vrai; tu ne sais pas à quel point les parisiennes sont poétiques... elle m'a traîné dans tous les parcs : Vincennes, Saint-Cloud, Buttes-Chaumont, Ville-d'Avray... Meudon... il n'y avait que le bois de Nogent où nous ne fussions pas encore allés. Tu comprends que *je ne voulais pas :* la famille Mersanne m'aurait juste pincé! Alors, mon cher, j'ai été obligé de ballader ici au clair de lune... un printemps... » Et chatouillant ce Claude trop grave : « Quand il n'y a plus de bengalis, il faut bien venir écouter les rossignols.

— Et tu as entendu les rossignols? demanda Claude.

— Je crois bien, fit-il enchanté; d'ailleurs les créoles n'ont pas le droit de partir de France sans avoir connu le rossignol... » Et, moqueur, il rôdait dans les branches, tournant la pointe de sa barbe, comme s'il allait siffler sous les bois.

Et alors Claude, par besoin de le provoquer à dire s'il avait remarqué son attirance à Denise, lui demanda :

« Tu n'as pas honte, Moussard, de faire la cour à une femme mariée?

— Mais tu es fou! cria Moussard, c'est un devoir de faire la cour aux dames, indistinctement. Puis, comme j'ai la certitude que le père Mersanne ne m'aurait pas donné sa fille en mariage, il faut bien que je me rattrape en lui poussant un doigt de cour quand elle est mariée. » Et d'un air fignoleur : « Les maris sont quelquefois moins difficiles pour leur femme que les pères pour leurs filles quand elles ont de belles dots. Il faut faire bien attention à ça à Paris, mon garçon... Aïe! » cria-t-il ayant entendu mademoiselle Paulette l'appeler et, mince, empressé, les épaules galantes : « Pardon, mademoiselle, puis-je vous être utile en quelque chose?... »

Claude se retourna : Nattis marchait auprès de Mlle Denise avec cette allure de dominer toujours comme s'il était le propriétaire là où il se trouvait : il l'entretenait de canotage. Il ne manquait plus qu'il se découvrît jaloux! Il s'arrêta sous prétexte d'examiner le tronc tacheté d'un platane : une ombrelle se

ferma doucement près de lui et Denise, laissant M. Nattis causer du ministère avec son père, revenait près de Claude qu'elle voyait timide, concentré et un peu effaré. Elle se demandait si elle devait lui parler de la jeune fille à laquelle il était fiancé à l'île de la Réunion ou s'il n'était pas plus poli de ne rien risquer qui pût lui rappeler son chagrin de l'avoir quittée. Mais elle était sûre qu'elle pouvait dire de la part de son père :

« Nous allons bientôt rentrer à Paris, monsieur. Il faudra venir nous voir : cela nous fera beaucoup de plaisir et nous tâcherons de vous distraire. Je me mets à votre place : cela vous doit être si triste de vivre seul à Paris quand on vient de se séparer de sa famille.

— Je vous suis très reconnaissant. » Il avait parlé presque à voix basse et il détournait la tête, la gorge âpre, avec l'avidité de lui apprendre qu'il lui coûtait beaucoup d'avoir bientôt à la quitter. Et en même temps il acceptait la poésie qu'il y avait à contenir encore son cœur et à marcher près d'elle passionnément en affectant l'air absent. Et c'était lui maintenant qui, pour l'empêcher de remarquer son trouble, lui indiquait un minuscule aérostat couleur d'orange qui montait du fond de l'horizon. Il se promit de ne plus la regarder mais, une dernière fois, il la considérait pendant que les prunelles fascinées, les joues éblouies d'immensité, Denise fixait le ciel, pointant l'ombrelle dans la direction de la nacelle.

Tout le monde s'était arrêté. « Elle vient du champ de Vincennes », informa Nattis.

Alors Claude lui aussi, pour s'intéresser à quelque chose, observa la nacelle. Elle filait vite, traversant le ciel selon une ligne tranchante et impalpable. Son cœur, suspendu, se mit à trembler : il se sentit emporté dans l'espace. Sa poitrine se glaçait comme si le froid de la brise sur la mer y tombait. Et il y avait Denise qui, contre lui, toujours soucieuse de se renseigner, lui demandait avec prévenance :

« Combien de jours, monsieur, une nacelle mettrait-elle pour aller d'ici dans votre pays ?...

IV

La semaine suivante, Claude se promenant près de la gare qu'il avait prise pour aller à Nogent, s'avançait sur le boulevard Henry IV. Il regardait les gens pressés, les troncs des arbres tristes et l'asphalte terreux ; il se laissait pénétrer par la fraîcheur et par le ciel frissonnant sur sa tête. C'était un dimanche soir ! Tout le monde rentrait de la campagne dans un mouvement de joie : des cyclistes filaient avec des bouquets de fleurs à leurs guidons. Au pont de Sully la Seine s'élargissait avec opulence sous une nue satinée où Notre-Dame à droite, somptueusement soutenue dans un massif velouté de branchages vermeils, portée comme une châsse, s'élevait dans son luxe de dentelles de pierre aux tons d'argent et de diamant bleu, joyau séculaire resplendissant au prin-

temps. Avec ses quais taillés et ses monuments aux plans granulés, Paris était très beau et riche dans les nuances les plus précieuses d'une atmosphère dorée, admirable et d'autant plus attristant, d'un éclat soyeux qui attirait sur les nerfs une infinie mélancolie. Claude se rappelait *qu'il était Français* et pourtant il se trouvait étranger dans Paris. Pas un être, même du regard passager, ne sympathisait une minute avec la navrance qui devait se lire sur son visage. C'est si doux pourtant pour ceux qui sont heureux, ayant les leurs autour d'eux, de s'apitoyer sur les autres, avec le luxe de la générosité. Mais il n'y a pas de solidarité entre les français! Et cependant il aime tant la France! *La France :* ce mot tout de tendresse et d'amour, ce mot consistant et transparent, grave au cœur et léger aux lèvres, mot pour lui exotique et ancestral que sa bouche d'enfant et son cœur d'écolier ont caressé avec un mysticisme de dévouement et de fierté, de sensibilité avide, le rêve de se donner à elle et d'en être choyé, ce mot bleu et fin des rêves d'enfant créole! Et il est seul, perdu, déplanté ; et le dépaysement est terrible pour eux, les coloniaux, qui connaissent si peu de familles chez qui chercher à se distraire au moment où ils souffrent.

Et quand on connaît une famille... quelle folie d'aller aimer une fillette qu'il voyait pour la première fois. *Aimer ?...* il fallait presque en rire, fût-ce avec quelque dépit et ramener ces sentiments naissants aux proportions qu'ils devaient garder : alors ça devenait gentil... et, dans sa vie chagrine, presque utile. Il ne voulait penser à Denise que pour se dis-

traire, parce que, sûr de n'aimer sérieusement qu'Eva, il avait l'esprit tourmenté d'appréhension depuis qu'il avait écrit à Mme Fanjane cette lettre de réclamation vive : elle n'était qu'une fleur de France ; Eva toute la nature tropicale dont l'âme est emplie ! Eva n'était pas seulement belle avec ses longs et hauts yeux bruns, son teint d'ambre clair caressé de roseurs fuyantes, son intense chevelure noire frisant autour des oreilles nacrées, la bouche timidement pourprée qui s'infléchissait subtilement au sourire et semblait s'éclairer à mesure que se dilatait le regard, mais sa beauté avait une grandeur morale : elle imposait la piété avec le désir le plus troublant, elle vous gonflait le cœur d'adoration et de sécurité. Ses yeux exprimaient toujour cet amour entretenu et précipité par tant de force qu'il ne songe pas à hésiter. Ces sourcils sombres, flexueux, ces cils vibrants et réservés sur les prunelles dorées qui vous regardent jusqu'au fond de votre amour, ce front tenace et éclatant d'un sentiment résolu, ces contours du visage câlins dans une chair aux tons ardents, ces joues attendries de pudeur, ces lèvres tour à tour pâles et rouges dans un teint délicatement fiévreux qui vous font percevoir en leur frémissement qu'elles reçoivent leur animation de vous et qu'elles se glaceraient devant un autre... ah ! le cœur vous battait de gratitude à la palpitation de la passion juvénile dans cette figure symétrique où aucune grâce n'était superficielle ! En son œil chaud on ne sentait pas seulement la volupté de vous chérir, mais cette puissance d'amour intégral qui deviendra maternel, qui vous

aimera avec jalousie et fierté dans vos enfants. Il se rappelle... : tandis qu'elle était près de lui, sensible, exaltée, avec la tresse lourde et veloutée rejetée en avant, qui accusait le mouvement de la poitrine, les paupières baissées sur ses joues chaudes quand elle voulait tapir dans le silence l'excès de son affection. Ce qu'il y avait de plus attachant encore dans Eva c'est qu'on avait la conscience qu'on faisait son devoir tout en ayant le bonheur et que nul sinon soi ne serait pour elle le bonheur, tandis que les parisiennes les plus charmantes semblent si prêtes à le retrouver dans un autre. Que faisait-elle à cette heure?

CHAPITRE III

LE DÉBALLAGE

I

Claude somnolait sur un livre dans la bibliothèque de la Sorbonne, après le déjeuner. Les étudiants, silencieux, circulaient lourdement autour de lui.

Claude pensait qu'il n'était pas un sensuel. Il n'était pas le créole qui ne vit que pour l'heure amoureuse, hostile au travail intellectuel et baguenaudant seulement aux jeux de cartes qui chatouillent à peine le cerveau et sont une indolente excitation au plaisir nerveux. Il pouvait le discerner à son activité soutenue, à sa marche courte et pressée, sans balancement, à son corps vif sans élasticité féline ; sa taille était plutôt raide alors que les créoles les plus robustes gardent dans les jambes râblées et le torse de la mollesse et comme des lignes de sommeil. Il n'était pas non plus un artiste. Avant qu'il connût Eva, il ne se rappelait pas avoir admiré des choses en détail : port

d'un arbre, éclat de la mer ou dessin des montagnes; il étudiait sagement, il se promenait pour le plaisir des courses longues, il était flatté d'être le premier dans les compositions; en dehors de cela il ne se passionnait que pour des lectures de feuilleton de temps à autre; soudain il avait aimé Eva, avec l'étonnement de l'amour, avec l'entraînement d'un cœur neuf confondu de découvrir au premier jour dans un visage harmonieux la forme nécessaire d'une âme chaude et d'un esprit tendre. Il l'avait regardée de ses yeux clairs qui, disait-on, semblaient toujours interroger et agaçaient par leur inconsciente insistance; il avait eu longtemps l'appréhension de ne pouvoir pour cela faire partager son sentiment, car ses yeux n'étaient point de ces yeux longs et brûlants d'adolescents précoces qui persuadent et promettent; et cependant il avait été aimé. Il gardait toute la fidélité à sa fiancée dans l'extase d'une âme pour qui la beauté n'existe que par la pureté. Il lui fallait une atmosphère autour d'un être, et alors, maintenant surtout, y rêver en sourdine, dans une confusion charmeresse dont l'incertitude de lignes même était musicale.

Cependant il sentait qu'il était né amoureux. Un tempérament de voluptueux chaste que, à la Réunion, il ne pressentait pas en lui, assoupi sans doute parce qu'il travaillait avec assiduité à préparer son avenir et certainement aussi par langueur dans cette atmosphère de beauté universelle où la volupté s'épand de votre être en s'évaporant dans toute la nature, avait éclos à Paris, dans la solitude où tous les souvenirs

d'Eva ceignaient chaleureusement son cœur. Ce n'était pas seulement de Denise Mersanne qu'il s'émerveillait mais de toutes les adolescentes dont Paris est la serre. C'est que Paris est un grand jardin de petites filles uniques au monde; fraîches, fleuries, épanouies dans l'admiration qui les cajole et par des soins incomparables de parents qui n'ont nulle part ailleurs cette diligence flatteuse et ce culte artiste pour leur grâce, elles sont nombreuses à accompagner leurs mères par les rues, vêtues avec une perfection qui précise, arrondit et soutient leur beauté et avec un luxe qui s'attendrit autour d'elles; leur habillement souple et leurs allures dégagées leur donnent une individualité qui leur assure déjà le charme des femmes sans vous intimider de l'appréhension d'en souffrir. Elles portent en elles de cette supériorité de la civilisation parisienne, intellectuelle et raffinée, qui vous en impose et vous attire, et en même temps on a la persuasion qu'un sentiment pour ces petites européennes n'engagerait pas toute la vie, qu'on ne compromet pas sa liberté. Elles sont exquises! Il les admirait toutes et il se plaisait à se le répéter, se prouvant par là que l'émotion dont son cœur était en ce moment possédé au souvenir de Denise Mersanne n'était pas dangereuse. Il les trouvait toutes ravissantes. Il lui suffisait aujourd'hui de voir une fillette jolie en un jardin, dans l'attitude à demi-rêveuse et suspendue des enfants chez qui l'âme féminine commence à se dessiner avec la forme, il y songeait plusieurs jours de suite : l'image svelte, en stature déliée, errait devant son esprit avec une grâce

tour à tour attardée et vive, immobile et fugace, qui lui laissait le cœur arrêté, charmé, impatient et résigné. Elle le distrayait à travers ses études, elle le devançait dans ses promenades.

Soudain une crispation au cœur éveilla toute sa conscience : il était mordu du désir de revoir exactement la figure de Denise, avec l'illumination de savoir qu'il l'aimait et la certitude, aussitôt, qu'elle ne serait jamais sa femme, qu'il n'avait qu'à fermer les yeux. Elle était d'une famille trop riche... D'ailleurs cette certitude le rassurait dans son honnêteté vis-à-vis Eva.

Il se remit de toute sa force au travail : il fallait terminer un chapitre avant d'aller chez Chouchoute.

II

Certains jours de printemps la nature est surprise entre deux saisons, simultanément humide et empoussiérée, gelée et tiède, dans une atmosphère jaunâtre de chlore, sous un ciel délavé et poudreux qui semble un ciel de sirocco sous de la brume. L'air où cependant le vent souffle par vagues sourdes est morne, on y sent flotter quelque chose d'acidulé et de doux : c'est comme un orage glacé, tout vibre d'un frémissement contenu, plusieurs voiles de brume envèloppent les maisons sous des vapeurs roussies et au loin améthystées. Paris a un charme de

vieille gravure cuivrée dans une nature sans âge, jeune sans saison. Et les étrangers nostalgiques sentent cette beauté qui les électrise bizarrement sans avoir la force de la tolérer.

Chouchoute Vincendo, débarquée de quinze jours à Paris, fatiguait déjà insupportablement Mme Dubois-Mahaud; celle-ci avait dû lui abandonner le salon transformé en chambre à coucher, son cabinet de toilette et bientôt une partie de la salle à manger pour les colis qui arrivaient des îles puis des grands magasins de Paris et restaient éventrés : des kakêmonos dépliés sur les chaises, des écharpes de tulle se déroulant sur les tables, sur le lit défait, couvrant des pièces de la collection Dubois-Mahaud. Née de mère européenne, Chouchoute ne trahissait de créole que ce besoin et ce chic de désordre, cette complaisance à laisser tout traîner et faire de vrais déballages dans les appartements. Mme Dubois-Mahaud, étourdie de cadeaux, suspendait ses grommèlements à moitié énoncés : « Mais, Chouchoute, ma petite fille, écoutez-moi : je suis votre vieille cousine; à Paris on n'a pas cinquante domestiques... »

Chouchoute la bousculait, Chouchoute la scandalisait, bonne enfant mais vraiment élevée presque en garçon à croire que jeune fille elle pouvait adopter les allures dégagées de ses sœurs, lesquelles étaient déjà mariées, un peu évaporées — dans ces mœurs vêtues en négligé des femmes de médecins militaires et d'officiers expédiées de pays chaud en pays chaud. Par moments elle se voyait sur le point de se mettre

en colère et d'envoyer Chouchoute loger au diable si elle voulait avec les étudiants du Quartier Latin! Pour aujourd'hui Chouchoute l'avait même décidée à recevoir dix personnes chez elle, ayant payé la collation en lui laissant la prérogative des invitations. Chouchoute perdait la tête avec cette fringale de vouloir donner des réceptions sans se rendre compte que ce n'est bon que pour des dames... ou des cocottes; mais ce n'était plus la peine de prétendre la raisonner: elle étourdissait de rires, de caresses, de paroles, de mots vifs et, vous autres! inconvenants; elle était volontaire à être damnée. Quelle grande fille diable! A peine debarquée elle était affolée de Paris, rien que de se sentir devant le Printemps ou le Louvre, tout le temps dehors dans les omnibus et le métro, et prenant des fiacres sans compter, visitant la ville entière pour la connaître d'un coup, pour voir la position des jardins où joue la musique et ceux où le monde chic se réunit, pour situer l'Opéra, la Comédie Française, tous les théâtres.

Chouchoute essayait un boléro qu'on venait de porter, et la chose faite, au milieu du rhabillement, s'arrêtait, distraite d'une idée quelconque par cet esprit mobile qui se fatiguait vite des choses et s'attardait par moments en des absences de rêverie avec des expressions de visage sentimentales. Mme Dubois-Mahaud, songeant que les invités allaient arriver peut-être dans un quart d'heure, restait choquée de la voir là immobile, le corset délacé, à sourire dans le vide en regardant négligemment entre ses seins.

On sonnait. Chouchoute se sauva à grandes enjambées.

III

Dans le salon, Claude considérait Charliès, avec quelque contrainte : il le connaissait peu, car Charliès était plus âgé de quatre à cinq ans et n'était pas réunionnais mais simplement un cousin de Chouchoute queson père, fonctionnaire d'Indo-Chine, avait envoyé faire ses études au lycée Leconte de Lisle et mis en pension chez les Vincendo. Plusieurs fois Claude avait entendu parler de lui en mauvais termes à Paris. Sans doute d'avoir été très jeune constamment ballotté sur les mers entre deux colonies, grandi loin des parents, Charliès, intelligence vive, éveillée à tout, le nez pointu toujours flaireur de théories puis de femmes, n'avait aucune assise solide dans l'esprit et, bien que lauréat au lycée, ne pouvait plus rien faire de sérieux depuis son arrivée dans la métropole. Ses parents lui avaient coupé les vivres, et il se trouvait sans le sou, avec les seules ressources d'une mémoire abondant en stratagèmes de romans de piraterie.

Après deux minutes, Charliès l'interrogea brusquement :

« Vous turbinez les sciences, je crois?

— Oui, dit Claude... vous... c'est le droit? n'est-ce pas.

— Je l'ai bazardé! il y a trop de licenciés à l'é-

gout, ce n'est pas la peine de se crever à un travail idiot. Je veux tâter du journalisme... Mais en attendant j'accepte de temps à autre des places de pion : je viens de sortir d'une boîte d'enseignement libre. » Allongeant les lèvres derrière la main en écran, il glissa à Claude : « une sale garce de boîte, rien que des enfants de cocottes ! »

Claude ne broncha. « Avec les études sérieuses que vous avez...

— Autant de temps que j'ai perdu ! Pour émarger dans les journaux, il suffit d'être dos-vert et d'avoir des gants blancs. » Et Charliès, allongé très maigre dans son costume anglais à carreaux, de son œil rond dominait Claude, plein son expérience de vieux noceur parisien culotté de misère. Très vantard au lycée de ses premiers prix, il semblait devenu fanfaron de sa bohème. Il tripotait des mains et des pieds sur sa chaise que Claude s'attendait à voir se briser sous lui. Il se passa vivement la langue sur les lèvres, dilatant ses yeux :

« Je mène en ce moment une vie du diable, bougrement amusante ! Ce mois-ci il y a eu au moins dix batailles entre la police et les étudiants, vous savez bien.

— Non.

— Vous ne lisez donc pas les journaux ! Nous avons été attaqués un soir dans le Petit Luxembourg par une bande d'apaches, et très malmenés ; cependant à moi seul j'en avais abattu deux d'un coup de poing américain dans la mâchoire. » Il avança sa main éraflée. « La police comme toujours a pris le parti des mar-

lous; aussi je cherche toutes les occasions d'assommer une vache à l'ombre d'une pissotière. On ne sera vraiment respecté que lorsqu'on aura jeté Lépine dans une colonne creuse ! »

Claude écoutait résonner ces mots projetés sur des accents héroïques, d'ailleurs sincères. Ainsi c'était Charliés, dont les professeurs leur avaient souvent vanté l'intelligence pour les presser d'émulation avec les générations précédentes, Charliès qui, toute son enfance, n'avait vécu que dans la préoccupation des compositions et des bulletins d'honneur, fier aux distributions de prix et la tête levée, en revenant avec quinze volumes qu'il promenait sur sa hanche d'un bout à l'autre de la ville : maintenant il était hâlé de maigreur, tombé à la purée noire des ruisseaux de Paris et s'en redressant à demi éclopé avec son nez bancal dans son visage desséché. Il était ostensiblement fourbu sous cet air bravache par lequel il affectait de ne pas perdre le souvenir de son prix d'honneur de composition française et gardait une certaine noblesse d'estrade dans sa crapulerie de déclassé :... il rentrait par moments ses talons éculés sous sa chaise. Il allait, paraît-il, supplier à chaque arrivée de courrier les camarades qu'il avait battus au lycée, leur mendiant cent sous.

Chouchoute fit irruption, très avenante, suivie de Mme Dubois-Mahaud.

« Ah ! mes amis, dit-elle à Claude, excusez-moi de vous avoir fait attendre, mais je rentre tout le temps en retard. Je me trompe toujours avec les omnibus, je file du côté de Puteaux quand il faut

virer aux Invalides : quand je reviens essoufflée je n'entends pas ce qu'on me dit ; quand je redemande le renseignement aux contrôleurs d'omnibus, ils me regardent avec un air malpropre ; je me déconcerte ; je questionne alors un monsieur qui a l'air bien élevé, il me propose de m'accompagner ; quand je vais à pied, il y a un tas de honshommes qui me suivent comme des matous. On m'aborde tout le temps ; on parle fort derrière moi de ma tournure, de mon chapeau, de mes souliers, tout y passe. On dit des bêtises, des bêtises ! ou bien on me fait des signes, c'est des pstt par ici, des pstt par là : je perds la tête, j'ai envie d'éclater de rire au nez de tout le monde. »

Elle était toute secouée, sa voix acide et grêlée fusait, soudain détendue dans de grands éclats d'accordéon. Claude et Charliès restaient devant elle à sourire, frappés, comme s'ils ne l'avaient jamais entendu au pays, de ce timbre ferblantin de jeune fille blanche qui semble avoir pris la voix commère de sa nourrice noire.

La sonnerie électrique vibra. Elle s'élança. Et Prusselle entra avec Boufflers, mince, tout ramassé comme un chien battu et affairé à présenter son compagnon pour cacher l'embarras de se retrouver devant sa tante Dubois-Mahaud qui lui avait plusieurs fois fermé sa bourse et sa porte.

« Bonjour, grand-papa », lui dit haut Charliès pour le ridiculiser, souple à écarter les compétiteurs aux charités des parents communs.

Boufflers fit le sourd, serra les jambes, s'assit minablement dans un large fauteuil. Prusselle, très à

l'aise, affectant une froideur courtoise, disait qu'il avait été très heureux de manquer au ministère pour venir saluer Mlle de Vincendo : il avait reçu de ses parents, liés intimement avec son beau-frère et sa sœur Navenne établis à Oran, une lettre le prévenant de son arrivée à Paris, mais il la savait déjà par Boufflers : ses parents aimaient beaucoup Mme Navenne, entre coloniaux les sympathies s'établissent solidement ; Mme Navenne, dont les enfants étaient nés à Oran, se considérait déjà comme algérienne. ...Il causait familièrement avec Chouchoute, passant l'examen de ses grands yeux téméraires, de son corsage évasé, de sa taille de jeune fille qui répondaient presque à son idéal de femme vive et mamelue, alerte à faire des enfants après avoir porté la galette pour les nourrir.

« N'êtes-vous pas trop fatiguée ?

— Oh ! pour ça, j'ai eu un si tenace mal de mer que je ne quitterai jamais plus Paris.

— Ah voilà ! vingt-huit jours de traversée : aussi quelle idée d'habiter à la Réunion quand d'Algérie il faut vingt-six heures pour arriver à Marseille !

— Oh ! clama-t-elle, levant la pointe du pied : Algérie, Réunion, pour moi tous ces pays c'est kifkif bourricot. » Prusselle ouvrit les yeux. « Vous savez, ajouta-t-elle face à face et la bouche fraîche bien fendue, mettez-vous dans la tête qu'il n'y a que Paris pour moi. »

Elle trouvait l'Algérien dégourdi et amusant avec cet air d'assurance et ces yeux plaisantins dans ce visage impassible et séchement découpé de comique

à froid. Sa sœur lui avait écrit de bien le recevoir, elle ne demandait pas mieux que de lui plaire, mais il ne fallait faire pour débuter aucune concession de caractère. Sans se rasseoir encore, elle lui demanda, aimant à surprendre les gens par l'impromptu de ses questions :

« Les Algériens sont brutaux, n'est-ce pas? »

Prusselle la regarda lentement, faisant attendre sa réponse : « Cela dépend.

— Oh ! mais ne vous défendez pas, je ne prends pas cela en mal. Je trouve que les créoles manquent de muscles. D'ailleurs je suis impartiale, moi, je ne suis pas une créole : c'est un accident qui m'a fait naître aux colonies. »

Elle haletait, les lèvres chaudes ouvertes, égayée d'avoir intrigué le flegmatique M. Prusselle qui devait se demander si elle était une jeune fille bien élevée, Alors son rire tinta, libre et abandonné à la cantonade. Et se tournant dans un mouvement vif-argent, avec ce mélange de tenue et de trémoussement qui laissait Prusselle un peu plus indécis sur son compte, elle alla prendre une coupe de croquignoles et, la moue ironique, la présenta à la ronde. Elle aimait tenir la conversation au milieu d'hommes, tour à tour provocante et guindée. Là elle se sentait jolie et forte avec un corps bien fait, spirituelle et emballante, et elle était la maîtresse de son corps.

« Hé bien, qu'est-ce qu'il y a? ne parlez pas tous à la fois. »

Claude demanda : « Aviez-vous des compagnons de voyage intéressants ? »

Chouchoute volta vers Prusselle. « Figurez-vous, monsieur, que j'avais trois chaperons pour défendre ma vertu à bord : deux vieilles filles réputées jusqu'en Nouvelle-Calédonie pour leur spécialité de confitures et une Mme Elveneur qui n'a eu qu'un mari mais qui a sept enfants : hein ? on ne peut pas dire que les créoles ne soient pas prolifiques !

— Chouchoute ! » reprocha langoureusement Mme Dubois-Mahaud. Toutes ces jeunes filles délurées s'amusaient à se faire passer pour ce qu'elles ne sont pas ! Heureusement encore savait-elle toujours entrecouper ses phrases de sourires où luisaient fraîchement ses dents blanches et cela rendait à son visage de l'innocence.

— Qu'est-ce qu'il y a, Noémie ? c'est un mot qui est dans le Larousse, et même dans le livre de cuisine : on l'emploie pour les lapins. Monsieur, Mme Elveneur a deux filles qu'elle garde à la Réunion : c'est son dépôt. Et cinq garçons : il y en a un à Tamatave, un à Diego, un à Port-Saïd dans la Compagnie de Suez, un à Marseille, un à Lyon : c'est une échelle. Ses enfants gardent la route de Saint-Denis à Paris : rien ne leur échappe.

— Certes voilà une femme, confirma Prusselle : c'est même un colon.

— Tu ne devais pas t'ennuyer à bord », dit Charliès, tenant à la tutoyer devant Prusselle.

Chouchoute cria, en comptant sur ses doigts : « On ne s'ennuie jamais à bord. Il y a toujours le commissaire, les quatre officiers comme dans Malbrouck, les deux premiers mécaniciens pour vous faire la

cour quand vous avez une dot et que vous n'avez pas de parents... sans compter la vieille horreur de Commandant : mais lui c'est pour le vice ! »

Mme Dubois-Mahaud l'interrompit vivement pour atténuer le mauvais effet de sa phrase : « Tu es toujours une enfant ; tu ne nous dis pas lequel t'a demandée en mariage.

— Aïe ! un médecin édenté, mais jusqu'à présent je n'accepte pas encore les vieux. »

Prusselle, clignant des cils, se tourna : aimant interroger et connaître les gens, il s'adressa avec une raide élégance de politesse à Mme Dubois-Mahaud : Où allait-elle passer l'hiver ? n'irait-elle jamais en Algérie ?

Marchant à petits pas, prévenant les jeunes gens de gestes malins qu'on allait rire, Chouchoute s'éloigna vers le fond de la pièce : « Hola, hola, tout le monde ! cria-t-elle ; le moment est venu de vous faire ma déclaration. Sachez qu'on m'a chargée à fond de cale pour vous,.. » Elle s'était laissée tomber sur les genoux et, ouvrant à en faire sauter les charnières les battants d'un vieux secrétaire, elle tira un à un des paquets de papier bleu, de papier vert, de papier jaune, de papier noir, des sacs de toile blanche qu'elle déposa sur la table au milieu du salon.

« Boufflers, mon ami, je procède comme aux distributions de prix, je commence par les plus petits... Voici pour vous : votre sœur Liline vous demande en prière d'aller dare dare rapporter cette paire de bottines qu'elle avait commandée au *Printemps*. Depuis le coup de vent, vous savez, les chaussures à

la Réunion sont tombées à un aussi bon marché que les bringelles[1]... M. Prusselle, fit-elle en se retournant, je regrette de n'avoir encore rien pour vous, mais pouvez-vous me rendre le service de déposer chez le cadet des Philippe ce petit colis?... » Elle le flaira avant de le remettre : « Je ne me rappelle pas bien si c'est de la pâte d'ananas ou une paire de pantoufles brodées... Si c'est des pantoufles, dites-lui bien, je vous prie, que ça n'est pas pour les petons de sa petite cocotte! »

Lèvres pincées, Chouchoute tendit par derrière à Charliès une grande enveloppe nouée avec des cordons blancs et, comme Charliès de ses yeux dilatés affectait un humour de journaliste à l'examiner ironiquement. « C'est la photographie de votre pauvre maman que vos tantines vous supplient de faire agrandir chez Pierre Petit avec l'argent qu'elles vous ont déjà envoyé pour cela!... » fit-elle. Et interpellant l'assistance : « Maintenant, vous autres, dites-moi, vous ne trouvez pas que la Réunion devrait passer en proverbe par la manie qu'on a d'accabler le monde de commissions? On dirait que le monde là-bas est resté au temps de 1830 quand le service postal n'était pas organisé!... Vous savez, vous savez, on y met de la malice! Chacun attend la veille, quand toutes les malles sont bien bouclées, pour vous farcir de petits colis : c'est l'impôt d'embêtement qu'on met sur ceux qui ont la chance d'aller en France!... Vous ne croiriez pas qu'on m'a envoyé de l'île Maurice un

1 Aubergines.

cache-nez de deux mètres pour M. Sainte-Rose! »

Ayant appelé Claude à l'écart d'un petit signe tandis que tous, s'étant déplacés, ridiculisaient le pays, Chouchoute le pressa de questions : il confessa aussitôt son démêlé avec Eva, ou plutôt avec Mme Fanjane; toutes les dernières lettres encore qu'il avait reçues étaient certainement relues par celle-ci : il avait beau vouloir le dissimuler, il en était mortifié.

« Elle devrait rester tranquille, lui confia à voix basse Chouchoute. Jamais Eva ne pourra en épouser un autre que vous : sa mère a une trop mauvaise réputation en ville. » Comme Charliès s'était rapproché : « Va me chercher un mouchoir dans la salle à manger! lui commanda-t-elle en cachant le sien entre ses genoux. Vous savez : votre maman a refusé de la recevoir. Elle avait été à Saint-Pierre exprès.

— Vraiment! s'exclama Claude, alors je m'explique...

— Mais, oui, voilà le fin fond : votre mère est maladive et ne bouge guère de son fauteuil. On lui a écrit que Mme Fanjane profite de vos fiançailles pour tourner autour de votre père, qu'elle est allée visiter dans son bureau.

— Cela, ce n'est pas vrai! affirma Claude.

— Possible, mais on clabaude dans toute la ville : et, entre nous, votre mère a eu raison. Mme Fanjane s'en venge sur Eva; elle la laisse bien travailler au crochet jusqu'après le dîner pour envoyer ses économies à Gabriel, mais elle ne lui a pas permis de prendre une place d'institutrice.

— Institutrice, s'écria Claude. Voilà encore du nouveau pour moi!

— Eh! vous savez bien que c'est le seul métier possible pour une jeune fille là-bas. Mme Fanjane n'a jamais voulu signer la demande officielle, de façon à la forcer à épouser...

— Epouser qui? reprit Claude empourpré... Voyons: vous pouvez tout me dire.

— Bon Dieu, il n'y a eu personne de précis. Elle a profité seulement de ce qu'Eva était malade — elle a la fièvre vous savez, tout le temps, tout le temps! — pour la presser de se marier... je n'ai jamais su si elle avait déjà déniché quelqu'un car Eva n'a voulu entendre ni nom ni prénom : vous n'avez aucune inquiétude à avoir même pour l'avenir, Eva trouvait cela *fou!* elle ne pouvait même pas comprendre que sa mère pût avoir cela dans l'idée. Ah! ces petites créoles-là, vous savez, c'est amarré avant le mariage autant que par un sacrement! »

Elle riait haut à travers ses paroles chuchotées. Claude contenait sa perplexité. Déjà, toute remueuse bien que causant très attentivement dans son tapage de bracelets, elle lui donnait tous les détails, elle lui prouvait que c'était pour être indépendante vis-à-vis de sa mère en gagnant de l'argent qu'Eva avait voulu travailler, qu'elle l'aimait bien et qu'elle n'était pas jalouse : de temps en temps une de ses amies lui disait pour l'agacer que Mavel était peut-être bien en ce moment occupé à faire l'amour à une petite parisienne à la mode, elle secouait la tête et n'y faisait aucune attention.

Les paroles de Chouchoute, entrechoquées du bruit de ses bijoux et de la vivacité de ses gestes, échauffaient les oreilles de Claude. Il les écoutait, attaché mais malgré soi défiant, avec l'impulsion de l'interroger sur Eva mais hésitant à la mêler à ses affaires, à les embrouiller par quelque démarche qui pût irriter derechef Mme Fanjane. En l'entendant il revoyait Eva, de profil avec ses longs cils sur les pommettes assombries... haute et distraite comme elle était au milieu de ses amies, et aussitot Mme Fanjane derrière elle : il était agacé ; son esprit, malgré lui mobile, s'énervait, son front se plissait ; Chouchoute demanda :

« A propos, qu'avez-vous fait de ce bandit de Gabriel? »

Au même moment Gabriel entrait. Chouchoute l'accueillit cordialement :

« Votre maman et votre sœur m'ont recommandé de vous embrasser pour elles, mais il n'y a pas mèche, mon garçon : vous êtes devenu trop homme depuis six mois que vous êtes à Paris. Ou bien redevenez petit tout de suite! » Et elle virait joyeusement vers les autres.

Gabriel restait debout sans se déconcerter. Il ne disait pas bonjour à Mme Dubois-Mahaud vers laquelle Chouchoute dut le conduire. Mme Dubois-Mahaud, froissée qu'on ne s'occupât d'elle davantage, se retira aussitôt après dans sa chambre en toussotant.

Mavel causait avec l'Algérien ; Chouchoute questionna Gabriel.

« Naturellement j'ai des petits paquets pour vous :

des flots de douceurs! Puis je suis chargée par votre mère d'être votre ange gardien : je dois lui rapporter l'emploi de vos journées.

— Vous aurez fort à faire, je vous préviens.

— Je vois que vous êtes resté aussi fat qu'au pays! ça n'a pas d'importance. Donnez vous-même des tuyaux sur votre conduite : vous ne pourrez pas dire comme ça que je vous trahis.

— Moi?... Je travaille beaucoup naturellement, je ne manque jamais mes cours — sauf quand il y a exposition dans les grands magasins, surtout aux *Galeries Lafayette* : je vous recommande la maison. Je me fais le goût ».

Baguenaudant et se retournant lentement en inspectant la salle, il arrêtait les yeux sur le lit de Chouchoute, poussé dans un coin et masqué sous un lamba de Madagascar. Comme il n'aimait point faire les frais de la conversation, il se mit au piano, esquissa des mesures, se leva. Mais Chouchoute le prit d'une main tandis qu'il lui résistait, de l'autre lui tapait sur le poignet, le forçant de s'asseoir. Il joua un impromptu de Chopin, roucoulement de tourterelles malgaches pour Indiana dans les gorges de Bernica. Chouchoute, un peu fatiguée des gens et passionnée pour la musique, tourna les pages; le salon fermé ressemblait à un salon de bord avec les armes goudronnées de toutes les colonies déployées en un grand éventail exotique sur la cloison, dans la mobilité et la rumeur des notes sourdes. Les pages tournaient à intervalles égaux. Chouchoute, étourdie par le rythme comme par un doux roulis, heureuse

d'être à Paris, accompagnait de l'âme Gabriel, oubliait les autres comme s'ils étaient des passagers qu'elle ne verrait plus à la fin de la traversée. D'ailleurs ce Prusselle ne l'intéressait guère, et, dans le souvenir qu'il ne souriait pas quand elle riait, elle le jugeait peu attachant ni en communion de goût avec elle... non, un homme plutôt à vieilles femmes! Il n'y avait pas à se préoccuper des autres qui potinaient ensemble sur leur pays, contents de se réunir pour ça et de gaspiller le temps. Elle était tout à la musique ! la musique qui enivre et assoupit, cet art de société et d'abandon, ce mélange de tapage et de murmure, de sieste et d'étreintes, de larmes qui se gonflent et de brise éparse, de notes récitatives et de fugues : elle raffolait de la musique pour ce qu'elle a de mouvant et de fantasque, passant d'un ton à l'autre, faisant danser l'esprit, l'enlaçant, vous créant une intimité libre au milieu des gens et propageant de l'unité dans votre vie en l'enveloppant d'un idéal fluide où se bercent les sens. Elle était ravie d'avoir trouvé un accompagnateur qui lui ferait passer des jours, qu'elle pourrait inviter souvent. Gabriel jouait avec facilité du piano, élève de sa mère, y mettant d'une inspiration de routine l'amoureuse âme de femme abandonnant son cœur qu'il y a même dans les jeunes gens créoles. Et Chouchoute, sûre de jouir avec intensité de Paris désormais, s'attachait une minute à revivre les heures langoureuses de sa vie de jeune fille qui allait bientôt devoir sérieusement chercher à se marier.

IV

Claude revint par le tram jusqu'au Quartier. Il s'y découvrit arrivé sans avoir remarqué où il passait ni la fuite du temps. Devant sa porte il n'eut pas l'envie de rentrer chez soi, marcha jusqu'au Jardin des Plantes. Il se sentait débilité, sans capacité d'aimer, saturé de la vie. Il ne voulait pas aller dîner ce soir. Son cerveau se refusait à réfléchir sur tout ce que Chouchoute lui avait appris, comme par une grande force d'inertie à tenter de traverser *le vide*, tant la Réunion était loin : il en rejetait la faute sur une impuissance à voler pour le sentiment humain qui n'a pas plus d'ailes que le corps !

Après la confidence de Chouchoute, cette pensée qu'Eva ne doutait pas de lui devenait obsédante comme une emprise vague et abstraite qui ne lui permettait la moindre distraction sentimentale. — Quelle idée avait-il eue d'écrire à Mme Fanjane? Bêtement il avait été mettre son sort entre ses mains : ce n'était plus d'Eva qu'il dépendait maintenant;... et, en se condamnant, il sentait s'approfondir un remords confus de la lâcheté qu'il y avait devant ces ennuis suscités par les autres à oublier à quel point Eva l'avait aimé, les caresses des fiançailles. *Son cœur était vide!* C'était la chasteté de leur amour qui en avait entretenu l'énergie pendant

les premiers mois d'isolement, car on veut avoir le bonheur qu'on n'a fait qu'entrevoir tout en dépensant tout son cœur, mais quand elle s'ajoute comme un nouvel éloignement à celui de l'espace, quand on ne peut plus revoir même le contour précis et velouté de la joue qu'on a baisée avec la sensualité vive de son âme ! c'est déjà un peu de la froideur de la mort. Vraiment était-ce de sa faute si même il ne savait plus lui écrire que des lettres banales, leurs lettres étant lues ?

Par la menace d'une rupture il avait prétendu amener Mme Fanjane à céder sur tous les points : il avait le pressentiment anjourd'hui qu'elle-même, froissée, prendrait l'initiative de la rupture, d'une façon publique. Il se rendait compte qu'il avait agi intempestivement dans l'entraînement de l'agitation universelle de Paris, et sa lettre, qu'il n'avait pas voulue violente, produirait l'effet d'une provocation dans le calme et le laisser-aller de la vie coloniale. Il l'avait écrite pour se débarrasser d'un ennui et c'était une nouvelle angoisse. Il n'y a rien d'aussi traître que les lettres? C'est parce qu'il écrivait qu'il avait osé ce coup de tête ; il ne l'aurait pas osé en face de Mme Fanjane, et cependant une lettre est beaucoup plus sûre et pesante qu'une parole.

La sonnerie rauque du clairon municipal le força à sortir du jardin, et il se trouva devant la Seine froide à l'entrée du Pont où les voitures des postillons qui allaient verser les courriers à la gare de Lyon et à la gare d'Orléans, les petits trams jaunes, les tapissières bourrées d'Anglais encombraient la place,

immobilisées un instant dans une bagarre de croisements.

V

Alors furent des semaines où il n'exista que par l'esprit.

... De sa nature routinière de créole et aussi de son tempérament concentré, Claude était porté à estimer qu'il ne devait pas se laisser éparpiller la pensée à des soins autres que la préparation de sa licence ès-sciences. Mais Paris, insensiblement, réussissait à vous entraîner hors de votre spécialité : cette même atmosphère vibrante, si communicative, qui induit les passants à devenir des badauds, finit par pousser aussi les étudiants les plus étroitement fixés à leur tâche à s'occuper de mille choses à côté. Rien qu'à suivre *Le Journal*, après le déjeuner, on était amené à lire, avec un intérêt croissant chaque semaine, les articles que Hanotaux écrivait pour la jeunesse française, les statistiques sociales de Bertillon, les rapports de Baudin sur les industries étrangères et de Ch. Humbert sur la Marine. S'il n'allait pas au café, c'était justement pour n'avoir point à écouter, dans l'étourdissement qui suit les repas vite avalés à Paris, ces conversations pressées et confuses comme les pages des grands journaux où à côté d'une élection à l'Académie on entend parler de scandales mondains, de massacres d'Arménie, de procès

de mœurs qui, ayant des répercussions dans le parlement, vous forcent à connaître la définition des partis, et bien qu'indifférent au résultat des grèves vous initient à l'organisation des syndicats ouvriers. La Sorbonne même avait pris l'initiative de vous distraire : pour que les étudiants de sciences et de lettres se rapprochassent, afin de ne pas fabriquer seulement des professeurs pédants mais pour former des citoyens universellement instruits, elle venait d'instituer des conférences de culture générale. Un médecin de l'Institut avait ouvert la série par un discours sur *La Dépopulation en France* dans l'amphithéâtre Richelieu : devant les élèves de la Faculté de Médecine et de la Faculté de Droit, les jeunes filles préparant les langues étrangères, il y avait démontré au tableau la déchéance de la vitalité gauloise : par des chiffres, des graphiques, par des pyramides schématiques, s'établissait que, le nombre des naissances décroissant chaque année, la population restant la même, la majorité des Français était composée d'hommes et de femmes de 40 ans, que dans l'Europe notre nation formait un peuple de quadragénaires, que dans *trente ans* il serait descendu à 30 millions contre cent millions d'allemands ! Les semaines suivantes, des spécialistes viendraient parler du *Théâtre contemporain :* Rostand, Hervieu, Mirbeau, des *Méthodes nouvelles de la Chirurgie,* du *Mouvement syndicaliste en France* et des *Progrès de l'aviation...* Chez les camarades c'était aussi comme une tentation incessante de vous détourner de votre voie : chacun, cédant à une fureur professorale qui est

comme l'esprit de prosélytisme des étudiants si proches des séminaristes, arrivait à imposer la lecture de ses livres préferés qui accroissaient en vous le désir et créaient le besoin d'une diversité intellectuelle... Au pays les professeurs du lycée Leconte de Lisle ne l'avaient guère invité à lire que les ouvrages touchant aux matières du programme : le *La Fontaine* et le *Tite-Live* de Taine, les Brunetière, les Faguet, *La Poétique de Corneille* de J. Lemaître, le *1814* d'H. Houssaye. Un répétiteur lui avait fait connaître plusieurs volumes des *Contemporains*, des Zola, des Maupassant, des Bourget, des Loti, l'*Aphrodite* de P. Louÿs et *Le Sens de la vie* d'Edouard Rod. Ici Lebouvier n'avait eu de cesse, bien qu'il n'eût pas le temps de se caler en géographie coloniale, qu'il ne lui eût passé *Les Systèmes coloniaux* de Marcel Dubois, les *Principes* de Leroy-Baulieu pour lui prouver qu'il y avait encore en France des gens de tradition qui tenaient aux possessions d'Outre-Mer. Il l'avait sommé de lire, dans la *Revue de Paris*, les chroniques documentaires de Victor Bérard sur les Affaires Extérieures puis il l'avait traîné à l'Université Populaire du faubourg Saint-Antoine où il avait récité aux ouvriers un travail qu'il avait rédigé pour ses examens sur l'*Inde anglaise* d'après les ouvrages récents d'Albert Métin et d'Ernest Piriou. Il était allé plusieurs fois à l'Odéon. En rentrant chez lui, à des onze heures, minuit, Claude, par un reste de défiance pour Paris, discutait le plaisir qu'il trouvait à cette existence où la variété des sujets auxquels on s'intéresse vous donne

l'illusion grisante de l'action quand on est trop enfermé dans ses bouquins d'étudiant. Il redoutait la bohème intellectuelle, non celle dans laquelle se gaspillaient avec gaieté les anciens étudiants à s'occuper de peinture, de poésie, de musique, de théâtre mais celle où s'aventurent gravement les nouvelles générations férues de sciences dites « sociales et politiques », religions, diplomaties, ethnographies, philosophies. Mais que faire là contre? Il avait comme la conscience qu'en se rompant l'esprit à cette gymnastique rapide et entraînante, il accomplissait en France un devoir civique autant qu'en s'assouplissant le corps à des grandes manœuvres. Petits-fils de Français qui depuis cent ans avaient mené loin de la patrie l'existence enclose des colonies à l'écart des grands mouvements d'idées, il se sentait par moments emporté à rattraper tout un arriéré, dans une facilité impulsive à se laisser pénétrer de la belle vie multiple et vibrante dont jadis avaient vécu ici ses ancêtres. Il comprenait l'attrait de la conversation intelligente, il était allé entendre *Andromaque* et *Le Misanthrope* à la Comédie-Française, il se rendait compte que la lecture doit être un grand élément d'activité dans une existence et qu'à certains moments elle peut vous tenir lieu de tout.

CHAPITRE IV

LUTETIA

I

Claude descendant le boulevard, achevait de lire aux lumières électriques du Châtelet :

« ... Je serais si heureux d'avoir une fiancée comme la tienne. »

— Gustave ne se doutait pas comme sa lettre tombait juste : ça l'aurait diverti. — « Ce serait délicieux de m'amuser sur les boulevards en pensant que je la retrouverai toute à moi. Au moins sais-tu profiter un peu de Paris? Dire que je pourrais être à ta place et toi à la mienne et que nous nous en accommoderions si bien tous les deux. » Et les bulletins d'Albert Gustave se terminaient toujours par de multiples post-scriptum : « On raconte que Mlle Naulet et M. Evangy vivent ensemble à Paris en chantant dans les cafés-concerts : renseigne-moi là-dessus. « Est-ce vrai que Moussard, crevant la faim, est entré comme

garçon dans un grand hôtel ? Est-ce vrai que... »

Par derrière quelqu'un lui mettait les doigts sur les yeux.

« Je t'ai reconnu, cria-t-il : c'est Moussard. »

Moussard fut aussitôt devant lui, l'interrogeant avec sévérité :

« Et quel billet doux étais-tu à lire?

— C'est une lettre d'Albert Gustave. Il me demande si c'est vrai que tu sers comme garçon dans un hôtel.

— Moi !... » et frisant le nez comme à une mauvaise odeur : « ça sent le Dauvergne d'une lieue : un de ces quatre matins !... »

Ils montaient, pressant le pas. « Et... tu as de gentilles nouvelles... de la petite? demanda Moussard en se frottant les mains.

— Je vais rompre avec elle », dit sourdement Claude.

Moussard s'arrêta court, puis reprenant la marche allègre : « Ne dis donc pas de bêtises : il faut renouer ça vite avec deux faveurs roses ! Et puis je te dégourdirai. Ah ! mon vieux, » cria-t-il en chantant la tête au ciel « il faut chahuter ici-bas, — entendons-nous : *avec savoir-vivre !* »

Et comme devant *Pygmalion*, ils rejoignaient une modiste endimanchée qui jouait à la petite femme mariée rasant les devantures, un long boa autour du cou : « Le boa est une chose affreuse, mademoiselle», souffla Moussard dans son oreille.

Elle se redressa plus raide, muette de mépris.

« Parfaitement ! Ainsi vous avez naturellement le

petit corps le mieux tourné : on devine que c'est fait au moule et par quelqu'un qui n'a pas perdu son temps encore! Eh bien, tout ça est englouti dans la gueule de votre boa. »

Le trottin ne bronchait pas; Claude, réjoui de la familiarité de Moussard, l'interrogea : « Tu vois bien : elle ne marche pas? » Ils l'avaient dépassée et Moussard la salua de côté d'une bouche moqueuse, en poursuivant sa course.

« Ça ne biche pas parce qu'elle voit bien que nous sommes pressés. Ah? tu ne connais pas encore le fretin parisien. Je vais t'en donner des leçons, moi.

— Pour ce à quoi cela me servira? Toi, tu m'épates. Voyons enfin : lorsque tu as réussi à les aborder, qu'est-ce que tu peux bien trouver à dire du premier coup?

— Ah mon ami, il faut faire délibérément pendant un quart d'heure le sacrifice de son intelligence : il faut dire que le ciel est le ciel, que les arbres sont les arbres, et veiller seulement à ne pas parler du printemps quand on est en hiver... Tu comprends, mon ami, des *tautologies!* On ne gagne les femmes qu'à coups de tautologies. »

Claude riait. Il reprit l'air grave : « Oui, évidemment, songea-t-il, le plus difficile doit être de les aborder.

— Mais non, mais non, bêta : des points d'interrogation tout le temps, des petits points d'interrogation gentils, bien pointus et qui becquent tout seuls : c'est des hameçons, et là je t'assure, c'est comme à

la pêche à la Seine : le petit poisson parisien a beau connaître l'hameçon depuis l'enfance, il finit toujours par y mordre un jour d'ennui. »

Il parlait haut, des gens se retournaient : Moussard en profitait pour se glisser devant eux. Mais des groupes toujours encombraient le trottoir. Ils piétinèrent un instant derrière une blonde élégante et jeune rentrant chez soi d'une marche correcte de femme riche. « Tu vois la fourrure, dit haut Moussard : ça vaut cinq cents francs dans un grand magasin. Mais, reprit-il en raffinant, on n'est pas sûr que madame l'ait achetée dans un grand magasin » ; et récitant comme un vers de Musset : « Je gage que quelque gentil amant... » Comme ils étaient à la hauteur de son profil, Moussard s'inclina avec discrétion pour estimer le visage dans un sourire amateur : « Hé hé ! il ne manque pas de goût, votre amant, madame. » La dame mordit un sourire. Moussard entraînait Claude, criant : « Allons, dépêche-toi, nous arriverons en retard...

— Tu vas attraper un de ces jours une vilaine affaire ! C'était une femme honnête.

— Une vilaine affaire ? mais ce sont des femmes spirituelles, mon ami, les Parisiennes. Elles savent comprendre que la galanterie ne doit pas mourir dans notre beau pays. Comme il n'y a plus de salon, il faut bien qu'elle descende dans la rue... C'est nous, les Parisiens ! »

Ils aboutissaient aux grands boulevards. Moussard se sauva, lui indiquant Dauvergne et Pierrond debout devant *Lutetia* à l'attendre.

II

« Sainte-Rose et Raphaëlle, qu'en avez-vous fait? demanda Pierrond.

— Moi! dit Claude interloqué, c'est plutôt vous... » et se reprenant : « Ils devaient donc venir?

— Oui, c'est crevant » fit Dauvergne nerveux. Et Pierron expliqua : « Raphaëlle en apprenant que nous allions à *Lutetia* a décidé Sainte-Rose à lui payer un spectacle : avec quoi?... Son père lui a coupé les vivres... Enfin! Nattis qui est dans les huiles avec le directeur est à faire changer notre loge de quatre en loge de six.

— Nous serons sur le côté, interrompit Dauvergne mécontent.

— On ne pouvait tout de même pas leur dire qu'on ne voulait pas d'eux, fit Pierrond. Ça vous est égal, vous, Mavel?

— Que voulez-vous que ça me fasse? » Il n'avait pas revu Raphaëlle depuis trois mois. Il regarda au ciel s'il ne pleuvrait pas à l'heure de rentrer. Pourvu qu'il se distrayât ce soir! *Lutetia* le séduisait par son joli nom d'élixir et d'affiche à pierrettes en tulle jaune, et l'assurance d'y retrouver Nattis rendait la soirée piquante.

Nattis les hèla. Ils traversèrent les couloirs, furent dans la salle creuse.

On s'était assis. Raphaëlle, suivie de Sainte-Rose reniflant, arrivèrent à la course en bousculant les chaises. Riant et toussant, elle tendit la main à Claude, ayant pris son parti de son « béguin rentré » et mettant sa gentillesse à effacer en lui toute mauvaise impression. Sous sa capote Directoire dont les brides retombaient en un long nœud de cravate à la rapin sur sa poitrine de garçon, elle s'était attifée élégante, le teint plus naturel, quoique bistré, et doux sous des yeux plus chauds et presque brûlants. D'être fixée avec un homme, cela lui donnait réellement plus d'attrait! Elle haletait, s'amusant soi-même de son essoufflement.

« Ce que tu es hystérique! » fit Pierrond en lui saisissant les coudes.

Elle se dégagea :

« Parle : je sais bien que ce n'est pas pour ça que tu m'as plaquée. Vous savez, dit-elle, s'adressant à Claude en se tapotant le visage avec son mouchoir chiffonné : il m'a fichue dehors comme une bombe parce que, comme il est carabin, il a vu que j'étais menacée de coller la maladie de poitrine. Et il ne voulait pas l'embêtement de me soigner pendant qu'il préparait ses derniers examens.

— Donc, ricana Pierrond.

— Tu vois; ça ne t'a pas porté la chance : tu as été retoqué! » et elle tira la langue.

« Rentre ça vite, fit Pierrond : elle est pâteuse.

— Mais vous n'avez pas le moins du moins l'air poitrinaire, dit Claude.

— Taratata, vocalisa-t-elle, joyeuse de la salle de

théâtre et des lustres, vous dites ça par gentillesse. ...Bah! » et elle rejeta ses rubans sur le dos, plus gamine de gestes avec sa figure plus sérieuse.

« Bien sûr, gronda Sainte-Rose qui revenait de dépouiller péniblement son pardessus : tu es toujours à radoter des sottises; est-ce que je vivrais avec toi si tu étais poitrinaire? et puis est-ce que tu serais enceinte? Pierrond m'a affirmé encore avant hier qu'on ne pouvait pas concevoir quand on était phtisique : le germe meurt.

— Le marteau ! » fit Dauvergne à Claude qui regardait le ventre de Raphaëlle.

Celle-ci lui dit, en pianotant gentiment dessus : « Mais oui, ça y est la grenouillère : trois mois; on est comme les femmes mariées... C'est drôle : c'est quand je suis malade, moi, que j'ai envie d'avoir un enfant. »

Dauvergne s'approcha davantage de Claude et lui souffla dans l'oreille : « C'est Philippe qui a fait le coup ! Faut-il qu'ils soient enfants, ces types-là, pour jouer des farces pareilles : ils ont trouvé élégant de faire un gosse à ce crétin de Sainte-Rose qui est dans une purée plus crasseuse que sa tête. Il me dégoûte, moi! » Et il se redressa, s'avança au bord de la loge, à lorgner les femmes du parterre.

Maintenant Raphaëlle agitait Sainte-Rose, lui tirait la barbe. « Il est amusant, mon poussah, racontat-elle sans gêne à Nattis dans un besoin de femme du monde de dire un mot à chacun. Regardez, il a laissé partir un à un ses boutons : il n'en a plus que deux au gilet, un au veston, deux pour les bretelles — il

y en a une qui flotte —; et une seule au pantalon » ajouta-t-elle en pouffant d'une voix enrouée.

— Bien sûr ce n'est pas toi qui le raccommodes, dit Nattis, bon garçon avec la fille.

— Pourquoi faire? répondit-elle d'un air artiste : il est bien plus nature comme ça, c'pas? Et puis il n'y a pas de brosse à la maison; c'est quand il a mis ses habits sur lui que je les nettoie : je bats dessus avec sa canne. » Et elle le tiraillait.

« Reste donc tranquille, grogna Sainte-Rose pacifique : tu vas me mettre tout nu tout à l'heure!

— Oh! non : ça effraierait les petites dames du balcon. Vous savez, apprit-elle à Nattis, je n'ai pas pu le rendre propre. »

Nattis, d'une grimace, indiqua qu'il le constatait.

« Tu n'aurais vraiment pas pu laver tes mains, ce soir, pour nous faire honneur? maugréa Dauvergne.

— Laisse donc, répliqua Sainte-Rose : c'est du fusain.

— Que veux-tu? » expliquait Raphaëlle à Pierrond en parlant pour Claude qu'elle voyait repris peu à peu de dégoût pour elle : « il est bon, il n'est pas comme toi. L'amour, dans le temps, ça disait beaucoup pour moi, j'étais plus difficile que bien des autres : ça n'aurait sûrement pas été Sainte-Rose *ni toi;* mais comme j'étais purée... » elle lui retira la langue et chantonna en jouant en ressort sur ses mollets :

Qu'est-ce que ça fait
Pourvu qu'on rigole?

Derrière eux un gros homme en frac commanda le silence avec une figure arrondie d'écarlate où les yeux sortaient comme sur des pédoncules blancs.

— Quel turbot! » dit-elle. Tiens! ils n'avaient pas vu que c'était commencé.

Des femmes, un paillasse pareil à une Circé au milieu, des femmes. Ce fut tout de suite une de ces comédies d'importation britannique où l'on n'avait pas besoin d'entendre pour comprendre ce qui se passait. On ne parlait guère français ni même l'argot parisien : la langue verte de gestes arsouilles, des pantomimes de hanches, de croupes et de poitrines reflétées sur écran. Et on chantait :

Les nichons... les cochons... les nichons...

Des matrones décolletées, bouffant à la ronde des formes de baudruches tandis qu'elles lançaient un air léger sur les ballons dirigeables, coulaient des yeux de velours faits au charbon dans leurs mamelles glissantes; un pitre débraillé, en pantalon quadrillé comme une toile à matelas et le fond de culotte déchiré, culbuta, se relevant la gueule en bois : il ne s'exprimait qu'avec ses mains qu'il remuait dans ses poches de bas-ventre, et venait mettre, en tapinois, un nez beurré de rouge à la hauteur d'une poitrine soufflée saupoudrée de farine crue. Tandis qu'un équilibriste saoul jonglait avec de petites cuvettes, un cochon se précipita sur la scène et, au milieu, s'assit bravement sur le derrière, le nez en cible.

Les nichons... les cochons... les nichons...

Les bouches ouvertes du public avalèrent trente calembours; la mécanique rouillée de la musique fit glisser comme des décors des chansons d'entre-gorges sur le printemps et les bocages. Des ritournelles sur les cornes de cocu et l'ouverture de la chasse; la parade folichonne — pas cochonne — de la télégraphie sans fil, une histoire toute en ficelles, mal nouée, dépoitraillée, un monologue à cuisses rompues, une intrigue de pieds-de-nez, de pirouettes de mollets, de secouements de tutus et de grimaces qui finissait dans une vaste crème fouettée de jupons mousseux tel que du savon à barbe.

Soudain Dauvergne qui, depuis quelques minutes, remuait le cou comme gêné par son col trop haut, souffla : « Ça sent le sanglier par ici.

— C'est Sainte-Rose, » dénonça sourdement Pierrond.

Cette fois Sainte-Rose se rebiffa : il trouvait à la longue qu'on ne respectait pas les gens artistes, et il jura haut. Les *chut* crépitèrent tout autour. La voix des actrices remontait. Claude se terrait dans son coin : le spectacle était si vulgaire qu'il ne pouvait affriander, mais il en était sans irritation, en sorte qu'il ne savait s'expliquer l'irrésistible tristesse qui l'envahissait... peut-être, tandis qu'il se détachait du théâtre, de s'apercevoir que, devant lui-même, n'étant plus tout à sa passion, il n'était plus le personnage principal de la vie qu'il voyait, il devenait un figurant au milieu de tous les autres dans un capharnaüm parisien grouillant d'obscénité.

Sur la scène un militaire en pantalon rouge, tour-

nant le dos au public et pliant sur ses genoux, allait contre un mur de carton vert ; des cassements de tête et de hanches, une nouvelle ritournelle qui seringuait dans les corps des actrices en rang des mouvements ressassés comme des hoquets d'ivrogne, et on criait en chœur : « *Ah! Lépine, l'épine, Lépine!* » Un gueux dépenaillé à mâchoire d'âne frottée de jaune venait vaporiser chacune d'une odeur d'iodoforme avec des gestes d'apothicaire. Il se tenait, au fond, un pauvre palmier dont les feuilles retombaient rosâtres sous l'averse de becs électriques. On vociférait :

Deschanel
Béchamelle
Pas chamelle
Petitpère Combes
Les concombres

Puis l'amour final consistait soudain à marcher l'un vers l'autre à reculons sans que l'on s'en aperçût, à se heurter en sautant, avec un grand cri qui se terminait en trilles de poule qui a pondu... et chaque homme ramassait sous chaque femme un gros œuf blanc qui était un taximètre.

III

A l'entr'acte, Raphaëlle qui s'était contenue pendant la pièce se mit à tousser plusieurs minutes.

« Il faudrait prendre de l'huile de foie de morue, ordonna Pierrond. C'est dans ta parenté.

— C'est pas bon : non alors ! » Elle singea une grimace : « Je ne veux me soigner qu'à la pâte de guimauve.

— Qu'est-ce qu'on fait dimanche? demanda Sainte-Rose, protecteur. Si on s'organisait en bande ! il faut emmener avec nous Mavel, nous allons le débaucher. »

Nattis, qui dormassait pendant la pièce, disant n'avoir pas couché la veille, ouvrit les yeux.

« Car enfin, intervint Pierrond, prenant la pose d'un médecin, l'avez-vous encore ou ne l'avez-vous plus? »

Claude haussa les épaules et se décida à plaisanter :

« J'avoue que devant celles-là... vrai ! je ne pourrais pas ! »

Nattis, silencieux, avait allumé son cigare, soufflant des fumées blanchâtres sur le fond déjà tout en vapeurs bleues. Il jeta du bout des lèvres par ironie :

« Il vous faut de la beauté ?... Mais, mon cher, en mettant un louis, vous en aurez. Ici même, ça peut se trouver des fois. »

Les filles, debout, s'appuyaient sur le velours des loges, le plus près possible des têtes des hommes qui y étaient bloqués. Leurs yeux couleur d'absinthe luisaient au creux du visage avide. Pour rattacher une épingle au chapeau tombant, pour coller leur jupe aux hanches évasives, elles projetaient lentement des mouvements mous et glissants. Une, sous

des cheveux touffus, les regarda fixe entre des cils longs et piquants.

« Voulez-vous que j'appelle celle-là? dit Nattis. C'est un louis », lui répéta-t-il, jouant la grimace sardonique de tentateur.

Un louis, plus le prix des places, et il y avait vingt théâtres comme celui-là... Afin de ne pas répondre, Claude réfléchissait à la quantité qu'il fallait de bourgeoisie rentée pour entretenir le vice à Paris! Nattis sourit de lèvres écartées et repliées jusqu'à ses petites oreilles. « Nous vous dégoûtons, hein? parce que nous couchons avec des femmes pareilles sans vomir sur leurs figures.

— Mais non.

— Si, soyez franc! Vous vous dites : moi, Mavel, je suis un type chic à côté de ces cochons-là, un *pur!* Eh bien! savez-vous ce que moi je pense de vous?... je pense tout simplement que vous manquez d'éducation... Ça vous intéresse? Eh bien je vais vous expliquer : comment! vous venez à Paris, chez nous, et vous prétendez y vivre avec des principes étrangers à la règle parisienne, nous éclabousser de votre vertu. Mais, mon garçon, vous n'avez pas plus le droit de vous soustraire à la noce qu'un soldat aux mœurs de la caserne : où serait l'égalité alors? » Il secoua d'un geste fin de veillard la cendre de son havane : « Nous jouissons d'être pourris : pourquoi voulez-vous nous changer? Parce que vous nous aimez? mais nous nous en foutons, mon vieux, de votre affection : vous êtes bien gentil, qui est-ce qui vous a demandé de nous aimer? » Et alors, chan-

geant de ton, il regarda les autres, Raphaëlle qui riait très haut : « Je parle bien, hein? » Puis, tapant sur l'épaule de Claude : « Allez, Mavel, je vous aime beaucoup... parce que parfois vous m'agacez. Je veux faire quelque chose de vous ! »

Et il se détourna vers une grue du promenoir à deux francs qui lui sourit avec des yeux et des dents bleus. Il l'appela du doigt et lui tapa fraternellement dans le dos en lui soufflant des lèvres : « Dieu que tu es jolie! » Il oscillait, il bostonnait un peu sur ses jambes et, intempestivement, avisant Sainte-Rose, ce savonneux Sainte-Rose si amusant à faire mousser :

« Dites-moi donc, Sainte-Rose, le jeune homme beau, si les affaires marchent? Pourquoi ne faites-vous pas un traité avec *L'Écho de Paris* pour remplacer Forain? Vous savez, il s'en va. »

Sainte-Rose, graisseux et innocent, s'imposa aussitôt un air serieux. Il ne s'était pas encose adressé à *L'Écho de Paris* mais il avait des promesses dans plusieurs journaux de la Rive Gauche : on lui avait dit au *Signal du Quartier* qu'un collaborateur était malade et de repasser tous les mois car il allait donner probablement sa démission; au *Boul'Mich* on avait gardé plusieurs de ses encres de Chine qu'on avait serrées dans le portefeuille de la direction. La seule chose qui l'ennuyât c'était qu'on lui demandât partout des *légendes*, pour le dessin ça allait tout seul : il avait un coup de crayon qui pouvait se passer de commentaire ; les Directeurs mêmes s'en régalaient. Mais il ne pouvait pas se contenter d'offrir comme ca, gratis,

la primeur de ses croquis à des Directeurs qui étaient parfois des artistes et pouvaient s'inspirer de souvenir de ce qu'il leur avait montré. Il avait demandé l'autre jour à l'un d'eux : « Dites donc, cher Monsieur, si Michel-Ange ou le Corrège venaient vous présenter une scène sans légende pour votre journal, vous ne l'accepteriez pas? » Il lui avait bouché un coin !

Nattis, ridé de plaisir, l'écoutait; mais Sainte-Rose se retourna brusquement, les narines retroussées, ne voulant pas perdre trop de temps à causer. Il avait ouvert un calepin et silhouettait les petites femmes des loges en renversant un peu la tête, y secouant de grandes mèches filasses qui le gênaient comme des mouches. Il sifflotait en regardant de loin son esquisse et causait seul de temps à autre : « Ne bouge pas, toi, je t'attrape!... » puis, rageur : « Sacrée petite garce, elle a remué juste quand il ne fallait pas! »

Raphaëlle se penchait sur le carnet : « Ben, mon vieux, ça marque? »

Alors il s'arrêtait, rejetant la tête à droite et à gauche, nerveusement, comme si son col l'étranglait, il avalait sa salive avec un bruit d'os : « On ne peut pas faire du dessin à Paris : il y a trop de mouvement, il n'y a plus de ligne. Moi j'étais né pour travailler à l'époque de Phidias... »

Claude regardait Raphaëlle malgré toute sa malice de Parisienne écouter Sainte-Rose avec conviction, inclinée sur lui comme une femme mariée. Qu'elle avait changé ! Des yeux gris tout en poussière, les

paupières flétries de lassitude. Bien négligée, elle aussi, et vieillie quand elle ne riait plus : elle ne mettait plus son élégance que dans le rire depuis que la maladie avait fatigué l'élasticité de sa taille.

IV

Les spectateurs rentraient dans la salle. Mais Raphaëlle ne regardait pas le parterre, elle se tournait vers lui, vivement :

« Qu'avez-vous fait de M. Gabriel ?

— ... Je ne le vois plus.

— Vous êtes fâché? » demanda Nattis, suivant négligemment le manège de trois vieux messieurs arrêtés à convoiter ensemble une grue grimée en fillette dans une loge, les cheveux sur le dos.

« Pas précisément, mais... il me déplaît.

— C'est un serin, renchérit Dauvergne en pliant soigneusement ses gants, il faut le voir poser pour les bonnes fortunes parce qu'il se trouve joli garçon ; il a bien fait de ne pas naître fille celui-là : il aurait fait une fameuse p... »

Nattis bâilla et s'écria gaiement : « Je suis si vanné que je me sens en verve ce soir! » et il fixa Dauvergne qui, debout tandis que les autres restaient assis en négligé, ayant mis son haut-de-forme, s'appuyait au velours rouge en braquant le parterre. Alors il se dressa pour raccourcir Dauvergne de sa

hauteur, et avec un pli d'insolence à la lèvre l'interpella :

« A propos, j'oubliais : vous aviez fait solliciter par les Mersanne la place de secrétaire du sénateur Saint-Michel ?

— ... Oui, répondit Dauvergne indécis.

— Vous avez même dit, je crois, à un de mes amis que vous l'aviez?

— ... Pas précisément. Pourquoi? Ah! c'est vrai: on m'a rapporté que vous aviez donné à Moussard l'idée de *briguer*. Mais — secouant la tête — il ne l'aura pas.

— Vous vous trompez » trancha Nattis, le regardant dans le jaune des yeux et parlant lentement en mordant chaque mot. « Je le lui ai fait avoir *par mes relations*. Il ne le sait pas encore ; je vous ai réservé le plaisir de le lui apprendre vous-même. Je vous en charge. »

Dauvergne blêmit, l'orbite ronde de ses yeux de bœuf plus sanguinolente : « Tant mieux pour lui, fit-il, grand seigneur. D'ailleurs, quand j'avais su qu'il postulait la place, j'avais fait savoir à mon cousin M. Mersanne que j'étais prêt à la lui céder parce que je n'en ai pas besoin, tandis que lui... » il hésita « *crève de faim...* »

Le Parisien sourit, désarmé.

Le rideau s'était relevé : un élégant ventriloque à monocle, en habit, rasé de frais comme Nattis, balançait sur ses genoux deux gamins postiches, fillette et garçon, entre lesquels il entretenait un dialogue humouristique sur un ton exsangue d'entrailles, dont

la note la plus aiguë déchaînait de longs relâchements d'orchestre. Le rideau tomba avant l'autre numéro, Raphaëlle ne put arrêter une quinte.

« Voyons, dit Claude, s'astreignant à un mouvement de charité camarade, il faudrait vous soigner un peu plus.

— Flûte, ça n'est rien... répondit-elle gentiment en secouant le nez émacié et le remerciant d'un clignement des cils. C'est le soleil qui me manque : à Paris il n'y a que de la boue, ah ! la sale bête... » et dans ses yeux papilloteurs de fille toujours prête à rire comme à se déshabiller, se creusa une expression noire de répugnance pour le contact odieux de la boue de Paris qui présentait peut-être à cette poitrinaire du Midi la seule image qu'elle se fît de la mort, de la mort à Paris, dans la fosse commune du Père-Lachaise.

Claude détourna le regard de sa figure aux yeux cerclés, au nez raccourci, déjà camard.

Douce maintenant d'indifférence et la figure attendrie de fatigue, elle toussait d'une voix frêle presque jolie ; elle se rapprocha adroitement de Claude sans qu'il osât reculer, se sentant lui aussi menacé par sa respiration dans l'air de cette salle chauffée de tant d'haleines, et malgré cela solidaire sous cette menace du mal terrible pour les créoles et la méditerranéenne ensemble.

L'ouvreuse, sèche, leur déposait pardessus et parapluies sur les jambes, quémandant et frôleuse. La lumière s'éteignit : il y eut pénombre. Et six nymphes dansèrent : elles ondulaient sans musique

dans des voiles de gaze qui les enveloppaient en écharpes, puis soudain, par une combinaison d'éclairage, elles paraissaient toutes nues, dans un jet de hanches lumineuses qui aussitôt se noyaient à nouveau dans la brume ondoyante des écharpes.

Ils sortirent. On voulut l'entraîner au Rabelais. Il s'y refusa. — « Ne te fais pas tuer, » cria Dauvergne, — et rentra seul à pied par les boulevards dans la crainte des rues obliques.

Il forçait le pas, à moitié endormi puis réveillé à chaque angle de trottoir. Des rôdeuses chassaient, trapues, se frôlant à lui ou se frottant aux tabliers baissés des magasins, avec d'épais chignons à velours noirs et des robes découpées de feuilles d'ombres dans la lueur d'absinthe des réverbères. Il les supputait nues malgré lui : elles devaient être flasques! Ce n'était guère mieux, après tout, sur les planches! Les Parisiens n'aiment que le laid, les filles qui grimacent avec des bouches défoncées jusqu'aux oreilles et des voix d'ivrognes, les chairs rosées couleur d'oreilles de porc blanc, le porc, le porc partout, dans les carrousels, dans tous les bibelots et les illustrations, jusque sur les almanachs. Il revit, devant les messieurs du parterre béats avec des descentes de nez et de bouches, les filles se décrochant à la queue-leu-leu sur la scène de *Lutetia*, levant la cuisse, la rabaissant, tournant le dos sur un mouvement de revue en arrondissant des croupes tendues comme des tambours. Il aurait dû aller à une féerie, à un ballet! Une poussée de volupté

montait du fond de son cœur à son cerveau. Il frissonna secrètement, les lèvres sèches et la langue sucrée, dans une troublante tentation. Il avait besoin, frénétiquement, d'une petite femme. Dire que tant de jolies Parisiennes peut-être, lasses des Parisiens vulgaires et salisseurs, voudraient connaître un créole... le créole a des façons chaudes et tendres d'aimer, il sait envelopper la force de l'homme d'une poésie de câlinerie reconnaissante. Il se promettait que le lendemain il se mettrait à en chercher une, parmi les ouvrières, donnant à ce mot toute la poésie fraîche de la mutine grâce des travailleuses. Mais son cœur restait en suspens, par un instinct non moins profond d'appréhension, un recul dans cette nuit noire aux lumières épuisées à renoncer pour jamais à son rêve d'honnêteté de vie, de femme mariée que sous la lampe pure on embrasse le soir avec une bouche propre.

A la hauteur du Châtelet il fut fouetté de la brise qui s'enflait, se soulevait, avec violence se rua sur Paris, balayant les flammes de gaz à les éteindre presque, tandis qu'une lune ovale et livide, dans un ciel lourdement échevelé, se haussait au-dessus du Beffroi. Les mains enfonçant le chapeau, dans la ténèbre âcre, en traversant le pont à peine poudré de lumière diffuse et en voyant de côté la Seine comme une écluse de charbon, on avait l'illusion que la brise soufflait sur Paris comme sur une île... Claude avait l'impression que dans la nuit immense et trouble Paris flottait sur la France comme une île en dérive.

QUATRIÈME PARTIE

L'ENTRAINEMENT

CHAPITRE PREMIER

LA CONFIDENCE

N'y ayant encore jamais pénétré, Claude, dans une heure d'attente que lui ménageait le deuil d'un professeur, entra visiter le square de Cluny. Il y a là des arbres heureux et fermement enracinés qu'on est étonné de découvrir au milieu de Paris, et, quoiqu'il n'y coule pas de fontaines, d'une verdure toujours fraîche de ravine; et sur le gazon, épais au soleil comme de la mousse, des ombres de feuillages dentelées ainsi que de la fougère. On y trouve des bancs où s'asseoir dans une atmosphère de repos, et, quand on regarde les tramways, les omnibus, les fiacres, les automobiles rouler sur le boulevard Saint-Germain en un mouvement qui devient doux à force d'être ininterrompu, avec un bruit sourd continu qui n'éveille pas d'écho, on a l'impression bourdonnante de voir Paris devant soi sans y être... Claude allait s'asseoir. Mais quelqu'un qui était assis se dressa brusquement pour partir; il regarda : elle lui disait bonjour. Il tira

son chapeau : c'était cette jeune fille qu'il avait vue chez Mme Dubois-Mahaud.

Comme Paris, à travers son immensité, rapproche les gens ! il n'aurait jamais cru devoir se retrouver en présence de cette personne, et il n'y pensait plus.

« Bonjour, mademoiselle, je ne vous avais d'abord pas reconnue... »

Une gaffe, sans doute : il n'aurait pas dû se permettre de l'aborder dans un jardin. Cependant elle l'avait d'abord salué très gentiment, d'un geste vif de surprise : maintenant son visage se renfrognait. Il demanda en prenant de l'assurance :

« Vous venez souvent ici, mademoiselle ?

— Oui, répondit-elle comme s'il n'avait troublé le ton limpide de sa rêverie : c'est encore le seul square où l'on puisse se recueillir et se trouver à l'abri en face de soi-même. »

Très simplement elle se rassit, elle parla avec liberté, poursuivant à voix haute pour lui les réflexions qu'il avait interrompues : « Puis il y a ici des bébés : ils sont délicieux à être observés sous les feuillages : ils n'ont pas encore l'idée de lever les yeux sur les branches, ils ne regardent que les troncs qu'ils veulent absolument toucher du doigt comme d'anciens petits grimpeurs. Les nounous, qui ne sont pas darwiniennes, fit-elle en souriant, crient après eux : je les défends, et cela m'amuse.

— Vous savez aimer les enfants », dit Claude.

Il retrouvait avec surprise ce genre de conversation d'une improvisation délicieuse et cependant d'une saveur comme méditée.

« Ce n'est pas une science, assura-t-elle : c'est une pure faculté instinctive. Le fait est que partout où il y a des enfants, il s'en détache toujours quelques-uns : après m'avoir observée attentivement avec leurs drôles de petits airs inquiets, ils viennent à moi d'un bond comme s'ils percevaient ma sympathie. Les enfants m'aiment beaucoup : toutes mes amies sont des enfants.

— Ou de vieilles en enfance... » rectifia Claude pour la faire sourire. Elle se mordit la bouche en baissant de longues paupières pures, rougissant sous de petits coups de chapeau agités : « Vous êtes malicieux! Vous pensez à Mme Dubois-Mahaud. » Elle se redressa : « Je pars parce que je ne puis voir trop longtemps des bébés jouer sans devenir triste. Il y a une question qui se pose et que je n'ai jamais pu résoudre : doit-on aimer, quand on est socialiste, tous les enfants indistinctement, ou ne doit-on aimer que ceux des pauvres?

— En ce cas, déclara Claude, je ne regrette pas de ne m'être pas encore occupé de socialisme : j'ai le droit de les aimer tous indistinctement.

— Ah! vous aussi... Au fait, quand on se fiance si jeune, c'est, j'imagine, parce qu'on aime beaucoup les petits ; on veut jouir de la formation de leurs naissantes consciences quand on est soi-même dans toute la force de la jeunesse... Si j'avais un fiancé et qu'il fût loin de moi, cela me rassurerait tout à fait de savoir qu'il se plaît avec les enfants... »

Elle le regardait avec droiture. Claude s'efforçait de ne pas baisser la tête : à Paris il faut avoir les

yeux sans cesse prêts à deviner, à surprendre! Cependant il la sentait impatiente, la voix précipitée, les épaules mobiles; une main tracassait les plis de la jupe, l'autre serrant convulsivement sa serviette sous son bras. Sa bouche était cerise et ses prunelles n'étaient pas bleues comme il l'aurait cru, mais couleur de chevelure châtain au soleil, et alertes. Derrière la grille du jardin, il passait beaucoup de fillettes sous les arbres du boulevard Saint-Germain, avec un profil qui souriait sans se retourner et des nœuds de ruban vif dans la natte. C'était jeudi : elles n'étaient pas accompagnées et elles ondulaient des épaules comme de jeunes femmes. Est-ce que celle-là aussi avait un rendez-vous? Est-ce qu'elle attendait ici quelqu'un? A force de voir du monde se presser, s'accoster, on vit à Paris dans une piquante atmosphère d'intrigue et de soupçon. Son cœur se pinçait :

« Et vous allez maintenant chez Mme Dubois-Mahaud? demanda-t-il posément, doux à l'épier.

— Ah! je l'aimerais mieux... » Elle le considéra avec de grandes prunelles de solitude et de confidence : il sentit immédiatement comme il se trompait. Elle avait penché la tête avec une lassitude câline ; il y avait sur sa poitrine une broche de quatre sous, une hirondelle en nickel, qu'elle devait porter par goût d'humilité; sous un col rabattu d'étudiante était nouée une cravate d'ouvrière bleu de printemps où se teintait l'ovale de son visage. Elle avait souvent et le plus naturellement les attitudes flexibles et farouches des personnes qu'on aimerait protéger.

Il lui demanda en regardant sa grande serviette si elle suivait les cours de la Sorbonne.

« Ah! dit-elle, c'était mon désir le plus cher. Mais j'ai un frère qui doit prendre un jour ses titres à la Faculté, et ma mère n'aurait pas aimé que je lui enlevasse d'avance un peu de son prestige : il faut bien accepter la famille comme un ordre social. Alors, au lieu d'aller écouter comme vous des cours intéressants, je vais faire la lecture chez mon vieil oncle. Mais vous ne le répèterez à personne, ce que je vous dis là : je suis obligée d'agir en cachette de maman : ainsi comme mon oncle n'est pas à héritage, elle trouverait que je perds mon temps.

— Vraiment! » dit Claude.

Après avoir été sur le point de se taire, elle s'abandonna à la confidence par cette sympathie des Parisiennes qui s'improvise au hasard des rencontres et qui est chez elles une grâce sociale de plus : « Ma mère a été si peu ma mère pour moi qu'un de mes oncles, qui en était révolté, m'avait demandé de me laisser enlever : il m'aimait beaucoup, lui. Figurez-vous : l'heure était fixée; au dernier moment je ne sais quoi, la crainte inconsciente de provoquer le hasard, m'a fait faiblir... C'est un autre oncle : celui-ci est vieux. Je puis vous l'avouer, monsieur, il est délaissé de la famille. Après une vie très éprouvée, il est devenu aveugle. Il adore la lecture, c'est dégénéré en monomanie de vieillard. Seulement il n'entend bien que ma voix et repousse toutes ses vieilles bonnes qui n'ont pas l'accent assez timbré. »

En effet, elle avait une claire voix de lectrice où

s'exprimait l'élégance cursive de sa taille mince. Il regarda distraitement ses longues jambes de jeune fille apte à courir sur des pelouses.

« Que lisez-vous, sans indiscrétion?

— Rien que des feuilletons : il faut qu'ils soient bien compliqués, ténébreux, qu'ils fourmillent d'aventures inextricables. Moi, au second numéro, j'ai tout de suite deviné la fin ; lui, il se laisse surprendre par les événements au point qu'il me fait relire le passage en poussant un grand soupir d'exclamation, et il me serre le bras. Quelquefois j'essaie de sauter des livraisons mais il se rappelle exactement, après une semaine, où en sont restés les événements.

— Vous devez vous ennuyer singulièrement?

— C'est lamentable pour moi car j'ai en horreur les feuilletons à cause de leur fantaisie décousue et leur esprit de fausseté ; mais ce qui m'intéresse, à part la pitié que j'ai pour mon oncle, c'est de sentir comment un vieillard redevient naïf devant les romans d'imagination : du coup toute l'expérience de son âge est oubliée. Alors je me dis que ça tient à peu de chose ! Mon oncle a soixante-dix ans ! et son imagination est ingambe, elle gambade, elle trotte, elle est en perpétuel mouvement autant que celle d'un gamin... je l'aime beaucoup. »

Claude réfléchissait : c'est étonnant comme elle faisait désirer une vie profonde, observatrice, dans Paris tourbillonnant et frivole. Elle avait elle-même le charme frais d'une enfant qui joue devant vous, bouge, vous entraîne, et qu'on voudrait arrêter dans ses caprices... Si, pour dompter sa timidité, il

lui demandait de l'accompagner jusque chez son oncle ! Il regardait son cou, son menton à peine arrondi. Elle n'était pas assez jolie : quand elle ne causait plus, il se fripait sur ses lèvres une moue de petite institutrice lasse ; les joues perdaient la lumière et leur sorte de velouté intellectuel. Ce ne serait pas encore elle qu'il choisirait s'il le pouvait : il eût voulu, lui, d'une parisienne et ce n'était pas telle qu'il convoitait la parisienne. Elle était frêle, fuselée avec une poitrine bienvenue, mais sa robe tombait mal, ne moulant pas une rondeur coquettement portée ; elle relevait en chignon de beaux cheveux couleur de ses yeux chauds, mais c'était une vierge à la chair trop froide : elle ne devait pas être assez rosée. Cependant ce qu'il y avait de commode, c'est qu'il la connaissait, au point de lui parler dans un jardin, sans être en relation avec personne de sa famille. Et c'était cela qui, près de l'entrecroisement de deux grands boulevards, le troublait, l'incitait à esquisser une intrigue, sans aucune idée de la poursuivre : affaire de s'y mettre!... Quelle sorte de parents pouvait-elle avoir?

Elle l'observait avec distraction, laissant poser son regard amical sur le visage clair de Claude, sa joue à peine barbue aux lignes indécises d'une maigreur d'étudiant. Elle lui dit spontanément, avec une sérénité secrète et fière : « Je me plais à causer avec vous ; je vous connais peu en somme, mais vous êtes très sérieux et vous aimez votre fiancée d'une fidélité si rare... » elle s'arrêta une seconde, Claude pâlissait... « que je pense avec vous comme avec un frère. Mon frère n'en est pas un pour moi. Ma

mère... ma mère après tout n'est sans doute pas une mauvaise femme, mais elle m'a abîmé la vie. »

Au son indulgent de sa voix Claude était ému ; il l'écoutait d'une âme enthousiaste.

« C'est fou, reprit-elle vivement, mon enfance! Je me demande comment je ne suis pas devenue la pire des choses... Ma mère qui est établie dans les Nouveautés sous un pseudonyme célèbre que vous voyez souvent cité dans les chroniques mondaines des journaux, — vous ne vous en seriez pas douté, n'est-ce pas ? — est une grande modiste chez qui les dames du boulevard Saint-Germain et même de la rive droite viennent assortir leurs chapeaux et leurs écharpes. On lui reconnaît un art tout spécial qu'il ne faut pas mépriser. Vous avez dû entendre parler des femmes du monde?... *C'est chez ma mère* qu'elles rencontraient souvent leurs amants. »

Claude eut le cœur révolté ; mais elle poursuivait, d'une diction suave de mélancolie qui hésitait à peine à certains mots :

« J'étais toute mioche : je restais étonnée de voir causer avec une intimité caressante, et en s'embrassant parfois, un monsieur et une dame très bien mis qui n'étaient pas arrivés ensemble et à qui ma mère venait ensuite parler, en prenant avis de l'un et de l'autre simultanément pour l'objet qu'ils commandaient, comme s'ils étaient mari et femme. Vous pensez : je fus vite au courant de trop de choses par les conversations que ma mère et les ouvrières tenaient sur les gens après leur départ ; et, je me le rappelle, je demeurais d'autant plus saisie de toutes ces

aventures que les personnages en portaient souvent des noms que j'avais lus dans mon histoire de France au règne de Napoléon ou de Louis XVIII. Ces dames me gâtaient; j'étais obligée de leur cacher ma répulsion, il me fallait éviter, le jour où c'était le mari qui revenait avec sa femme, de dire quelque chose qui eût pu embarrasser celle-ci; je vivais dans une contrainte perpétuelle, moi qui ai toujours eu l'horreur du mensonge. Tout cela trottait dans ma tête fatiguée par mes études le soir lorsque j'étais seule dans ma chambrette... ma chambrette d'écolière toute froide et nue. Les aventures les plus différentes s'enchevêtraient dans des cauchemars où je me mêlais, où je jouais des rôles qui me terrifiaient. Aussi j'ai fait vers treize ans une grande maladie dont j'ai failli mourir... Quand je revins de la maison de convalescence où l'on m'avait internée, j'assistai à des choses pires... je vous dirai plus tard davantage. J'étais blasée et je me suis juré de ne me marier jamais. C'est ce qui fait », ajouta-t-elle en souriant fraîchement comme une fillette, oubliant toutes ces choses, « que je me suis adonnée entièrement aux jouissances intellectuelles, malgré la persécution de ma mère qui voulait me voir prendre sa succession. »

Elle se contrariait. « Je ne sais point après tout ce que je ferai. Son métier lui rapporte beaucoup, et, si je le prenais, je serais en mesure de continuer à soutenir mon frère dans ses désordres si elle venait à mourir. Les jeunes gens ne sont pas toujours raisonnables... comme vous. »

Claude était attendri intimement par sa confiance.

Il devenait grave par l'expérience de cette jeune fille qui, à Paris, avait vu tant de choses de plus que lui jeune homme. Il n'aurait pas supposé qu'elle eût une si belle âme! Et cette façon de parler avec l'élégance sobre des romans modernes : elle narrait avec l'aisance d'un écrivain! Il éprouvait du respect et cependant il avait à se défendre d'une impulsion à la séduire, car elle devenait désirable par la compassion qu'elle inspirait, par les péripéties de sa vie, aussi par la tentation passagère et sournoise qui est en vous, lorsque vous avez souffert, de profiter de celles qui sont pitoyables et sans soutien.

« Ils sont très amusants, n'est-ce pas?

— Quoi donc? » fit Claude pénétrant son regard.

Elle considérait avec complaisance un vieux monsieur qui jetait des miettes, le bras gauche tendu, couvert d'oiseaux.

« Ces mignons moineaux! En général on ne les aime pas, on les trouve sales comme de petits ramoneurs. Je les ai beaucoup observés : ils sont rusés, joueurs, gamins! Et comme ils savent se faire gâter! »

Pressée, relevant sa robe, elle partait : son oncle devait l'appeler dans l'appartement car quelquefois il croyait qu'elle était déjà entrée et qu'elle s'était cachée pour lui jouer une niche. Elle se dépêchait.

Claude, assis dans le jardin, guettait, la revoyait passer sur le boulevard Saint-Michel, rapide dans la longue robe gros-bleu qui dans le mouvement étiré de la marche avait une allure d'hirondelle : attentive à s'élancer entre les voitures, elle glissait entre les rangs de gens, coudes serrés, la tête baissée. Elle se

retournait, faisait un bref salut tout en sourire, très net mais si rapide dans le déplacement des chapeaux qui se croisent et des pardessus, qu'il se demandait s'il ne se trompait pas. C'est toujours comme cela à Paris : on vous fait un signe, mais il se perd dans tant de mouvement qu'on doute... On vous dit des mots, on vous tient des propos, mais c'est dans un tel roulement de fiacres, de cris d'oiseaux, d'appels de camelots, de clochettes de voitures et de cornes de tramways, qu'on ne sait pas exactement si on a entendu. Claude ignorait si c'était commun à Paris ou si c'était quelque chose de propre à cette jeune fille, mais quand elle avait disparu il semblait qu'elle n'eût rien dit : toutes ses paroles étaient supprimées, enlevées par l'instantané de son départ et on se demandait si on les avait imaginées. On se trouvait incertain et comme ravi.

CHAPITRE II

LE DÉSARROI

I

Claude, tous les soirs, montait le Saint-Michel, achevait un tour de Luxembourg, descendait le Saint-Michel, rentrait. Il n'y goûtait qu'un plaisir las mais indispensable. Puis l'espérance de voir des gens, d'être pris dans quelque improvisation de la vie, de causer avec des camarades qui l'orienteraient un jour vers du nouveau...

Il croisait les groupes, regardait ; mais ces soirs où l'on épie avec une attention prévenue, l'on ne trouve plus aux femmes qui marchent dans les rues de Paris le charme d'humanité diverse et éparse de celles qui y passent la journée allant à leurs destinations : les étudiantes à yeux gris-verts cheminant vers la Sorbonne, les silhouettes élastiques de jeunes femmes lentes et inoccupées, les jouvencelles aux talons nerveux, une dame svelte pausant devant une

vitrine de chapeaux la jupe moulée à sa tournure, les Suédoises aux hanches droites, des fillettes d'écoles souriant sous cape, les cache-poussière des courtières de commerce, les croupes à ressort des filles, les postures nobles que donnent aux jeunes femmes mariées les jaquettes à basques s'évasant sous des tailles justes, et, à un angle de fleuriste, deux demoiselles agréables immobilisées à causer ensemble, les yeux sains et la bouche chantante. Il n'y a plus l'intimité du jour dans les rues le soir.

Une fois, il était dans le jardin, terminant le grand tour : près de la pépinière il s'était arrêté devant le buste de Sainte-Beuve sur le front duquel luisait le crépuscule chaud et trouble. Avec son long profil de sacristain, Déplas passa, une femme au bras : son ouvrière en effet. Dans une contraction son cœur se leva : qu'elle était ravissante! Toute vêtue de noir elle se tournait vers Déplas, ouvrant un visage de rose à peine finement chiffonné comme la Malmaison, des yeux mouillés à force de fraîcheur. Il inclinait sur elle son nez ironique et maigre, souriant, semblable à un grand Chinois avec ses canines découvertes... Il y avait des moments où il savait ne pas secréter de la bile!

Et Claude s'en revint, absorbé dans le souvenir de la figure, mais dévisageant toutes les femmes sur le boulevard. Il se remit au travail, amer et envieux. Il avait de la chance, Déplas!... D'autres, il est vrai, n'en ont aucune : dire que Raphaëlle était enceinte!

Le dimanche, surtout, toujours, était pénible. Il

n'avait point l'initiative de prendre des trains vers la banlieue où la foule s'égaille. Il voyait passer des ouvriers flânant vers la foire et le plaisir stérile : couples blets sans enfants ragaillardis aux fins de semaine, commis délurés et irresponsables, filles charmantes qui feraient à la France une si jolie race!...

Il n'y a rien de dissolvant comme l'attente : on croit que ce n'est qu'ennuis passagers, insignifiants : la personnalité du jeune homme s'y énerve et affaiblit. Peut-être une certitude même négative est-elle moins déprimante que l'incertitude où l'on perd la tête, la volonté, à vaguer de l'esprit entre son ancien idéal et l'idéal de tout le monde en se disant qu'il faudra bien s'y raccrocher en cas de rupture pour ne point sombrer dans le néant.

Les études ballaient de ci, de là, pas mal. Les professeurs de la Sorbonne l'assommaient. De temps à autre, il prenait un livre qu'on ne lui avait pas recommandé, un auteur dont un professeur rival avait médit. Il lisait. La journée s'achevait grise et tiède. Il mollassait un quart d'heure, le bouquin ouvert, distrait à rien; puis poursuivait la lecture d'un ouvrage de Le Dantec que tous les étudiants se vantaient cette année dans un exclusivisme de néophytes, rêvassait sur des mots : « Le sexe, disait Le Dantec, est un parasite »; l'amour, c'est du parasitisme...? Parfois même il préférait rôder dans les couloirs, se plaçant se déplaçant, mais ne pas assister au cours marqué. Un tas de vieux messieurs dans l'amphithéâtre, un jardin de crânes : il avait assez de tra-

vailler l'anatomie dans les livres ! — Il s'habillait avec plus de soin, portait des cols glacés, se choisit des gilets fantaisie de carrelages légers bordés par des rubans foncés bleus, marrons qui s'échancrent largement sur plastrons à plis, des régates hirondelle. Il se regardait dans la glace, se blaguant pour s'excuser... Si ses fiançailles avec Eva se raccordaient, « son mariage » était encore loin ; il ne restait qu'à accepter Paris, et il sortait souvent, allant par goût marcher dans l'avenue de l'Opéra, sur les boulevards, vers cinq heures. Puis il rentrait, étudiait. Les jours se succédaient. La lenteur du temps lui était devenue indifférente ; il acceptait tout : il se jugeait un être ordinaire, médiocre.

Un samedi, sentant venir avec appréhension le dimanche, attristé, il songeait à Eva, le cœur prostré dans la fatigue. Il attendait par le prochain courrier la réponse de Mme Fanjane ; et soudain il s'écria : « Quel imbécile j'ai été ! C'est à Eva que j'aurais dû écrire : vis-à-vis elle, au cas où elles auraient été nécessaires les excuses ne m'eussent pas coûté. Elle aurait tout arrangé avec sa mère... » S'étourdissant de bonne volonté, il s'appliqua au travail, bûcha une heure et demie, puis, les yeux brûlants, releva le visage. Le livre ouvert présentait un schéma de tronc féminin où le sein était coupé pour montrer le jeu de la respiration latérale : quelle constitution admirable révèle le corps ! Attendri, il se reporta à Eva. Il contemplait idéalement l'émouvante structure du jeune être humain, il distinguait ses muqueuses fines comme le satin, la richesse de son

sang courant dans ses artères déliées et se distribuant au corps harmonieux, il suivait l'extraordinaire circulation qui n'est pas seulement du sang mais de l'amour. Les papilles de son estomac, sa trachée-artère, ses frais poumons sains, la souplesse de ses muscles intercostaux, des pectoraux, son larynx, son palais, son cerveau... minutieux cerveau de femme aux lobes tressés en chevelure! elle vit.

Et elle est si loin !... Il faut dormir, s'enfoncer dans le sommeil.

Le matin s'élevait plus doux, bleu et subtil après une nuit poisseuse. Il avait changé de chambre, maintenant sa fenêtre donnait sur le square. Il regarda, dans le triangle d'air libre découpé par la rue d'en face, un vaste pan du ciel où des nuages blancs bosselaient sur l'azur une presqu'île d'Hindoustan et une Australie avec son golfe d'Auckland parfait.

Il avait à répondre à Albert Gustave, ayant déjà laissé partir deux courriers. Il s'assit au bureau. Qu'inventer? Lettres aux camarades, lettres aux parents, on ne sait jamais quoi leur écrire!... Il lui parlerait de la Sorbonne, de sa génération :

« La jeunesse n'est guère plus brillante ici ni plus utile qu'à la Réunion. Elle fait banqueroute, on peut bien le dire. Pour ma part je n'ai pas constaté cette avidité d'étude, cette ardeur d'ambition à recréer une France supérieure aux autres nations et les guidant dans le monde en se sacrifiant au besoin pour elles que tous les deux nous imaginions au pays quand nos professeurs nous citaient la Sorbonne comme le

collège idéal de la science et de l'âme françaises. Ce qui m'épate, c'est de voir combien mes camarades font peu de cas du patriotisme. Ils potassent l'histoire de France, la géographie des provinces de l'Est, la littérature française absolument comme ils repassent la série des vieilles civilisations, pour le titre et la galette, tout avec la mémoire et rien avec le cœur. On dirait vraiment qu'ils sont un peu fatigués d'être en France et ils oublient à chaque instant qu'ils y habitent. Ils trouvent tout naturel, à force de s'être balladés dès l'enfance sur les trottoirs de Paris, de marcher sur l'histoire; moi, quand il m'arrive de lire sur une plaque : « Ici est né Molière » ou « Ici s'élevait l'hôtel du bon La Fontaine » ou « Maison de Buffon », ça me fait quelque chose de fabuleux au cœur. Je m'arrête : rien que de me trouver en France, cela me donne la fierté d'être Français.

« Par moments je désespère du pays, quand je pense à mes camarades de licence qui sont encore à *lécher* les professeurs comme des ordonnances leurs officiers, qui ont des plaisanteries de collégiens, des gestes de caserne avec ça ; ils ne parlent que de topos, de laïus, de boules blanches, avec autant de prétention que s'ils faisaient des discours à la tribune. Je suis épouvanté à l'idée qu'ils auront à enseigner bientôt, représenter les intérêts français. Évidemment la vie les modifiera... cependant, tous sont des êtres sans force, sans caractère. Il n'y a pas de personnalité. Moi aussi je n'en ai pas, mais je le sens et je voudrais en acquérir; eux ils sont contents d'eux. Ce qui fait défaut, c'est le désir d'un but, l'ambition.

J'entends dire autour de moi qu'il n'y a que des arrivistes; oui, mais il n'y a pas assez d'ambition en France. L'homme manque : ça je le sens pour moi comme pour les autres; les grandes écoles conservent tout le monde enfants, presque gamins, au moment où l'on devrait se sentir mâles, se créer de l'énergie. Toute la nation est à l'école jusqu'à trente ans. Je serais autre que ce que je suis en train de devenir si j'étais resté au pays ; tu peux sourire, je serais évidemment marié bientôt. Maintenant je ne sais seulement plus si je voudrais rentrer de suite à l'île, je ne me sens plus d'idée arrêtée pour rien ni de préférence pour aucune carrière.

« Je pense à un de nos compatriotes que je ne veux pas te nommer, qui a déjà un gosse qui est peut-être aux Enfants-Assistés; et il sera professeur. Je me rappelle un autre camarade qui est Parisien, qui est aux Sciences Sociales et qui sera peut-être attaché d'ambassade d'ici deux ans. Je t'ai parlé de la Sorbonne : ils n'y sont pas pires que les autres, mais ce n'est pas ça; ils sont déjà des fonctionnaires, même en tant qu'étudiants. La Sorbonne est un groupement de bureaux, un ministère où l'on passe des concours. Et tu calcules s'il faut lécher les pieds de ses chefs. Ici on le fait naturellement, ça rentre dans l'éducation de saluts et de sourires qu'on a reçue dès l'enfance. Alors ils sont tous admis à la longue : j'ai vu des crétins authentiques qui ont été titrés agrégés à la dernière session. Eux et ceux de l'École de Droit ils vont avoir des places partout, se répandre dans la France comme une portée de punaises dans un bon

vieux matelas, aller jusqu'aux colonies, nous passer sur le dos, sucer notre pauvre sang de créoles. Et tout ça ensemble fait l'empire français.

« Il est vrai que la situation est très dure à Paris pour la jeunesse. J'en causais l'autre jour avec un étudiant de la Sorbonne, un nommé Lebouvier qui va à toutes les manifestations : tout le monde, les écrivains, les peintres qui font des conférences, Anatole France, Jaurès, s'intéressent dans leurs discours à « la jeunesse », mais en propos vagues. Les publicistes fabriquent des articles sur les paysans, sur les ouvriers, sur les professionnels de chaque métier, le mouvement socialiste est fait pour les électeurs pauvres, mais on ne s'occupe pas des étudiants parce qu'ils ne sont ni une classe nette ni une profession. « On écrit des romans, me disait-il, sur les petits sculpteurs italiens ou sur les maquereaux, jamais sur les étudiants : on ne sait même pas de quoi nous souffrons. On devrait voir que nous sommes dans un âge de transition à tous les points de vue, intellectuel, social : quand on était enfants on était tous désintéressés et il n'y a pas à dire, on sent tout d'un coup qu'il va falloir être égoïstes pour se débrouiller dans la vie ; beaucoup alors sont aussi prêts de devenir voleurs qu'honnêtes hommes, nous sommes pleins de désirs, de rancœurs, d'indignation. » D'ailleurs cet étudiant proférait ce que je te répète sans s'emporter ; il haussait les épaules, blasé comme tous les jeunes français d'aujourd'hui.

« Je lis beaucoup depuis deux mois pour me distraire. Je lis tous les Loti, les vers de Heredia que je

me suis payés l'autre jour ; je t'achèterai sur les quais comme tu me le demandes, quelques romans nouveaux, Paul Adam, Margueritte, Renard, et les derniers livres couronnés *Force ennemie* et *L'Homme de peine*, mais tu tâcheras de ne pas oublier de m'envoyer l'argent. »

Comme il se sentait fatigué, il se leva. Il cracha... du sang? Mais il se rassura avec insistance ; cela devait provenir de la gorge.

...Néanmoins il demeurait inquiet, la tête traversée de réflexions intermittentes. Et il percevait, comme s'il n'y avait jamais pensé, qu'il était sans famille dans Paris. Le dimanche précédent, Prusselle l'avait trouvé pâlot ; il lui avait même fait promettre d'aller consulter un médecin et il lui avait imposé l'adresse du docteur Maboine.

...Au bout d'une heure, Claude, estimant n'avoir mieux à faire, endossa sa jaquette, y alla.

Il se trouva devant une figure de vieil officier, rognonnant, toussottant, bavant ; il paraissait certainement plus malade que Claude ; il n'y a que Paris pour vous présenter de pareils médecins : un grognard de l'armée d'Afrique. — Pardieu ! si Prusselle le lui avait recommandé, il devait être Algérien.

Le docteur, l'ayant pressé de se déshabiller, l'auscultait. « Parlez, comptez, criez... Bien ! Rien, rien. Vous n'êtes pas mal constitué, mon garçon, mais faiblard, pas fait pour l'existence de Paris. Vous devez battre une noce à tout casser ?

— Je vous assure...

— Oui, oui... laissez tomber les bras le long des hanches » ; et, n'écoutant point mais méticuleux, il lui mesurait avec une ficelle la largeur de chaque moitié du thorax, du dos.

« Vraiment, vous ne vous épuisez pas avec les femmes? Vous m'en racontez de belles! »

Claude n'osait nier, puis il dit avec fermeté : « Vous vous trompez absolument.

— Ah! » et il se redressa, la bouche ouverte en l'air, l'œil oblique et contrarié.

Il s'écria : « C'est peut-être tout le contraire alors!... Ah voilà! » Et maussade : « Est-ce que vous voulez devenir phtisique par hasard?... Non. Eh bien! Il faut aller aux femmes, mon ami, trois fois par mois, pas davantage ; ça suffira pour commencer. »

Et Claude se rhabillait, boutonnait son pardessus avec des doigts gourds.

...Toute la soirée le souvenir de sa visite persistait, pareil à celui du conseil de révision... Et il pensait à Raphaëlle, avec scepticisme.

II

Comme il passait devant la loge, on lui remit une lettre. Les jolis petits enfants de la concierge accoururent lui demander les timbres des colonies, leurs lèvres roses tendues ; attentionné, sensible à la poésie de ces petits êtres fermés dans une loge et

collectionnant de minuscules morceaux de géographie, il les leur détacha. Et il s'empressa de monter, haletant.

Dans sa chambre, il reconnut une lettre de Mme Fanjane, et son cœur palpita plus dur... quelques lignes sur une carte de visite... Il s'y attendait : elle rompait !

Il se le répéta sans y croire, appelant à soi l'émotion et la colère. De la chaleur s'épandit dans sa poitrine, sa respiration s'affaiblissait : il éprouva le besoin d'aller dehors... dans l'étourdissement invoquant la vision d'Eva.

Pourquoi Eva, elle, ne lui avait-elle pas écrit? Il voyait encore tout pâle autour de lui et il s'obstinait à cette pensée fixe pour mettre de l'ordre dans son cerveau bouleversé : comment Eva ne lui avait-elle pas écrit si elle l'aimait? On écrit, on se plaint, on reproche, on s'explique, mais quand on aime, on parle ! on ne laisse pas les choses se décider en dehors de soi, on ne laisse pas l'amour se terminer *sans un mot, on n'est point passive!...* Avec la chaleur au visage, la douleur faisait maintenant explosion à son cœur — qui se tordait dans une impuissance forcenée, il se sentait le flanc déchiré d'amour-propre, et il avait beau comprendre de plus en plus nettement que Mme Fanjane avait dû faire jurer par Eva qu'elle ne lui écrirait pas cette fois, que seul un serment avait pu retenir Eva, ces reproches obstinés se pressaient à sa bouche chaude d'un besoin de raisonner avec fureur. Il restait stupéfait dans sa violence de voir la personne d'Eva lui échapper : « Je

ne l'aurai pas! » Ses tempes éclataient. Le regret, le sentiment aigu de sa beauté le blessaient.

Et aussitôt le ressentiment envahissait son être. Les paroles d'un renoncement plus rancunier que le dénigrement se précipitaient à sa pensée : « C'est moi qui l'ai voulu! Et, après tout, peut-être ai-je eu raison de rompre : je ne suis seulement pas sûr de passer mes examens et par conséquent de retourner au pays... Pardieu, elles l'ont bien senti. »

... Puis, dans l'hébétement dissolvant, la journée entière Claude était étonné de ne pas souffrir davantage, au fond ne croyant pas l'événement possible, persuadé maintenant que cela s'arrangerait plus tard, sûrement. *On ne peut pas admettre* que des choses qui ont occupé tant de place dans votre âme de jeune homme, qu'une partie considérable de votre vie soit abolie d'un coup — surtout par une lettre. Ou alors ce serait insensé, et le monde n'est pas fou! Tout se renouerait fatalement — et une confiance routinière dans l'avenir s'imposait à lui avec le besoin de laisser son corps brûlant, sa tête surexcitée se calmer et se reposer dans l'émiettement insensible des heures.

... Et le lendemain, abruti sans savoir de quoi, commençant sa toilette au réveil, il s'arrêtait, la serviette mouillée autour de la main :

« Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout cela?... et elle, qu'est-ce qu'elle, Eva, en dit, en fait, en sent? Je ne pourrai pas le savoir alors. C'est tout de même trop fort!

« Puis, est-ce que je le sais davantage depuis

trois mois, six mois? Est-ce que tout cela est vrai, est-ce que je ne suis pas un peu égaré? »

Et comme une torpeur morne aplanissait ses esprits, il se mit à marcher lentement, se regarda dans la glace, regarda ses yeux jaunis et injectés, son front bosselé de souffrance :

« Eh bien, après tout! je n'ai plus de fiancée, quelle importance cela a-t-il? Je ferai comme les autres, qu'est-ce que je vaux? Un de plus à la mer, la France n'y perdra rien. »

Le sentiment d'une légèreté immense autour de lui, de l'amoralité de la jeunesse française répandue jusqu'aux confins du pays, occupait paisiblement son esprit comme une nécéssité banale qui ne lui était plus douloureuse mais assoupissante.

Avec une lucidité extraordinaire, il s'habillait, goûtait, sortait, écoutait studieusement le maître de conférences, allait sur le boulevard, poursuivait le plus de camarades avec qui causer, discourir de n'importe quoi, se vulgariser. Il cherchait en vain Nattis, disparu depuis quinze jours comme si par hasard il se serait attelé à préparer des examens; et Moussard aussi était introuvable! Il déjeunait, vaquait à ses occupations, mettant de la précision dans tous ses gestes, ses propos quelconques, son application aux tâches diverses, se sentait l'esprit parfaitement libre mais obsédé d'une préoccupation mièvre, le cœur alourdi dans sa frivolité forcée. Et il continuait soudain son raisonnement du matin :

« Je la voyais frêle, je la voyais *rêveuse*, je la voyais... mais tout cela n'était-il pas de l'imagina-

tion ?... Il y a des jours où je l'évoquais presque grasse, d'autres mince. Au fond je ne me rappelle même plus exactement comment elle était? — Et qu'est-elle devenue! »

On ne sait pas si elle, dans son île, par la présence annihilante de sa mère à ses côtés, elle a encore comme lui le frisson de l'Espace, si elle essaie avec persévérance d'imaginer Paris, la France, sa vie ; mais lui maintenant est comme borné par les fortifications ! Sans doute tout ce qu'il a à observer de neuf le force à oublier la Réunion, à perdre la notion de l'étendue comme le Parisien qui croit que l'univers se restreint à Paris... Il est abasourdi et affairé... — il était en retard, il fallait vite courir à la salle de la Manipulation.

III

La nouvelle d'une guerre avec l'Allemagne à propos du Maroc éclata un matin et se répandit dans la capitale paniquement.

Claude resta d'abord ébranlé : malgré tout incrédule, il était remué au fond de l'être par une peur héréditaire de la guerre, des encasernements tyranniques et brutaux, des longues marches hâves à la tuerie. Dans la désespérance de sa vie désormais sans but sûr, il s'étonnait de ne pas être heureux de cette grande préoccupation nationale qui venait à

propos faire taire sa souffrance amoureuse, de ne pas désirer aller s'engager. Cependant, douloureusement étirés, le cœur et tout le corps voudraient après une telle crise se lever, agir, se distraire, bondir fût-ce au-devant des balles ; et il était sûr là d'oublier quelque temps les ennuis personnels et de secouer sa langueur sentimentale. Il éprouvait à nouveau le prix de la vie, claire et palpitante, si fragile. Mais aussitôt un élan cordial le précipita au désir de la solidarité héroïque avec tous les jeunes gens de France et de revanche pour le pays. Il était soulevé d'un besoin personnel de courir à l'action la plus hardie, — et il fut interdit de trouver à la Faculté un grand nombre de camarades ironiques, furieux contre le ministère, ou même indifférents.

Il ne lisait pas les journaux mais il entendait parler les étudiants, ce qui devait revenir au même. Anarchistes, socialistes et nationalistes de Paris s'affirmaient presque d'accord sur ce point : la France n'avait pas à risquer des complications internationales en allant s'inquiéter de faire valoir des droits sur le Maroc. Beaucoup criaient : « Ça a toujours été des exotiques qui nous ont poussés à la guerre, Napoléon en tête. C'est l'expédition du Mexique qui nous a valu la défaite de 70. Depuis 70 ç'a toujours été pour des sables lointains qu'on a failli se battre : Fashoda, Casablanca. — Je te fiche mon billet, lançait un ami de Nattis dont il ne savait le nom, petit, mince, étranglé dans un de ces cols si serrés et si hauts qu'ils donnent souvent aux jeunes parisiens des voix d'eunuques, que s'il y a une mêlée

européenne d'ici quelque temps, ça va être pour ces sales colonies ! — Ah ouiche ! comme s'il n'y avait pas assez de vieilles colonies, celles qu'on appelle les plus chères de nos possessions... parce qu'elles nous coûtent beaucoup. » Et d'autres déblatéraient : « La France n'est pas une nation colonisatrice, elle a bien assez de s'occuper à solutionner la question sociale. » Quelques-uns, obstinés, parlaient contre la guerre dans l'entraînement des théories antimilitaristes qu'avec provocation ils déclamaient depuis longtemps dans la Sorbonne ; mais chez beaucoup, sous les mots veules ou dandinants, c'était bien la faiblesse qui se trahissait sur les visages, la peur de la mort et des travaux durs de la campagne.

Puis très vite tout se calma. Les grands journaux promirent la paix aux rentiers de France et à leurs progénitures.

IV

Il essayait de travailler, il travaillait, surpris lui-même parfois d'un zèle à la tâche qui ne pouvait être que machinal dans la routine de sa vie. Mais à maintes reprises, tandis qu'assis dans un fauteuil de la bibliothèque de la Sorbonne, il levait par fatigue la tête pour regarder les étudiants circuler avec leurs figures tatillonnes ou assurées, il se prenait à se demander en sursaut si son père et sa mère avaient été mis au courant de ce qu'il advenait entre Mme Fanjane et

lui, si on en parlait en ville et avec quels détails : la face lui cuisait, il était irrité dans une irruption de colère. Puis son cerveau se remettait à penser à Eva confusément, à travers de l'angoisse, dans un marasme de désespoir et d'espérance impérissable, par la confiance infaillible que quoiqu'il pût arriver elle attendrait longtemps avant d'accepter de considérer aucun projet de mariage autre.

V

Traversant une après-midi la cour du Carrousel, Claude avait rencontré M. Mersanne ; Mlle Denise donnait le bras à son père et lui souriait à lui Claude. « Il faut venir nous voir, mon petit ami, avait insisté M. Mersanne, je suis rentré depuis longtemps de Nogent, et, avant de partir pour la Suisse, je serai là tous les vendredis à cinq heures... A bientôt, hein ? »

Il irait. Certes il ne voulait pas s'exposer encore à souffrir, il ne pouvait être question d'aimer Denise et il en avait assez d'aimer pour longtemps, mais il subissait le besoin de se dédommager et de s'adoucir le cœur par la méditation d'un joli visage différent de celui des créoles. De tout son élan il désirait s'évader pour quelque temps de cette atmosphère de douleur, de regret et d'admiration brouillés, — qui était comme une hantise d'Eva — où il restait possédé par l'image lumineuse, à travers un halo de souf-

france, d'yeux dorés, de lèvres brûlantes, d'un teint brun animé de reproches : il voulait fermer les paupières à cette caressante obsession, essayant de fermer son cœur ou, plus efficacement, de le distraire par une contemplation plus sereine qui ne relevât point du sentiment. Il fallait admirer Denise comme une œuvre d'art de la France! Pour lui créole dont l'idéal naturel est un type d'esthétique volcanique d'ombre et de feu, Denise était une beauté de culture exquise, composée lentement à travers les siècles. Quand il se souvenait d'elle, il la voyait si stable, épanouie..., parfaite de fraîcheur avec ses belles joues rebondies comme des roses. En France, peut-être plus encore que les yeux qui sont la plus brillante parure chez les créoles, les joues offrent le plus riche agrément du visage. Les joues de Denise étaient suavement contournées ! avec suspens de l'âme on était confondu d'une telle plénitude soyeuse de beauté où perlait sur la rondeur ineffable la finesse d'une luminosité comme intérieure ; il y avait du mystère dans une si harmonieuse densité et cette coloration, ténue mais puissante dans sa subtilité, rayonnante : c'était la nuance — l'affleurement des nuances de rose — qui donnait à la joue son dessin, sa courbe auguste.

Son père, M. Mersanne, n'était pas un bel homme; à la vérité Claude n'avait pas connu sa mère mais il avait vu ses sœurs et, toutes charmantes qu'elles fussent, il ne s'expliquait pas cette splendeur de Denise, ce charme *souverain* dans la délicatesse que, encore fillette somme toute, elle exerçait sur lui. Comment une famille de la bourgeoisie, avec des

habitudes de commerçants et dans un milieu tel que Paris, pouvait-elle engendrer cette personnification de beauté conforme aux plus aristocratiques traditions de ligne de la race, aux plus nobles figures passées en modèles dans l'histoire de richesse royale, d'enfance entretenue dans des parcs et des cérémonies? Il y avait donc quelque chose qui dans ce menu corps résumait toutes les reines de France, qui au-delà des limites de classe est la race, et qui comme un même terroir de jardin produit à intervalles les plus beaux fruits, à travers toutes les différences de culture conserve le même galbe et le même parfum à travers les temps!

Le vendredi, avec le besoin de sortir de toute humiliation, il s'habilla avec soin, il s'éloigna du quartier et il sonna, au timbre long et mystérieux. Son cœur battait. Il percevait que des couloirs étoffés se poursuivaient derrière la porte entre des chambres spacieuses et épaissement tapissées. On ouvrit.

Il fut introduit. Il dit quelques mots. Plusieurs personnes étaient assises, qui ne le regardèrent même point. Il était ébloui par la vive clarté de la pièce. M. Mersanne, après l'avoir accueilli cordialement de paroles qu'il n'avait pas entendues, reprenait sa conversation avec une dame... « Mme Lemière ». Mlle Denise circula lentement, servant le thé : elle était plus grande, serrée à la taille, les épaules rondes comme celles d'une jeune fille de dix-huit ans. Sa toilette avait la teinte grise d'une brume de printemps au-dessus de la Seine. Quand elle s'ap-

procha des fenêtres aux rideaux pâlement dorés, toute la lumière du jour, adoucie au ciel voilé de Paris, passa en nuances de soleil sur le duvet de l'étoffe unie, et elle s'en revint dans un charme de clarté parmi les meubles drapés de crêpons. Son visage pur et éclatant semblait avoir toujours respiré l'air des matins à la campagne ! Ayant servi tout le monde, l'ayant servi, Denise vint s'asseoir sur une chaise voisine, le questionna. Elle était sérieuse et les lèvres entr'ouvertes. A lui, son cœur se précipitait. Il répondit. Il parla. Elle l'écoutait gentiment. Elle répliqua avec une netteté posée. Claude était étreint par le charme voluptueux que répandait dans son corps et dans son intelligence l'assurance de la petite demoiselle parisienne. Elle faisait attention à lui !... — Une de ses amies entra. Denise le quitta pour aller l'embrasser : elle avait les cheveux relevés sur la nuque ronde en une torsade qu'attachait un nœud de ruban beige à plis larges : la nuque, les replis du ruban réjouissaient l'œil. Le cœur de Claude se serrait puis s'épanouissait. L'autre jeune fille n'était pas jolie. Elles causaient. Claude se laissait subjuguer par ce qu'il y avait de beauté cérémonieuse en elle.

Mais Denise ne l'avait plus regardé une seule fois. Elle était aimable pour la demoiselle de la même façon qu'elle l'avait été à son égard. Evidemment il ne pouvait compter pour elle. Elle avait peut-être seulement quelque amitié ! Ils se verraient de temps en temps, se rencontrant dans des visites rares, saluant et se donnant la main négligemment comme

dans un quadrille, puis se tournant le dos. Plus tard elle serait une « relation »... Elle ne levait pas le visage de son côté. Il y devenait résigné et commençait à s'ennuyer. Son cœur était sage. A un mouvement qu'elle fit, la pensée d'Eva, plus belle que jamais, très aimée de lui, brilla. Il se leva, prit congé.

Il irait se promener dans les jardins, aux Champs-Elysées, aux Tuileries. Il était content après tout de n'avoir pas même à repousser la tentation d'aimer Denise : il se sentait le cœur exténué. Tout d'abord il n'avait aucune raison nouvelle d'oublier qu'elle était riche, et à tous les points de vue c'était mieux ainsi ; il se trouvait d'ailleurs satisfait de la fréquenter et il ne pouvait s'empêcher d'être reconnaissant à Moussard de l'avoir présenté chez elle. Ce Moussard ! il n'y avait pas à dire, on le rencontrait toujours à un tournant de sentiment agréable... jamais il ne faisait penser à lui avec ennui, comme Déplas.

VI

Le courrier suivant ne lui porta point la lettre d'Eva qu'il avait espérée, qu'il attendait encore sans raison.

Il était accablé... il ne lui en voulait pas. C'était comme si elle se trouvait dans les mêmes conditions d'impuissance à agir que lui. La réflexion ne savait le dissuader. Et dans son abattement et comme de là

même renaissait une confiance plus sereine dans le travail, avec l'assurance latente que le meilleur moyen de reconquérir Eva était de poursuivre avec volonté ses études en oubliant provisoirement tout ce qui était du pays, en se distrayant la pensée pour raffermir la santé nécessaire aux longues tâches. Seulement les soirées s'éperdaient dans une crise de mysticité diffuse, dans des langueurs tour à tour délicieuses et intolérables du cœur et des sens où s'étirait un infini appel de caresses, de paroles chuchotées, d'adoration platonique, de sensualité pudique et brûlante.

VII

Claude se laissa entraîner plusieurs fois dans les cafés par Pierrond, par Philippe, même par Raphaëlle suivie de Sainte-Rose, pour y voir du monde et, peut-être, s'y exposer aux occasions. Mais il s'y morfondit. Il se sentait joué par la vie, n'étant point de ceux qui savent risquer ; et ainsi au long des jours se familiarisait et s'adoucissait l'angoisse qu'à de certaines heures, comme par illuminations, il avait à se dire que devant lui à Paris les plus désirables choses se recueillent pour les jeunes gens aisés par le concours des nécessités et que d'autres en jouissaient à sa place parce qu'il ne voulait pas les prendre.

En conscience ne voulait-il, *ne savait-il?* Par

moments, il s'emportait contre lui-même et se répondait : « Je ne sais pas, je ne sais pas »... Il y a des jeunes gens qui, délibérément, ne profitent pas des occasions qui leur sont offertes, par idée fixe de religion ou de morale, ou comme Prusselle par esprit pratique, si toutefois Prusselle... D'autres les laissent échapper parce qu'ils s'amusent à jouer avec les tentations, par affectation et par dédain, ou le plus souvent par ignorance, parce qu'ils ne savent pas voir.

Mais lui, Claude? Il y a cette jeune fille d'en face son hôtel qui, depuis 15 jours que la saison permet de tenir les fenêtres grandes ouvertes, le matin, se montre longuement, s'accoude sur l'appui, guette de son côté, parle à la cantonade avec sa mère qui circule à l'intérieur pour attirer l'attention de Claude, bat fort les tapis, s'arrête, les bras à demi-nus, regarde sans cesse vers lui. — Lui, Claude laisse fuir les occasions et cependant ce n'est point par ignorance, il les voit, parfois à deux pas de lui, il y est attiré avidement, son imagination de colonial les lui montre plus délectables encore, il n'ose pas : toujours cette honte du créole qui a peur de se tromper, de commettre une gaffe, d'être ridicule ! Vraiment, lui, c'est parce qu'il n'est pas adapté, comme dirait Nattis avec ses lèvres pincées. C'est ainsi qu'il ne trouverait aucun moyen d'entrer en relations avec la jeune fille d'en face, — au moins d'avoir des renseignements sur elle ; un Parisien, à sa place, correspondrait depuis longtemps. On dit dans les romans qu'on graisse la patte aux con-

cierges, mais est-ce aussi vrai d'aujourd'hui que d'autrefois? puis cette concierge est-elle de celles qui acceptent, et comment l'aborder : si elle se rebiffait et faisait un scandale?... Evidemment s'il avait vécu depuis l'enfance à Paris, il aurait avec sans-gêne le maniement de toutes ces bonnes femmes. Il y a 4 ou 5 jours, la jeune fille lui a souri très franchement; elle est des plus affriolantes : poitrine et hanches nubiles d'une demoiselle de vingt ans mais toujours en tablier de fillette, de jolis tabliers à carreaux d'un bleu lavé qu'il a vus sécher sur la grille du balcon. Elle goûte ou déjeune tous les matins au coin de la table, dans un grand peignoir à larges manches : son bras frais et allongé sur la table et la chevelure châtaine qui n'a pas été encore troussée en chignon de sortie s'infléchit avec masse sur le cou. Quelle aubaine! Mais est-ce bien à lui qu'elle a souri? au fond, c'est agaçant, on a toujours la crainte de se tromper, c'est idiot de prendre pour soi ce qui est peut-être pour quelqu'un de la fenêtre d'à côté. Le lendemain, elle faisait l'étrangère. Avant-hier, après le départ du frère pour le lycée, elle a chanté dans sa chambre, pour l'appeler à la croisée : il est venu, elle s'est approchée de l'appui et elle lui a souri bien en face. Il n'y a vraiment pas moyen d'en douter : elle marche... au nez de sa mère et de son frère, on ne voit jamais de père. Mais si elle était de très bonne famille? il n'y a jamais moyen de savoir à Paris. D'après Nattis d'ailleurs ça n'a aucune importance. S'il lui demandait conseil?...

Claude bouillonnait d'idées contraires, tergiversait.

Dès le dimanche suivant il vit à la fenêtre un polytechnicien imberbe amené par le frère : on ne le connaissait pas encore, cela se percevait à la présentation. Claude se tint près de sa croisée, un peu en retrait, surveillant en affectant de travailler. Elle s'en rendait parfaitement compte et chantonnait tout le temps malicieusement. Elle parlait fort, elle était très aimable ; malheureusement, il n'entendait que quelques paroles. Le polytechnicien là plaisantait, elle se défendait vivement et chaudement, et l'idiot de frère, complaisant, qui restait là devant à sourire, à trouver cela spirituel : il sait pourtant bien qu'un pipo ça n'épouse jamais. Il n'y avait qu'à la laisser à son polytechnicien bicorne... — Il valait bien mieux essayer d'avoir des ouvrières, mais quand il en croise dans la rue il est toujours déconcerté ; il y a toujours en elles quelque chose de si rapide et d'empressé qu'on ne peut pas les aborder ; et puis, dès 16 ans, chacune a son commis de magasin : malgré tout ce qu'on en raconte, c'est très difficile d'avoir des ouvrières. — Le polytechnicien, la jeune fille et le frère rentrèrent ensemble dans l'appartement, en fermant la fenêtre. Il fut camus et hésita là plusieurs minutes à songer dans le vague... Il se demanda un instant si avec la jeune Namie il n'y aurait pas quelque chose à tenter. Mais non ! c'était impossible ; dans cette fièvre d'ignorance, il confondait les jeunes filles sérieuses et les filles : il fallait prendre garde véritablement à ne pas commettre de sottises.

Il resta quelques jours encore occupé de l'aventure, chaque matin perdant une heure à guetter à la

croisée; la belle, en face, se montrait, riait de côté, flânait une minute et disparaissait à la course. L'histoire devint vite banale. Il y pensait le matin, il n'y pensait plus le soir et filait vers le boulevard, le cœur inquiet.

Au mois de juin, Claude se prit à désirer certaines petites femmes assez avenantes et rondelettes sous de faux airs virginaux parmi celles qui trottaient d'un talon aigu sur le boulevard. Un dimanche, animé par la foule du Luxembourg où, autour du bassin, les reflets rouges d'étoffes s'entrelacent, dans l'emmêlement de la promenade, aux taches de chair des visages, il descendait le Saint-Michel dans la masse sombre remuante, en aperçut une, très élégante, haut sur bottines, la robe preste enserrant dans un fourreau les hanches à méplat. Il pressa le pas; découvrit le profil, une prunelle ronde de faucon, la peau douce; ralentit le pas. Elle était habillée à la manière d'une femme mariée. A la rue des Écoles elle pausa, le regarda, l'œil soumis, continua à descendre. Il suivait, très attiré. Elle avait lâché au quart sa jupe, qui se gonflait maintenant d'un repli aux hanches. Les chevilles découvertes, elle traversa la voie; il traversa, s'amusant de soi-même. Elle tourna le Saint-Germain, il tourna. Ils marchaient. Elle tourna la rue Mazarine, il tourna, se rapprocha. « Le temps passe, il faut que je l'aborde; elle sait que je la suis et elle n'a pas précipité son allure. Il faut que je l'aborde! Sans cela, je n'accosterai jamais personne. Il faut, il faut. »

Et il l'aborda. Elle s'embarrassa, sourit, protesta à ne pas être entendue. Il dit des phrases — qu'il trouvait niaises. Elle souriait, tendant l'oreille tandis que ses cils battaient... Eh bien non! il ne la désirait plus du tout, et il se rendait compte de suite qu'il ne pourrait pas l'aimer. Et, comme elle se disait occupée par un dîner de famille ce soir, il la salua de même que s'il était éconduit. Vingt pas plus loin, il se traita de nigaud : le désir serait revenu dans la chambre. Puis il s'excusa : où l'aurait-il menée? dans sa turne d'étudiant?... à un hôtel? et il reconnut qu'il ne l'aurait vraiment pas aimée : il y a des femmes que, à les regarder passer, on croit devoir être heureux de posséder et devant lesquelles on resterait froid si elles nous étaient livrées tout à coup : parce que l'amour, c'est une intimité.

Et il se dit, en longeant l'Académie de Médecine : « Vrai! ce n'est pas facile de débuter à Paris. Je ne suis pourtant pas plus bête qu'un autre! »

VIII

Comme par l'optique du rêve, alors qu'il n'avait connu Eva qu'à quinze ans, il jouit soudain un matin à Paris de la vision merveilleusement précise d'Eva à dix ans, telle qu'elle était alors, beaucoup plus indienne encore de teint. Elle se tenait debout près

d'une table, absorbée de distraction, un morceau de pain à la main, cambrée sur ses mollets, non pas avec la taille svelte de femme qu'elle avait déjà à seize ans mais avec sa ceinture lâche de fillette... puis les cheveux au soleil sur les épaules.

... Eva était déjà lointaine dans son cœur.

Encore une fois, il s'étonnait de ne pas souffrir. Il l'avait pourtant aimée à la passion. Serait-ce cela qui avait consumé son amour? Au fond de son cœur il continuait certainement à la chérir; toutefois, comme il était très fatigué, il ne s'en apercevait pas.

Ainsi il ne recevait plus de lettres. Il en gardait dans l'armoire la suite qu'il n'éprouvait pas le désir de relire. Un dimande il avait essayé de le faire, pour se reforcer à aimer, effrayé de son inconstance : il n'avait pu en achever une, étreint d'une fade tristesse. D'ailleurs, il aimait y penser, savoir qu'il en possédait beaucoup là : elles avaient une poésie d'armoire et de sachet... autrefois il allait les remuer, aspirer leur parfum de vétyver comme un peu de la toilette d'Eva. Autrefois aussi il les relisait, entre les courriers, complètement, mot à mot, son cœur et ses souvenirs attachés à chaque ligne, seul, comme s'il retrouvait « sa femme » dans l'intimité.

C'est étonnant comme tout cela était *loin*. Tout cela était fini. Il avait le cœur vide, sec, comme sont sèches les lèvres quand on est fiévreux... Un dimanche il avait rencontré la jeune fille, le pipo et le frère bras dessus bras dessous dans la rue et cela n'avait pas éveillé en lui la convoitise. Le pipo lui

tenait le bras par-dessous à la mode parisienne : tout de même comme ça marche vite à Paris !

Une après-midi, rentrant du Luxembourg où il s'était assis une heure contre la Fontaine de Médicis, il prit un cahier, commença son *Journal*. Il cédait à une impulsion irrésistible, tout en trouvant ridicule de se prêter à cette manie de demoiselle. Il découvrait aussi en soi un besoin de rédiger, de composer, comme un écrivain. Il écrivit comme s'il s'adressait à Eva, lui parlant, la caressant, — par une exigence aussi de s'engager à l'aimer encore. Avec mille phrases tendres la tutoyant, capricieuses et étirées, des regrets et des désirs... Et finalement, il sentit que c'étaient des mots : des mots vagues manquant de ton, manquant de sens. Entre Eva et lui la communication passionnée était vraiment interrompue : quand il l'appelait, rien ne répondait plus ; l'esprit dictait quelques phrases, le cœur ne précipitait rien.

CHAPITRE III

LE HASARD

I

Claude ne s'était jamais trouvé si isolé. Il ne se sentait pas entraîné à retourner chez M. Mersanne qui au reste avait dû quitter Paris. Nattis ne l'attirait point. Prusselle qu'il avait recommencé à voir de temps à autre voyageait en France : Joannes en mains, il parcourait les grandes villes, méthodique comme un Allemand, *afin de connaître;* son programme avait comporté pour cette année un circulaire par Orléans, Limoges, Toulouse, Luchon, Lourdes, Bordeaux, Poitiers, Tours, Blois : il devait s'arrêter plus longtemps à Bordeaux, question de visiter les caves, le vin constituant un des principaux produits de l'Algérie.

Un matin, le maître de conférences étant encore absent, Claude découragé à l'idée de remonter encore au Luxembourg par le Saint-Michel, prit la rue Saint-

Jacques. Le soleil découpait sur la chaussée jaune d'or des ombres vertes géométriques. Le trottoir, interminablement rectangulaire, s'allongeait dans une montée oblique. Les vapeurs nitreuses de la lumière du matin fumaient autour des toits du Collège de France, sur les revers en trapèze, à l'arête des pans perpendiculaires. On sentait, contre soi, la façade latérale de la Sorbonne qui de haut descendait à pic.

Une jeune fille marchait devant lui, vêtue de noir ; l'ayant dépassée, il fut saisi de ravissement, le cœur éclairé par la pureté de son visage : c'était une de ces rares personnes qu'on sait qu'on aimerait toute sa vie, devant lesquelles les questions de situation, de rang, de caractère ne se posent même point. Des yeux d'une limpidité sans fond, un teint flatté de rose, tout à fait la fraîche image qu'aux pays chauds l'on se confectionne de l'ouvrière parisienne : il n'osa pas s'approcher, il respectait en elle le peuple, sans y réfléchir, la dignité du travail régulier qui avait composé, de son effort égal et allègre, ce visage où mille teintes rosées, fondues doucement, comme autant de pétales composaient une fleur. Il semblait bien qu'il l'avait déjà vue quelque part, un matin, un ou deux mois auparavant? Il la suivit timidement. Elle l'avait remarqué, baissa les yeux; il sentait qu'elle percevait son respect et son admiration. Ils franchirent la rue Soufflot. En se retournant discrètement pour voir s'il était toujours derrière elle, elle entra dans une porte de la rue Saint-Jacques, non loin de la rue Gay-Lussac.

Et c'était fini... Paris!

Il était près de chez Déplas, voulut aller lui serrer la main, mais décidément y répugna, ne s'y trouvant pas dispos, il préférait garder autour de lui le charme de sa contemplation, aller s'asseoir, immobile, au Jardin.

II

Le lendemain, après le cours, il se décida à aller visiter Déplas. Il se reprochait de la veille son humeur de mauvaise camaraderie. Déplas était un malheureux : aucun compatriote ne le fréquentait; et, lui, au contraire, Déplas l'aimait assez. Il monta la rue Saint-Jacques jusqu'au carrefour de la rue Gay-Lussac, s'attardant machinalement et regardant en tous sens; enfin d'un pas plus vif il poursuivit : il obéissait à une impulsion capricieuse.

Il sonna, deux fois, une troisième fois. Après une longue hésitation, Déplas vint ouvrir, épiant, le museau avancé, par la porte entre-bâillée. Lorsqu'il eut reconnu Mavel, il ouvrit davantage et, ricanant des gencives, avec les yeux faux : « Je ne t'attendais pas, mais il ne faut point t'en aller puisque tu es là... Je te présente ma gosse. »

Et Claude, stupéfait, reconnut devant le lit l'ouvrière de la veille. Ils rougirent face à face, elle cachant son visage dans l'ombre du salut.

« Tu n'as pas besoin de piquer un fard comme un collégien, dit Déplas en riant. Y a-t-il longtemps

qu'on n'avait pas vu le bout de ton nez : qu'est-ce qui t'amène? Esther, ma petite fourmi, tu es en retard : gare au patron! »

Il traîna longtemps à causer avec Déplas, ne se sentant aucune disposition au travail.

III

Les vacances étaient venues, nombre d'appartements closaient leurs fenêtres, la jeune fille d'en face et ses parents étaient déjà partis très tôt pour la campagne, peut-être bien avec le pipo après tout, mais Claude se décida à rester : il ne savait où aller, Bretagne, Suisse, Auvergne, et plus encore l'arrêtait la répugnance instinctive pour les voyages : faire des bagages, ne pas se tromper d'heure, de train, débarquer dans l'inconnu, disputer des prix, être volé.

Il retourna tous les trois ou quatre jours chez Déplas. Il recherchait de la compagnie. Maintenant il se trouvait tout douloureux, repensant jour et nuit à Éva, avec une langueur et un goût de confidence. Il raconta en détail son ennui à Déplas, lui demanda des conseils... Il revoyait ainsi Esther fréquemment : il reconnaissait qu'il prenait rapidement de l'amitié pour elle et en était content, s'autorisant à la regarder et à jouir suavement de son visage, de son silence, et des jolis gestes de son activité souple ; mais il savait bien qu'il ne tromperait jamais son ami.

D'ailleurs Esther devait aimer Déplas puisqu'elle venait chez lui chaque jour, petite femme presque épouse, subissant avec docilité le caractère brusque et quinteux de Léonce. Comment avaient-ils pu se rencontrer?... Évidemment cela devait être le caractère solitaire de Déplas qui lui avait plu, par ce besoin des petites parisiennes de compter dans la vie où elles entrent, d'être maîtresses de la chambre, nées qu'elles sont pour devenir précoces ménagères et occuper leurs doigts d'ouvrière à soigner un homme à elles. Elle n'avait pas tant l'air de lui être attachée par un instinct profond d'amour que pour utiliser sa grâce. L'œil alternativement vif et éteint dans de la douceur fuyante, elle se montrait toujours calme mais affairée, avec une certaine langueur qui, au moment de partir pour la besogne, en ses attitudes trahissait ses nostalgies de flâne. Elle avait dû commencer à travailler trop jeune, de ce minutieux et étourdissant métier de fleuriste : son visage était resté enfant, mais elle avait presque l'air parfois d'une femme éprouvée, lasse. Déplas en était pour beaucoup fautif, on voyait qu'il avait influé sur elle par des sautes d'expression et de caractère qu'elle laissait soudain percer, toutes superficielles car on la sentait au fond très égale d'humeur.

Maîtresse de maison, elle accueillait très gentiment Claude, et il en était heureux, la trouvant chaque jour plus bienveillante et le cœur si sentimental, elle aussi la Parisienne! ce qui était caché sous cet air laborieux et avenant d'apprentie toujours assez pressée et habituée à gagner vite l'atelier en regar-

dant tout dans la rue. Évidemment elle éprouvait de la sympathie pour lui parce qu'elle le savait fiancé : c'était visible à la façon amusante, dont, les yeux grands ouverts sous des cils qui ne battent pas, elle le regardait avec curiosité, comme si elle cherchait à distinguer ce qu'il y a de particulier à un fiancé, ce qu'il doit y avoir sur ses traits d'étranger, de pur, de flottant. Ces petites ouvrières de la capitale! tout en vivant avec des étudiants, elles sentent la poésie des fiançailles, ce sont encore pour elles des mœurs de roman, un luxe, un privilège.

Quand il la voyait chez Déplas, il ne pensait jamais à sa condition ; rentré chez lui, il s'était répété : « Ainsi donc c'est une fille *du peuple?* » ne pouvant se représenter comment étaient ses parents, quel était son genre de travail?

Il la trouvait charmante, restant d'ailleurs intimement fidèle à Eva, s'autorisant de ce côté aussi à se plaire dans la société de la femme de Déplas puisqu'il avait la volonté de ne pas tromper Eva qu'il recommençait à chérir de plus en plus au secret du cœur. Il était certain maintenant de se dépêcher et d'aller la retrouver dans deux ans à l'île où, informée de ce qui s'était passé, elle l'attendrait d'une âme sûre. Il ne savait si oui ou non elle avait pu obtenir, après la rupture, de prendre une place d'institutrice. Quelle personnalité vaillante! et comment d'ailleurs ne pas l'admirer plus que nulle autre? Sans doute était-ce même dans la renaissance de son affection pour l'absente qu'il éprouvait l'obligation physique d'apprécier un autre être charmant, par fidélité même à Eva, parce

que dans cette emprise de tendresse nouvelle et innocente il se rappelait plus finement les jours de fiançailles de la dernière année à la Réunion. Surtout en cette expectative de rupture récente il avait besoin d'être enveloppé d'une atmosphère d'amour qui fût pour son cœur caressante.

Mais Déplas se présentait à son doctorat, grognant, maugréant. Claude craignait de le gêner et de le mécontenter en retournant le voir les matins. Il se trouva un soir à l'angle des rues Saint-Jacques et Royer-Collard, examinant des meubles, à l'heure où Esther rentrait du travail. Ils se dirent bonjour, deux ou trois mots, rougissant. Il plut le lendemain. Le surlendemain, ils se rencontrèrent à la même heure, s'abordant après s'être écartés. Claude s'informa si Déplas n'avait eu l'idée de rien lui faire dire au sujet du cyclone qui, d'après un câblogramme, venait de ravager les Mascareignes : elle n'avait pas pensé à prévenir Déplas qu'elle croisait parfois son ami. « Est-ce qu'il craignait pour sa famille? » Claude la rassura. Ils se dirent bonjour, ... se détachant les mains. Claude ne se sentit pas l'envie de rentrer chez lui, descendit lentement, traîna dans la rue Soufflot où dans une vive surprise il tomba sur Déplas qui s'avançait avec rapidité, le nez en l'air et le gibus en arrière, les épaules déjetées, faisant tourner follement sa canne. « Comment es-tu dehors ? s'écria-t-il. Tu m'avais raconté que tu travaillais toujours à cette heure-ci : je n'osais venir te déranger. »

Déplas ne répondit point à sa question, le regarda fixe, et après un petit silence : « Je te remercie

de tes attentions... tu secoues tes puces sur moi.

— ... Je ne comprends pas. »

Alors Déplas dérida amicalemement son visage jaune : « Je plaisante, mon fils. Mais c'est tout de même toi qui es cause que j'ai été tapé ce matin par le plus sale des Mohicans. L'illustre Sainte-Rose est, paraît-il, allé sonner trois fois chez toi sans te rencontrer ; alors, comme tu lui avais dit que j'étais un chic type, il est venu m'emprunter cinquante francs : merci. Je te l'avais seriné : les créoles à Paris c'est le tapage perpétuel. Il m'a juré que sa femme était montée en courant à un sixième pour voir une amie et qu'elle avait fait une fausse couche. *Sa femme!* » et Déplas gloussa de joie durant deux minutes. « Quelle purée, mes amis ! »

Les passants les regardaient. Claude parla bas :

« Tu lui as donné?

— Quarante sous ! cria Déplas... Et il les a empochés avec grand plaisir je te prie de croire. »

Ils rirent d'accord. Mais Déplas, s'avisant qu'Esther l'attendait sans doute, serra brusquement la main de Mavel sans explication et se sauva.

Claude rentra travailler, amusé et agacé incompréhensiblement.

IV

Le lendemain était un samedi, il se sentait satisfait de sa semaine de labeur, il sortit d'assez bonne

heure, du temps devant soi, et après un tour au Luxembourg, se retrouva à l'endroit où il avait croisé Esther : il se plaisait à renouveler ces rencontres qui le distrayaient le soir au moment de plus grande lassitude, avant l'heure du repas. Il observa que son visage était fatigué : était-elle souffrante? Non. Il s'informa affectueusement des nouvelles de Déplas : Léonce était malade, lui, maussade! pour le punir d'une scène elle n'irait point ce soir, elle rentrerait droit chez ses parents par la rue des Feuillantines. Claude, baissant la tête, l'accompagna, ayant avoué que lui aussi était ennuyé, le cœur à vif. Il y avait de l'orage qui menaçait. Les sujets de conversation s'épuisaient vite. Alors de rue en rue, le cœur oppressé, il lui confia, en s'interrompant sans cesse et reprenant aussitôt son explication, tout ce qu'il avait déjà raconté à Déplas «... peut-être le savait-elle? » Elle dit que Léonce lui avait parlé de la fiancée de M. Claude...

« Ma fiancée... fit Claude, hochant la tête, le cœur désabusé.

— Mais oui, reprit-elle, alerte, parlant clair dans la nuit qui tombait; tout ça s'arrangera; je vous le promets.

— Ah ! vous ne connaissez pas... »

Ils étaient devant le bureau de poste.

« Pourquoi ne faites-vous pas parler à votre fiancée par la mère de Léonce qui est si bonne... oh, elle n'est pas comme lui! »

Claude se tut quelques secondes, ne sachant que vouloir : « Ce serait une idée... mais c'est difficile;

tout cela est devenu si embrouillé ! comment l'arranger par correspondance ? »

Et il eût fallu lui énumérer encore d'autres détails de son amour, son cœur redevenait tout créole dans la tiédeur de la confidence. Des gouttes de pluie commençaient à tomber, chaudes.

Il pensa à Eva la soirée entière, la matinée du lendemain, avec le souvenir électrique de jours d'orage de là-bas ployés sous des nimbus bosselés et noirs aux contours bleuâtres. Oui, tous les ennuis se dissiperaient. — Déplas devait toujours être grincheux : quel vilain caractère ! Il était cause que, par périodes, on se voyait obligé de l'éviter... Contre Gabriel sa rancune était tombée, inexplicablement ; il lui devenait étranger : Claude d'abord appréhendait de le rencontrer dans le désir de ne pas lui montrer un visage humilié, mais maintenant il n'en avait plus de souci.

Esther et lui se revirent encore. Comme ils ne se retrouvaient que le soir, à l'heure où, dans le plaisir physique du repos, les âmes s'approchent et se tolèlent plus doucement, ils étaient devenus des amis. Il la raccompagnait jusque devant sa porte, car elle avait changé l'heure où elle se rendait chez Déplas, préférant rentrer directement chez sa mère. A mi-chemin elle lui avoua d'un coup qu'elle n'allait plus du tout chez Déplas : elle aussi fit sa confidence, parla avec sa voix d'amie pouvant tout confier à un ami sûr : elle en avait assez du caractère de Déplas... et elle ne voulait plus tromper sa mère. Il ne

pouvait rien dire. Le silence les gênait, il l'interrogea discrètement sur ses parents ; mais hochant la tête, avec une expression confuse d'appréhension et de complète sécurité, elle ne voulut plus en parler : il perçut qu'ils n'avaient eu aucune part à sa formation. Elle était ce soir plus fraîche qu'aucun soir : ses yeux, brillants, faisaient éclater la pâleur de son teint dans le crépuscule. Elle était svelte, quoique petite, tant la fierté qui passionnait son visage redressait son corps mignon dans les vêtements noirs. Elle était bien « la fine fleur » de ces petites ouvrières de Paris sobrement vêtues et d'une physionomie nuancée, délicatement débrouillardes, qui ont toujours l'air d'orphelines si contentes d'être dans la rue. C'était un samedi soir. Il pensa au lendemain dimanche où ils seraient seuls, chacun de leur côté l'après-midi entière, le cœur lourd chacun de ses ennuis ; cependant il discernait qu'il n'y avait pas moyen de l'inviter.

Claude revint à son hôtel, étourdi, décontenancé. Il plaignait Esther et il plaignit Déplas. — Il passa l'après-midi au Louvre devant les sculptures de la Renaissance française : ... Ces femmes découvraient des corps merveilleux par leur élégance d'adolescentes dans leur grâces pommées.

Le surlendemain, après la lourdeur d'un dimanche solitaire, sombre et traversé de grands éclairs d'angoisse, il conduisit Esther chez lui afin qu'elle contât en détail ce qui était survenu entre eux. Il se disait que c'était très simple ; cependant quand elle entra

dans sa chambre il sentit son cœur se fondre de dévouement et de gratitude parce qu'elle avait confiance en lui. Il fallait faire acte d'initiative : il lui offrit d'aller trouver Déplas, d'arranger les choses. « Répondez-moi, qu'en dites-vous ? — ...Non » ; ce n'était pas la peine... elle irait elle-même, ce soir, après avoir causé avec lui, s'être remontée pour le mieux. Elle avait eu des ennuis assez sérieux à l'atelier avec la Première ; mais bientôt ces tracas semblèrent plutôt la distraire, elle les racontait avec espièglerie comme des farces. Et, le cœur enfant, ayant tout oublié, elle l'entretint à son tour de ce qui l'occupait : elle le questionna sur Eva, les yeux grands ouverts, la bouche curieuse, essayant de voir tandis qu'il répondait cette jeune fille des colonies qui n'était pas une mulâtresse mais une blanche de race fine et, quoique le teint ambré, de plus haute condition qu'elle. Elle l'interrogea à plusieurs reprises sur Eva. Claude causait, le cœur dilué de douceur, ayant derrière lui l'armoire où étaient les lettres d'Eva avec tout le temps l'idée qu'il allait y fouiller quand Esther serait partie. Mais il remarqua qu'il tombait de la bruine et il la raccompagna pour ne pas avoir à lui laisser son parapluie dont elle ne saurait expliquer la provenance. La marche était plus lourde sur les trottoirs épaissis où les groupes noirs s'embarrassaient à tout pas. Après avoir retroussé sa robe et comme si elle prenait le parapluie, Esther avait passé son bras sous le bras de Claude. Il s'absorba à la sentir marcher contre lui, à éviter les chocs.

Après le dîner au restaurant, il eut un plaisir d'in-

timité à allumer dans sa chambre d'étudiant la lampe vive et fraîche sous l'abat-jour rose plissé.

Il revoyait avec satisfaction le visage d'Esther. Il réfléchissait à la vie des ouvrières à Paris, cette existence méritoire et charmante de jeunes êtres peinant comme des hommes et cependant entretenant en elles des délicatesses de jeune fille. Comme il pensa à Eva, il s'attacha à poursuivre, à raffiner aussi ses souvenirs : et, cédant à sa volonté, sa mémoire, plus souple qu'autrefois, lui fit revivre un dimanche colonial, un des premiers où ils eussent joué ensemble une partie de croquet chez des amis communs ; il avait appris qu'elle devait passer l'après-midi chez eux et était arrivé comme pour faire une visite : cela ne trompait personne, on l'avait naturellement retenu, et l'on jouissait de les voir tout gênés l'un en face de l'autre : il la guidait, heureux de l'avoir à ses côtés, très humble, respectueux; le ciel gris pesait comme un orage sur les manguiers silencieux; en rougissant, elle jouait à deux mains, le corps gauchement ployé, ses cheveux brillants s'amassaient à la nuque, et un à un se délaçaient en guirlande les anneaux de la tresse noire et dorée par reflets. Comme son cœur était enfant ! le soir il délirait d'une joie ineffable. Il y avait à cette époque même des jours moins triomphants : en rentrant du lycée il l'avait rencontrée une fois qui sortait de l'Immaculée : il l'avait vue de loin ; à mesure qu'elle approchait, il la distinguait toute rose et s'empourprant de plus en plus ; les grands yeux étaient baissés pour dérober leurs prunelles; elle gardait aussi le visage

incliné dans l'intention de ne point répondre à son salut : en mains elle serrait des cahiers de couleur.

Ce soir il éprouvait un plaisir étrangement flatteur, comme par un chatouillement délicat de la vanité, à prolonger devant ses yeux ces scènes présentes, en jouissant de leur puérilité même. Et il pensait à Eva comme à une autre délicieuse jeune fille créole dont il n'eût pas encore été aimé et qu'il eût tout le plaisir d'initiation à conquérir, dans sa beauté, son élégance de demoiselle riche et sa ravissante pudeur : il la voyait grande, flexible, coquette, mondaine, recevant dans un salon de soirée au milieu de nombreuses jeunes filles.

V

Claude ne pensait plus à rien autre, le travail médiocre, les repas rapides, l'âme éparpillée et volage chaque fois qu'il voulait s'intéresser à quoi que ce fût. Sa tête était constamment chaude, ses idées vibrantes et ondulant comme des courants électriques ; il se rendait parfaitement compte de ce qui l'affectait : il avait *une grande fièvre d'imagination*. A raisonner froidement il prenait la certitude qu'il n'était pas amoureux, et cependant le nom seul d'Esther, se glissant dans ses pensées, le faisait trembler de la tête aux jarrets. Son cœur était endolori ; la journée entière il avait la peau brûlante et les sens enivrés de mélancolie. Sans l'avoir voulu, ils

avaient réussi à se voir régulièrement et ils avaient tenu à se le dire comme par la ruse des amants à s'encourager de la complicité du hasard, mais ils en souriaient, s'obstinant à se voiler leur sentiment. Quand ils étaient séparés, aux heures lentes du travail, ils se souvenaient l'un de l'autre dans une divagation d'inquiétude ; dès qu'ils se rejoignaient, tout devenait simple, et ils avaient la sensation de leur honnêteté. Il l'interrogeait sur son travail, s'attachant à suivre les détails qu'elle donnait, brin à brin, sur les spécialisations des diverses ouvrières, l'une chiffonnant les pétales, l'autre enduisant les étamines, sur les caractères de ses compagnes ; elle écoutait les questions, répondait juste, sans initiative à la conversation, attendant qu'il parlât encore. Et les heures de rencontre s'effeuillaient avec la rapidité de récréations éphémères. Un soir dans la rue, comme ils se sentaient gagner de tristesse sans raison et que chacun en cherchait la cause sans la trouver, sa main légère sur le bras de Claude et s'étant tue longtemps avec angoisse, Esther, incertaine, voulant savoir ce qu'il désirait, ce qu'il n'osait pas dire, interrogeant, offrit de se rapprocher de lui pour les années qu'il resterait à Paris. Il saisit sa main et la pressa très délicatement, la pressa encore très fort entre ses mains. Elle se mit à son tour à caresser ses doigts, sans le regarder; très émue et inquiète malgré soi, elle pensait à sa fiancée de la belle île lointaine : elle l'admirait et la respectait et elle s'affirmait en son cœur qu'elle ne lui faisait aucun tort puisque il irait la rejoindre... — il était mal-

heureux, sa figure dévouée et pâle se creusait, il avait besoin de caresses tant qu'il serait à Paris. Elle marchait en surveillant mécaniquement les passants. Ils restaient silencieux, chargés d'émotion. De temps en temps il étouffait un soupir. Il levait la tête, la regardait au fond des yeux; elle le regardait aussi, baissait les paupières, les prunelles glissantes, avec un visage baigné de tendresse et de chagrin comme quand on pleure ensemble une même chose; ils se taisaient, le cœur d'accord dans la mélancolie. Mais elle était en retard... ils s'embrassèrent, et elle se sauva.

La soirée fut un prolongement d'inconscience et d'ivresse. Le lendemain, Claude s'éveilla, le cœur bouleversé. Il discernait tout avec une prévoyance âpre. Ce n'était point qu'il s'occupât d'Eva : il était sûr de revenir à elle! Mais Déplas? Il le trouvait désagréable, agaçant, — haïssable pour Esther; toutefois plus il le percevait désagréable, moins il avait le courage de le tromper. Il le revoyait devant lui, riant de son rire sarcastique, lui touchant les mains et les bras. Tromper un ami, tromper : non, non! Il savait qu'il n'aurait plus jamais la force physique de le regarder dans les yeux ni de tendre les doigts à ce compagnon d'enfance qui l'estimait pleinement! Cela ne se raisonnait même pas mais s'imposait physiquement. A cette première épreuve de sa loyauté en face de Paris, se redressait, avec l'empire d'un instinct, le sentiment radical d'une impossibilité matérielle qui le raidissait, sans souplesse et écœuré comme au lendemain d'une maladie. Puis ce n'était

pas la peine d'avoir tant méprisé les camarades de café à cause des niches de mauvais goût qu'ils se faisaient avec leurs femmes, pour jouer un si sale tour à Déplas qui, lui, avait pris la précaution de fuir les compatriotes! Il ne pouvait point ne pas se mettre à la place de Déplas, être humilié de son humiliation... C'était Esther même qu'il respecterait moins s'il trompait son ami avec elle... Il élucidait alors à nouveau qu'il n'aimait pas Esther comme il avait aimé Eva, que ce n'était donc pas « de l'amour » et qu'il était seulement enfiévré. Et aussitôt, malgré lui, il se disait que cependant il « l'aimait ». Mais il était impossible qu'elle fût sacrifiée... il se savait trop sensible pour ne point souffrir pitoyablement ensuite de la quitter... et si elle devenait enceinte!... elle qu'il ne pouvait pas épouser ensuite puisqu'elle n'était pas vierge — et aussi à cause d'Eva. Il se répétait ces mots « elle n'est pas vierge » pour s'efforcer de réprimer en son cœur l'amour par le regret, la pudeur et la jalousie; mais le trouble persistait aussi cruel, il ne voyait que sa bouche, sa joue ravissante d'enfant... Son cœur s'enfonçait en lui-même; il se sentait l'âme pourpre et noire de chagrin.

A six heures, il l'attendit, — elle vint, — ils ne s'embrassèrent pas.

« J'arrive en retard », dit-elle. Puis elle le regarda, ils se prirent la main, la pressèrent, fortement, l'un contre l'autre.

« Vous êtes malade? vous êtes tout pâle, s'écria-t-elle.

— J'ai eu de la fièvre toute la journée, mais ce n'est rien. Je suis tellement content de vous voir!

— Mais vous avez eu aussi du chagrin... est-ce que vous avez reçu une lettre de votre pays?

— Non, non, je vous assure : ne pensons pas à ça. »

Il la fit asseoir, en glissant, sur lui ; elle était chaude comme son cœur; il l'embrassa timidement dans le cou, puis son cœur se précipita : il embrassa à mille petites bouchées charnelles ses cheveux, l'oreille, sa nuque, sa joue, sa bouche ; ses sens criaient de faiblesse, il était épuisé d'une douceur brûlante, les aines énervées. Il se souleva, l'enveloppa désespérément dans ses bras et ses jambes, la pressa vers le lit dans le désir d'y allonger plus tendrement leur étreinte; elle résista avec douceur, comme une épouse sérieuse : « Vos mains sont brûlantes, dit-elle en le baisant; vous êtes malade... je viendrai vous voir demain. »

Le matin Déplas frappait chez Claude Mavel. Il entra comme un typhon, hurlant : « Qu'est-ce que ça signifie? Voilà dix jours au moins que je ne t'aperçois plus : tu viens constamment pendant deux semaines, puis tu ne remets plus les pieds chez moi. Hé, hé, il y a du grabuge là-dessous. Tu n'es même pas monté chercher le résultat de mon examen! » Et, sans plus y penser, poussant un éclat de rire strident : « La Victoire! mon frère, j'ai été reçu; et deux boules blanches : enfoncée la Faculté! »

Il marchait d'un bout à l'autre de la pièce, battant

de la canne sur le parquet à assourdir les voisins : « Non, tu as été un vrai saligaud. Je me suis amené deux fois chez ta concierge ; j'ai perquisitionné, mais elle est restée muette, la vieille diablesse ! Il doit y avoir une petite jupe ronde là-dessous : ah ! mon gredin ! » Et il riait, retroussant les gencives avec un plissement d'yeux interrogateur. Et comme Claude était pourpre, il reprit, discret et la voix calme :

« J'ai été te chercher jusque chez Chouchoute : on ne sait jamais, mon fils... Elle est très amusante, ta Chouchoute : c'est un type, une virago *au-thentique*, mon cher. Nous avons cassé ensemble du sucre sur le dos de tout le monde de la Réunion. Ce qu'elle retrousse les gens, y compris les filles ! » Il éclata : « Et puis tantine Grâce a débarqué, mon ami ; tantine Grâce ! l'inouïe ! l'ineffable !! l'inénarrable !!! Quel phénomène : j'y retournerai rien que pour la voir ; c'est une pièce de musée ! Chouchoute m'a dit de t'amener dimanche. Ah, mon gredin, je ne te lâche pas. Je ne te lâche plus, pendant quinze jours je-ne-te-là-che-plus ! Mes examens passés — ablatif absolu, ablatif absolu mon cher ! — j'ai cent francs de côté : je ne me suis jamais amusé, nous ferons la bombe à trois ! Il y a ma petite garce d'Esther qui n'a plus remis les pieds chez moi depuis huit jours parce que son père est malade, taratata je m'en fous. Mais je suis reçu, *je suis reçu, tu entends :* alors nous irons chez son père, nous prendrons son père, nous le foutrons par la fenêtre, et il faudra saperbleu qu'elle rentre au domicile conjugal, tu entends... » il cacayait, de son ricanement en cascade, répétant de son timbre

sarcastique : « *con-ju-gal, conjugal...* sous mon joug, sous mes fourches caudines, ah! ah! ah! »

A trois heures de l'après-midi Claude prenait le train de la gare du Nord, laissant une lettre pour Esther à la concierge. Dans l'inspiration du désespoir, il s'était rappelé soudain que plusieurs mois auparavant un vieil ami de sa famille, ayant eu son adresse par Moussard, lui avait écrit de venir passer quelques jours chez lui à Compiègne « quand il voudrait », et bien qu'il eût décliné l'invitation dans sa réponse, il se décida à l'instant, s'annonçant par un télégramme.

CHAPITRE IV

LA CHALEUR DE PARIS

C'était le plein été où la chaleur ronfle.

L'asphalte rissole. Les avenues fument au-devant des perspectives aveuglantes. Les arbres verts des boulevards, immobiles, sont saupoudrés de la terre grise que du matin au soir jettent les tapis et font remonter les balayeuses et arroseuses des pavés. Contre les fenêtres, aux balcons, sur les devantures de cafés et des magasins à chaque heure s'abaissent un peu plus les longues tentes de coutil rayé de rouge que le soleil fait craquer ; on entend à tout instant cliqueter les persiennes de rotin que les locataires descendent. Les passants font queue aux éventaires des marchandes de jus de réglisse qu'on appelle eau de coco pour se donner l'illusion de se désaltérer ; le col cerclé de carcan blanc, les hommes suent dans leurs vêtements de drap intempestifs, fiers d'avoir plus

chaud que sous les tropiques dans leurs complets de Parisiens ; des ouvriers se lavent la figure aux fontaines Wallace; un poivrot se la fait cuire au grand feu, étalé sur un banc; au seuil des portes cochères, les facteurs en coutil blanc allongent le pas. Les pêches en piles sur le plateau des petites voitures des quatre saisons, avec leur duvet, ont l'air couvertes de poussière. Une senteur de bananes mûres s'exhale devant les magasins ; les arômes de chocolat pulvérisé et de café grillé des maisons coloniales se propagent des vieilles rues placardées d'affiches « Café Bourbon » et « Rhum de la Martinique » ; et le long des boulevards circule l'odeur fermentée des absinthes d'exportation mêlées aux orangeades que des hommes à canotiers, des femmes en piqué boivent avec des pailles effilées comme mangent les Chinois.

C'était l'été s'affalant jusqu'au cœur des maisons mal ventilées.

Chouchoute avait ouvert les fenêtres qui donnaient sur le terrain libre planté de peupliers jaunis dans le gazon violacé. Elle était essoufflée de chaleur, les joues écarlates, dans un peignoir léger des colonies sous le plumetis duquel transparaissait la blondeur mate de ses bras massifs et de sa gorge. « Il fait plus chaud que sous l'équateur, tantine Grâce !

— Tu trouves, mon enfant? On voit que tu n'arrives pas de Pondichéry comme moi. » Et tantine Grâce, sèche, les mains noueuses, d'une activité affolante, époussetait une deuxième fois le salon récemment aménagé.

« Ah! tantine Grâce, je t'en supplie, assieds-toi, tu m'étourdis avec ton mouvement perpétuel. »

Tantine Grâce obéit, prit son crochet, fit trotter ses doigts à travers les fils balancés. Elle ne dit rien; elle aimait peu causer, laissant seule sa pensée marmotter rapidement et continuellement en suivant l'agitation de ses mains : elle venait de tomber à l'improviste à Paris juste au moment où Chouchoute, se fâchant avec Mme Dubois-Mahaud, avait besoin d'elle comme chaperon pour s'établir à son particulier. Elle arrivait de l'Inde où elle avait assisté dans ses couches une fille de son frère, le secrétaire général de Kdebeu; elle n'avait point de logement : née à Saint-Pierre, elle y avait perdu cinq ans auparavant son frère aîné, chef de la famille chez qui elle habitait, et depuis se transportait de l'un chez l'autre de ses parents, à Saint-Denis, à Saïgon, à Tamatave, à Nouméa, sans prévenir, débarquant un matin par un courrier, campant chez son neveu ou sa petite-cousine, puis, dès qu'elle s'ennuyait, les quittant pour aller dans un autre pays, chez un autre parent, toujours alerte, payant son hospitalisation par une activité muette et sans égale avec le flair de faire son insolite apparition toujours au moment où elle pouvait rendre service (« Mon Dieu, tantine Grâce, c'est vous encore : qu'est-ce qui vous amène? s'écriait-on. — Ne vous inquiétez pas, mes enfants; vous verrez, vous aurez besoin de moi dans un instant ») et s'installait dans un cabinet, son matelas jeté sur deux malles de voyage, — ne commençant à bavarder,

cancaner, se plaindre, quereller la femme de son neveu ou le mari de sa cousine que lorsqu'elle démangeait de prendre le large, pour les forcer à lui payer son voyage, s'embarquant en deux heures, repartant presque sans bagages, hardie et vive dans sa danse de Saint-Guy de vieille fille à travers l'univers.

Chouchoute s'estimait heureuse de sa compagnie. Elle s'effrayait de ce que, installée depuis deux mois déjà à Paris, elle n'eût malgré son argent formé aucunes relations dans cette ville fourmillante! Elle se rendait compte que même pour ceux qui en avaient, il ne se complotait pas de petits bals, de soirées intimes, toutes ces menues occasions de rencontres à dénouements légitimes qui se multiplient dans les villes secondaires. Les gens qu'on voit chez des amis, le plus souvent on ne les revoit pas deux fois. Et Chouchoute découvrait qu'on peut bien plus facilement rester vieille fille à Paris qu'ailleurs. Cependant la grande ville bruyante vous excitait à un diapason inouï, affolait l'activité et les sens par ses magasins aux affriolants étalages, par le plaisir qui courait les trottoirs, les couples s'embrassant à pleine bouche sous vos yeux et les hommes palpant les femmes en pleine lumière, par la licence des affiches, par le libertinage des rues où l'on vous accostait... mais d'un geste cassant elle leur fermait le bec! On peut à la rigueur avoir une aventure avec quelqu'un qu'on a rencontré dans le monde, vu l'évidence que cela se régularisera du moment qu'il vous a trouvée vierge et vous sait riche; par les gens de peu l'on a tout au plus du plaisir à être heurtée,

frappée lestement au visage d'un compliment nu... il faut bien être femme!

Elle ne recevait que des jeunes gens, peu épousables, et cela finirait par la déconsidérer. On lui avait promis de la mettre en rapport avec des chefs de bureaux des ministères de la Marine et des Colonies, de la faire inviter aux bals de la Présidence, mais elle attendait toujours! Léon Charliès, lui, avait comme tout simple offert de la conduire au Moulin-Rouge, aussi insolent qu'un cousin tant soit peu dévoyé a le droit de l'être, et il était constamment sur ses talons, s'offrant à l'accompagner à Longchamps, aux foires, aux théâtres pardieu! dans les magasins mêmes. Mais on ne pouvait décemment sortir avec lui sur les boulevards. Elle ne connaissait pas de femmes et c'est par elles qu'on repère les hommes. Elle ne voulait sapristi pas jouer la Ninon de Lenclos, exclusivement entourée de jeunes gens moins âgés qu'elles — sans avoir le bénéfice de se payer de l'amour... Ses sœurs s'étaient conduites assez légèrement; et elles s'étaient mariées.

II

Déplas arrivait toujours le premier, se morfondant chez soi, se plaisant à tomber les autres avant qu'ils ne se présentassent. Long, jaune, crispant la commissure gauche de sa bouche, il se plaignit en

entrant d'un accès de foie. « Mais ceci n'a qu'une importance accessoire. Qu'est-ce que vous dites de ce qui arrive?

— De quoi donc?

— Mais des expropriations des congréganistes! Il y a un tas de choses scandaleuses qui se font en ce moment en France Où allons-nous? *je vous le demande.* Il n'y a plus de Justice en France ; le prestige du magistrat baisse, on n'avait pas assez de supprimer la peine de mort, crime capital qui conduira la République à l'échafaud! Notez bien que je ne crois ni à Dieu ni au Diable et que je me contrefiche de ces vieux soulards de moines qu'on rend à la charité de Dieu...

— Voulez-vous bien ne pas dire des horreurs! »

Déplas resta une minute à la regarder fixement en souriant, puis s'écria avec une emphase plaisantine : « Mais je ne leur fais pas de mal! je les défends au contraire. Je défends le droit du Dogme par solidarité avec le droit du Code!!... Blague à part, la situation du magistrat est devenue très, très dure. On a enlevé l'autorité aux conseils de guerre et au clergé pour la concentrer entre les mains du magistrat : voilà qui serait parfait si... si le magistrat, lui, ne se trouvait entre les mains des députés et sénateurs, c'est-à-dire de la sacro-sainte Franc-Maçonnerie!... On m'a déjà dit que je devrais me faire recevoir maçon... j'ai arrêté net toute démarche pour un poste de lieutenant de juge à Madagascar.

— Ah! mon ami, je vous comprends : à votre place je resterais à Paris tout le temps que je pourrais.

— Qu'est-ce que Paris peut bien vous dire à vous?

— Vous êtes bon, vous! Tenez, en ce moment, je crève de la température, mais dehors rien qu'à regarder la foule, je n'y pense plus. Je suis tellement étonnée d'être libre, de marcher dans la rue sans avoir sur moi les yeux de Mme Philippe ou de la mère Lapyx et de tout le monde de la Réunion, qu'on dirait que tout bourdonne autour de moi : et j'ai un tas d'envies!

— Faites attention, ricana Déplas : mauvais signe! »

Elle éclata elle aussi de son rire poivré de Grand Bazar : « C'est comme ça! J'ai une envie folle de sortir tête nue dans la rue à certaines heures du matin, coiffée avec le chignon des midinettes. On n'oserait jamais les porter là-bas! Je voudrais aller au milieu d'elles au *Marché aux Fleurs*, au *Marché aux oiseaux*. Les marchés, ça me dit, vous n'avez pas une idée! rien que leur nom déjà m'acoquine. Pour ça je les visiterai tous » ; et elle cria : « J'irai même au *Marché à la ferraille*, au *Marché aux puces* : il faut tout voir à Paris! »

Elle était rosée, les joues perlées d'une sueur fine : Déplas, ironique et muet, regardait ses prunelles brillantes. A travers la langueur de l'été, elle sentait, aux reins, dans les membres, une résistance qu'elle ne se connaissait pas aux colonies. Elle s'éventa avec un petit vent-du-nord acheté deux sous à un camelot dégourdi. Son corsage s'entre-bâillait, laissant s'éclairer le bouillonnement de sa gorge; mais cela n'avait pas plus d'importance avec ce brave

Déplas qu'avec un domestique cafre ou chinois : il s'en désintéressait, aimant venir voir Chouchoute qu'il tenait pour un garçon-manqué, en camarade, afin de causer depuis deux heures jusqu'à sept heures et demie.

« Qui doit s'amener cet après-midi ?

— Vous savez bien : Claude Mavel, Boufflers, Gabriel...

— Mavel a disparu comme un furet à la campagne... Comment pouvez-vous accepter chez vous un petit imbécile comme le dénommé Gabriel ! » Il faisait claquer les syllabes : « Un crétin parfait ! Il se parfume comme une fille de Montmartre, il finira mal, je vous en préviens : il va se faire entretenir...

— Je ne suis pas sa maman : Moi je le trouve tel quel très gentil : il m'accompagne au piano pour mon chant et vous n'en feriez pas autant.

— C'est cela : *il joue du piano !* Pouvez-vous admettre *un homme* qui joue du piano ! D'ailleurs j'exècre la musique : c'est de la ferblanterie, c'est de... »

Petit, la tête en avant entre ses larges oreilles, Boufflers passa par la porte entr'ouverte et vint dire bonjour avec des paroles étouffées. Il s'assit sur le tabouret près de Chouchoute qui lui tendit des rondelles de chocolat ; et il les mangeait en silence, à moitié posté sur le siège, avec cet air inquiet d'être toujours prêt à partir. Déplas lui avait donné deux doigts, ne lui dit pas un mot : il préféra confesser tantine Grâce à la croisée, tapotant sur la vitre. Tantine Grâce lui racontait : « Figurez-vous que

j'étais à Pondichéry il y a un mois; j'ai eu un rêve, au milieu de la nuit, où j'ai vu Chouchoute me crier : *Tantine, tantine, je suis toute seule à Paris, viens habiter avec moi!* Le matin, je me suis réveillée les yeux en larmes et j'ai dit à mon frère Gaston : Gaston, il faut absolument que je parte, Chouchoute m'appelle. » Déplas l'écoutait, les yeux narquois en face d'elle, les côtes soulevées d'une toux d'hilarité; il demanda : « Et qu'est-ce que « Gaston » a dit? »

Sans les écouter, Chouchoute fouillait dans le casier d'ébène, rangeait et apprêtait les partitions, impatiente que Gabriel arrivât : il lui tardait de déchiffrer un morceau à quatre mains; puis la musique ferait se sauver Déplas dont la présence, depuis quelques minutes, lui portait sur les nerfs. Elle avait assez de causer sur ce ton! Mais Déplas venait pour l'après-midi entier; aussi mit-elle de côté un morceau difficile qui le ferait sûrement fuir, puis elle forcerait Gabriel à chanter. Pour cette journée lourde la présence de Gabriel était aisément plus agréable : joli garçon content de soi, il vous amusait rien qu'à le voir avec son manège indolent et ses compliments cajoleurs qui ne pouvaient duper que des petites créoles; il rappelait tous ces menus commérages réunionnais de l'amour qui sont si loin!... Il avait une bouche séduisante sous cette moustache clairsemée : un grand enfant et un bandit à la fois!

Dès que Gabriel fut entré, elle l'appela près du piano. Mais Déplas, aujourd'hui riant avec Gabriel, le retenait contre la fenêtre et lui parlait d'une chose dont ils se tordaient. Elle s'approcha :

« Qu'y a-t-il?

— Rien », dit Déplas, la bouche restant ouverte sur les dents pointues.

Mais Gabriel forçait Déplas à parler, insistait; Déplas résistait.

« C'était pour ne point vous dire du mal de votre cousin Charliès, lâcha-t-il en pouffant. Ce sacripant ne se contente plus maintenant de faire les boulevards du matin au soir, toujours en quête d'un mégot à mendier à un camarade : il rôde autour de toutes les femmes. On voit bien qu'il a besoin d'argent, hein Boufflers? »

Mais il ne voulait en dire davantage.

Boufflers, en tapinois, dérobait les croquettes de chocolat et en bourrait ses joues immobiles. Chouchoute s'approcha de lui et bas, familièrement : « Dis, Boufflers, mon petit Grand-Papa, je ne me gêne pas avec toi : Déplas est fatigant avec son tapage; j'ai la migraine : enlève-le, tu seras un gentil cousin. »

III

Tantine Grâce, le visage inquiet, allait et venait sur la pointe des pieds, avec ses mains toujours suspendues comme prêtes à pincer l'air. Gabriel ayant terminé de chanter *Voudrais-tu bien ne plus dormir?* était fatigué : il restait assis à tourner les feuillets pendant que Chouchoute continuait à jouer seule

l'accompagnement. Leurs visages étaient échauffés ; Chouchoute s'arrêtait une minute pour s'éventer, reprenait un passage, le buste replié dans le peignoir qui s'échancrait. Gabriel par-dessus son épaule regardait sous la platine ajourée les seins qui se déliaient en ligne vaporeuse. Chouchoute suivait son regard, se savait la gorge découverte : cela n'avait d'importance avec cet adolescent, elle le laissait faire, continuant à égrener quelques mesures ; il est bon aussi de tracasser les garçons, de leur donner à subir les mêmes désirs défendus que les jeunes filles sont obligées de souffrir. Elle s'était réveillée aujourd'hui en verve de méchanceté ! Et c'était plutôt à l'atmosphère énervante qu'elle s'occupait de résister. Dans l'air surchauffé et l'évaporation vibrante de toutes choses, elle se sentait nue contre le linge sous la mousseline. Elle avait envie, comme jamais elle n'avait seulement imaginé, de mordre Gabriel à la bouche, en le pressant contre sa poitrine pour en opprimer l'émotion, ayant expédié tantine Grâce à des commissions comme elle avait renvoyé Boufflers et Déplas. Elle en avait envie parce qu'elle savait que cela n'aurait pas lieu, elle ne perdait pas de vue une minute qu'il fallait s'en défendre, qu'avec son argent elle pouvait se promettre le parti sérieux.

Elle se leva précipitamment, alla chercher une chopine de limonade, en versa au grand Gaby, et but avec avidité, haussant son bras en découvrant une aisselle mouillée. Elle fut rafraîchie, ses esprits calmés. Alors ils parlèrent de choses insignifiantes, Gabriel debout et s'apprêtant à partir. Prenant ses

gants à sa pochette, il réfléchissait par crainte d'oublier quelque chose... Tout à l'heure il ne quittait pas ses seins des yeux, la bouche entr'ouverte indolemment et, par hypocrisie, solfiant en murmure le refrain : maintenant il n'y pensait déjà plus ; sans doute allait-il se rendre chez un trottin quelconque du quartier. Ces femmes qui n'ont pas le sou peuvent se payer tout le plaisir !

« J'ai reçu une lettre d'Eva, dit-elle, trouvant machinalement un motif pour le retenir un instant de plus.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien dire encore ?

— ... Je vais vous la lire, si vous désirez.

— Lisez toujours. » Il s'accouda, feuilletant un numéro de *Femina*. Elle alla dans sa chambre, tantine Grâce la suivit. Gabriel les entendit échanger quelques mots. Chouchoute rentrait, ayant jeté une écharpe légère sur sa gorge. Elle se glissa sur un voltaire ; il se plaça derrière elle, à peine penché, la tête au-dessus de ses cheveux poudrés d'iris.

« Ma bonne Chouchoute,

« Excuse-moi de ne t'avoir répondu plus tôt ; je relève d'une grande maladie, maman m'a conduite à Saint-Gilles, et là je n'ai pu toucher la plume pendant les vingt-et-un jours de ma convalescence que le médecin avait prescrits. Je suis encore abattue et tu vas trouver ma lettre triste. Quand on vient de subir une de ces grandes atteintes on n'a de force pour rien, on renonce à tout, on a besoin de quelque chose qui change votre vie comme par un miracle.

Je suis restée hébétée pendant tout ce changement d'air. Ma maussaderie avait éloigné de moi tout le monde. J'essayais de broder un peu, je ne pouvais pas oublier ce qui m'occupait l'esprit et que tu dois bien savoir puisque tu es en France et que tu dois le voir quelquefois, peut-être souvent.

« J'ai beau tourner et retourner les choses dans ma tête, je ne comprends rien, j'ai la tête épuisée au point qu'on a été près de me couper les cheveux : c'est que j'ai eu plusieurs jours la fièvre à 38°,6 et sans les injections de quinine que m'a faites le docteur, je ne sais pas où je serais. C'est impossible que s'il savait ça il n'aurait pas de remords! Pourtant sa conduite est inexplicable : je ne parle même pas de ce que d'après sa lettre, m'a dit maman, il m'avait soupçonnée de légèreté au bal, lui qui me connaissait si bien, mais il a oublié que maman était veuve et qu'elle était en droit d'être plus suceptible qu'une autre; il avait l'air de lui donner des leçons, et de lui dire qu'elle m'avait mal élevée. Elle a été outrée de ce qu'il n'avait pas même hésité avant de s'en prendre à la réputation d'une jeune fille; moi ce n'est pas de ce que mon avenir est fini que je lui en veux mais de ce que mon cœur est brisé. Pour les hommes, eux, ça ne compte pas; ici je vois bien qu'il n'y a que les dames qui sentent combien j'ai pu souffrir. Puis maman, dans un moment d'impatience, m'a laissé voir que Claude avait vraiment l'air de chercher un motif pour rompre; d'ailleurs ce qui le prouve c'est qu'il a eu la pensée de lui écrire à elle au lieu de m'écrire. Je pensais d'abord que quelqu'un, par

exemple son ami Albert Gustave, lui avait fait un faux rapport contre moi, mais j'ai bien réfléchi depuis que c'est parce qu'il a dû trouver quelqu'un à Paris qui l'a détourné de moi. Si j'en étais sûre au moins, peut-être que je ne souffrirais plus. »

« Je pense bien, interrompit Chouchoute pour parler, qu'elle ne croit pas que c'est moi qui ai détourné le jeune Mavel.

— Continuez donc », dit Gabriel paisiblement.

« Je ne suis plus bonne à rien, tout me semble obscurci autour de moi ; quand je sors le vent me déchire la poitrine. Je regardais les arbres et tout de suite je ne pouvais plus les voir. J'étais révoltée contre tout. J'ai beau être indignée, je pense tant à lui que mon cœur brûle. C'est impossible : il y a eu un malentendu ! Et je ne puis même pas y réfléchir : ma tempe éclate, la fièvre revient et je me rappelle avec angoisse que le médecin m'a ordonné de ne pas penser à ce qui m'ennuie si je veux guérir, et il faut que je guérisse si je veux pouvoir penser sainement à tout cela pour réparer peut-être ce qui s'est fait. Mais toutes ces idées reviennent en moi ; je suis désespérée, puis au contraire, au fond de moi, j'ai une confiance irraisonnée dans l'avenir, nous sommes faits l'un pour l'autre, donc nous devons nous retrouver. J'ai peut-être eu des torts envers lui, il en a envers moi, alors malgré moi je me dis qu'il arrivera un moment où nous nous pardonnerons mutuellement. Ma tête se perd. Je n'ai cessé d'avoir des frissons de glace. J'ai passé des journées à regarder le ciel fixement comme si je regardais la

mer. Quand j'ai reçu ta lettre, tout le temps que je la lisais, je me disais que je ne connaîtrais jamais la France. »

« Mais est-ce qu'elle n'est pas folle au moins? s'écria Gabriel avec colère... Je parie qu'elle ne veut même pas lire pour sortir de ses ennuis ; elle se ronge en dedans, elle exagère exprès tout ce qui a autour d'elle ! »

Chouchoute s'arrêta fâchée, fermant les feuillets : « Je n'aurais pas dû vous lire sa lettre... D'autant plus qu'elle a été écrite pour que je la montre à tout autre qu'à vous. Vous n'avez pas de cœur. Est-ce que vous n'auriez pas dû arranger les affaires de votre sœur avec son fiancé?

— C'est tout à fait mon rôle en effet ! dit Gabriel.

— C'est moi alors qui ferai venir Mavel.

— Vous ne ferez pas ça ! » Il réprima un geste brutal. « Est-ce que les quatre pages dégoisent sur ce ton? »

Chouchoute ne répondit pas. Nerveuse et têtue, elle serrait les mâchoires, avec le besoin de lutte. Après une seconde, elle ouvrit la bouche, calmement :

« Si, je le ferai... Sa lettre est extrêmement digne... Elle parle ensuite de vous. « N'oublie pas de voir de temps à autre Gabriel ; nous pensons qu'il passera sûrement ses examens, puisqu'il est très intelligent. » Vous voyez, tandis que vous êtes méchant pour elle, elle ne songe qu'à être fière de vous.

— C'est son devoir. »

Chouchoute éclata de rire : « Quelle insolence !... Puis j'ai eu un mot de Micheline Bernat.

— Est-ce qu'elle se marie? demanda-t-il ironiquement.

— Elle vous intéresse à ce point? interrogea Chouchoute, levant le visage, sa bouche attirante éclatant sur les dents comme une grenade sur ses grains.

— C'est une jolie fille, » fit Gabriel dédaigneusement.

Chouchoute le fixa : quelle prétention! il méritait d'être souffleté! Ayant vraiment trop chaud, elle rejeta l'écharpe de sa gorge qui se soulevait légèrement humide et collée au plumetis.

Gabriel chantonnait un air de Paris, tour à tour guettant la lettre d'Eva et laissant traîner son regard sur Chouchoute. Elle continuait à causer pour le retenir. Il était debout derrière elle : se penchant, il saisit d'un trait les feuillets pour les déchirer, mais elle les tenait encore et voulut les lui arracher, se levant pour lui résister. Il se trouva l'entourer à bras-le-corps; elle se débattit en riant de colère et tapant du pied; sa gorge roulait sous la main fermée qui serrait la lettre, elle dut lâcher. Victorieux et narquois, il déchira la lettre en quatre morceaux qu'il mit dans sa poche. Elle voulut alors les rattraper : se défendant par le jeu, il la prit aux bras qu'il étreignait d'une poigne mâle. Ils riaient rouge. « Lâchez-moi, lâchez-moi, répéta-t-elle irritée. Je n'aime pas ces jeux de mains!

— Vous me promettez de ne rien dire à Mavel?

— Je n'ai rien à vous promettre... Lâchez-moi, vilain enfant! » Elle trépignait doucement, ses bras immobilisés dans l'étau des mains, si bien que pour

ne pas souffrir elle dut tourner sur elle-même, lui cachant ainsi son visage prêt aux pleurs dans son rire agacé! « Vous me faites mal! » Alors Gabriel desserra les doigts, mais, vite, pour continuer le jeu de l'immobiliser, lança ses mains de part et d'autre et les croisa au-devant de la poitrine.

« Lâchez-moi, Gaby! »

Et l'un derrière l'autre ils se regardaient dans la glace en face d'eux, se défiant.

« Promettez.

— Je vais appeler tantine Grâce! »

Les yeux pervers, il répondit : « Si vous appelez, je vous baillonne. »

Elle, la bouche ouverte, le voyait dans la glace, bien plus haut qu'elle, empourpré, les yeux très grands. Il voyait ses yeux brouillés et ivres, ses dents mordant la lèvre. Dans la fatigue de l'effort, il se rapprochait; elle sentit le corps dur du jeune homme contre sa chair molle, et perdant la respiration, les seins éclatant de sève, ferma les paupières, sa tête renversée Surpris, par apropos il la joignit toute contre lui, ceignant ses mains caressantes sous les seins et embrassa son cou, et ce fut elle-même alors qui ouvrit ses lèvres humectées, ne pouvant plus les clore maintenant : rompue, et, voulant alors s'assurer l'initiative, elle cédait d'un coup dans un élan de fille volontaire et mal élevée comme à un jeu sans suite d'enfants précoces.

« Mon Dieu, tantine! s'écria-t-elle soudain à Gaby en montrant la porte.

— Elle ne viendra pas », répondit Gabriel. Et d'un

bras ne lâchant pas Chouchoute qu'il entraînait contre lui en l'étreignant toujours pour l'épuiser, il poussa le taquet.

Chouchoute, ensuite, se releva du sofa, secouant la tête et n'y pouvant croire, essuyant ses yeux et sa bouche, cherchant ses paroles. Elle était étourdie et mécontente :

« Il n'a jamais fait chaud comme ça à la Réunion, dit-elle. On perd la tête... C'est ce Paris aussi qui vous fait faire des bêtises ! »

Gabriel, devant le miroir, rajustait son col, et il tamponnait sa bouche avec son mouchoir, ne parlant point.

IV

Gabriel ne songeait pas au mariage; Chouchoute, ne voulant pas encore y réfléchir définitivement, s'abandonnait à son caprice, à sa volonté, mettant maintenant de l'énergie et comme du défi à faire ce qu'elle se disait avoir voulu ! Dès la crise d'affaissement et de courroux le soir dans son lit après le départ de Gabriel et le dîner, elle gardait par-dessus tout la sensation qu'elle restait la maîtresse d'elle même et de l'avenir, et c'était ce qui l'avait entraînée à recevoir Gabriel venu le lendemain, et après une bouderie, une résistance, et une gifle dans un mouvement de pudeur hostile, à lui céder encore dans l'énervement d'approfondir ce qui n'a été que superficiel, bien

qu'elle se fût promis de ne pas succomber une seconde fois puisque la première ne suffisait à engager son honneur. De suite après elle en avait pris son parti, incapable de se donner tort ni de revenir sur le passé. Elle ne songeait plus qu'à tirer le meilleur plaisir de l'accident, calculant avec décision tout ce qui serait nécessaire à ne pas compromettre son avenir quel qu'il pût être.

Elle avait parlé énergiquement à Gabriel, ordonné l'absolu silence, les yeux dans les yeux, de façon à ce qu'il ne se laissât pas au bout de quelques jours aller à la vantardise auprès des camarades. Et elle improvisait dans leurs rapports amoureux, au milieu des étirements langoureux et de la fougue des étreintes, une soudaine impériosité à se cabrer, des regards durs, des gestes saccadés qui le tenaient en haleine d'une femme à qui il fallait obéir.

Elle le faisait venir jusque deux fois certains jours, se refusant, se donnant, par quintes ne lui adressant pas la parole et l'obligeant à jouer deux heures d'accompagnement immobile devant tantine Grâce pour repartir aussitôt sans une caresse, le lendemain expédiait tantine Grâce en quête d'un mets créole à l'autre bout de Paris et s'enfermait avec lui l'après-midi entier dans les délices des plus douces faiblesses vénériennes, de nouveau lui commandait sèchement, l'humiliait, l'envoyait à de longues trottes, le virilisait et le matait, sachant sans qu'il s'en aperçut, lorsqu'elle le sentait prêt à la révolte, glisser dans son porte-monnaie les quelques francs, insignifiants et moins insultants qu'un louis, dont il

avait besoin après tout pour ses omnibus et les courses qu'elle lui imposait, le traitant sans cesse en enfant, en grand enfant-gâté.

Dans ses heures d'appréhension et de regret, aigrie contre Gabriel, elle pensait à Eva avec gêne, avec un remords qui s'approfondissait quelques minutes en elle... Elle aurait dû ne plus écouter Gaby et faire venir Claude Mavel! Elle imaginait Eva malade, désespérée, elle la voyait comme elle la savait être : opposant à tout le silence, n'écoutant pas, n'entendant pas — elle ne se consolerait jamais — et aussi ne réfléchissant pas, sentant seulement, souffrant sans compte de la souffrance, portée à travers tous les chagrins par l'ardeur même de son âme! C'est que pour Eva les faits n'existaient pas ; le reste du monde non plus ; elle était devenue une veuve par la rupture de ses fiançailles. Était-ce singulier après tout! Au fond il va de la vantardise dans ces attachements exagérés, tous les êtres qui leur touchent sont supérieurs : Claude est le premier jeune homme du monde pour Eva, et les autres n'existent plus pour elle...

Elle ne put s'empêcher de sympathiser presque douloureusement avec elle, les craintes que malgré soi elle concevait pour l'avenir se fondaient avec la pensée du chagrin d'Eva, elle se sentait sa sœur ; elle avait relu sa lettre, aussitôt revu avec répulsion cette plage désolée de Saint-Gilles sous les filaos noirs hurlant au vent et Eva là devant la mer, plus triste encore en face de cet océan austral sans barques qui vous donne une tristesse de bête, qui vous renfonce

au commencement du monde... Et elle, Chouchoute, était à Paris ! si différent de tout cela. — Elle regarda alors tourner autour d'elle les souvenirs proches de son aventure, et, secouant la tête, ne voulait perdre le temps d'y réfléchir... songeant seulement qu'il valait tout de même mieux ne pas faire venir Claude Mavel, ce qui pourrait pousser Gabriel à la compromettre auprès de camarades dans un accès de mécontentement.

Cependant elle sortit quelquefois avec Gaby, du côté des boulevards extérieurs où ils ne connaissaient personne, décidée presque alors à se moquer des rencontres : au demeurant, tandis qu'elle restait très sage, on avait dit tant de mal d'elle rien qu'à cause de ses manières garçonnières qu'on n'en dirait pas davantage; et c'étaient ces calomnies qui l'avaient insensiblement familiarisée à la faute, qui l'autorisaient maintenant à être femme, ce qui était encore la meilleure manière de ne pas demeurer le garçon-manqué qu'on lui reprochait d'être! Au bras de Gabriel, serrée dans ses vêtements ajustés de Paris, flânant libre, marchant à son pas et heureuse de respirer l'espace, d'aller sur les remparts, dans la banlieue, elle s'arrêtait à regarder passer les jeunes ouvriers blonds en costumes bleus à nuques claires, lui disait avec détachement qu'elle avait envie d'aller avec eux sur les fortifs, cherchant dans ses yeux si elle y faisait monter de la jalousie par quoi elle pourrait le tenir. Gabriel restait les paupières immobiles, approuvant de la tête, au fond prêt à la traiter de

traînée, les sens pris à l'odeur de son corps, fatigué et paresseux de penser à autre chose qu'à la jouissance; et en rentrant dans le crépuscule, d'un bras dur il serrait contre lui Chouchoute, la brutalisait en pleine avenue de caresses qui en faisaient l'égale d'une fille du peuple se laissant palper par un soldat, tandis qu'elle, pour ne pas avoir l'idée d'être choquée, se répétait : « C'est Paris... Je suis à Paris ! »

Les dimanches il revenait avec les compatriotes, Chouchoute tenant à l'habituer en sa présence à une discrétion absolue et voulant voir à leurs physionomies s'il n'avait pas encore causé. Et le visage sérieux, la tenue et le geste parisiens, il émettait des propos détachés, s'effaçant, laissant Pierrond ou un autre essayer auprès de Chouchoute des avances incomprises, sachant trouver à aimer en dehors du mariage cette jeune fille plus âgée que lui la poésie mondaine d'un adultère.

Il partait avec eux, accourait après le dîner, Chouchoute ayant fermé dans sa chambrette tantine Grâce qui ne voyait rien, ne comprenait rien, complaisante avec son nationalisme de parente à ces allées et venues qu'elle regardait comme des originalités de jeune fille en inaction. Dans sa chambre, Chouchoute recevait silencieusement Gaby, rôdant dans tous les caprices qu'elle imaginait, l'interrogeant avec échauffement sur l'expérience des femmes qu'il avait possédées, curieuse de connaître les mœurs de théâtre et de se figurer dans des maillots de danseuse, rêvassant en l'embrassant à l'Opéra et aux ballets, tout son corps ondulant de caprice, puis les yeux embués, la bouche

ouverte, impérieuse et servile, chaude, aussitôt goulue, le mignotant de caresses et de compliments, baisant ses paupières, ses pommettes mordorées, son front, son cou, avec des frénésies d'amante à se dépenser et à le fatiguer, puis se mettant nue, marchant nue dans la chambre, se dressant devant la glace, les membres fermes, les seins en pointe, forte, et venant doucement au lit où Gabriel s'allongeait, enveloppant hermétiquement la tête de Gaby dans sa chevelure, étendant sa chevelure sur le lit et y faisant coucher son torse comme dans un châle. Et elle voulait toujours qu'il se mît nu comme une femme pour qu'elle l'admirât dans la beauté de sa forme, fière de ne se lier qu'à un garçon parfait, le caressant de la nuque aux talons, s'exaltant à une force mâle et artiste d'amour au-dessus de la faiblesse inculte d'une femme.

V

Retour de vacances, Prusselle était content.

Sous le ciel de Paris aussi chaud que par un sirocco il y avait enfin dans l'air comme un accès de fièvre où l'on sentait que la France se mettait tout d'un coup à s'occuper de ses colonies : les grands journaux publiaient avec photos de longs articles — un peu badauds mais de si bonne intention ! — sur nos différentes possessions représentées à l'exposition de Marseille. Le *Comité de l'Afrique française* où une

élite patriotique, composée d'anciens gouverneurs d'outremer, de militaires, de voyageurs, de sociologues, de négociants, formait faisceau pour révéler au public la valeur de nos droits et l'importance des intérêts de la France dans le continent, venait par une vigoureuse campagne d'obtenir qu'on n'abandonnât point honteusement l'Abyssinie ni Djibouti. Son Bulletin rendait aussi sévèrement compte des lâchetés, veuleries et compromissions de parlementaires parisiens que de l'âpre travail de nos explorateurs en Mauritanie, au Soudan, au Sahara et en Éthiopie!... A la bonne heure : on ne saurait jamais assez crier à la jeunesse de Paris et de province qu'il existe encore dans la nation de beaux types d'homme, des exemples d'énergie dans la tradition des Caillé et des Brazza : les Lamy, les Blanchet, les Marchand. Précisément Prusselle venait de chez Mavel — qu'il n'avait pas rencontré — pour le conduire à la Société de Géographie entendre la conférence du commandent Moll qui venait d'effectuer la délimitation des territoires de la France et de l'Allemagne au Cameroun. Tous ces temps-ci d'ailleurs il lui fallait courir comme un fourrier, de camarade à camarade, pour les traîner de conférence en conférence : un peu partout sauf à l'École Coloniale, dans les Chambres de commerce, au Comité d'Action républicaine de M. Guieysse, à la Ligue d'Action nationale de Victor Margueritte et de Paix-Séailles, aux Hautes-Études, on se mettait à prodiguer des conférences sur l'empire de la France. Parler était bon, mais le meilleur était qu'on commençait à turbiner moins de phra-

séologie sur les Droits de l'Homme pour tabler chiffres, affaires, commerce. Fait significatif! pour la première fois dans toute l'histoire contemporaine un ministre du Pavillon de Flore irait voir de près l'un de nos grands territoires... L'Algérie venait d'obtenir la personnalité civile.

Par ses gestes d'une carrure africaine, par sa mise où il affectait de ne retenir de l'élégance européenne que ce qu'elle présente de concis et d'anguleux, par ses propos dénigreurs, il obéissait comme à une consigne d'honneur nationaliste à l'idée systématique de montrer jusqu'à l'insolence que l'Algérien n'a rien de commun avec un provincial. Son amour-propre poussait si loin ce souci de représenter la fierté d'une patrie récente, qu'il ne détestait pas qu'on le comparât à un Américain en voyage par l'Europe : et de fait, autant un Sainte-Rose par l'usure de ses allures et la patine de sa crasse pouvait paraître avoir toujours et comme séculairement hanté la Bohême parisienne, être destiné à finir brocanteur ou marchand d'habits rue de La Montagne-Sainte-Geneviève, autant Prusselle après trois ans de résidence réussissait à se donner l'air d'un tout nouveau débarqué seulement de passage à Paris. Avec une ruse tout algérienne que ce peuple jeune, né de l'armée d'Afrique, semble hériter d'une philosophie quelque peu démodée de sous-officiers galantins du Second Empire, Prusselle espérait profiter des faveurs spéciales que la Métropole, par coquetterie de vieille Marianne, abandonne plus facilement à ceux qui la visitent un soir avec quelque mépris

qu'à ceux qui la fréquentent avec une fidélité de tous les jours. Bénéficiant impunément de l'excuse du voyageur en éternelle instance de départ et de l'homme d'action ignorant les us des civilisés de Paris, il jouissait avec une précision sémitique du droit de se présenter lui-même chez n'importe qui à n'importe quelle heure, d'entamer le premier son éloge et de prélever les recommandations. Sachant interroger comme l'Arabe, retenir comme l'Espagnol, plaisanter en affaires comme l'Italien, à coups de questions lancées à la légère de droite et de gauche, de mots notés au vol, de lettres flatteuses ou demandes d'entretiens, ce jeune Méditerranéen s'était constitué un bottin secret de toutes les importantes personnalités coloniales, politiques, littéraires, industrielles, des riches sociétés de commerce, d'agriculture, de géologie africains. Homme nouveau de la Troisième République colonisatrice, il affichait, à décrocher dans les prochaines organisations de pénétration une belle mission au soleil, la même ténacité que les fils de Parisiens mettent à postuler en tapinois dans les salons à madames une ronde place de fonctionnaire à l'ombre d'un ministère.

CHAPITRE V

LE SOUPER

I

Claude était las, meurtri d'avoir battu la campagne en incessantes promenades pendant plusieurs jours sans rien voir : il s'asseyait sur l'herbe les yeux brouillés et, à travers sa rancœur, regardait pâlement les morceaux de paysage en verdure découpée, ne sachant même plus s'il aimait Esther ou s'il s'était monté la tête dans une heure de langueur sensuelle, pensant en même temps à elle et à Denise par succession de visions instantanées; il se levait avec agitation pour se rasseoir un contour plus loin, épuisé, et il allait dormir sur des rochers, la pensée vague et le cœur incohérent. Il se répétait : « Esther », étonné du vide et de l'insipidité de son cœur, comme s'il ne restait plus rien en lui.

L'ami de la famille chez qui il avait couru était un vieillard prévenant, poli et maniaque, venu se

fixer près de Paris pour travailler sur les tortues de l'Océan Indien. De suite, malgré tout, il avait amusé dans sa navrance Claude, déjà obligé de se contenir devant un étranger chez qui il était reçu. Il fut excellent pour lui d'avoir à supporter la conversation plusieurs heures le premier jour : M. Trélat l'avait épinglé de mille petites questions sur le pays, lui avait conté avec une fièvre de détails ses fouilles dans les marécages de Saint-Louis, Saint-Paul à la recherche d'os de chéloniens préhistoriques. Les jours suivants Claude s'était promené dans la forêt, avec souffrance et fatigue, et il était tout étonné maintenant d'en avoir rapporté tant de paix. On dirait qu'on dissipe à la campagne la nervosité qui à Paris vous exagère tant les choses, au point qu'on devrait vraiment y aller prendre toutes ses décisions ! Autant la nature créole, par ses sites grandioses et abrupts, exalte et effarouche les douleurs solitaires, autant la plaine française par sa lumière égale et la douceur logique de ses lignes les aplanit. Cependant jamais il n'avait senti si vivement qu'à Compiègne le désir de Paris : il n'était sorti qu'une semaine de la grande ville et lui qui croyait en être excédé, il avait éprouvé dès le troisième jour le besoin de revenir s'en griser ; comme s'il allait y trouver en rentrant une existence d'une finesse supérieure, une intelligence brillante, il avait envie de lire, de pouvoir arriver à causer avec distinction, d'aller souvent au théâtre, de sortir bien habillé...

Il avait emporté avec lui chez M. Trélat quelques romans pour se distraire : il n'avait pu y toucher les

premiers jours, rassasié à l'idée de feuilleter seulement un livre. Puis il avait pris une après-midi *Le Lys rouge*. Le soleil entrait par sa fenêtre bleue ouverte sur le jardin embaumé de pins et de fleurs chaudes. Jamais il n'avait ressenti un plaisir aussi ravissant à une lecture ! Dans son endolorissement où ses nerfs restaient pâmés, il était fier de goûter toute la finesse d'Anatole France, ce que c'est qu'un style et toute la suavité de l'élégance parisienne. *C'était la lecture qui l'avait presque consolé* quand elle ne faisait autrefois que l'exciter. *Le Lys rouge* était cependant un livre de passion ! Mais tous ces êtres se débarrassaient des lourdeurs de la vie. Et comme l'œuvre elle-même était subtile, entraînante, ces pages tournées avec charme vous allégeaient le cœur comme lorsqu'on est assis et qu'on regarde les hirondelles voler dans l'azur impalpable et vif. Son existence ne lui pesait plus, il avait plutôt l'angoisse de la sentir incroyablement légère. Il éprouvait une envie atroce et délicieuse de vivre fût-ce en souffrant.

Il reçut un petit bleu, signé Nattis, qui l'invitait à dîner chez M. Lemière.

M. Lemière ? — Ce ne pouvait être que le père de cette jeune fille qu'il avait rencontrée chez les Mersanne...

II

Sur la nappe à guipure aussi ajourée que les bro-

deries de chemisette, les couverts brillaient de cette couleur vermeille qui est celle des blondes de Paris et qui répond si voluptueusement aux reflets des vins dorés dans les carafes et aux tons chauds des roses jaunes. Les grappes de fleurs claires dans un feuillage vernissé s'ouvraient en éventails hors de flûtes cannelées. Claude, assis près de Paulette, respirait par bouffées l'odeur musquée d'une blonde décolletée dont la nuque perle de chaleur. Une bonne, en tablier blanc tuyauté, passait à gestes comptés d'exquises choses de cuisine que la coquetterie parisienne excelle à présenter comme de la confiserie dans les plus fines toilettes de papier. La lumière aux facettes de la verrerie et aux reliefs de l'argenterie pétillait, donnant l'impression cristalline que l'on dînait dans les reflets de plusieurs miroirs. D'ailleurs Mme Lemière, mondaine et haut coiffée, avait tout le temps l'air de se regarder dans la glace, se souriant d'un sourire mignard et lent tandis qu'elle disait à Nattis la joie qu'avait eue Paulette d'apprendre le ping-pang : elle regrettait tant que sa fille ne fût pas assez libre pour se tenir au courant de tous les jeux de société.

« Des jeux ! Je vous demande un peu, dit le père, regardant Claude en face, si une femme a besoin de savoir les jeux ! Le jeu autant que le moi est haïssable ! » Il se mettait à grommeler, gonflant la joue.

La chevelure d'un noir huileux, avec une mèche laquée qui retombait sur une tempe d'homme à migraines, les sourcils épais et noirs, un large ruban

de lorgnon noir, une moustache à la Chat-noir, il avait étonné Claude par un air absorbé de penseur, l'aspect maussade, absent et solitaire d'un artiste. Se sachant une tête de peintre connu, il jouissait du paradoxe d'avoir à se décliner ensuite simple chef de bureau au Ministère des Colonies, de même qu'il laissait deviner sa joie taciturne d'être le père encore très noir de cette fille très blonde. Il parlait avec un zézaiement sifflant qui effilait le moindre de ses propos en une pointe de boutade.

« Je vous demande bien pardon, papa! répliqua Paulette. Quand on est restée toute une semaine plaquée sur sa sellette à pianoter un Remington ou un Schmit, on a rudement besoin le dimanche de se dégourdir un peu les jambes! »

Nattis lui pinça dans les yeux un sourire malin, elle éclata de rire.

« Vous ne parlez pas, Monsieur Mavel? fit-elle avec le plaisir de le surprendre et de le maintenir à court de conversation devant son regard intimidant d'amabilité.

— Mais... j'écoute... dit Claude.

— Vous comprenez, expliqua Mme Lemière, ma fille adore interroger parce que, comme elle va entreprendre un métier où elle est appelée à voir beaucoup de monde — mon mari a dû vous dire que nous l'avons mise à l'École Augias, la meilleure école de sténographie et dactylographie — elle est obligée de se documenter.

— Comme feu M. Paul Bourget! » soupira sur un ton d'enterrement M. Lemière qui mettait tout son

talent de littérateur manqué à blaguer sa famille avec une ironie de célibataire.

Nattis, indiquant Claude de l'œil à Paulette, s'adressa à Mme Lemière avec la prévenance distante des gendres : « D'ailleurs, le charme des étrangers et, il faut le dire, des créoles en particulier, vient de ce qu'on peut leur poser beaucoup de questions. Vous vous rappelez, Mavel, chez les Mersanne? — n'est-ce pas qu'ils sont charmants les Mersanne ? c'est moi qui vous les ai fait connaître... — Vous avez l'habitude des petits questionnaires.

— Quelles questions ? » fit promptement Paulette.

Claude sourit : « D'abord on me parle de hamacs. Vous savez bien : la sieste... l'indolence créole... et puis les palmes ! On croit que la Réunion est le pays de Paul et Virginie ; on me demande : « Comment donc cela se nomme-t-il encore ? Ah ! oui : les pamplemousses !... » Puis : « Mais tout le monde n'est-il donc pas noir là-bas ? Oh ! que c'est curieux ! Que vous devez avoir à Paris la nostalgie de votre île quand on arrive comme vous du pays du soleil éternel !...

— C'est bien ça, prononça M. Lemière, échangeant avec Nattis le coup-d'œil entendu. Le colon a parfaitement attrapé la badauderie parisienne : *c'est observé.*

— Tel Willy ! déclara Nattis. C'est à se tordre. » Et avec une seule torsion dans la voix, il se tint plus sévèrement droit, le visage glabre, glacial.

« A propos de créoles, cria Paulette, vous savez,

maman, la Lune! eh bien! on m'a dit à l'École que sa mère était des Antilles.

— Qu'est-ce que c'est que ça la Lune? interrogea lentement M. Lemière sur un air de Pierrot ténébreux.

— Voyons, souvenez-vous, papa, dit Paulette, c'est la grande de l'École Augias. Nous l'appelons la Lune parce qu'elle a une chevelure blonde qui jette des rayons : vraiment elle éclaire toute la salle quand elle entre!

— Tiens! demanda Nattis, pourquoi est-ce la Lune plutôt que le Soleil?

— Probable, fit Paulette, parce qu'elle sort surtout le soir... En tout cas c'est une femme *épatante*, reprit-elle chaleureusement, une de ces femmes dont le corps est toujours à la mode, avec de grands yeux fendus qui dorment, des cils!... »

Garçonnière et littéraire, elle s'était emballée, parlant avec une expression mêlée d'envie, d'admiration et de générosité de sa camarade bien qu'elle s'abstînt assidûment de la fréquenter. Sa poitrine se soulevait. Elle regardait Nattis, Claude.

« Vous savez, fit-elle à M. Lemière, son père est un très grand marchand de meubles de l'avenue d'Orléans.

— Oui, détacha M. Lemière, il a dû faire sa fortune dans la literie.

— Excellent, fit Nattis, lui tapant doucement sur l'épaule.

— Ça c'est trop fort! » cria Paulette, frappant un léger coup de poing sur la nappe et renversant le

buste. Elle éclatait de rire à pleine gorge puis abaissait les yeux sur le regard de Claude que, affairée, Mme Lemière suppliait : « Reprenez donc de ce gigot : il n'est pas trop mauvais.

— Qu'est-ce que tu as à t'esclaffer comme une jeune dinde ? fit M. Lemière à sa fille. Tu n'es pas priée d'écouter tout ce qu'on dit.

— Pardon ! C'est mon métier de tout entendre : je dois prendre l'habitude de saisir au vol la moindre syllabe afin d'être prête à la noter le plus rapidement possible : c'est ça la sténographie !

— Hein ? ça vous bouche un coin ? » dit M. Lemière à Claude. Mais il n'avait pas le temps de s'entendre interroger par le père que Paulette, levant un bras rose duveté, lui demandait :

« Voyons, M. Mavel, n'ai-je pas raison ? »

Elle avait l'air grisée, dans la vapeur rose qui montait de son corsage mousseux échancré au cou. Toute la lumière d'un corps potelé et caressé de blondeur jaillissait de sa figure comme si, dans l'éclairage de soirée, elle causait avec la conscience rougissante de sa nudité. Sous des manches de batiste ses bras flottaient comme dans un bal, et ses mains, délicates et déliées à se poser sur la nappe, étaient d'une pâte parfumée. Dans la toilette blanche, au bord de la table, sa chair offrait une couleur d'abricot avec un arôme de thé. Claude estimait qu'elle n'était pas jolie, mais le visage, anguleux aux pommettes et au menton, se fondait dans le charme abondant du corsage... Peignées d'ondulations dorées, les torsades de sa chevelure s'enlaçaient sensuellement. Les yeux

alertes toujours ouverts, le cou élancé entre des épaules larges, l'oreille prompte à suivre deux conversations, le sourire malicieux de celles qui se savent observées, elle causait d'une bouche avide et provocante, avec un entrain d'improvisation où se dépensait brillamment la volupté de son corps à plaire. Claude était frappé et dominé par le mérite qu'elle avait à paraître belle, usant avec le plus de souplesse naturelle des ressources de sa féminité et renouvelant inlassablement sa grâce.

Et c'était, dans cet effort devenu instinctif à séduire malgré les traits ingrats d'un visage chiffonné, dans cette exaltation d'amabilité à se surpasser, comme un incessant don de soi-même qui tenait Claude en haleine dans un effluve de bien-être sensuel. Timide devant la beauté pure de lignes et sereine d'expression telle que l'avait rêvée sa jeunesse, il épiait la parisienne, souriant à ses sourires ; pour ne pas interrompre la conversation de ses parents, elle négligeait souvent de parler et se faisait comprendre par des clignements de paupières, des haussements de sourcils, des moues d'épaules, des signes de doigts, une mimique secrète, imperceptible et fugace qui, en demeurant dans l'ordre de la politesse, prenait à la présence des parents un attrait de complicité. Par moments cependant, Claude, prudemment, observait M. Lemière.

Sur un ton confidentiel d'interview déguisant son empressement auprès du fils du Directeur, le chef de bureau contait à Nattis les nouvelles frasques du ministre Infortunat tandis que tous les directeurs

étaient sur le gril avec la défense de l'Indo-Chine : on s'en avisait après vingt ans à cause de la mêlée russo-japonaise. Fermant les yeux sous des paupières bistrées, M. Lemière ne cacha pas qu'il n'aimait point les Japonais : pas à cause de la guerre ! il se plaçait au point de vue artiste : après la période d'engouement pour l'art japonais...

« Ah ! dit Nattis, c'est exquis, n'est-ce pas ?

— Ça dépend... Si l'on veut, pas tant ; et puis que signifie ce peuple qui ne sait peindre que des grues ?...

— A propos, dit Paulette à sa mère, sais-tu ce qu'on nous a dicté, hier ? Le récit de la bataille de Liao-Yang : sept cents mots en moins de douze minutes. Et tous ces noms en o, en ang, en ing, en ou ! Quand on eut fini, je te prie de croire qu'on avait tout ça moulu » ; elle montrait ses bras et ses jambes en rond : « On avait été à la bataille ! »

Nattis, par moments, fixait Paulette dans les yeux, avec une complaisance de vieux camarade de soirées. Leurs regards se touchaient, se frottaient, se séparaient amusés.

« Ce n'est pourtant pas une guerre convenable pour les jeunes filles » dit-il gravement.

— Ah ! oui, dit Paulette, saisissant l'allusion au bond, rapport à Kuroki et à Oku ? »

Et M. Lemière, avec un agacement de fonctionnaire contre ce petit peuple qui prétendait devoir son énergie à n'avoir pas été épuisé par des siècles de fonctionnarisme, bougonnait. Mme Lemière, ayant donné bas un ordre à la bonne, cherchait à mettre son mot

dans la conversation, laissant papillonner de grands yeux bleus. Nattis ne pouvait revenir de ce que tout le public français ne lui fût pas hostile :

« Allons ! Mavel, je parie que vous êtes comme votre Prusselle. Il lit *Le Temps* tous les soirs au café et croit y apprendre la politique. Il est extraordinaire de mauvais goût : il va jusqu'à souhaiter mordicus le triomphe des Japonais, parce que c'est un peuple jeune !

— Mon cher, dit M. Lemière, ce sont les Juifs qui ont trouvé le mot : ils les appellent les Chaponés. »

Déridé et maintenant lassé de s'intéresser à ce sujet, Nattis laissa tomber la conversation avec cette grimace du Parisien pour laisser tomber un monocle. Paulette resta immobile sous le regard de Claude qui, s'arrêtant une minute avant de parler, la voyait trancher d'une large lame vermeille dans une bombe glacée, granuleuse et beige.

« J'avoue, dit-il, comme je reste étonné de constater un peu plus chaque jour comme les Parisiens, tout en étant toujours prêts à se toquer par passades de choses exotiques, restent foncièrement hostiles aux peuples jeunes. Eux qui se vantent d'être toujours à l'affût des nouveautés...

— Figurez-vous, Monsieur, coupa Paulette, que papa a des amis partout, en Afrique, en Amérique, en Océanie. Ils m'envoient de belles cartes postales illustrées : je collectionne les plus jolis types de femmes des pays chauds, puis comme cela je connais les colonies françaises, de sorte que je n'y serai pas trop dépaysée si j'y vais un jour.

— On ne sait jamais », soupira Nattis.

Mme Lemière, Paulette, Nattis, de doigts adroits découpaient d'une lame brillante une poire piquée au bout de la fourchette, avec raffinement.

On se leva.

Paulette, glissant comme à patiner sur un balancement de hanches, avait passé au salon et, courant au piano, tombait assise sur le tabouret qu'elle faisait tourner sous elle en serrant les genoux. Brusquement elle ouvrait le clavier, jetait l'écharpe sur une chaise et avec emballement, comme sur une machine à écrire, avec le plus de rapidité possible pianotait un air de danse qui surprenait la maison en avivant les lumières. Mais comme les hommes s'attardaient dans la salle à manger, elle s'arrêtait net, fermait le piano et se remettait à tournoyer sur le tabouret, une main sur la cuisse, la taille cambrée dans une large ceinture de cuir blanc qui dressait le buste en moulant la fermeté des hanches. Claude s'approcha.

« Que voulez-vous que je vous joue? Demandez-moi tout ce que vous voulez? Tout excepté du Mozart et du Chopin que je n'aime pas. Aimez-vous la danse? Est-ce qu'on bostonne déjà dans votre pays? Il a dû se conserver là-bas de vieilles danses très jolies? Est-ce vrai qu'on joue la comédie dans les familles? »

Claude n'était plus décontenancé : l'intelligence consistait à poser le plus de questions possible dans un laps de temps déterminé, avec l'air de vouloir s'instruire, en vous fixant des cils, mais Claude sentait

qu'elle n'écoutait rien, n'attendant même pas de réponses. N'ayant point le visage pur et recueilli de celles qui gagnent à écouter, c'était seulement en interrogeant toujours qu'elle pouvait attiser la chaleur de son tempérament et accélérer son charme. Claude était immobile devant elle, avec la peur de faire un faux-pas, sa volubilité étourdissant à la manière d'une danse. Il n'y avait qu'à la regarder dans les yeux, qu'elle ne baissait jamais, éteignant seulement leur feu pour laisser monter leur humidité à mesure que le regard de Claude y pénétrait.

Son père entrait; elle le tutoyait maintenant : « Tiens, papa, sois mignon, dis-nous quelque chose de comique... »

Il refusa, puis accepta.

Maigre, long, la chevelure noire lui tombant aux paupières, le lorgnon luisant, la silhouette triste d'un réverbère sous une averse, il déclama d'une voix efflanquée tour à tour enrouée et guillerette, d'un gosier où se produisaient des changements de ton brusques comme les sautes de température des Capucines à Montmartre, un monologue boulevardier. Il regardait sans broncher rire sa femme, sachant donner à tous la plus déconcertante impression qu'il n'était pas chez lui mais en tournée. Avec un grand air de larbin, la main sur le ventre, il venait saluer son épouse, faisant la courbette comme devant le public, et annonçait des morceaux de sa composition, prévenant M. Mavel qui ne savait peut-être pas qu'il avait pincé aussi du métier de chanson-

nier : quand Paulette serait calée, elle devait lui imprimer à la machine-à-écrire la série de ses chansonnettes, *Pierrot en deuil,* tirée à très rares exemplaires sur papier de faire-part pour amis et connaissances. Mais oui : il appartenait à la génération des Legay, des Privas, des Rictus ; tous ces chansonniers tristes avaient fait dans le temps une même bande joyeuse. Puis tandis que la plupart pavanaient sur les scènes leur mélancolie de célibataires, lui il s'était marié et gardait pour sa famille ses talents de société.

« Oh! pour ça, s'écria Paulette avec désinvolture, tu es un père de famille modèle! » Elle gonflait la joue, regardant Claude hardiment, lançait la fumée d'une cigarette d'Égypte qu'elle humait de narines retroussées.

Pendant que M. Lemière psalmodiait un soliloque : *L'Astronomie du Pochard,* elle faisait signe à Claude d'observer la pomme d'Adam, le menton, le lorgnon de son père qui se mouvaient en cadence sans que rien y parût. Elle s'était à moitié assise sur une causeuse, la jupe arrondie sur le tapis rouge, laissant parfois la fumée de sa cigarette tomber sur sa poitrine. Dans un parfum de musc oriental et de chair parisienne Claude rôdait autour d'elle, se déplaçant lentement. Avec la peur de paraître hypocrite, il regardait, il regardait la nuque bombée et dorée, il regardait sa robe où moussaient, à la lumière des abat-jour, des transparences pelucheuses et rosées qui faisaient bouillonner le cœur. Imperceptiblement, sur un geste de main déplacée, sur un sourire, elle changeait de pose, car lorsqu'elle ne parlait plus

c'était par une diversité de maintien qu'elle affriolait le regard. Elle acclama son père bruyamment. Et, comme des voisins, dans d'autres maisons, se mirent aussi à applaudir :

« Une idée! cria-t-elle, arrivez, monsieur Mavel, qu'on vous montre notre vue! »

Nattis, debout, les épaules tombantes dans une dégaîne de théâtre, les regarda sortir ensemble.

C'était large, muet, le silence surprenant d'un dimanche soir sur Paris très léger, et dans les nues une lune à peine ronde, immobile, chauffant d'un éblouissement lent et blond le zénith d'une nuit verte en son pourtour. Un clavier de toits vibrait au clair de lune ; entre des chambres d'ombre, des plans de vitres inclinés miroitaient comme des châssis d'observatoire, et les cheminées, dressées telles que des télescopes, braquaient leurs girouettes aux étoiles. Un peu de brise, au-dessus de leur tête, claquait dans les persiennes, ne touchant pas les feuillages rosacés d'un jardin de catalpas endormis au-dessous d'eux. Le ciel était si découvert que c'était immédiatement à l'entour la solitude, le bruit des paroles se fondant dehors dans la moiteur de l'espace. Paulette avait retroussé ses manches dans un bruit de bracelets, et, le bras épanoui au coude, elle tenait sa tête dans ses mains, les yeux levés à l'astre, le cou glissant vers la gorge dans une fraicheur déshabillée.

« Voyez-vous! rêva-t-elle, c'est là que je m'accoude tous les soirs. Et du coup j'oublie les corvées

de la journée ! Quand je pense que le dimanche est déjà fini et qu'il faudra demain reprendre l'École... »

Elle avait baissé la voix, comme pour ne point être entendue de ses parents : Claude comprenait qu'il fallait s'approcher. Son épaule frôlait celle de Paulette ; il subissait l'envie écrasante d'étendre la main vers le corsage épanoui. D'une voix gonflée d'incertitude, il demanda, avec un arrêt du cœur :

« Alors ça vous coûte beaucoup?

— Je vous crois ! » fit-elle sérieusement. Puis elle rit : « Ça coûte à la maison deux cents francs par mois ! Et papa et maman qui m'ont encore insultée plus bas que terre parce que j'ai raté mon dernier examen. Ah ! aujourd'hui il n'y a pas seulement que les hommes qui passent des trucs — et se font recaler !

— Les examinateurs sont très sévères ? dit Claude.

— Non, on ne peut pas prétendre qu'ils soient sévères, mais il y a tant, tant de jeunes filles ! Songez : depuis deux ans l'École Augias a quadruplé le chiffre de ses élèves. C'est le plus grand établissement de Paris, aujourd'hui. La maison se charge de placer elle-même ses élèves et je vous garantis que partout on reconnait celle qui vient de chez nous. On dit à coup sûr : « Celle-là c'est une Augias ! » Pigez-moi ça ! On a toutes l'air de sortir d'une grande écurie ! C'est très couru.

— ... Mais vous avez là des amies?

— Oh ! ça ne signifie rien : je n'en ai guère. C'est très mêlé, comprenez donc. Voilà une maison qui

en l'espace de quatre mois vous met un métier entre les mains ; alors on afflue, de partout, de toutes les classes de la société. Tenez, en ce moment nous avons une petite comtesse en deuil, blonde comme les blés d'or et tombée à la purée, qui veut se refaire une situation pour élever ses enfants : je vous réponds que celle-là ne perd pas son temps et l'argent qu'elle paie à l'École! A côté de cela, nous avons un tas de cocottes, plutôt grandes que petites, qui, quoique dans la force de l'âge et du succès, pensent dès maintenant à s'assurer une retraite pour leurs vieux jours et leurs vieilles nuits. » Elle dit cela cette fois sans intonation polissonne, causant avec l'étudiant ès-sciences comme avec un collègue : elle donna à sa demande des renseignements statistiques. « Elles sont de trente à quarante... entre 20 et 30, 35 ans. » Puis, la parole fouettée, elle s'emporta, les yeux chauds à revoir ce qu'elle décrivait : « Elles arrivent en chapeaux à plumes dans des toilettes sensationnelles plaquées aux hanches, des pleins et des creux en veux-tu en voilà, autant par-devant que par derrière pour ne pas faire de jaloux, et parfumées! Par contre elles sont exemplaires, elles se campent à leur table et fonctionnent comme des machines. Oh! elles savent aussi le prix de l'argent.

— Et beaucoup de petites ouvrières sans doute? interrogea Claude.

— Pas tant que cela. »

Il hésita une seconde, curieux :

« Et elles se conduisent bien?

— Ah! voilà! faut d'abord savoir exactement ce

que vous entendez par *se conduire bien?* Que voulez-vous dire? » Elle le dévisagea.

« ... Enfin...

— Eh bien! enfin, quoi, chose, machin? Oui elles lorgnent les garçons, se font apostropher, acceptent d'être reconduites : on croirait qu'elles ne cherchent que plaies et bosses... pas du tout, ça s'arrête là. Ah! je ne garantis rien; mais ce ne sont pas celles-là qui ont des dessous ; ce sont celles qui arrivent pincées, avec de grands airs immaculés, ne disent pas un mot plus haut que l'autre, retroussent légèrement les narines devant les cocottes pour ne pas tâcher leur hermine! Elles arrivent à l'École avec des manteaux de martre zibeline authentique, des boas tout ce qu'il y a de plus extra... » Elle frétillait : « Vous pensez bien que quand on a de quoi se payer des boas de 600 à 800 francs, on ne vient pas à l'École Augias apprendre un métier éreintant qui rapporte 150 francs par mois! D'ailleurs elles ont *tout à fait* le type demi-vierge. »

Claude, qui allait poser une question, l'oublia, puis, ayant balbutié, demanda :

« Et les hommes travaillent avec les femmes?

— Ah! flûte! vous ne voulez pas? C'est déjà gentil que l'on se rencontre à la sortie et que l'on parte en couple.

— Mais il y en a pourtant de sérieuses? insista Claude.

— Tiens! fit-elle, vous êtes amusant tout plein, vous : il faut bien qu'il y en ait. Moi d'abord! Il y a de toutes jeunes filles qui sortent de pension et qui

sont là absolument comme dans un couvent : elles traversent tout cela, les yeux au ciel. » Et elle ajouta, sincèrement charmée, elle-même les yeux au zénith : « Elles sont adorables de pureté.

— Alors il y en a de toutes jeunes ?

— Il n'y a pas de limite d'âge ; nous avons de vieilles filles de cinquante ans et des fillettes de quatorze ! La plus jeune de toutes en ce moment est une gamine de quatorze ans. Oh ! celle-là c'est déjà un petit bijou de femme ; c'est curieux comme elle est développée pour sa taille, mais sans que cela nuise à l'harmonie : au contraire ! Devinez ce qu'elle fait ? La natte dans le dos, le cartable au bras, elle part seule et fait tous les soirs la rue de Rivoli. Elle n'est heureuse que quand elle a excité de vieux messieurs qui lui racontent des bêtises et l'invitent à prendre un bock... cela l'amuse, c'est une gosse !... Savez-vous ce que vous devriez faire ? venir un soir assister à la sortie à quatre heures et demie rue Turbigo en face le grand marchand de brioches chaudes. D'ailleurs vous reconnaîtrez facilement l'endroit ; vous pensez bien qu'il vient un tas de jeunes gens costauds pour lever du gibier. Moi je sors une des dernières pour laisser aux couples le temps de se former...

— Il n'y a pas de jolies femmes à la Sorbonne, dit Claude.

— Eh bien ! puisque vous êtes amateur de belles femmes, il faut venir : vous ne le regretterez pas. Je vous en montrerai qui sont *des merveilles !* à vous donner l'envie de faire des folies. » Elle insista d'un

ton d'artiste enthousiaste, arrondissant la bouche : « Vous savez, de ces femmes qu'on devine au regard faites pour la volupté de toute une vie, de ces femmes qu'on enlève dans un coup de tête, *de ces créatures splendides* devant lesquelles *famille*, *honneur*, *argent*, rien n'a plus de valeur!... »

La bouche ardente et juteuse, le buste à demi tourné sur la jupe pleine et traînante, elle se transportait à vanter la beauté de la femme, s'y adonnant avec une frénésie d'inspiration où elle s'exaltait à se sentir elle-même transformée et embellie. Elle se renversa un peu de côté, le fixant aux prunelles :

« Ah mon Dieu ! j'ai tort de vous parler de cela : cela pourrait vous donner des idées et je sais que vous êtes un fiancé...

— Vous vous trompez, coupa Claude sans réfléchir, je ne suis fiancé à personne.

— Ah ! » dit-elle, mordant sa lèvre et laissant perdre son regard dans la nuit.

Paulette, accoudée, s'appesantissait là près de lui. Il recula adroitement derrière elle, mesura l'ampleur doucement creuse du dos, les sens étirés à voir s'effiler la sveltesse de la taille, sur la robe pleine, le cœur lourd. Il avait chaud au visage, la sentant moite. Elle rêvait dehors, dans l'oubli passif de son corps, avec la décision de s'être abandonnée à la nuit d'été. La lune glissait sa pâle rondeur sous un fin édredon de nuages cotonneux. Amèrement, presque avec rancune, Claude se demandait s'il laisserait encore fuir l'occasion... par calcul cette fois, s'il ne devait point passer le bras autour de sa taille :

l'immobilité en était chargée d'attente dans cette attitude courbée. Elle ouvrait sur la nuit des yeux un peu hagards de jeune fille obligée de consulter sa destinée avec perplexité. Le ciel était libre avec la lune au milieu qui dilatait à nouveau sa lumière.

Ce qui enhardissait Claude, c'était que, sous cette apparence de fille riche apprêtée pour les tromper, lui et les autres jeunes gens, il la savait enfant d'une bourgeoise prolétaire, contrainte à apprendre un métier pour l'avenir. Mais c'était surtout, en même temps que le sentiment de ce contraste social, l'excitation de cet autre contraste, infligé par la nature, d'un visage chiffonné sur un buste souple et luxueux : cette considération effaçait en lui le scrupule, respect de la beauté.., elle offrait l'attrait presque vicieux d'une membrure parfaite à l'amour sous une figure à peine jolie et le corps, quand il est seul accompli, n'existe que pour le plaisir! Devant le paysage immense où s'étageaient confusément sous une brume cendrée les appartements de familles parisiennes, il perdait aussi le respect, créole et provincial, de la maison hospitalière : c'est plus fort que soi, mais à Paris on sent que les gens chez qui l'on est reçu, eux-mêmes, ne se regardent pas comme chez eux ; on ne les éprouve pas attachés à l'appartement qu'ils habitent ; ils vivent là comme dans des chambres d'hôtel, en continuelle instance de déménagement.

S'appuyant sur l'autre jambe, Paulette était plus près de lui dans le roulis de la hanche. « Qu'y a-t-il à faire ? » Au fond il se découvrait incapable d'agir vite parce qu'il avait pris à ses fiançailles l'habitude

maladive, la manie de la patience. Mais ce n'était pas une raison pour ne pas caresser du regard la forme de Paulette. Et l'on en jouissait tellement déjà rien qu'à l'écouter parler des femmes !

On entendit la voix militaire de M. Lemière commander : « É — paulette !... Si tu venais chanter ton morceau de *Mademoiselle Nitouche !* »

Paulette se dressa contre Claude, répétant : « Em-brasse-moi, Ninette...

— Non, disait Nattis, il faudrait que Mlle Lemière chantât plutôt quelque chose qui rappelle à Mavel son pays : par exemple *Le Voyage en Chine...* »

Avec un joli soupir d'actrice qui entre en scène, Paulette passa au salon.

III

Le matin, Claude n'avait aucun goût pour le travail. Il éprouvait, dans une lassitude sensuelle par tout le corps, une soif inextinguible. Il sortit. Il n'était pas neuf heures et il faisait chaud ; la chaleur, descendant progressivement du ciel violet, pesait sur l'être d'une étreinte encore délicieuse à laquelle on se sentait céder avec volupté. Il entra au Jardin des Plantes, passa sous les marronniers de l'allée des Ours, et plus bas, s'assit sur un banc. « Comme il va être bon de ne penser à rien ! »

Devant lui un grand saule pleureur versait en cas-

cade son feuillage ruisselant jusque sur la nappe noire d'un petit étang où des corolles de lotus éclataient en bulles blanches. Les tiges du saule étaient vertes, du vert tendre et naissant de l'herbe, cependant l'arbre entier avait un air las de langueur millénaire. A l'entour du tronc flexueux les branches serpentaient avec les mouvements infléchis des reptiles qui ne retrouvent plus dans notre atmosphère la chaleur vivifiante de la période originelle. Et les feuilles pendaient, traînantes, sentimentales à la brise qui les soulevait sans les animer. Il avait bien l'attitude à la fois exilée et naturalisée d'un arbre tropical depuis longtemps acclimaté en France.

Le cœur profond, la tête vide, Claude éprouvait une griserie de paresse à laisser l'air pénétrer en soi avec un grand murmure inépuisable. C'était le bruit circulaire de Paris qui, roulant de très loin, par-dessus les quais, montait jusqu'à lui. Mais cette rumeur, par sa chaude continuité, devenait à la longue si sourdement pareille au ronflement éternel de l'Océan Indien, le matin, par derrière les filaos de la plage, que Claude ne faisait plus attention aux ouvriers, soldats et facteurs qui passaient au soleil. Des moutons d'Abyssinie dans la ménagerie se mirent à bêler de cette même voix qui se désolait du silence de la campagne dans le haut des caféeries. Les bœufs de Madagascar beuglèrent sous les légumineuses touffues ; des paons, partout, criaient vers le ciel bleu. Une miraculeuse coïncidence de sensations mêlées depuis l'enfance, par-dessus l'espace et le temps, donnait soudain au cœur et au corps, dans

une secrète pâmoison, l'illusion du passé et du pays. Et tout l'être s'y fondait à mesure comme dans un bain, au point que bientôt Claude se réveillait, étonné de sentir à quel point il s'était dispersé...

« En somme je ne rôde pas, je sors très peu et je ne m'appartiens plus ! » Il avait à penser à Eva qui n'était pas effacée de sa vie... il ne pouvait oublier la petite Denise que, vraiment, il ne revoyait pas assez souvent... il ne comprenait point qu'il n'eût pas eu l'idée de repasser au square de Cluny les jeudis suivants pour voir si Mlle Namie y était revenue... Esther... : il n'y avait pas à dire, sa vie était presque encombrée de femmes ; l'ironique restait qu'il n'en eût encore connu aucune ! (1) Cependant il avait confiance en lui maintenant — évidemment parce qu'il avait été aimé d'Esther et qu'il n'avait tenu qu'à lui... et il sentait qu'avec l'entraînement ce serait de sa volonté que dépendrait son avenir en amours. Tous ces frissons d'intrigues qui lui passaient à l'esprit, c'était le souvenir de Paulette qui les provoquait avec cette façon qu'elle avait de faire tourner autour de vos yeux un tas de jolies filles pour rester seule devant vous quand elle vous avait bien excité ! Paulette ! elle était maintenant la seule qui, en réalité, fût en face de lui. Elle était sacredieu chaude, la Paulette !... Pour lui qui arrivait du pays des brunes c'était cette blonde de France qui représentait la femme inconnue.

Le désir de la vierge, loin d'être abattu par Paris

(1) Ce livre n'est que « l'histoire » de Claude : le « roman » de Claude se nouera immédiatement dans *Les Jardins de Paris*.

et ses ennuis, était avivé en son cœur : il voulait exclusivement une vierge, par un instinct d'égalité et parce qu'elle seule avait la sensibilité assez avide pour recevoir et garder tout son amour, parce que seule elle était assez naïve pour répondre à son délire d'adoration physique et de caresses juvéniles avec autre chose que le scepticisme de la courtisane. Et... il avait envie de Paulette ! Paulette naïve, c'était pour faire sourire, mais enfin il savait ce que son désir entendait par là : la naïveté charnelle, la surprise et la sensation prolongée de l'inéprouvé, une communion délicieuse dans l'ignorance et l'émotion, une équivalence et une similitude de jouissance. Paulette avait même l'esprit très renseigné : mais le trouble des regards, l'impatience de la chair, plus que l'ignorance l'incertitude de ce que l'on pressent, c'est cette naïveté qu'il est surhumain de ravir dans les yeux qui roulent sous une lueur humide, sur le front chaud et les joues fraîches, à la bouche tiède peureuse, et les mains et le corps frémissent, les seins vibrent immobiles, l'être entier appréhende la possession attendue depuis les couples d'année où le corps s'accomplit... minauderie involontaire, passionnée, savante et subtile de l'instinct.

« Quel absolu tout de même nous mettons, nous autres jeunes gens, dans *la virginité* ! C'est une pure abstraction après tout, une imagination, au moins sous cette forme d'entité où nous la précisons. Est-ce que la jeune fille a seulement conscience de sa virginité ?... Sans doute, mais elle ne peut pas se rendre compte de ce que cela représente pour nous,

tant pour elle c'est une chose simple, constante en elle et intérieure. Si elle savait avec quelle admiration brûlante nous y rêvons sans raisonner, pendant les longues nuits, le cœur pâmé et les lèvres jalouses, le cerveau luxuriant de visions!

« Je ne suis pas superstitieux, mais ce matin j'ai le trac : je pressens qu'il va m'arriver quelque chose, presque indépendamment de ma volonté, de par cette Paulette!... Tout — mais pas le mariage : ce ne serait pas la peine d'avoir boudé la joie si longtemps pour être pris au piège au premier tour; et ce serait vraiment trop drôle d'avoir eu le bel amour d'Eva que je connaissais pour épouser celle-ci que je n'aime pas, — qui m'aguiche certes. » Alors ce serait un de ces coups qui vous forcent à quitter Paris! Serait-il devenu déjà assez flasque pour une pareille aventure?... Il n'avait plus d'appréhension de la capitale, mais des méfiances éveillées, avisées. Il flairait avec astuce que la vie ne demandait qu'à le jouer en ce moment où il restait incertain de tout : comme il n'était point Parisien, une force lointaine résistait en lui afin qu'il ne fût point passif. Peu importait qu'il parût timide, sa gaucherie n'était après tout que la ruse physique de sa prudence; elle s'avérait excellente à le préserver dans ce milieu étranger qui absorbe si vite tout ce qui s'adapte à lui! La lenteur de ses allures n'était pas de l'atonie mais une souplesse de refrènement qu'il mettait lui-même à son avidité sensuelle pour les fins plaisirs dans un monde qui n'était pas sûr. Aussi maintenant se concentrerait-il encore davantage : il ne montrerait même plus ce

qu'il pensait, il étudierait les gens, aimable, poli avec tout ce que la politesse peut exiger de dissimulation, et il voulait chercher à jouir sans le laisser voir...

Claude se sentait fort, sûr de soi, sans aucune crainte : après tout qu'y avait-il à redouter? Qu'on lui tendît des pièges, qu'on voulût le prendre comme jeune homme de famille assez bon pour faire un mari — qui sera plus tard complaisant... il y a long du bout de la corde au cou, il serait souple... après tout quoi ! il se fiancerait, c'est encore la situation la plus avantageuse, une situation de tout repos tout plaisir, ça peut traîner tant qu'on veut : il avait des diplômes à prendre... et on ne recueille jamais tant de faveurs que quand on est fiancé. Dans de telles conditions, c'est une solution, la vraie solution parisienne !

Par cet été lourd mais splendide en sa couleur et sa masse, il subissait comme une caressante fatalité la décision de s'abandonner à la fortune ; et le désir de jouir, de vivre, d'aller de l'avant à tous risques, avec un défi à la mauvaise chance et à l'aventure, commandait à son cœur et à ses sens.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'Arrivée à Paris.

I. Le vieux pays. 3
II. Les premières journées de Paris. 26
III. L'engouffrement. 62
IV. Les copains. 87
V. Le faubourg. 122
VI. Raphaëlle. 130
VII. L'amie. 152

DEUXIÈME PARTIE

Les Connaissances.

I. Le frère 179
II. Une jeune fille 201
III. Au café 214

TROISIÈME PARTIE

La Saison nouvelle.

I. Les beaux jours. 245
II. Dans les bois de banlieue 285

III. Le déballage 307
IV. Lutetia 333

QUATRIÈME PARTIE

L'Entraînement.

I. La confidence. 355
II. Le désarroi. 366
III. Le hasard 395
IV. La chaleur de Paris. 415
V. Le souper. 441

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

PQ
2623
E26E6

Leblond, Marius
En France

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY